20247 | A

53000

L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES,
OU
REFLEXIONS
SUR
DIFFE'RENS GENRES
DE SCIENCE ET DE LITTERATURE:

Avec des Jugemens sur quelques Auteurs & sur quelques Ouvrages tant Anciens que Modernes.

TOME IV.

A LONDRES,
Chez CLEMENT, Libraire de la Cour.

M. DCC. LVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES.

SUITE DE LA TROISIEME PARTIE.

Contenant les Jugemens sur quelques Ouvrages tant Anciens que Modernes.

LIVRES DE MYTHOLOGIE.

MYTHOLOGIE de l'Abbé BANIER.

M. l'Abbé Banier passe aujourd'hui pour le plus profond & le plus judicieux Mythologue de l'Europe. Il a si heureusement voyagé dans le pays des Fables, qu'il en connoît les plus

Tom. XII. des Obs. *pag.* 145. & 265.

petits ſentiers, & qu'il y a fait des découvertes auſſi utiles que curieuſes. Il en communiqua une partie en 1710. dans ſon *Explication hiſtorique des Fables.* Obligé par ſa qualité d'Académicien à des travaux Littéraires, il n'a ſongé qu'à étendre ſes premières vues, ſoit dans ſes Diſſertations Académiques, ſoit dans les Explications qu'il a jointes à la Traduction des Métamorphoſes d'Ovide. Enfin de ces différens Matériaux liés avec beaucoup d'intelligence, il a formé le grand Ouvrage de *la Mythologie*, Ouvrage écrit avec plus d'élégance & de méthode qu'on n'en trouve dans la plupart des Livres d'Erudition. Quelle idée avantageuſe ne s'en forme t'on pas, quand on conſidere que l'Auteur, homme d'eſprit & de goût, a principalement tourné ſes études de ce côté-là ?

Rien de plus judicieux que la Méthode de M. l'Abbé Banier. Tantôt il traduit les propres paroles des Auteurs dont le témoignage lui eſt abſolument néceſſaire ; tantôt il ſe contente d'en expoſer le ſens ; citant toujours les plus anciens, préférablement à ceux qui ſont venus après ; mais ſans négliger ces derniers qui ont vraiſemblablement puiſé dans la Tradition, des traits omis par leurs Prédéceſſeurs.

On voit briller dans cet Ouvrage la profonde érudition de l'Auteur, ſes doctes & laborieuſes Recherches, ſa ſagacité à démêler le vrai caché ſous le voile des fictions fabuleuſes, & ſon éloignement pour toutes les explications bizarres, monumens de la vanité & de l'orgueil des faux Sçavans. Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 25.

CONNOISSANCE de la Mythologie,

par M. SIMON *& l'Abbé* D'ALAINVAL.

NOus n'avions pas encore un *Abrégé de la Mythologie*, par demandes & par réponſes, auſſi étendu que celui-ci. Il eſt d'ailleurs imprimé avec une élégance & une exactitude qu'on trouve rarement dans ce genre de Livres. L'arrangement qui eſt naturel, me paroît bien imaginé & propre à fixer la mémoire des jeunes gens auſquels ce Livre ſera très utile. Il renferme ce qu'ils doivent ſçavoir pour lire avec fruit les Poëtes & les Ecrivains de l'Antiquité. J'aurois voulu que l'Auteur eût ſupprimé la petite érudition qui y eſt quelquefois ſemée, c'eſt-à-dire, les alluſions à l'Hiſtoire Sainte ou Profane. Je ſçai qu'il n'eſt en ce point que l'écho de quelques Tom. XX. des Obſ. *pag.* 44.

Ecrivains illuſtres ; mais outre que cette comparaiſon, ſurtout par rapport à l'Ecriture Sainte, eſt ſouvent l'Ouvrage de l'imagination, elle ne ſert qu'à brouiller les idées des jeunes gens. Un Livre de ce genre leur ſeroit certainement plus utile, s'il ne contenoit qu'un précis exact de ce qu'on trouve dans les anciens Auteurs ; encore faudroit-il n'y mettre que les traditions les plus généralement ſuivies. Certaines Deſcriptions Poëtiques qu'on y joindroit, donneroient en même tems le goût de la Poëſie, & graveroient dans la mémoire les faits les plus célébres. Pourquoi tracer, comme on fait quelquefois dans l'Ouvrage dont il s'agit, des Deſcriptions de Tableaux modernes, pour apprendre comment on dépeignoit autrefois certaines Divinités ? N'y a-t'il pas des ſources anciennes, où l'on puiſe plus ſurement ces connoiſſances ? Je trouve encore inutiles certains Vers françois, où l'imagination de nos Poëtes créé plutôt ſes Peintures qu'elles ne les emprunte des Anciens. Du reſte, il m'a paru fait avec ſoin ; l'Auteur a ſçu choiſir & expoſer avec une judicieuſe briéveté les détails les plus intéreſſans, & ſon ſtile eſt clair & coulant. C'eſt tout ce qu'on peut exi-

ger d'un Abbréviateur habile, qui d'ailleurs a trouvé l'art de ſemer quelques Vers françois, & quelques petits faits, dont les jeunes gens ſeront bien aiſe d'être inſtruits. De tous les Ouvrages qui ont juſqu'ici paru touchant cette matière, c'eſt le plus méthodique, le plus précis, le plus inſtructif, & le plus commode.

HISTOIRE DU CIEL,

par M. PLUCHE.

ON trouve dans cet Ouvrage deux Traités fort indépendans l'un de l'autre, & qui n'ont rien de commun que le titre général d'*Hiſtoire du Ciel*. Le premier contient une infinité de Recherches ſçavantes ſur l'origine du *Ciel poëtique*; c'eſt preſque une Mythologie complette, fondée ſur des idées neuves, mais ſimples & ingénieuſes. Le ſecond eſt deſtiné à l'Hiſtoire du Ciel, ou du moins *des Philoſophes*. Outre une diction noble & aiſée, on admire une érudition qui ne fatigue point, & qui lors même qu'elle eſt prodiguée, ne paroît pas ſuſpecte d'oſtentation. Quant au fond du ſyſtême, il eſt aſſez heureux. On ne ſçauroit douter, que par rapport à pluſieurs fables, il ne conduiſe aux véri-

Tom. XVIII. des Obſ. *pag.* 193.

tables ſources. Mais à l'égard de quelques autres fables, la vraiſemblance de ſon opinion a beſoin d'être étayée par bien des ſuppoſitions. Autant qu'il a été facile aux Grecs d'imaginer des Hiſtoires pour l'explication des ſymboles, autant M. Pluche a trouvé de facilité à arranger des ſymboles pour l'explication des Hiſtoires. Après tout, le préjugé ſe révolte un peu contre le nouveau ſyſtéme.

Tome XXV. *pag.* 241. Si les Traductions d'un Ouvrage en pluſieurs Langues en prouvent le mérite, l'*Hiſtoire du Ciel* doit paſſer pour un des Livres les plus eſtimables. Mais outre qu'une pareille recommandation lui eſt inutile, je ſerois fâché de fonder ſon éloge ſur un titre auſſi ſuſpect. Les Jugemens qui ont été portés de ce Livre dans tous les Ouvrages périodiques, le font mieux valoir que des Traductions.

POËSIES.

POETES ANCIENS.

ŒUVRES D'HESIODE.

HESIODE, le plus ancien de tous les Poetes, ſans en excepter Homère, n'a pas l'art, comme Virgile dans ſes Georgiques, d'égayer ſon Poëme par des morceaux piquans & ingénieux. A la place d'Epiſodes, ce ſont de trés longs traits de morale; enſorte que l'objet de ſon Ouvrage paroît être plutôt les mœurs des hommes, que la nature des choſes, ou les travaux de la campagne, qu'il s'eſt propoſé néanmoins de traiter, & qu'il traite fort ſuperficiellement. Peu de Poeſie dans Heſiode: c'eſt moins un Poete qu'un Verſificateur Philoſophe.

Traduc. de Virgile. Tom. I. *pag.* 106 *& ſuiv.*

L'ENEIDE DE VIRGILE.

Traduc. de Virgile Tom. II. *pag.* 1.

QUOIQUE la mort ait empêché l'Auteur de l'Enéide de mettre la dernière main à ce grand Ouvrage, c'eſt néanmoins de l'aveu de tout le monde, le plus parfait de tous les Poëmes épiques. Le plan & la conduite en ſont admirables, & ſuppoſent un Poëte qui auroit autant de jugement que d'imagination. Son travail porte par tout l'empreinte du génie ſublime, de l'eſprit juſte & du goût délicat; & ſi quelques parties de ce Poëme ne frappent pas autant que les autres, c'eſt qu'il eſt impoſſible, & qu'il ne convient pas même, que dans un long Ouvrage tout ſoit également beau. Suppoſé qu'il ait des défauts, ce ne ſont pas au moins des defauts qui viennent du fond vicieux ou de la mauvaiſe conſtruction de la Fable; mais uniquement du tems qui a manqué à l'Auteur pour finir ſon Ouvrage. On peut dire même qu'il n'y a rien à retrancher, rien à refondre: il y a ſeulement à ajouter & à étendre. Enſorte que ſi Auguſte eût voulu permettre à Tucca & à Varius de ſuppléer ce qui peut manquer, ſur tout par rapport à

Lavinie & à Turnus, & à quelques autres caractères, le Poëme ſeroit abſolument parfait. Car le prétendre tel dans l'état où il eſt, ce ſeroit ſuppoſer que Virgile en auroit mal jugé lui-même. Il n'y a point mis la dernière main, & néanmoins tous les Sçavans, toutes les perſonnes d'eſprit & de goût le mettent au-deſſus de tous les Ouvrages de Poëſie qui ont jamais paru. Que ſeroit-ce donc que ce Poëme, ſi ſon Auteur l'eût fini? Tel qu'il eſt, il eſt bien au-deſſus de tous nos colifichets modernes.

Il eſt hors de doute que le principal but de Virgile, lorſqu'il a entrepris l'Enéide étoit de mériter de plus en plus la faveur d'Auguſte, & de lui témoigner ſa vive reconnoiſſance pour tous les bienfaits qu'il en avoit reçus. Ce ne ſont point ici de ces louanges vagues & inſipides, qu'on peut donner à tous les Grands, même à ceux que l'Hiſtoire pourra traiter un jour avec un juſte mépris : encore moins de ces louanges ridiculement épigrammatiques & ſubtiles, dont la prétendue délicateſſe conſiſte à avoir l'air d'une injure. Nous en connoiſſons de cette eſpèce, dont le Public s'eſt ſouvent mocqué aux dépens des fades Panégyriſtes. L'Eloge d'Auguſte eſt

ici renfermé dans le cercle d'une longue & heureuſe Allégorie. Ce Prince eſt peint dans le cours de l'Ouvrage ſous le nom d'un Capitaine Troyen, Conducteur d'une Colonie. Ainſi le caractère du premier Empereur des Romains ſe retrouve dans toutes les actions du premier Fondateur de leur Empire. Ce ſont là de ces louanges qui plaiſent & ne dégoutent point, parce que l'allégorie les déguiſe, & que le libre parallele qu'elle occaſionne ne vient point de l'Auteur, mais uniquement du Lecteur : en ſorte que s'il y avoit de la juſteſſe & de la conformité, c'eſt lui-même qui loue le Prince, en le jugeant parfaitement repréſenté dans le perſonnage qu'on lui offre. Quoi de plus délicat & de plus flatteur que ce ſorte d'éloge voilé, qu'un Poëte ne donne point lui-même, & qu'il invite les autres à donner ?

Le ſecond objet que Virgile paroît s'être propoſé, a été de ſignaler ſon amour & ſon zèle pour ſa Patrie, & de plaire à toute ſa Nation, en lui traçant ſon illuſtre origine, & en faiſant deſcendre des Troyens le Peuple Romain, ſuivant une tradition commune & trés ancienne, fondée ſur l'opinion de l'arrivée d'Enée en Italie, que perſonne alors

ne révoquoit en doute. Il fait mention de pluſieurs Troyens compagnons d'Enée, qu'il donne pour tige des plus illuſtres familles de Rome. De plus, il embraſſe dans ſon Poëme la Carte de toute l'Italie ; ce qui lui donne lieu de rappeller la fondation & la gloire de toutes les villes de l'ancien Latium & de l'Etrurie. Quel plaiſir ne nous feroit pas un Poëme épique ſur Clovis, ſur Charlemagne, ſur Philippe Auguſte, où ſe trouveroient tous les Héros dont nos Seigneurs François ont la gloire ou la prétention de deſcendre, & où il ſeroit fait mention des différentes Villes de la France, du caractère de ſes Habitans, & des traits hiſtoriques qui leur font le plus d'honneur. Voilà ce qui ſe trouve dans l'Enéide, ſans que ces traits paroiſſent poſtiches, ſans qu'ils ayent l'air de menſonge ou de flatterie. Par la même raiſon, quels charmes auroient pour les Allemands un Poëme dont, par exemple, l'Empereur Louis V. de l'Auguſte Maiſon de Bavière ſeroit le Héros ? A-t'il été depuis Charlemagne un Prince plus digne du Trône Impérial, & qui ait élevé auſſi haut les droits & la gloire de l'Empire Germanique ? Quels traits ne fourniroient pas tous

les illuſtres Princes de ſon tems, dont deſcendent inconteſtablement en ligne directe tant de Princes d'Allemagne qui règnent aujourd'hui ? Quel vaſte champ pour célébrer la Conſtitution & les ſages Loix de cette Nation libre, ſes Exploits, ſes Héros ; l'origine & l'agrandiſſement de la Maiſon d'Autriche, ſes ſuccès & ſes prétentions, &c ? Un Poëte plein de génie y traceroit à grands traits toute l'Hiſtoire de l'Europe. A l'égard du merveilleux & de la machine, il pourroit prendre, avec quelques reſtrictions, le même parti que le charmant Auteur de la Jéruſalem délivrée.

Il eſt clair que Virgile s'eſt propoſé de compoſer un Poeme, où il pût renfermer habilement les principaux traits de l'Hiſtoire de ſon pays, & faire entrer, ſoit expreſſément, ſoit allégoriquement, l'éloge d'Auguſte. C'eſt pour cela que dans le premier Livre, Jupiter, pour conſoler Vénus mere d'Enée, lui annonce les proſpérités de ſes Deſcendans, & la fondation du Royaume d'Albe, d'où doit ſortir Romulus Fondateur de Rome. L'épiſode ingénieux & touchant du quatrième Livre ſemble n'avoir été inventé que par rapport aux guerres ſanglantes de Rome & de Cartage, & à

l'opiniâtre rivalité de ces deux puiſſantes Républiques

On peut diſtinguer deux Parties dans l'Enéide, dont la première eſt dans le goût de l'Odyſſée, & la ſeconde dans celui de l'Iliade. Le ſublime, le tendre, le gracieux ſont ſemés dans les ſix derniers Livres, comme dans les ſix premiers. Je prétens même qu'il y a plus d'invention dans ces derniers Livres. La matière de cette ſeconde Partie eſt plus grande, plus féconde & plus variée que celle de la première; enfin, autant que l'Iliade eſt au-deſſus de l'Odyſſée, autant cette ſeconde Partie eſt, ſelon moi, au-deſſus de la première. Je crois que tout homme qui aime ſa Patrie, qui ſe ſent du goût pour l'Héroïſme, qui eſt touché des pertes que fait ſa Nation dans le cours d'une guerre ſanglante & cruelle, en un mot qui a l'inclination martiale, doit être plus ému, plus intéreſſé d'une certaine façon, dans les ſix derniers Livres de l'Enéide, que dans les ſix premiers. Je ne crains point de dire que j'ai pris plus de plaiſir à les traduire, & que je crois y avoir beaucoup plus réuſſi.

C'eſt ſur tout dans la narration qu'excellent les bons Auteurs de l'Antiquité.

Nous en avons des modèles admirables non seulement dans les grands Historiens, tels que Tite-Live, Salluste, Jules César, (& non Tacite qui narre obscurément, & en bel esprit Métaphisicien) mais encore dans les Poëtes, tels que Térence, Phédre, Horace & Virgile. La narration doit toujours être simple ; parce que celui qui raporte un fait doit avoir l'air d'un témoin & en prendre le ton. Que seroit-ce que la déposition d'un témoin qui paroitroit étudiée, affectée, brillante ? Ne seroit-elle pas ridicule ? Le seroit-elle moins si elle étoit ampoulée, figurée & chargée des ornemens de l'éloquence ? Le Rheteur seroit regardé comme un imposteur. Telles sont ces Histoires en stile périodique, enflé, ou précieux, qui ont paru de nos jours. S'amuser à semer à pleines mains des Sentences & des moralités dans une narration, comme font certains Romanciers, & même certains Poëtes, c'est aller directement contre la fin de celui qui narre, qui est de se rendre croyable dans son récit.

Virgile n'a pas ignoré que les sentences sont un grand ornement dans un Poëme ; mais il a sçu aussi qu'elles ne doivent pas être prodiguées, du moins de

la part du Poete, & il a mieux aimé les mettre ſans affectation dans la bouche de ſes perſonnages. Jamais Virgile ne s'interrompt, comme il arrive encore à la plupart de nos Auteurs modernes. Il ſe hâte toujours d'arriver à l'événement, ſelon la loi d'Horace, c'eſt-à-dire, à la fin de ſon récit, ſans chercher à l'étendre par des circonlocutions ou des réflexions déplacées. Enfin on ne trouve point chez lui ce que les Latins appellent *luxuries*. Sa narration a toute la briéveté & toute la clarté que les maîtres peuvent exiger. Jamais il ne dit trop, & il dit toujours aſſez. Ses récits ſont rapides ſans obſcurité, & jamais il ne ſe répéte, toujours élégant & toujours varié. Cette briéveté de Virgile, jointe à la clarté & à la variété, fait qu'il eſt impoſſible qu'il ennuye un homme d'eſprit.

Virgile n'omet jamais ce qu'il y a de beau & de principal ſur chaque ſujet. Il n'y a point de Livres de ſon Poeme qui ſe reſſemblent, & il n'y a non plus aucunes parties qui rentrent l'une dans l'autre. Tous les exploits de guerre contenus dans les ſix derniers Livres ſont différens. C'eſt un Siége, un Aſſaut, un Combat de Cavalerie, un autre d'Infanterie, une embuſcade, une irruption, une

attaque imprévue, une défenſe vigoureuſe, un carnage nocturne, des Batailles générales, des Combats ſinguliers ; & dans ces Combats d'homme à homme, ſi ordinaires dans l'Antiquité entre les Capitaines diſtingués, que de variété, que d'images, que d'attitudes différentes ! Dans ces détails on admire la féconde imagination du Poëte. Homère met une grande diverſité dans ſes combats ; mais elle eſt plus anatomique que pittoreſque. Virgile ne bleſſe ni ne tue jamais ſes Guerriers de la même manière. Il ne décrit pas comme Homère, qui devoit ſçavoir l'Anatomie parfaitement, des coups donnés en telle & telle partie, & paſſant par tel & tel endroit des cavités du corps humain. Virgile auſſi ſçavant Peintre qu'Homère, & plus agréable deſſinateur, s'applique à décrire différemment toutes les attitudes de ſes Combatans. Aucun d'eux ne combat comme un autre ; & ſi le genre du Combat n'a rien d'aſſez ſingulier, il a ſoin de raconter en peu de mots quelque particularité d'un des deux Rivaux, afin d'empêcher le Lecteur de s'ennuyer. C'eſt en partie ce qui me fait dire, qu'il y a plus de vraie Poëſie, plus de génie & d'invention dans la ſeconde diviſion de l'Enéide, que

dans la première. Avec quelle rapidité ne raconte t'il pas ces fameux événemens de l'Hiſtoire Romaine gravés ſur le Bouclier d'Enée ? S'il s'étend davantage ſur le Combat naval d'Actium, on ſent ſon motif, & on convient qu'il n'y a pas un mot inutile, pas une circonſtance froide ou inſipide.

C'eſt que Virgile malgré la vivacité & l'élévation de ſon génie, a été de tous les anciens Poëtes le plus judicieux. Ainſi il a réuni dans un degré éminent (ce qui eſt preſque un prodige) le jugement & l'imagination. Un Poëte qui n'a que de l'imagination eſt ſujet à écrire bien des impertinences, & celui qui excelle par un jugement ſolide, eſt ſouvent glacé & ennuyeux. C'eſt néanmoins l'accord de ces deux facultés de l'ame, dans un degré rare & infiniment ſupérieur, qui fait les grands Poëtes : ſi l'une des deux manque, on n'eſt que médiocre. Tels ont été parmi nous un Corneille, un Racine, un Molière, un Deſpréaux, un Rouſſeau ; & tels chez les Latins un Horace & un Virgile, préférablement à tous les autres. C'eſt ce jugement exquis de Virgile, qui l'a dirigé dans le deſſein & le coloris des caractères de ſon Poëme.

On voit des Poëtes brillans, verſificateurs, & dignes à peine du nom de Poëtes; parce que de l'aveu de tout le monde, ils n'ont ni génie, ni invention. C'eſt ce qu'on ne peut pas dire de Virgile. Il eſt vrai qu'il a beaucoup imité Homère, ſoit dans ſon Iliade, ſoit dans ſon Odyſſée. Mais il ne l'a imité que pour le ſurpaſſer & dans l'expreſſion, & dans l'ordonnance. Les ouvrages d'Homère n'ont été pour lui, dans la plupart des choſes qu'il en a empruntées, qu'une eſpèce de mine d'où il a tiré des diamans brutes, qu'il a ſçu polir & mettre en œuvre. Mais que de choſes particulières dont il eſt le créateur! S'il a été imitateur, c'eſt que tout bon Ecrivain doit l'être. Eſt-on plagiaire lorſqu'on fait heureuſement paſſer les beautés d'une langue dans une autre; ce qui eſt auſſi difficile que de créer? On peut dire néanmoins que s'il n'y avoit point eu d'Homère; vraiſemblablement il n'y auroit point eu de Virgile.

Malgré cette apologie de Virgile, il faut convenir qu'il auroit pu feindre dans le parti d'Enée de grands Capitaines, Heros ſubalternes. Du côté des Troyens le jeune Pallas, qui ne fait rien

d'admirable, eſt vaincu & tué dans le premier combat & intéreſſe ſeulement par ſon malheur, ſans ſe faire eſtimer par ſes exploits. Du côté de Turnus on voit au contraire un Mezence, un Lauſus, & un Camille. Je ſuis perſuadé que ſi Virgile eût pu retoucher ſon Eneide, il eût donné à ſon Héros d'illuſtres Lieutenans; qu'il eût mis dans ſon Poeme quelques autres guerriers, & leur eût donné des caractères. Le Poeme de Virgile n'eſt pas abſolument parfait, & puiſqu'il ne l'a pas trouvé tel lui-même, nous ne devons pas le juger aujourd'hui exempt de tous défauts.

Le ſtile de l'Eneide en général eſt noble, harmonieux & coulant; s'il y a quelque obſcurité dans certains paſſages, c'eſt l'éloignement des tems, & notre foibleſſe par rapport à la diction latine, qui nous les font paroître obſcurs. Il ſe pourroit auſſi que l'Auteur eût été diſpoſé à retoucher le ſtile de ſon Poeme dans ces endroits, en petit nombre, qui nous arrêtent. L'expreſſion de Virgile eſt toujours juſte, propre, pure, ſimple & nette, ſans antitheſe & ſans affectation. Il n'eſt pas poſſible que ce ſtile ſoit du goût d'une merveilleuſe ſecte de beaux eſprits qui croyent que pour

bien écrire il faut s'éloigner de la nature, & s'exprimer d'une facon extraordinaire, qu'on puiſſe prendre pour une penſée ingénieuſe, ce qui n'eſt au fond qu'une expreſſion biſarre & ſouvent puérile.

On ne trouve dans Virgile ni les exceſſives hyperboles de Lucain, ni les ridicules pointes de l'Arioſte, ni les Antitheſes affectées du Taſſe, ou d'un de nos Poëtes à la mode, ni les métaphores outrées & perpétuelles de Milton, ni ſon ſtile oriental & guindé, qui aſſomme le Lecteur. On n'y trouve point non plus le ſtile dur & déſagréable de nos Poëtes réprouvés, tels que Chapelain, le Moine, Scudery, &c. Virgile eſt vif & expreſſif dans ſes images; ſon coloris eſt toujours brillant, Mais naturel. Enfin il écrit en Vers comme Cicéron en Proſe. C'eſt en le liſant ſans ceſſe qu'on peut ſe former un goût parfait & ſe préſerver de la contagion du faux eſprit qui regne dans tant d'écrits modernes.

LES GEORGIQUES DE VIRGILE.

VIRGILE eſt le premier des Romains, qui ſe ſoit exercé dans trois genres de Poëſie, dont les Grecs lui avoient fourni le modéle. Ces genres ſont le Paſtoral, le Georgique & l'Héroïque. Il n'eſt pas certain que dans le premier & troiſiéme genre il ait ſurpaſſé les Grecs : au moins il y a eu des ſçavans Critiques qui ont mis au-deſſus de ſes Eclogues les Ydilles de Theocrite, & qui ont préféré l'Iliade à l'Eneide. Mais tout le monde eſt d'accord que dans le Georgique, Virgile a effacé Heſiode. Traduc. de Virgile Tom. I. *pag* 87.

Ce n'eſt point par le différent langage dont ces Poëtes ſe ſont ſervis, qu'il faut les apprécier. Virgile dans ſes Paſtorales eſt fort au-deſſus de Theocrite, parce qu'il a beaucoup plus d'eſprit & de goût que le Poëte Italien ; & indépendamment du génie des deux Langues, l'Eneide n'a preſque aucun des défauts de l'Iliade, & en a toutes les beautés & de bien plus grandes. Pour ce qui eſt d'Heſiode, il n'eſt reſpectable que pour ſon antiquité, & parce qu'il eſt le premier qui ait écrit des

Georgiques. Homère au contraire eſt fort eſtimable par lui-même. Mais ſa principale gloire eſt d'avoir été comme le modéle de Virgile. On doit dire la même choſe de Théocrite.

Il faut convenir que les quatre livres des Georgiques ne ſont pas abſolument dépourvus de méthode ; on y remarque du moins un ordre général. Le Poëte établit ſa propoſition dès le commencement avec beaucoup de préciſion & de juſteſſe, & y annonce tout ce qu'il doit traiter dans les quatre livres de ſon Poëme.

On peut dire en général que Virgile, n'ayant pas un ſujet auſſi riant que le P. Rapin, n'a pu être auſſi orné, auſſi fleuri, que cet Auteur l'eſt dans ſes *Jardins*. Il a traité ce qu'il y a de plus ſimple dans la culture de la terre. Mais ſi l'on s'en rapporte au jugement de Pline, il n'a choiſi que ce qu'il y avoit de plus agréable dans cette ſimplicité. Cependant lorſqu'on a lu le Poëme de Vanniéres, on eſt obligé de convenir que Virgile pouvoit mieux choiſir ſes détails. A l'égard des préceptes, il les a donnés tels qu'ils convenoient à la qualité des terres de ſon pays, & aux uſages qui alors s'y obſervoient. L'Agri-

culture

culture eſt différente, ſuivant la différence des climats ; d'ailleurs elle s'eſt bien perfectionnée depuis le ſiécle de Virgile.

Il eſt à remarquer que dans les Georgiques, les préceptes ſont preſque toujours renfermés dans les deſcriptions ; ce qui n'eſt pas de même dans le Poëme de Vanniere, où il faut avouer que s'il y a plus d'ordre & de choix que dans les Georgiques, il y a moins d'un certain art, & encore moins de vraye Poëſie. C'eſt ſur-tout dans les Epiſodes, que le Poëme des Georgiques eſt admirable. Il ne ſera peut-être pas aiſé de s'appercevoir dans ma Traduction, que les Georgiques ſont le plus parfait des Ouvrages de Virgile, comme tous les Connoiſſeurs en conviennent. Je prie de faire réflexion, que le mérite principal de ce Poëme conſiſte dans la beauté de la verſification, que la proſe la plus ſoignée ne peut bien repréſenter. Les beaux vers relevent toujours un ſujet dédactique : ils ornent les leçons & embeliſſent toutes les peintures.

ECLOGUES DE VIRGILE.

Tom. VI. des Obſ. *pag.* 61.

MALHEUR à ceux qui ne ſentent point le charme des Eclogues de Virgile, où la vie champêtre eſt peinte avec tant de grace & de vérité. Virgile eſt le Poëte de la nature & de la raiſon, bien différent de certains Poëtes écervelés, dont les Ecrits ſont auſſi inſenſés que la conduite, & qu'on peut appeller *d'harmonieux Automates*, & de vrais maſques d'Eſope : *pulchrum caput ſi cerebrum haberet* ! Virgile étoit d'ailleurs un honnête homme, de l'aveu de tout le monde. Qu'eſt-ce que les talens ſans la probité ?

Traduc. de Virgile Tom. I. *pag.* 47.

Virgile ſe propoſa quelquefois dans ſes Paſtorales un autre but que la ſimple peinture de la vie champêtre ; il imagina des Dialogues allégoriques, afin de rendre ſes paſtorales plus intéreſſantes. Telles ſont ſa première & ſa neuvième Eclogue. Il donne à la ſeconde le goût d'une Elegie champêtre, à laquelle il ne manque que d'être boiteuſe dans ſa verſification, ſelon l'expreſſion d'Ovide. La quatrième renferme un magnifique Horoſcope, & la cinquiéme un Eloge funébre ; mais l'une & l'autre

dans le ſtile paſtoral : car les penſées & les images de ces deux piéces admirables ſont empruntées des objets qu'offre la campagne. La ſixiéme eſt toute philoſophique, ſoit par rapport à la phyſique générale & au ſyſtême de l'Univers, ſoit par rapport à la morale & aux funeſtes effets des paſſions. Cette Eclogue eſt un peu dans le goût lyrique : elle en a le beau déſordre, effet de l'art, & les vives images. La ſeptième comme la troiſiéme eſt un combat de deux Bergers qui ſe diſputent la gloire du chant ; l'une & l'autre ſont un peu ſatyriques & renferment vraiſemblablement des alluſions ; mais ces traits ſont perdus pour nous que la diſtance des tems empêche de les ſaiſir. La huitiéme eſt toute galante. La plus belle de toutes eſt ſans contredit la dixième & la dernière. Ce ſont les amours de Gallus, repréſentées ſous l'image d'un Berger d'Arcadie, que l'infidélité de ſa maîtreſſe a plongé dans le déſeſpoir. Virgile le fait parler avec une vivacité & une tendreſſe qui ſurpaſſent tout ce que le bel eſprit moderne pourroit imaginer. Quelle préciſion, quelle élégance, quels ſentimens, quels tours de penſée, quelle Poëſie !

Il faut obſerver que quoique le langage des Bergers de Virgile ait pour objet ou des amours champêtres, ou des choſes communes & ruſtiques, ce langage eſt toujours élégant, figuré & poëtique, & eſt bien éloigné de ce ſtile proſaïque, froid & négligé, que nous confondons mal à propos avec le ſtile ſimple & naturel qu'exige l'Eclogue en général. La ſimplicité du ſtile n'eſt point incompatible avec la vraye Poëſie, parce qu'il y a une Poëſie ſimple & une Poëſie ſublime.

ECLOGUES

de M. de FONTENELLE.

Là même *pag.* 51.

QUOIQUE le goût des Poëſies paſtorales de cet Auteur ſoit fort éloigné du goût de l'antiquité, elles ont néanmoins un certain mérite. C'eſt un nouveau genre paſtoral qui tient un peu du Roman, & dont l'*Aſtrée* de d'Urfé, & les Comédies de l'*Amynte* & du *Paſtor fido*, ont fourni le modèle. Tout ce qui ne reſſemble point à l'antiquité n'eſt pas pour cela digne de mépris. Toutes les Eclogues du même Auteur ſont ſur le ton badin & galant. Mais eſt-ce là le vrai ton de l'E-

clogue ? pluſieurs perſonnes en doutent. Cependant ôtez de ſes Eclogues les mots de hameaux, de brebis, de fleurs, de bois, de fontaines, & ſubſtituez-y ceux de Verſailles, de Paris, d'Opéra, de Thuilleries, de Bal, &c : ce ne ſeront plus des Eclogues, mais des entretiens de Cour & des diſcours de ruelle. Quel ſtile, quelles images dans les Bucoliques de Virgile ! quel langage romaneſque & proſaïque que celui de toutes nos Eclogues modernes ! ce ne ſont pas des Vers.

LE VIRGILE

du Pere de la RUE.

JE n'ai jamais goûté l'interprétation latine, ou la paraphraſe qu'on trouve dans les Auteurs *ad uſum Delphini* ; ſur-tout à l'égard des Poëtes. Peut-on s'exprimer plus heureuſement que Virgile ? quelle harmonie ! quelles images ! quelle énergie ! tout cela diſparoit dans l'interprétation du P. de la Rue, Jeſuite. Cette lecture eſt-elle bien propre à donner du goût pour la belle Poëſie ? Pour moi en liſant cette verſion, il me ſemble voir Virgile mis en piéces, & auſſi horriblement défiguré, que le fut Hec-

Nouvel. du Parn. Tom. II. *pag.* 348.

tor, indignement traîné au tour des murailles de Troye.

POETES LATINS

de COUSTELIER.

Tom. VII. des Jug. pag. 49.

QUELQUES tentatives qu'on ait faites dans ces derniers tems, soit en Hollande, soit en Angleterre, soit en France, pour imprimer d'élégantes éditions des Auteurs Latins, en petit caractère & en petit Volume, on n'a pu encore approcher des Plantins, des Elzevirs, des Blaeu, des Hackius, des Leffen, &c. Les petites Editions des Vesteins sont estimées pour la correction, mais sont d'une beauté médiocre. Les petits Auteurs de Londres ont le même avantage précisément. C'est envain qu'un Imprimeur de Paris voulut autrefois imiter les Elzevirs, dont il emprunta même le nom qu'il mit au bas de la premiere page. Il fut aisé de reconnoître la supercherie, quoique ces Editions, d'ailleurs très-fautives, eussent quelque chose de séducteur pour un œil ignorant.

On ne portera pas le même jugement des jolies Editions qu'Antoine Coustelier, fils d'Urbain si célébre dans la Typographie Françoise, a données au Pu-

blic, ſoit de Phedre, ſoit de Catulle, Tibulle & Properce, ſoit de Lucrece, & en dernier lieu de Virgile, par les ſoins d'un ſçavant Humaniſte, M. Philippe, qui a ſçu enrichir ces trois dernières Editions de Préfaces Latines, élégamment écrites & fort judicieuſes. C'eſt dommage que les Vers de Lucrece & de Virgile ne ſoient point chiffrés dans ces éditions. On ne devine pas le motif qui a pu porter l'Editeur à négliger une choſe ſi importante & même ſi néceſſaire. Elzevir n'a pas manqué de chiffrer ſa fameuſe Edition de Virgile de 1676, donnée par Nicolas Heinſius.

L'Edition de Catulle, Tibulle & Properce porte le nom d'Amſterdam, avec la date de 1743. C'eſt un joli caractère & un beau papier. Par rapport à ces trois Poëtes, on a ſuivi l'Edition de Joſeph Scaliger, qui a toujours été eſtimée. Les judicieuſes corrections qui, du Manuſcrit Romain ont paſſé dans l'Edition de Veniſe, ont auſſi paſſé dans celle-ci.

Le Lucrece d'Antoine Couſtelier a les mêmes avantages, joints aux mêmes agrémens.

Les Eſtampes du Virgile, qui ſont du deſſein de Cochin fils, l'emportent

de beaucoup ſur celles des deux autres Editions dont nous avons parlé. Quelques unes approchent de la beauté de celles qui ornent le Virgile en grand papier de l'Abbé D. F. mais ce ſont des ſujets différens. Mais ce qui doit bien étonner le Lecteur, eſt qu'au bas de ces belles Eſtampes on liſoit de pitoyables Vers latins, compoſés par un homme qui ne ſçait pas ſeulement la quantité des ſyllables : ce ſont des traits de l'ignorance la plus riſible.

A la tête de cette Edition eſt une belle Préface d'une latinité auſſi pure & auſſi élégante que les autres dont nous avons fait mention.

L'Editeur n'a pu omettre ici la vie de Virgile attribuée à Donat, quelque fauſſe, quelque puérile qu'elle ſoit. Je crois que M. Philippe auroit pu ſe diſpenſer de compiler l'Hiſtoire chronologique de Virgile, par le P. de la Rue. Une petite Edition, dont le mérite eſt d'être portative, ne devroit contenir, ſelon moi, que le texte pur de l'Auteur. Anſi je voudrois retrancher du premier Tome les 96 premieres pages, comme inutiles. A peine puis-je tolérer le *Ceiris*, le *Culex* & les *Catalectes*. Pour ce qui eſt des *variantes* choiſies, que l'habile

Editeur a inſerrées à la fin de chaque volume, je les approuve.

SELECTÆ PHÆDRI

Æſopique Fabulæ.

ON ſouhaitoit depuis longtems, qu'à l'exemple de M. Heuſer, quelqu'un voulût bien, en faveur des jeunes Etudians, faire par rapport aux Poëtes latins, ce que ce judicieux Compilateur a fait à l'égard des Auteurs de Proſe; c'eſt-à-dire, que comme il a donné les *ſelecta hiſtoriæ*, on donnât auſſi *ſelecta carmina*. C'eſt ce qui a été exécuté en partie dans le Livre dont il s'agit. Ces ſortes de compilations ont deux avantages. 1°. Si le choix eſt judicieux, elles mettent ſous les yeux des jeunes gens les plus beaux traits des Anciens, elles leur inſpirent du goût pour l'etude, en fixant leur attention à des choſes agréables, & elles les préſervent du dégoût & de l'ennui, que leur donnent néceſſairement de longs ouvrages, où tout n'eſt pas également à leur portée, & où d'ailleurs tout n'eſt pas d'une égale beauté. Comme il s'agit de leur former l'eſprit & le goût, en leur apprenant la langue La-

T. XXVI. des Obſ. *pag.* 137.

tine, le bon ſens preſcrit de ne leur donner, pour ainſi dire, que l'élixir des Ouvrages de l'antiquité en Proſe & en Vers. 2°. On a ſoin d'obſerver un ordre méthodique dans ces extraits ; enſorte que les morceaux les plus aiſés à entendre ſoient les premiers, & que les plus difficiles, tant pour la latinité, que pour la ſublimité ou la fineſſe des penſées, ſoient les derniers.

Suivant cette méthode, les premieres piéces de ce Recueil de Vers choiſis ſont les Fables de Phedre, à la ſuite deſquelles on a placé pluſieurs beaux morceaux d'Ovide, d'Horace, & de Virgile. On ne lit point ordinairement dans les Colléges les Faſtes d'Ovide, où il y a des traits fort curieux par rapport à l'hiſtoire & à la mythologie, avec des choſes fort agréables. Mais comme il y a auſſi des choſes ſéches & ennuyeuſes, avec des endroits un peu licentieux, on ne juge pas à propos d'en faire un objet des Etudians. L'extrait que le Compilateur a fait de cet Ouvrage d'Ovide, ainſi que de la plupart des autres de cet ingénieux Auteur, eſt donc très-louable. Je ſuis étonné qu'il ait omis pluſieurs beaux

morceaux des Eclogues & des Georgiques de Virgile, & ſur-tout le charmant Epiſode d'Ariſtée, qui renferme l'Hiſtoire ſi touchante d'Orphée & d'Euridice. Parmi les Eclogues de Virgile devoit-il faire choix des plus difficiles à entendre ? De la premiére, par exemple, qu'aucun Interpréte ni Traducteur n'a juſqu'ici bien expliquée ? De la quatriéme ſur laquelle tous les Commentateurs ſe ſont trompés juſqu'ici ? L'Eclogue neuviéme, qui eſt auſſi inſérée dans ce Recueil, eſt un compoſé de dialogues & de chanſons, & il n'y a preſque pas de Commentateurs qui juſqu'ici l'ayent entendue. Eſt-il judicieux de mettre ſous les yeux des jeunes gens des pieces, que les plus ſçavans Humaniſtes entendent à peine ? c'eſt leur préſenter préciſément des mots latins à mettre en françois. Je crois que tel n'a pas été le but du Compilateur. Je ſuis auſſi un peu ſurpris qu'il ait tiré des Faſtes d'Ovide tant de morceaux qui ne renferment qu'une érudition ſéche & fort indifférente à la jeuneſſe. N'auroit-il pas dû préférer à ces morceaux mille autres traits d'Ovide, ou de quelques autres Poëtes, où le ſentiment eſt élégament

exprimé, avec des peintures intéreſſantes ? Malgré cette légere critique, je ne puis m'empécher d'approuver les *Selecta carmina*, & de les regarder comme un Recueil utile aux Etudians, mais qui eût pû l'être davantage.

TRADUCTIONS

DE QUELQUES POETES ANCIENS.

TRADUCTION DE VIRGILE,

par le Pere CATROU.

IL n'y a perſonne aujourd'hui qui ne convienne que Marolles dans ſa Traduction eſt ridicule & barbare, & Martignac auſſi plat qu'ignorant. On ſçait qu'une vive & ſinguliere imagination a dicté la verſion du Pere Catrou, toujours rampante & ſouvent burleſque, où le ſens du texte eſt à chaque page expoſé d'une façon familiere ou bizarre; où l'original eſt même fort ſouvent altéré dans ſon texte placé vis-à-vis de la traduction. Car ſans égard aux Editions de Nicolas Heinſius & de Maſvicius, faites avec ſoin ſur les Manuſcrits les plus anciens & les plus authentiques, le Pere Cartou prend ſouvent la liberté de réformer les expreſſions de Virgile, en citant fauſſement les Ma-

Préface de la Traduc. de Virgile. *pag.* 1

nuſcrits ſur leſquels il s'appuye, & quelquefois n'en citant aucun, & de ſon propre aveu ne conſultant alors que ſon goût particulier. Souvent, pour trouver dans le texte le ſens qu'il imagine, il ajoute des notes & des phraſes entieres dans ſa Traduction, & ſupplée quelquefois juſqu'à trois à quatre lignes, qu'il a néanmoins l'attention de mettre d'un caractère différent : comme s'il y avoit des lacunes à remplir dans ſon original. Il y a de l'eſprit & des recherches dans ſes notes ; mais il y en a un grand nombre qui ne ſont guère judicieuſes. La plupart ſervent à étayer les ſens faux qu'il donne à ſon Auteur. Ainſi ces notes en général ſont moins faites pour le Poëte que pour le Traducteur.

TRADUCTION

de l'Abbé de S. REMY.

Là même *pag* 3

CELUI-CI a écrit d'un ſtile plus ſage, plus régulier & plus poli. Mais s'il ne rend jamais Virgile plat & ridicule, il le rend toujours froid & ennuyeux. Ce n'eſt pas un Poëme qu'il nous fait lire, c'eſt un Roman inſipide, une Hiſtoire, ou quelquefois même une Gazette.

Sa Proſe triſte, lourde & languiſſante éteint tout le feu poëtique de ſon original. C'eſt preſque partout une paraphraſe ſans génie, ſans goût, ſans art, d'un ſtile foible & ſouvent entortillé. Il eſt communément aſſez fidele au fond des penſées; mais il ne rend jamais les images, ou les rend mal. Le P. Catrou ſçavoit mieux le latin que l'Abbé de S. Remy; mais celui-ci ſçavoit un peu mieux le françois. On ne trouve donc ni termes populaires, ni phraſes barbares, ni expreſſions comiques dans ſa Traduction; mais on y remarque quelques contre-ſens qui lui ſont échappés, faute de capacité ou d'attention. Ses notes placées au bas des pages, n'éclairciſſent preſque aucun des endroits difficiles: les remarques mythologiques & géographiques ſont triviales; il ſemble avoir épuiſé toute ſon érudition ſur de petites étymologies grecques, qu'on trouve dans tous les Dictionnaires, & qui paroiſſent ici très-ſuperflues.

Comme la traduction du P. Fabre eſt peu connue, je ne dirai rien de la médiocrité de cet Ouvrage, peu capable de former le goût de la jeuneſſe.

Tom. III. des Obſ. pag. 220.

Une bonne Traduction eſt par elle-même une eſpéce de commentaire, indépendemment de celui dont elle peut être d'ailleurs accompagnée. Telle eſt la Traduction des Oeuvres de Virgile, par M. l'Abbé de la Landelle de S. Remy. La Traduction du P. Catrou, qui avoit effacé aiſément celle de Martignac, n'a pas été certainement effacée par celle du Pere Fabre de l'Oratoire, & encore moins par celle de M. Malemans. Mais à l'égard de la Traduction qui vient de paroître, je ne crains point de lui donner la préférence ſur toutes les autres, ſoit pour la fidélité, ſoit pour la pureté & les graces du langage. M. l'Abbé de S. Remy ne cherche point dans ſon Auteur des ſens alambiqués : ce n'eſt ni un paraphraſte lâche, lourd & prolixe, ni un interprète dur, ſec & guindé ; il ne prête point à Virgile des phraſes de Romans, des mots précieux, des termes de ruelle, il n'employe point des expreſſions d'un uſage bas & trop familier, ſous prétexte de vouloir rendre les moindres circonſtances d'une penſée noble, que cette puérile exactitude avilit.

J'ai une averſion naturelle pour ce

qu'on appelle Proſe Poëtique ; c'eſt-à-dire, pour le diſcours exceſſivement figuré, d'une harmonie affectée, & enflé d'épithètes entaſſées les unes ſur les autres ; genre d'écrire inconnu aux Anciens, & qui n'a regné parmi nous que peu de tems. M. l'Abbé de S. Remy s'eſt bien gardé d'adopter ce ſtile dans ſa Traduction de Virgile. Il eſt ſimple & didactique dans les Eclogues & dans les Georgiques ; mais dans l'Eneïde, il s'exprime toujours noblement & avec dignité, ſans jamais oublier qu'il écrit en proſe, & par conſéquent ne s'éloignant nullement du langage ordinaire qui n'admet ni les figures trop hardies, ni la trop grande fréquence des épithétes ; ce qui ne convient qu'au langage extraordinaire, qui eſt le langage meſuré & cadencé.

On eſtime avec juſtice les commentaires ſçavans dont le P. Catrou a orné ſa Traduction des Oeuvres de Virgile. J'avoue même qu'ils intéreſſent plus la curioſité & ſont quelquefois plus inſtructifs du côté de l'érudition, que ceux que M. l'Abbé de S. Remy a joints à ſa Traduction. Mais ſi l'on conſidère ceux-ci, par rapport à l'Auteur ſeulement qu'il s'agiſſoit d'éclaircir, & non

par rapport au Traducteur, qui a négligé d'acquérir la gloire d'un profond Scoliaſte, je ne ſçai ſi le peu de notes qui ſont au bas de chaque page de la nouvelle Traduction, ne pourroit pas, ſoit pour la briéveté judicieuſe, ſoit pour le choix, contrebalancer les raiſonnemens ſubtils, l'étalage & le rafinement d'érudition qu'on admire dans le Virgile du P. Catrou.

TRADUCTION DE VIRGILE

par M. l'Abbé DESFONTAINES.

Préface de cette Traduc. pag. 4.

TOUTES ces verſions, ſans en excepter aucune, ont déshonoré le Prince des Poetes latins, dans l'eſprit d'une infinité de perſonnes, incapables d'en juger immédiatement par elles-mêmes en le liſant dans ſa langue. Ainſi graces aux Traducteurs, la haute eſtime des Gens de Lettres pour cet Auteur a peut-être paſſé chez pluſieurs pour un préjugé de Collége. Cependant celui qui entend & goûte le plus les ouvrages de Virgile, convient avec l'ignorant, que les Oeuvres de cet Auteur ne ſont pas ſupportables en François; mais il ſoutient en même tems, que ce n'eſt pas la faute de ce grand Poëte, pluſ

heureux en Italie & en Angleterre par les Traductions d'Annibal Caro & de M. Dryden.

Certainement Virgile ne cédera jamais le rang ſuprême qu'il tient parmi les Poëtes. Malgré les progrès de l'ignorance & du mauvais goût, il eſt encore aujourd'hui de l'aveu de tous ceux qui ſe connoiſſent en poëſie, le plus grand Auteur que le Parnaſſe ait jamais produit. Pourquoi donc a-t'il paru juſqu'ici en François ſous de ſi mauvais auſpices? Dira-t'on que notre idiome eſt incapable d'exprimer ſes penſées délicates ou ſublimes, d'approcher de la nobleſſe & de la force de ſes expreſſions, & de rendre la magnificence de ſes images? Mais notre langue eſt-elle donc ſi foible & ſi indigente? Que d'excellens ouvrages en tout genre n'avons-nous pas produits, de l'aveu des Nations étrangères! Elle a certainement de l'agrément & de l'harmonie; & les Romains du ſiécle d'Auguſte auroient accordé eux même leur eſtime à nos célébres Orateurs & à nos fameux Poëtes. Ce n'eſt donc pas la faute de notre langue, ſi nous n'avons pu juſqu'ici ſupporter en François ce que nous admirons en latin. Il

faut s'en prendre néceſſairement à nos Traducteurs.

Dire que nous ſommes aujourd'hui plus éclairés, plus délicats, plus inſtruits des propriétés & du vrai mérite de la Poëſie, qu'on ne l'étoit à Rome ſous Auguſte, ce ſeroit une abſurdité qui juſtifieroit mal nos Traductions de Virgile & d'Horace, & qui rendroit ridicules les imbéciles contempteurs de ces divers originaux. On ſçait que tous ceux qui ont fait de bonnes études dans leur jeuneſſe, & qui ont l'eſprit juſte & le goût délicat, ne ſe laſſent point de les lire & de les admirer, & que nos grands Ecrivains n'ont fait cas de leurs propres écrits, qu'autant qu'ils approchoient de ces modéles.

Convaincu donc que notre langue peut, en quelque ſorte, s'élever juſqu'à la grandeur & à la majeſté de la langue Romaine & en égaler la douceur & l'énergie, qu'elle a ſon harmonie & ſes graces, & qu'enfin la belle antiquité n'a rien qu'elle ne puiſſe rendre heureuſement, j'ai eu la hardieſſe d'en faire l'eſſai ſur le plus élégant & le plus ſublime des Poëtes latins, & ſur le genre d'écrire le plus auguſte, qui eſt l'Epopée. Pour concevoir ce deſſein, il m'a fallu

oublier ma foibleſſe, & j'ai dû témérairement me ſuppoſer des talens. Une ſorte d'yvreſſe m'a inſpiré cette préſomption, que j'ai moi-même plus d'une fois condamnée, en me repentant d'avoir entrepris un ouvrage ſi long, ſi pénible, & ſi au-deſſus de mes forces. Des alternatives de préſomption & de modeſtie, de courage & de défiance, d'opiniâtreté & de laſſitude, ont enfin produit cette nouvelle Traduction de toutes les œuvres de Virgile, qui m'a coûté plus de travail qu'aucun de mes autres écrits; puiſqu'il n'y a preſque aucune partie de cet ouvrage que je n'aye fait de trois ou quatre manieres.

La fidélité & l'exactitude a été mon principal objet dans cette Traduction. Mais convaincu que cette exacte fidélité, dont il ne faut jamais ſe départir, eſt ſouvent un écueil, je n'ai jamais perdu de vue l'ordre, la propriété, le choix, l'élégance des termes, le génie & le goût des deux langues, la clarté, la force & la vivacité de l'expreſſion : en un mot, je me ſuis toujours ſouvenu en traduiſant Virgile, que je traduiſois un Poëte, & le plus grand Poëte qui ait jamais été. J'ai donc fait mon poſſible pour faire paſſer dans notre langue,

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 330.

non-ſeulement le ſens des penſées de Virgile, mais encore, ſi j'oſe m'en flatter, tantôt la ſublime énergie, tantôt la noble ſimplicité de ſes images. Je ne préſume pas d'y avoir toujours réuſſi; mais ayant fait voir la plus grande partie de mon Ouvrage à pluſieurs de mes amis de beaucoup d'eſprit & de goût, à qui d'ailleurs Virgile eſt familier, leur ſuffrage a été pour moi un encouragement.

Les réfléxions que j'ai faites ſur le caractère de notre langue, & l'exemple de toutes les Traductions françoiſes des anciens Poëtes, m'ont convaincu il y a longtems, que s'il étoit difficile de les bien traduire en Proſe, il étoit abſolument impoſſible de les traduire en Vers, même en ſacrifiant le goût latin au goût françois, & l'exactitude à l'élégance.

Tom. III. des Jug. *pag.* 283.

De l'aveu unanime de tout le monde, c'eſt la meilleure Traduction de Virgile qui ait encore paru, & que les connoiſſeurs conviennent être d'un goût qui fait quelque honneur à notre langue, à laquelle on reprochoit d'être incapable de rendre les beautés des anciens Poëtes. Cette Traduction paſſe pour très-fidele & très-littérale, & cependant elle ſe fait lire de ſuite comme

un original François : avantage que n'a jamais eu aucune Traduction, soit de Virgile, soit d'Horace, qui jusqu'ici ont paru assez ridicules en notre langue.

TRADUCTION EN VERS de divers morceaux de Virgile,

par SEGRAIS *& M. le Président* BOUHIER.

IL n'y a personne qui ne voye que la traduction de Segrais a plus de dureté que de force, & est médiocrement digne de l'original. Son ouvrage ne trouve plus aujourd'hui de Lecteurs. Cependant que d'éloges n'a-t-il pas reçus, non de la part des gens d'esprit, mais des Sçavans contemporains du Traducteur. Il y a peut-être quelques Vers un peu négligés qui auroient besoin de la lime parmi ceux de M. le P. Bouhier : mais sa Traduction est sensée, assez fidele, & en général simple, élégante & harmonieuse. D'ailleurs Segrais n'avoit pas d'autre métier que celui des Vers : M. le P. Bouhier au contraire, célébre par tant de sçavans ouvrages, dignes de son érudition profonde & de son rare discernement, ne fait des Vers

T. XXXIII. des Obs. *pag.* 145.

que pour lutter contre les douleurs de la goutte.

TRADUCTION des Eclogues de Virgile,

par M. RICHER.

Tome VI. des Obſ. *pag.* 63.

QUOIQUE la Traduction de M. Richer ſoit fidelle, il me déſavoueroit lui-même, ſi je diſois qu'elle eſt capable de nous faire ſentir toutes les beautés de l'original. Je défie le plus grand Poëte françois d'y atteindre. Ce qui forme en général le mérite principal de l'Ouvrage de M. Richer, eſt qu'il eſt preſque partout Traducteur auſſi exact, que s'il avoit traduit en Proſe, & que cependant l'élégance n'a point été ſacrifiée à la fidélité. Faut-il s'étonner que ſon livre ait été honoré d'une ſeconde Edition, & qu'il n'ait point craint d'imprimer le texte latin vis-à-vis de ſes Vers François.

TRADUCTION
de Severus & de Cyrus,
par M. de SERIONNE.

CEux qui ne ſont pas en état de lire les Originaux ne peuvent qu'être obligés à M. de Serionne, d'avoir traduit l'Etna de Cornelius Severus, fauſſement attribué à Virgile, & les Sentences de P. Cyrus. Sa Traduction eſt une élégante copie de leurs beautés. Il écrit ſans affectation & avec netteté. Le commentaire dont il a orné le Poëme de Cornelius Severus, ſera d'un grand ſecours à ceux qui ignorent l'Hiſtoire & la Fable. Il a orné les Sentences de Publius Cyrus, d'imitations faites par divers Auteurs anciens & modernes. Ces ſortes de comparaiſons ſont propres à perfectionner le goût. Il y a à la fin quelques réfléxions qui bien qu'étrangères, ne laiſſent pas d'être utiles. On peut dire à l'avantage des Sentences de Cyrus, qu'elles renferment une morale qui tend à rendre les hommes bienfaiſans par des vues nobles & élevées. Malgré le mérite de ces deux Poëtes, aucun homme de lettres n'avoit juſqu'ici entrepris de les traduire.

Tom. III. des Obſ. *pag.* 290

POEME DE PETRONE
Sur la guerre civile entre Céſar & Pompée,

par M. le Préſident BOUHIER.

Tome VII. des Obſ. *pag.* 217.

COMMENT ne ſeroit-on pas frappé de la conſtruction de ce Poëme? Quelle force, quelle fineſſe dans la peinture des vices des Romains & des défauts de leur Gouvernement! que d'eſprit dans ſes fictions! que de feux & d'enthouſiaſme dans ſes Epiſodes fabuleux! c'eſt par-là principalement que Pétrone a voulu ſe diſtinguer de l'Auteur de la Pharſale, qu'il cenſure indirectement, pour avoir conduit trop uniment ſa narration depuis le paſſage du Rubicon juſqu'à la fin de la guerre civile, ſans ſe ſervir de l'intervention des Dieux, ni de ces fables ingénieuſes qui produiſent le merveilleux dans les grands Poëmes. Ce que je ne fais qu'indiquer ici d'une maniére générale & finement développée par le ſcavant Traducteur. A ces beautés ſe joint un ſtile mâle & nerveux qui mérite qu'on pardonne au Poëte latin quelques fautes contre l'élocution & certains traits dignes d'un Rhéteur: c'étoit la manière de ſon tems; & d'ailleurs il

assure qu'il n'avoit pas encore mis la dernière main à son Ouvrage. Faut-il s'étonner que tant de beautés si bien démêlées par M. Bouhier, ayent rempli son imagination d'une noble chaleur, & lui ayent fait naître l'envie de les orner des graces de notre Poësie?

Une pareille entreprise eût rebuté un Ecrivain qui n'auroit été que bel-esprit. Ce Poëme est corrompu en bien des endroits : & faute de goût, les Commentateurs l'ont mal interprété.

L'érudition qui regne dans les remarques, n'est point empruntée; elle coule de source. M. Bouhier, en critique supérieur, discute, corrige, supplée, mais sans se jetter dans de longues discussions. Les Auteurs qu'il cite ne paroissent que pour appuyer des conjectures qu'il ne doit à personne. En un mot, rien ne sent le Copiste, ni le Littérateur qui débite des lieux communs. Cette espéce de friperie est le partage de quelques petits esprits qui dépourvus de mérite, cherchent à en imposer par un importun entassement de citations grecques & latines. Pour peu que vous connoissiez Monsieur Bouhier, vous ne serez pas surpris de voir que le sçavant est toujours guidé

par l'homme poli. Il faut laiſſer aux Burmans, & aux autres Porte-faix du Parnaſſe, le privilége de vomir des torrens d'injures, pour des mots, pour une variante, pour certaine ortographe.

Le *Pervigilium Veneris* eſt un cantique avec un refrein ſur les fêtes de Venus. Ce petit Poëme, extrêmement corrompu dans les Manuſcrits, a été l'objet des plus ſcavantes méditations. M. Bouhier a fait deux cantiques d'un ſeul; l'un compoſé de vingt-deux Vers offre cette élégante & majeſtueuſe ſimplicité, qui fait le caractère du ſiécle des premiers Céſars. Dans l'autre, qui eſt de ſoixante-dix vers, on remarque une affectation de bel eſprit, des répétitions déſagréables, des tours vicieux & peu naturels, & des expreſſions contraires à la bonne latinité.

TRADUCTION des Métamorphoſes d'Ovide, par l'Abbé BANIER.

Tom. X. des Obſ. pag. 265

CETTE Traduction eſt ſans doute fort au-deſſus de toutes les Traductions d'Ovide qui l'ont précédée dont la plus ſupportable eſt celle de d

Ryer, retouchée & accompagnée d'explications empruntées, la plupart, du livre de M. l'Abbé Banier, intitulé *Explication des Fables*. D'ailleurs, les explications qui accompagnent celle-ci, ne ſont point du genre de celles que d'inſipides Commentateurs ont juſqu'ici miſes au jour. M. Banier convaincu que ces anciennes fictions, avec un ſens moral, préſentent encore des événemens conſidérables, réels, mais déguiſés, s'eſt livré courageuſement à des diſcuſſions épineuſes qui ſuppoſent une grande érudition; en ſorte que les Métamorphoſes d'Ovide, qu'on regarde ordinairement comme un Ouvrage d'amuſement, eſt devenu par le travail de ſon docte Interprete, un livre d'érudition. Mais le diſcernement & le bon goût n'ont point abandonné le ſçavant Commentateur dans ſes laborieuſes recherches. Lorſque les ſujets ont demandé de trop grandes diſcuſſions, il a ſcu mettre en abrégé ce qu'ils ont d'intéreſſant, & par des citations exactes renvoyer les curieux aux livres qui pourront les inſtruire. Sans ce judicieux tempéramment, ces explications hiſtoriques n'auroient été peut-être regardées par pluſieurs que comme un fatras d'érudition inutile.

Ce qu'il y a de particulier à cette Edition commode & bien exécutée, eſt *la vie d'Ovide tirée de ſes écrits*, par M.G. Cette vie eſt auſſi bien faite qu'elle pouvoit l'être. Les jugemens ſur les divers Ouvrages d'Ovide ne ſont pas ce qu'il y a de moins important.

COMEDIES DE TERENCE en Vers Italiens,

Par M. FORTIGUERRA.

L'EDITEUR a ſuivi pour le texte latin l'Edition de Daniel Heinſius, comme la plus correcte; mais il a pris ſoin de corriger les fautes d'impreſſion & la ponctuation. Comme le Manuſcrit du Vatican a été conſulté par les Critiques qui ont donné des Editions de Térence, il n'étoit pas néceſſaire de nous donner le Texte d'après le Manuſcrit qui en pluſieurs endroits, peut être défectueux.

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 298.

Le plus grand mérite de cette Edition eſt dans les figures des Acteurs, copiées avec ſoin d'après le Manuſcrit du Vatican, qui, au Jugement de Spon, a plus de mille ans d'ancienneté. Il repreſente non ſeulement les maſques, mais encore l'habillement entier des Per-

ſonnages. Ces Figures équivalent à un excellent Commentaire, puiſqu'elles expriment leurs geſtes, leur âge, leurs fonctions, & qu'elles éclairciſſent leurs diſcours. Eſt-il étonnant que Fulvius Urſinus, Holſtenius, & tant d'autres Sçavans, ayent fait un ſi grand cas de ce beau Manuſcrit? Madame Dacier en a fait tirer les Maſques, gravés dans l'Edition hollandoiſe de ſon Térence. La Traduction italienne m'a paru élegante & ingénieuſe & cependant trés-literale. Le génie des deux Langues fait qu'elles ſe copient avec grace. Les figures des Acteurs feront rechercher cette Edition par les Sçavans. Je les ai conſiderées avec un plaiſir infini; il y a tant de force dans leur attitude & leur mouvement, qu'en les rapprochant de leurs Diſcours, on croit entendre ce qu'ils diſent.

ŒUVRES D'HORACE.

IL a plû à deux Libraires d'Amſterdam d'imprimer les Traductions de ce Poëte par M. Dacier & par le Pere Sanadon, avec les Notes à la ſuite du Texte original, & d'en compoſer huit gros Volumes in-12. Que diroit Horace, s'il voyoit le petit Volume de ſes Poë- Tom. XXI. des Obſ. *pag.* 97.

ſies nager dans un Océan de paroles & de commentaires ? De quelle utilité peut être une pareille compilation à de jeunes gens, auſquels elle eſt deſtinée ? Loin de leur faciliter l'intelligence de ce Poëte & de leur former le goût, n'eſt-elle pas plus propre à les embarraſſer ? Que penſeroit-on d'une Edition des Œuvres d'Horace, ſurchargée de tous les Commentaires qui ont été imprimés ? En général l'une & l'autre Traduction exprime le ſens de l'Original, mais en des termes différens, & avec plus ou moins de délicateſſe & d'élegance : ainſi à bien aprécier l'utilité de cette Compilation ſelon les vues mêmes de l'Editeur, elle ſerviroit moins à entendre l'Original, qu'à ſaiſir la différence du goût & de l'eſprit des deux Traducteurs François ; & pour parler plus ouvertement, l'intereſt ſeul a formé ce deſſein.

Le grand défaut de M. Dacier eſt d'exprimer peu heureuſement tout ce qui eſt du reſſort de l'eſprit & du ſentiment ; les graces naïves & délicates, qui ont tant de vie dans l'Original, ſont preſque mortes dans ſa copie. Le Pere Sanadon eſt quelquefois plus paraphraſte que traducteur. A la Poëſie lyrique d'Horace, qui eſt ſi ſerrée & ſi

énergique, il ſubſtitue ordinairement une Proſe poëtique, où il y a du feu & de l'élevation, mais diffuſe & allongée. Le même défaut ne ſe fait pas ſentir dans les Satires & les Epitres. Peut-être que notre Langue n'a pu lui fournir des tours aſſez vifs, ou que livré à l'enthouſiaſme poëtique, il n'a pas pris ſoin de regler l'activité de ſon imagination. Du reſte, il y a de l'eſprit, du goût & de la délicateſſe dans ſa Traduction & dans ſes Notes ; & il faut avouer qu'elle ſe fait lire avec plus de plaiſir que celle de M. Dacier.

L'ENLEVEMENT D'HELENE de COLUTHUS,

Poëme traduit du grec.

DANS l'Avertiſſement qui eſt à la tête, le Traducteur éleve beaucoup ce petit Poëme inconnu, & dont juſqu'ici les Sçavans, qui ont de l'eſprit & du goût, ont fait aſſez peu de cas. En effet, Colluthus, Poëte du cinquiéme ſiècle, n'a pas fait dans cet Ouvrage une grande dépenſe de génie ni d'eſprit. Ce n'eſt que par le ſtile qu'on juge que cette Traduction eſt celle d'un Poeme. Les remarques du Traducteur ſont auſſi ſimples que le texte. Il eſt fâ- T. XXVII. des Obſ. *pag.* 94.

cheux que le Traducteur ait eu un champ si peu étendu pour faire briller son érudition. Croira-t-on que ce petit Poëme, qui n'en mérite guére le nom, a eu un grand nombre d'éditions & de traductions latines, tant en vers qu'en proſes, accompagnées de variantes & de ſcholies ?

TRADUCTION DE TIBULLE,

par M. GILLET DE MOYVRE.

Tom. I. des Jug. *pag.* 15.

CE n'eſt pas ſeulement une Traduction en vers des Elegies de Tibulle, dont il s'agit ici, mais de la vie de ce Poëte par ſes Ouvrages. Pour cet effet le Traducteur a jugé à propos de renverſer l'ordre des pièces, pour en faire un continu lié & cimenté par des récits hiſtoriques. Il faut du génie & de l'eſprit pour ces ſortes de deſſeins, & M. Gillet me paroit l'avoir executé aſſez heureuſement. La Proſe délaſſe des Vers & les récits intermediaires diverſifient les idées poëtiques & les tendres ſentimens. Il a d'ailleurs orné ſon Ouvrages de Notes ſçavantes & curieuſes ſur le texte, mais peu intereſſantes pour le commun des Lecteurs.

Je devrois oublier de dire que l'Ouvrage eſt orné de Figures qui ne mé-

ritent aucune louange. Il n'en eſt pas ainſi des Vers de M. Gillet; ils ſont quelquefois vraiment élegiaques, doux, tendres & coulans, mais un peu trop ſouvent lâches & foibles.

O, qu'une bonne Traduction en Proſe de Tibule plairoit ! Je la voudrois fidele, exacte, préciſe, tendre, élevée & nerveuſe. Mais de qui pouvons-nous l'attendre ? Tibulle eſt bien plus Poëte qu'Ovide. Je ne puis m'empêcher de convenir que les récits hiſtoriques de M. Gillet ſont fort bien traités, qu'ils ſont amuſans & pleins d'érudition. On ſent qu'il a beaucoup lu, & qu'il a recueilli avec ſoin tout ce qui pouvoit ſervir à éclaircir & à orner ſon Auteur. En général, cet Ouvrage mérite aſſez qu'un homme de Lettres en orne ſes Tablettes. Indépendamment du mérite de certains morceaux de cette Traduction, ce qui l'accompagne facilite l'intelligence du Texte.

FABLES D'ESOPE gravées par Sadeler.

CET Ouvrage peut plaire 1o. aux Amateurs du Deſſein & de la Gravure, quoique les Planches ſoient un peu uſées : 2o. à quelques gens de let- Tom. I. des Jug. pag. 205.

tres, parce qu'il y a de l'érudition & des recherches dans le Discours, & que les sens moraux en distiques françois sont relevés par de belles citations latines, tirées des Auteurs de l'antiquité. A l'égard du stile, des Fables en prose & des Distiques, l'Auteur ayant destiné cet Ouvrage pour l'enfance, a cru apparemment que le stile familier, populaire & même burlesque étoit le plus convenable.

TRADUCTION des Pastorales de Nemesien, &c.

par M. de MAIRAULT.

Tom. VI. des Jug. pag. 73.

CETTE Traduction me semble fort éloquente & fort fidele: à la fin de chaque Eclogue, on trouve des remarques qui suppossent dans le Traducteur beaucoup de lecture, des belles Lettres, & une érudition agréable. La Préface est sensée & bien écrite; enfin l'Ouvrage est terminé par un discours solide sur la Poesie pastorale, où l'Auteur attaque le fade sistême de l'Eclogue moderne, avec des armes toutes neuves.

Le Commentaire n'est point un amas de variantes & d'inutiles citations. On n'y voit point un pésant Scholiaste

relever à tout propos de minces beautés par des louanges outrées. Loin de se livrer à un ridicule enthousiasme, notre Traducteur critique lui-même ses Auteurs. Enfin ses remarques ne sont point étrangeres au sujet. Outre quelques discussions nécessaires sur le texte des deux Poetes, & sur le sens dont il est susceptible, on y trouve de la Mythologie, des traits d'Histoire, une érudition variée, un agréable choix de Litterature, & beaucoup de critique. C'est un Commentaire qui n'est pas fait pour les Pédans. Il paroit aussi posseder plusieurs Langues vivantes. Enfin dans son Ouvrage tout est instructif, jusqu'à *l'Errata.*

J'ose dire, sans crainte d'être démenti par les Connoisseurs, qu'il y a très-peu de Poëtes latins, traduits aussi heureusement en françois que Némesien & Calpurnius. C'est partout une fidélité, une exactitude, une justesse, une précision, & une élegance qui ont peu d'exemples. Les Notes sont sçavantes, instructives & amusantes. Outre les éclaircissemens nécessaires pour l'intelligence du texte, on y trouve ce qu'il seroit difficile de trouver ailleurs.

POETES LATINS MODERNES.

PRÆDIUM RUSTICUM, *par le P.* VANIERE.

Nouvel. du Parn Tome I. *pag.* 216.

LA fortune de cet Ouvrage eſt faite depuis long-temps ; l'Auteur écrit en vers avec une facilité admirable, & on ſent qu'il s'eſt nourri de la lecture des Auteurs du Siecle d'Auguſte. quelques eſprits trop délicats veulent que certains épiſodes ajoutés dans cette nouvelle Edition, ſoient déplacés. Pourquoi, diſent-ils, à l'occaſion de la la maladie contagieuſe des bœufs, nous donne-t-on la deſcription de la peſte de Provence & les éloges des illuſtres Prélats qui en ont bravé le danger ? ils trouvent que ce morceau, d'ailleurs bien écrit, méritoit d'être inſéré dans un ouvrage tout différent. Pour moi, après l'avoir lû, j'ai trouvé que l'Auteur a eu ſes raiſons pour en uſer ainſi. A l'égard de quelques autres éloges, on voit bien qu'il

a cédé à l'envie d'immortaliſer ſon amitié pour ſes confréres. Le Pere Vaniere excité par l'heureux ſuccès de ſa *Maiſon ruſtique*, a cru ne devoir pas priver le Public de ſes autres Ouvrages. Je ne ſçai s'il lui en marquera beaucoup de reconnoiſſance. On ne peut qu'admirer la grande fécondité de l'Auteur, & ſa facilité à s'exprimer en beaux Vers ſur tant de ſujets différens. Un Poëte françois auroit bien de la peine à en faire autant. L'exemple du P. Vaniere juſtifie ce qu'a dit M. de Voltaire dans ſa Préface du *Brutus*, qu'il eſt plus aiſé de faire cent Vers en toute autre Langue, que quatre en françois. Ceux qui font cas des Poëſies latines de Muret, de M. Huet, & de quelques autres, parce que ſans être les échos de Virgile, de Lucrece, & d'Ovide, ils ont écrit purement & ſe ſont fait un ſtile particulier, trouveront peut-être à redire que le nouveau Poëte enchaſſe ſouvent dans ſes Vers des hémiſtiches entiers de ces anciens Poëtes : en effet, ſa mémoire lui rend quelquefois de trop bons offices : on croit que les nouvelles Poëſies ſont la fleur de l'eſprit du P. Vaniere. On eſt tout étonné de trouver de pures imitations de Virgile & d'O-

vide. Si pour mériter la réputation d'écrire bien en latin, il ne faut qu'ajuſter différens morceaux des plus illuſtres Ecrivains, elle dépend donc d'une induſtrie méchanique. Les premiéres piéces du Recueil ſont des paſtorales, ou plutôt un Traité de l'amitié; car à certaines expreſſions près, il n'y a preſque rien de champêtre. Je ne ſçais ſi je me trompe; les Poetes ne ſont point faits pour raiſonner. Les paſſions, les images, les ſentimens placés dans le point de vûe convenable, voilà le partage de la poëſie.

Traduc. de Virgile. Tome I. *pag.* 103.

Le *Predium ruſticum* eſt ſurtout recommandable pour la Latinité du ſtile & la variété des expreſſions, pour la douceur & l'harmonie de la verſification. Ce ſont partout des payſages charmans, & l'Auteur n'omet rien de ce qui concerne la Maiſon ruſtique. Peut-être eſt-il trop abondant dans les Deſcriptions des petites choſes. Il a ſes épiſodes, comme Virgile & Rapin, mais d'un goût différent. Si l'on excepte deux ou trois Livres, où, en ſuivant l'exemple de Rapin, il a inſeré des Fables & des Métamorphoſes, partout ailleurs ce ſont de poëtiques écarts d'un autre genre.

CONNUBIA FLORUM, *les Mariages des fleurs*,

par M. de la CROIX.

SI l'on juge de l'Auteur par ce petit Ouvrage, on ne peut douter que ce ne ſoit un ſçavant Botaniſte, & un bel eſprit, qui ſçait toutes les fineſſes de la Langue latine, & qui a un talent pour la Poëſie. On peut dire que ce Poëme eſt comparable aux *Jardins* du P. Rapin, & peut-être au chef-d'œuvre des *Géorgiques*. Nouvel. du Parn. Tome I. *pag.* 262.

TEMPLUM TRAGEDIÆ, *Carmen*;

Autore P. MARSY.

DANS ce Poëme, qui eſt eſtimé, l'on voit des choſes communes fort bien exprimées. Le Portrait de la Tragédie eſt très-noble. La Peinture de l'amour qu'on mene aux pieds de la Tragédie eſt fort ingénieuſe; mais cette idée eſt empruntée du Poëme du *Goût* de M. Roi, ainſi que tout le deſſein de l'Ouvrage, où la ſéchereſſe des Préceptes poëtiques eſt dérobée par la vivacité de l'action & le voile de l'allégorie. Les Tom. I. des Obſ. *pag.* 90.

petits Sommaires trop frèquens, qui se trouvent à la marge de ce Poëme, m'ont rappellé ce Peintre d'Ubeda, dont il eſt parlé dans le *Don Quichotte*, qui quand il croyoit avoir peint un Coq, écrivoit au bas du Tableau, c'eſt un Coq. L'Auteur s'eſt trop humilié par cet excès de précaution.

RECUEIL des Hymnes de M. COFFIN.

Tome V. des Obſ. *pag.* 167.

QUOIQUE dans quelques uns de ces Hymnes on remarque le feu & le goût de l'Ode, l'Auteur s'eſt étudié en général à mettre dans ces petits Poëmes une clarté proportionnée à l'intelligence du plus grand nombre, & ſurtout de la piété & de l'onction. Il s'eſt contenté, à l'égard de pluſieurs Hymnes des anciens Bréviaires, d'en corriger la barbarie; & il eſt aiſé de diſtinguer les Hymnes qui ſont de lui, & entierement neufs, d'avec ceux qu'il n'a fait que réformer.

POEME SUR LA PEINTURE,

par M. de MARSY.

LE College des Jéſuites de Paris a produit dans le ſiécle paſſé d'excellens Poëtes latins : un Rapin, un la Rue, un Commire, un Fraguier. Quels Ecrivains ! Dans ce Siécle-ci il ne nous en a donné qu'un ſeul, dont les Poeſies élegantes, mais froides, brillent moins par l'imagination, que par une délicate & pure Latinité. Il ſemble(qu'il me ſoit permis de le dire) que depuis un certain nombre d'années, les beaux eſprits Jéſuites ſe ſoient ennuyés de regner triſtement ſur le Parnaſſe latin ; que dédaignant le rang diſtingué qu'ils y occupoient, ils ayent abandonné cette partie de la double Colline, & lui ayent préferé le Parnaſſe françois, où ils ont un peu moins brillé ! Cependant quelques uns cueillent encore de tems en tems des Lauriers ſur l'ancien Theâtre de leur gloire. Tom. V. des Obſ. pag. 193.

Je ne parlerai point ici du P. Vaniere, Auteur du *Prædium ruſticum*, Poëme accompli, préferable peut-être aux *Jardins* du P. Rapin, & comparable aux *Georgiques*. Le Poëme de la *Tragédie*

& celui de la *Peinture*, font tant d'honneur au P. Marſy, que je ne crains point de dire, qu'il ſemble vouloir reprendre un Sceptre abandonné, & aſpirer au Titre de Prince moderne de la Poëſie latine.

Le Poëte veut d'abord que le Peintre choiſiſſe le genre pour lequel il ſe ſent plus de diſpoſition : ou l'Hiſtoire, ou le Payſage, ou le Portrait, ou la Miniature, ou le Groteſque. En exprimant ici avec art tous ces genres ſi différens, il ſe montre lui-même Peintre univerſel. La déſcription du Tableau de la chûte des Géans, de Jule Romain, qui eſt un merveilleux effort d'imagination, fait extrêmement briller celle de l'Auteur, qui paroit preſque lui-même dans ſa Peinture poëtique, un autre Jule Romain.

VERS LATINS
ſur la naiſſance du Prince de Condé.

Tom. VII. des Obſ. *pag.* 135.

LE P. Oudin Jéſuite, qui joint à une érudition profonde, les graces de la belle Littérature, eſt Auteur de ces beaux Vers Latins. Le tour de la fiction ornée d'images agréables & de traits ingénieux, m'a paru ſimple & naturel.

TRADUCTION en Vers latins des Ouvrages de M. Deſpréaux,

par M. GODEAU.

TOUS ceux qui ſe connoiſſent en Vers Latins, avoueront que ceux de M. Godeau ne ſont guère dignes de ceux de M. Deſpréaux. C'eſt un grand Maître traveſti en Ecolier du pays latin. Ce n'eſt pas ainſi qu'on rend élégament des Vers François. Quel eſt le vrai mérite de M. Deſpréaux ? C'eſt de ſe ſervir toujours du mot propre, d'épargner les paroles, de rendre ſes idées d'une manière ſerrée, vive & énergique. Je ne le conſidère ici que du côté du ſtile ; car pour le fond de la penſée, je ſuppoſe avec raiſon que le Traducteur n'eſt point en défaut. Le Deſpréaux latin doit donc exprimer fidèlement le Deſpréaux françois. M. Godeau a traduit les Satyres, les Epîtres & l'Art poëtique de notre Horace françois. Mais je ne ſçai s'il trouvera des ſuffrages dans le pays latin. MM. Grenan & Hennegrave Profeſſeurs de l'Univerſité, ont traduit les autres Pièces qui ont été extrêmement goûtées par les Amateurs des Muſes latines.

Tom. XI. des Obſ. pag. 34.

LES PASSIONS, *Poëme du P.* BRUMOY.

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 265.

LA manière dont l'Auteur a traité ſon ſujet, fait regréter l'Adieu qu'il dit aux Muſes à la fin de ſon Poëme. Quand on parle ſi bien leur langage, doit-on les quitter ſi-tôt ? Le P. Brumoy a tout ce qu'il faut pour continuer de vivre avec elles. Sa verſification eſt noble & ſublime. Elle approche cependant plus de la mâle vigueur de Lucrece, que de la touchante harmonie de Virgile. On ſent par-tout un Auteur plein de ces deux grands Poëtes, qu'il a pris pour modeles. Sa Latinité eſt pure, & plus Romaine que ne l'eſt celle de la pluſpart de nos Auteurs latins d'aujourd'hui, qui laiſſent voir qu'ils ne ſont pas trop Romains. Le P. Brumoy, pour ne pas perdre le mérite de ſon travail auprès de ceux qui n'entendent ou ne goûtent point le Latin, a traduit en leur faveur ſon Ouvrage en proſe françoiſe. Ceux qui ſont verſés dans les deux Langues, trouveront que la Verſion eſt peu litterale, & que le Traducteur ſe perd quelquefois de vue lui-même. Mais un homme d'eſprit

& de goût, tel que le P. Brumoy, a eu ſans doute de bonnes raiſons, pour ne pas s'aſſujettir ici aux regles ſéveres de la traduction. Si une autre Plume avoit rendu ſon Poëme en françois comme il a fait, il auroit juſtement condamné la liberté que le hardi Traducteur auroit priſe d'étendre, d'abréger, d'ajoûter, d'ometre, & de rendre en bien des endroits la copie abſolument étrangere à l'Original. Mais cette licence que l'Auteur auroit eu raiſon de cenſurer dans autrui, il a pu ſe la permettre à lui-même, parce que tout Ecrivain peut diſpoſer à ſon gré de ſa production, & la traveſtir comme il le juge à propos. C'eſt ſon bien, ſon travail, l'enfant de ſon loiſir. Il eſt bien juſte qu'il ait la liberté de lui donner tel vétement qu'il voudra.

Les petites négligences qui ſe trouvent dans ce Poëme, ſont peu de choſe, quand on les compare avec la force des penſées, la variété & la multiplicité des Images, la vivacité des Deſcriptions, la pureté & l'élégance du Langage.

TRAGEDIES

du Pere PORÉE.

Tome VI des Jug. pag. 241.

LE P. Griffet, Editeur de ces Piéces, a mis à la tête une Préface latine contenant l'Eloge de l'Auteur, & promet pluſieurs autres Œuvres de ce bel eſprit, qui a fait tant d'honneur durant près de trente années à la Rhétorique du College de Louis le Grand, & qui y ſera long-tems regreté. A la ſuite de la Préface on voit pluſieurs piéces de Vers latins de différens Jéſuites, qui quoiqu'elles ayent leur mérite, ſont éloignées de l'élegance & de la béauté des Vers qu'on voit à la tête des Œuvres du P. Coſſart, ſur la mort de ce grand homme, fort ſuperieur au P. Porée ; celle de Santeuil eſt ſurtout admirable.

Ce ſont ici des Tragédies de College, où l'on ne doit pas s'attendre à trouver un Corneille, un Racine, un Campiſtron, un Crébillon, un Voltaire. On n'y trouve même rien qui approche des deux Tragédies latines du P. de la Rue, qui avoit été guidé dans la compoſition de ces piéces, par le grand Corneille, étant Regent de ſon fils.

La

La Tragédie de Brutus eſt touchante au quatriéme & au cinquiéme Acte. On ne peut, ſans être attendri, contempler le rare exemple de piété fraternelle que donnent les deux fils de Brutus, Tibere & Titus, & l'acte héroïque d'amitié & de tendreſſe du complice de la même Conſpiration, qui eſt Marcus Valérius, fils du Conſul P. Valérius, Collégue de Brutus. Ce dernier Perſonnage eſt une fiction de l'Auteur.

POEME LATIN
en l'honneur du Roi,
par M. l'Abbé NICOLE.

CE ſont les plus beaux Vers latins modernes que j'aye vus depuis longtems : ils ſont dans le vrai goût de Virgile. Je ne ſçais ſi les Vers de Buchanan, de Sainte-Marthe, de Quillet, de Commire, de Santeuil ſont préferables à ceux de cette piéce, dont on peut bien dire : *ſapit antiquitatem*. On y remarque du génie, du ſentiment, une latinité exquiſe, & de l'eſprit ſans antithèſe, ſans affectation. Si l'on continue le Recueil des Vers latins de l'Univerſité de Paris, je ne crois pas que l'Editeur oublie cet Ouvrage.

Tome V. des Jug. pag. 104.

MUSÆ RHETORICES, *du pere de la* SANTE, *Jéſuite.*

Tom. X. des Jug. pag. 161.

MALGRE' les noms divers de pluſieurs jeunes gens, qu'on lit au bas de chaque piéce de ce Recueil, on peut en général les regarder toutes comme des Poëſies du P. de la Sante. La plûpart de ces noms ſont aujourd'hui fort connus dans le monde, & on ſçait que pluſieurs de ceux qui les portent, & qui ſont révetus de Charges & d'Emplois conſiderables, n'ont jamais été capables de faire d'auſſi bons Vers où l'on remarque toute la pureté, toute l'élegance, toute la délicateſſe des meilleurs Auteurs de l'Antiquité. Le même ſtile, la même latinité, la même élégance, un pareil tour d'eſprit & de langage regnent dans toutes ces piéces. On y voit par tout le ſçavant & ingénieux Pere de la Sante; c'eſt toujours ſa préciſion épigrammatique, ſa vivacité antithetique, ſes peintures, tantôt riantes, tantôt burleſques, & toujours ſpirituelles. Ceux qui aiment encore les Vers latins modernes, liront ceux-ci avec plaiſir; ils y trouveront quelquefois la nobleſſe de Virgile, & plus ſouvent la facilité d'Ovide.

POEME DES JARDINS, par le P. RAPIN, *Jéſuite*

LE mérite de cet Ouvrage eſt d'autant plus particulier, que les Romains connoiſſant médiocrement l'art des Jardins, n'ont rien écrit ſur ce ſujet. Quelle difficulté n'a donc pas eue à ſurmonter l'Auteur d'un Poëme latin ſur le Jardinage? L'Ouvrage de ce Jéſuite eſt digne du ſiécle d'Auguſte pour l'élegance & la pureté du langage, pour l'eſprit & les graces qui y regnent. C'eſt un Poëme didactique où l'agrément des Deſcriptions fait diſparoître la ſéchereſſe des Préceptes; un Poëme où l'imagination du Poëte ſçait délaſſer le Lecteur par des Fables riantes, mais un peu trop fréquentes; un Poëme, où ſon bon goût lui a fait faire un choix judicieux & délicat de tous les differens points qu'il traite. Plus fleuri, plus gai, plus amuſant que l'Auteur des Géorgiques, il en a la préciſion, & quelquefois même l'élevation & la force.

Traduct. de Virgile. Tom. I. *pag.* 101.

POETES ITALIENS ET AUTRES.

L'AMYNTHE du TASSE, traduit par M. PECQUET.

Tome I. des Obſ. *pag.* 115.

LE Taſſe a ſçu conſerver dans cet Ouvrage la naïveté de l'Eclogue que l'on peut regarder comme le berceau de la Paſtorale. Il a ſçu y joindre la richeſſe ſagement diſtribuée, dont eſt ſuſceptible une action compliquée, qui différencie la Paſtorale d'avec l'Eclogue. Il a ſçu ſoutenir l'interêt de ſa piéce en ménageant dans ſon ſujet même des ſituations touchantes, ſans faire intervenir une double action. Enfin on remarque dans preſque toute cette Paſtorale une ſageſſe d'expreſſion qui n'a pas toujours trouvé dans les Poëtes Italiens de ſcrupuleux imitateurs.

Quelque tems après que ce dernier Ouvrage de M. Pecquet a paru, M. Leſcalopier, comme par une eſpece d'émulation, a publié auſſi une Traduction

ru quelquefois traduire beaucoup plus vivement, M. Leſcalopier m'a ſemblé auſſi l'emporter d'autres fois par la préciſion & la ſimplicité.

LA JERUSALEM délivrée du TASSE,

traduite par M. MIRABAUD.

TOUTES les Traductions de ce Poëme, qui ont précedé celle-ci, ſont ſi miſérables, que le nouveau Traducteur n'a point eu à encherir, mais à faire pour ainſi dire, ce qui n'avoit point encore été fait. Tom. III. des Obſ. *pag.* 224. 250. & 301.

M. Mirabaud a judicieuſement profité dans cette Edition de pluſieurs critiques qu'on avoit publiées de ſon Ouvrage imprimé en 1724. On peut aujourd'hui le propoſer en général, comme auſſi utile qu'agréable, & preſqu'auſſi fidele qu'élegant Mais je le prie de me permettre de dire ici, pour l'honneur de notre langue qui eſt aſſez riche pour pouvoir traduire fidélement tous les Auteurs, que quoique j'aye eſtimé ſa Traduction, quoique dans

cette nouvelle Edition elle ſoit encore plus eſtimable que dans la première, & qu'on n'y trouve plus de ces mépriſes que Mademoiſelle Riccoboni dans une brochure, & moi dans le Journal des Sçavans, lui avons fait autrefois appercevoir, j'aurois néanmoins ſouhaité qu'il eût été encore plus attentif & un peu plus ſcrupuleux en redonnant ſon Ouvrage au Public; ſi ſa Traduction avoit été un peu plus exacte, elle n'en eût encore été que plus eſtimée.

Au reſte, je ſuis obligé de dire, après un examen qu'une curioſité critique m'a engagé de faire, que les infidelités dont je me plains, ſe réduiſent aujourd'hui à fort peu de choſe. Je voudrois ſeulement qu'il eût entiérement abandonné ſon ſyſtême erroné ſur les Traductions, qu'il ſoutient encore aujourd'hui dans ſa Préface, ſyſtême pernicieux pour lui-même, & qui en partie, a été la ſource de pluſieurs fautes répandues dans la premiére Edition de cet Ouvrage, où tantôt il ſupprimoit entiérement tout ce qui n'étoit point de ſon goût, & tantôt il changeoit, ornoit, étendoit ou reſſerroit ce qui lui

plaisoit davantage. Ajusté de cette manière, M. Mirabaud devoit faire alors réflexion, que sa Traduction du Tasse étoit destinée à faciliter l'intelligence de cet Auteur à plusieurs personnes qui étudient la Langue italienne. Or de quelle ressource peut être une Version arbitraire, une Traduction où l'on ne trouve de l'Original que ce qui a été du goût du Traducteur ? Heureusement, à la réserve d'un fort petit nombre d'endroits, la nouvelle Edition n'a plus ce défaut énorme. Quoiqu'il y eût déja beaucoup d'élegance dans la Traduction imprimée en 1724, on peut dire que dans cette seconde Edition elle a encore acquis un mérite plus solide avec de nouvelles graces. Enfin je ne crois point qu'aucune Muse italienne en ait eu de pareilles sous un habit françois.

Toutes les Editions que nous avons eues jusqu'ici de ce fameux Poëme sont fautives : celle de Génes in-folio, ornée de belles figures de Bernard Castelli, n'en est point exempte, non plus que celle des *Combes* 2 Vol. in-16. qui passe pour la plus exacte de l'Amynte. Si M. Pecquet m'a pa-

Tom III. des Jug. pag. 77.

comme pour la plus élegante. La nouvelle de Paris, en 2 Vol. petit in-12, me paroit d'une Impreſſion au moins auſſi belle. L'Edition aſſez jolie, mais commune, qui ſous la forme in-24, porte fauſſement le nom d'Elzevir, eſt peut-être celle qui fourmille le plus de fautes : il faut ſçavoir bien la langue italienne pour en pouvoir faire uſage. Les Editions des Poëtes Italiens faites en Italie ſont toujours inexactes, & ſur-tout mal ponctuées, par l'ignorance ou la négligence des Imprimeurs de ce pays-là, où il n'y a plus d'Aldes Manuces.

ACHILLE
dans l'Iſle de Scyros,
Tragi-Comédie Italienne,
par M. l'Abbé METASTASIO.

Tom VIII. des Obſ. *pag.* 191.

CETTE piéce ingénieuſe, qui eſt d'un goût ſingulier, ne reſſemble ni à nos Opera, ni même aux Opera Italiens que nous connoiſſons. Je crois que le caractère d'Achille, de Deidamie, & d'Uliſſe, le plan & l'ordonnance de la fable, l'interêt qui y regne

(ce qui eſt aſſés rare dans les Opera,) la ſimplicité du Dialogue, jointe à beaucoup de ſageſſe, de vivacité, & de naturel, lui aſſureront les ſuffrages des connoiſſeurs, pourvu que le goût de nos Opera, auſquels ils ſont accoutumés, leur permette de ſe prêter un peu à un goût étranger.

L'ARCADIE DE SANNAZAR,

par M. PECQUET.

SANNAZAR donne dans cet Ouvrage des preuves ſuffiſantes de la beauté & de la fécondité de ſon genie, par le grand nombre & l'agréable variété des images champêtres, & par les ſentimens naifs & delicats dont il eſt rempli. Quoique cet Ouvrage ſoit un mélange de Proſe & de Vers, on trouve autant de Poeſie dans les recits en Proſe que dans les eclogues : également rempli d'images & de ſentimens, ils ne different les uns des autres que par la meſure, dont la variété repend un agrément dans l'original italien, qu'il a été impoſſible de conſerver dans la traduction uniforme en proſe françoiſe;

Tom XI. des Obſ. *pag.* 186.

cependant elle eſt eſtimable par la douceur de l'expreſſion & la pureté du langage.

PIECES DE THEATRE de M. GORINI.

Tom. XII. des Obſ. *pag.* 169.

Il y a des beautés dans la Tragédie *d'Hecube*, les rôles de Pirrhus & de Polixene, imités de ceux d'Achille & d'Iphiginie de Racine, ſont nobles & intéreſſans. Celui d'Hécube eſt très-touchant, & peut-être l'eſt-il trop; car elle pleure toujours, & qui pis eſt, elle eſt preſque toujours dans la même ſituation. Mais Uliſſe eſt un lâche trompeur, Polimneſtor, un vil ſcélerat, & Polidore eſt un jeune étourdi. D'ailleurs la Tragedie péche en quelques endroits contre la vrai-ſemblance, comme lorſque Polidore paroit deux fois aux yeux de Polimneſtor, ſans en être reconnu. De plus, quelque averſion que M. Gorini temoigne pour les ſentimens romaneſques, il n'a pas été aſſez en garde contre un goût que nous devons peut-être à ſa Nation.

Dans la Tragédie de *la Mort d'Agrippine*, les caractères de cette Impératrice, de Sénéque & d Calviſius ſont

formés ſur ceux d'Agrippine, de Burrhus & de Narciſſe dans le *Britannicus* de Racine, à qui M. Gorini a même dérobé pluſieurs Scenes. Il s'en faut bien cependant que le rôle d'Agrippine ſoit auſſi bien ſoutenu dans la piéce Italienne que dans la Françoiſe. L'épiſode d'Alicola, quoiqu'aſſez bien lié à la piéce, eſt étranger à l'action principale.

Avec toutes les imitations dont M. Gorini a enrichi ſa piéce, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait de grandes beautés, outre celles qu'il y a jointes de ſon propre fond, comme entr'autres, l'audience qu'Agrippine donne à Alicola dans l'abſence de Néron, & qui eſt pleine de traits dignes de Corneille. La poëſie d'ailleurs en eſt élevée, majeſtueuſe, pathétique & bien ſoutenue. Enfin cette Tragédie, qui avec cela, eſt fort bien conduite, me paroit ſupérieure à *l'Hécube*.

Le *Brutus* eſt beaucoup inférieur à la Mort *d'Agrippine*. Tous les caractères de cette Tragédie ſont défectueux & mal ſoutenus. Le ſeul caractère paſſable eſt celui de Titus, qui encore ſe defend foiblement & d'une maniére peu heroïque, & qui ſans aucune rai-

ſon conſent de mourir, quoiqu'innocent de la trahiſon qu'on lui impute. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que M. Gorini, toujours porté à ſatisfaire les différens goûts, a mis dans ſa piéce un double dénouement. Il n'y a ni art, ni conduite dans cette piéce, & il y regne une extrême confuſion. De plus, l'épiſode de Claudia eſt entiérement poſtiche; il ne contribue ni au nœud ni au denouément de la piéce, qu'il ne fait qu'allonger mal à propos.

Le *Jaloux vaincu par l'avarice*, nommé *Comédie* par l'Auteur, eſt une farce. Geronte & Alſinde ſont de mauvaiſes copies d'Arnolphe & d'Agnés dans l'Ecole des Femmes.

La *Jezabel* eſt un beau morceau; il ne manque rien aux caracteres des cinq perſonnages ſur qui toute la piéce roule; l'Auteur en a pris les traits de Corneille & de Racine. Il y a de plus dans cette Tragédie de belles ſituations & d'excellents morceaux de Poëſie, dont la plupart ſont tirés de *Cinna*, *d'Eſther* & *d'Athalie*. Enfin la verſification en eſt noble, pathétique, ſublime, pleine de force & de feu. C'eſt dommage que le cinquiéme Acte, qui eſt d'une foi-

leſſe extrême, ne reponde pas aux
ua're autres.

Il n'y a dans le *Mahomet*, ni de gran- Tom. XIII. des Obſ. *pag.* 73.
es beautés, ni de grands défauts : le
énouement excite plus l'horreur que
pitié. L'Auteur a pris quelques traits
quelques ſituations dans la *Berenice*
e Racine, & dans le *Cinna* de Cor-
eille.

Le *Baron Polonnois*, eſt une copie
u *Fâcheux*, & du *Pourceaugnac* de
Moliére.

La *Roſemonde* reſſemble pour le fond
l'Heraclius de Corneille. Les carac-
éres de cette Tragédie qui n'eſt pas
nal conduite, ſont bien ſoutenus.

La Comteſſe d'Eſcarbagnas, & les
emmes Scavantes ont donné à M.
orini l'idée du *Comte de Monteſiaſcone*,
de la *Comteſſe de Culagna*, les
eux principaux perſonnages de la Co-
édie des *Cérémonies*. Quoique le ton
e cette piéce ſoit un peu plus noble
ue celui des autres, à qui il donne
nom de *Comédie*, elle eſt encore
ien éloignée, même dans le genre de
farce, du modéle qu'il ſemble s'être
ropoſé ; c'eſt un aſſemblage de Sçenes
écouſues, ſans intrigue, & preſque
ns action.

Le *Duc de Guiſe* eſt à mon avis la plus foible des Tragédies de M. Gorini. Je n'y apperçois point de beautés & j'y vois de grands défauts ; mais ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que M. Gorini nous apprend dans la Préface *qu'il a pris à tâche de faire cette Tragedie dans le goût François.* S'il entend le goût que les vrais connoiſſeurs condamnent ſçavoir celui des ſentimens, des ſituations romaneſques, il faut avouer qu'il a parfaitement rempli ſon projet.

La derniére piéce de ſes œuvres eſt *la Mort d'Annibal.* S'il eſt permis d'abuſer de l'exemple que Sophocle & Corneille ont donné aux Poëtes tragiques de faire les Heros plus grands qu'ils n'étoient, il faut convenir que le rôle d'Annibal eſt une des plus belles choſes qu'on ait vu ſur le Théâtre. Mais s'il eſt plus conforme à la nature & à la raiſon, comme Ariſtote & Horace l'ont enſeigné, & comme l'ont pratiqué Euripide & Racine, de faire les Héros tels qu'ils étoient, ſauf les ménagemens & les embelliſſemens autoriſés dans le Poëme dramatique, il eſt certain que le rôle de ce Héros Carthaginois eſt reprehenſible, par la raiſon même qu'il eſt très-beau.

En general M. Gorini eſt un Poëte fécond, qui quoiqu'imitateur & même copiſte, fait paroitre beaucoup de génie dans quelques piéces. Le ſéjour qu'il a fait à Paris n'a pas été aſſez long, pour former ſon goût; preſque toutes ſes Sçenes ſont mal dialoguées; nulle préciſion dans ſon ſtile; la plupart de ſes Auteurs ſont d'ennuyeux diſcoureurs qui diſent bien des choſes communes ſans eſprit & ſans élévation. Si on excepte la *Jezabel*, le Théatre de nos Poëtes les plus médiocres eſt à mon gré fort audeſſus du Théatre de M. le Marquis Gorini qui doit beaucoup briller en Italie, où dans le genre dramatique, il me ſemble qu'on a fait encore moins de progrès qu'en Angleterre.

DAVID PERSECUTE', TRAGEDIE,

par M. ANNUTINI.

CETTE piéce eſt médiocre, quoiqu'on y trouve quelques beautés de detail, c'eſt-à-dire, des tirades de vers harmonieux, & de ces peintures morales qui ſont en poſſeſſion, même ſur notre Théatre, de ſoute- Tom. XII des Obſ. pag. 352.

nir des ouvrages d'ailleurs assez mauvais, à quelques anacronismes près, dont l'Auteur convient lui-même. La fidélité duë à l'Ecriture sainte y est assez bien observée. Les caractères sont vrais & soutenus, & la parfaite amitié qui regne entre David & Jonathas est sur tout peinte de couleurs fort vives, aussi bien que l'extrême tendresse de Michol pour David son Epoux. Mais il n'y a ni assez d'action, ni assez de mouvement dans la piéce, & David qui en est le héros, n'y figure pas assez. De plus il n'y fait rien, & la Tragédie pouvoit fort bien se passer de lui, puisque les deux premieres fois qu'il vient sur la scene, ce n'est que pour y faire des récits qu'on auroit pû mettre dans la bouche de quelqu'un de sa suite, & que lorsque dans le cinquiéme Acte il se jette aux pieds de Saül, ce Roi qui le persécutoit lui avoit déjà accordé son pardon dans la Scene précedente. Enfin tout roule sur Michol, Jonathas & Adriel, mari de Merob, fille ainée de Saül, qui demandent la grace de David à ce Prince, dont Merob & Abner, chefs des troupes de Saül, fomentent l'envie & la haine

contre David couvert de gloire & cheri de tous les Iſraëlites. Cette grace demandée, traverſée, refuſée, & enfin accordée, voilà le ſujet, toute l'intrigue, & preſque toute l'action de la Tragédie defectueuſe ſur-tout par le dénouement. Car un changement inopiné de volonté, qui n'eſt produit par aucun évenement, ni fondé ſur aucun motif, ne peut jamais denouer une piéce, dont cette même volonté a fait le nœud.

Mais ce qui augmente encore ce défaut, c'eſt qu'au lieu de l'acte de generoſité qui commença à flechir Saül, ſçavoir lorſque David, entré la nuit dans ſa tente pendant qu'il dormoit, ſe contenta d'emporter ſa lance & ſa coupe, l'Auteur à choiſi, pour affermir la clemence de Saül, cette autre action de David qui ne produiſit aucun effet, lorſque quelque tems auparavant il ſe contenta encore, dans une caverne où il étoit caché, de couper un morceau de la robe de ce Prince : ce qui fait dégénerer en comique l'endroit du cinquiéme Acte, où David aux genoux de Saül lui montre, pour preuve de ſa generoſité, ce morceau d'étoffe qu'il tient à ſa main. Voilà

le goût & le progrés du Tragique d'Italie. L'Auteur de la préface de *Merope* n'a t'il pas bonne grace de le préferer au Tragique françois, & M. Gravina de traiter celui-ci d'extravagant & de monſtrueux en comparaiſon de l'autre?

LE PREMIER LIVRE DE LA HENRIADE, en Vers italiens.

T. XIX. des Obſ. *pag.* 357.

MNenci, Accadémicien de Rome, eſt l'Auteur de cette traduction. La richeſſe de ſa langue, la liberté des vers non rimés, ſon génie & ſon goût lui ont facilité le moyen de traduire ce Chant avec autant de fidélité que d'élégance. Notre langue plus bornée dans ſes tours que l'Italienne, & qui d'ailleurs n'admet point les Vers non rimés, a été juſqu'ici incapable de produire en Vers des Traductions fidéles & agréables des Poëmes écrits dans quelque autre langue que ce ſoit.

On ſouhaite que M. Nenci continuë de traduire avec le même ſoin & la même nobleſſe, & faſſe admirer à ſes compatriotes le génie, l'invention, l'ordonnance judicieuſe qui regnent dans la fable du Poëme françois. Le Traducteur donnera une eſpéce d'immortalité à l'Auteur qui, à ſon tour la lui rendra.

ROLAND LE FURIEUX,

traduit par M. MIRABAUD.

CETTE Traduction m'a paru fidelle ſans préjudicier à notre langue modeſte. L'Arioſte eſt un grand Poëte, mais plus brillant que judicieux, & qui a voulu réunir dans un Poëme, mais ſans aucun art, la Chevalerie, la Féérie, la Romancie & l'Epopée. Cet Ouvrage eſt régardé comme un chef d'œuvre par les Italiens, ſur tout à cauſe de ſa diction. T. XXVI. des Obſ. *pag* 24.

Le Taſſe & l'Arioſte jouiſſent de l'avantage d'être bien traduits dans notre langue, & ils ſon redevables de cet honneur peu commun à M. Mirabaud qui, non content de nous avoir donné la Traduction de la *Jeruſalem délivrée*, a fait paroitre celle de *Roland le Furieux*; en ſorte qu'on peut dire qu'il a travaillé à la gloire des deux plus grands Poëtes modernes qui ayent illuſtré l'Italie : ſon nom marchera donc déſormais à la ſuite des fameux originaux qu'il a ſi bien copiés. T. XXVII. des Obſ. *pag.* 49.

Il regne dans *Roland le Furieux* d'un bout à l'autre un cahos & un déſordre, qui en font un Poëme monſtrueux. C'eſt un amas d'imaginations folles & comiques, d'avantures biſarres, de rencontres imprévues, de combats chimériques, & d'intrigues compliquées. Les Enchanteurs, les Géans, les Fées, les Paladins, ſont les Acteurs de ce Poëme, qui approche bien plus de l'Héroïcomique que du véritable Epique. Roland qui en fait le ſujet, n'intéreſſe en aucune façon. Il s'évanouit dans la foule de pluſieurs autres Héros indifférens à l'action principale, & le Poëte ne parle de lui que dans trois ou quatre Chants. Le Poëme en a pourtant 46, mais tous indépendans les uns des autres, ſans liaiſon & ſans ſuite néceſſaire. C'eſt une rivière diviſée en pluſieurs bras qui ne forment que pluſieurs petits ruiſſeaux ſéparés, & non un grand Fleuve dont le cours ſoit majeſtueux, tels que l'*Iliade*, l'*Eneïde*, là *Jéruſalem délivrée*, le *Paradis perdu*. Je ne dis rien de la liberté que l'Arioſte a priſe de mêler dans ſon Poëme le vrai avec le faux, le ſacré avec le profane, l'Hiſtoire ſainte avec la Fable, les Myſtéres

de notre Religion avec des intrigues romaneſques : aſſemblage extravagant, qui n'a point choqué les yeux italiens. On ne peut nier cependant que notre Poëte n'ait de grandes parties : la pureté & l'élegance du ſtyle, l'heureux choix des termes, un tour fin & naïf, qui charme ceux qui entendent bien la langue, une gayeté, un badinage répandus par-tout, des ſentimens délicats & naturels, des deſcriptions riantes, des peintures tendres & voluptueuſes, ſouvent des morceaux de Poëſie ſublime : voilà ce qui a rendu ce Poëte recommandable : voilà ce qui fait pardonner ſon défaut de jugement, & toutes ſes folies ; de même qu'on a dit d'Achille, que ſa valeur faiſoit diſparoître tous ſes défauts.

Il faut convenir que ce Poëme eſt bien difficile à traduire, étant écrit d'un ſtyle ſi naïf & ſi élegant. Le ſérieux, le noble, le grand, le ſublime même, ſont bien plus aiſés à ſaiſir que cette ingénieuſe naïveté. Le Traducteur a dû encore trouver une autre difficulté dans la modeſtie de notre langue. La licence de l'Arioſte eſt plus un défaut de ſon ſiécle, que le ſien propre.

LA LUSIADE DU CAMOENS,

traduite par M. de CASTERA.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 145. & 169

JE ne ſuis pas ſurpris que les Portugais aient voué leur admiration à la *Luſiade* du Camoëns, & qu'ils la comparent à l'Éneïde : leur propre gloire y eſt intéreſſée. Il faut pourtant convenir qu'il y a de grandes beautés dans ce Poeme. L'Auteur dédaignant de marcher ſur les pas d'Homere & de Virgile, s'eſt ouvert une route nouvelle. Il a choiſi un ſujet fort ſimple, je veux dire la découverte des Indes Orientales par les Portugais : & il l'a orné de fictions neuves & hardies. Ce Poete eſt un Peintre hardi, d'une imagination ſouple & féconde, qui ſe plie avec un ſuccès égal au ſublime, au ſimple & au gracieux, & qui manie les paſſions avec beaucoup de force & de délicateſſe ; ſes Deſcriptions ſont neuves & vrayes, il peint les lieux, les mœurs & les perſonnes qu'il a connues dans ces Pays éloignés ; & ſon ſtile qu'il ſçait varier avec eſprit, n'eſt point infecté de ces inſipides Jeux de mots ſi familiers aux

Eſpagnols & aux Italiens.

La *Luſiade*, à la bien conſiderer, n'eſt qu'une Rélation de Voyageur, ornée de fictions ſouvent aſſez bizarres. Le Poëte paroit n'avoir eu en vue que la gloire de ſa Nation; faut-il s'étonner ſi la vanité des Portugais l'égale à Homere & à Virgile? L'intervention des Dieux dans ce Poëme eſt trop uniforme & preſque toujours ridicule; & quelques unes des fictions dégradent le Heros. Enfin le fond de l'Ouvrage n'a rien de grand, de noble & d'intéreſſant, il ne s'agit que de la découverte de quelques Pays des Indes, d'où Gama revient en Portugal ſans avoir fait aucune conquête. Je ne parle point du mélange monſtrueux de la Fable avec la Religion chrétienne.

A l'égard de la Traduction françoiſe, nous ſommes rédevables à M. de Caſtera de nous avoir fait connoître avantageuſement un Ouvrage, dont nous n'avions qu'une Traduction en Vers latins aſſez rare. Le ſtile du nouveau Traducteur eſt vif & nerveux, mais peu correct & trop coupé. Sa Proſe poëtique, qui dégenere quelquefois en Vers héroïques, eſt ſemée de tems en tems

d'expreſſions peu françoiſes. Un autre que moi décidera ſi la Traduction eſt fidéle.

Là même. Tom. II. *pag.* 62.

Nous ſommes aſſurément très-obligés à M. de Caſtera, de nous avoir donné dans notre langue un Poëte célebre, où il y a tant de beautés de détail, & qui n'eſt défectueux que par la foibleſſe de ſon ſujet, & par le mauvais uſage de la Fable; mais nous aurions été plus rédevables encore à ce Traducteur, s'il avoit bien voulu ſupprimer ſes notes, ou au moins les réduire au demi quart. Je les trouve preſque par-tout inutiles, & fort ſouvent fautives.

ESSAI
sur la Critique de POPE, &c.

QUOYQU'IL y ait dans la Traduction de ce Poëme par M. l'Abbé du Resnel, un grand nombre de très-beaux Vers, rien cependant n'y attache l'esprit, parce qu'on n'y trouve aucun ordre, aucune liaison, aucune analogie dans les pensées ; voilà la source de l'ennui qu'il cause ; il est impossible d'en lire deux Chants de suite. Vous me direz que Pope a imité en cela l'Epître aux Pisons d'Horace, autrement *l'Art Poëtique*, où l'on ne trouve aucun ordre. Je répons que c'est un défaut & un très-grand défaut, si je ne me trompe, dans le Poëte ancien, qui n'a point dû en cela être imité par le Poëte moderne, parce qu'il est évident qu'un Ouvrage un peu long, sur-tout un Ouvrage didactique, où tout est confus, & où tous les préceptes sont pêle mêle, doit nécessairement lasser & dégoûter l'esprit. Aussi M. Despréaux, quoiqu'admirateur des anciens, n'a eu garde dans son *Art*

Nouvel. du Parn. Tom. I. pag. 37.

poëtique, de ſe livrer au déſordre de l'Art poëtique d'Horace.

Ce qu'il y a d'étonnant, eſt que le Traducteur qui penſe ſenſément, qui écrit bien en proſe comme en vers, & dont la Préface eſt pleine de réflexions excellentes, ſemble avoir pris plaiſir à y faire paſſer le défaut capital de l'Ouvrage qu'il a traduit. C'eſt un diſcours fort ingénieux, mais ſans ſuite, ſans liaiſon, & preſque ſans aucun raiſonnement, où l'Auteur mépriſant la juſteſſe & la ſolidité, ſe contente de donner des portraits, des paralleles & des autorités. Il abuſe même quelquefois de ces autorités pour établir des faits également contraires au ſentiment des Anglois, & à l'honneur des François.

Quelle eſt aujourd'hui la fureur de nos Ecrivains françois, de traduire les Ouvrages anglois ſans aucun diſcernement? Eſt-il poſſible qu'on ait entrepris pour la quatriéme fois de mettre dans notre langue un Ouvrage tel que *l'Eſſai critique*, fruit précoce de la premiere jeuneſſe de ſon Auteur? N'auroit-on pas dû au moins s'en tenir à la Traduction libre & verſifiée de M. l'Abbé du Reſnel? mais non. Il ſemble qu'il s'agiſſe d'un Livre claſſique,

qu'il eſt important de traduire mot à mot en françois.

Le Poëme ſur la critique eſt une eſpece d'Art poëtique. L'Auteur donne ſans ceſſe des Loix pour bien écrire, & preſque tout ſon Ouvrage eſt la critique des Ecrivains, & des faux connoiſſeurs. Je ne ſçai ſi M. S . . . . . a prétendu que toutes ces belles choſes fidélement expoſées en françois, feroient honneur en ce Pais-ci au premier Poëte d'Angleterre. Il me ſemble que M. Pope lui auroit eu plus d'obligation, s'il eût ſacrifié la fidélité littérale au bon ſens & au bon goût.

ESSAI SUR L'HOMME,

par M. POPE.

JE ſuis bien éloigné de penſer que cet Ouvrage de la plus abſtraite métaphyſique, réunit les défauts qu'on reproche aux Ecrivains de ſa Nation. J'y trouve au contraire un grand nombre d'idées neuves, élevées, hardies, exprimées d'une manière vive & énergique, mais quelquefois trop conciſe, ſource de fatigue pour le Lecteur. Ce qui paroit obſcur, n'eſt peut-être qu'extrêmement profond; & l'on peut appli- Tom. VI. des Obſ. *pag.* 27.

quer à M. Pope la réponſe que Socrate fit à Euripide, qui lui demandoit ſon ſentiment ſur les Ecrits d'Héraclite : *ce que j'entens eſt plein de force, je crois qu'il en eſt de même de ce que je n'entens pas.* Cette apparente obſcurité vient autant du ſujet, que de la manière dont il eſt traité. Ce ſont quatre Epitres en Vers, où l'on trouve toute la préciſion du genre didactique, & un ſtile fort & ſerré qui approche quelquefois de celui des Oracles. Le fond de l'Ouvrage eſt la métaphyſique la plus ſublime. La Traduction de cet Ouvrage par M. de Silhouette, eſt eſtimable par la force & l'élégance du ſtile. Quoique cet Ouvrage ſoit plus méthodique que l'Eſſai ſur la Critique du même Auteur, j'y ai pourtant remarqué quelques deſcriptions trop étendues, & quelques idées répétées & hors de leur véritable place. Ces redites ſe font aiſément ſentir dans notre langue, qui ne peut les ſouffrir, ni dans les mots, ni dans les choſes.

L'HOMME,

Poëme de Pope,

traduit par M. l'Abbé du RESNEL.

LA Traduction en Vers de ce Poëme, eſt une preuve de la reſſource qu'un homme d'eſprit & de goût peut trouver dans l'élégante clarté & dans la douce énergie de notre langue. Le plus grand nombre des parties de ce Poeme eſt un tiſſu d'idées abſtraites & d'argumens philoſophiques. Imaginez-vous un Locke, un Mallebranche, un Leibnitz auſquels il prend envie de mettre en meſure, en cadence, & en rimes, leurs raiſonnemens ſubtils, ſur les vues de Dieu dans la création de tous les Etres, ſur l'œconomie de la Providence dans la conduite de l'Univers. Ce creux philoſophique, cet abîme idéal où la raiſon du vulgaire ſe perd, voila ce qui tient ſouvent lieu de peintures & de fictions dans le Poeme dont il s'agit. Pour pouvoir le goûter autant qu'il le mérite, je crois qu'il eſt néceſſaire d'avoir & beaucoup d'intelligence & beaucoup de ſentiment : beaucoup d'intelligence, pour concevoir, pénétrer, ſuivre pluſieurs idées abſtraites & Tom. IX. des Obſ. pag. 73.

ſublimes : beaucoup de ſentiment pour être frappé de l'élégance, de la force & de l'harmonie d'un grand nombre de Vers. Un bon eſprit qui ne ſera que Philoſophe, préférera ſans doute à cet Ouvrage ingénieux un Diſcours ſolide, où les idées ſeront plus préciſes, plus liées, plus juſtes, plus conſéquentes. D'un autre côté, la triſteſſe du ſujet, l'abſence ou la rareté des images poëtiques, la ſéchereſſe des réflexions, la froideur didactique des moralités, peuvent rebuter ceux qui ne cherchent ordinairement dans un Poëme, que du génie, de l'imagination & des idées capables de flatter & d'émouvoir. Cependant un Lecteur, individuellement bel-eſprit & Philoſophe, verra en général dans l'Ouvrage dont il s'agit (je ne le conſidère que dans la Traduction de M. l'Abbé du Reſnel) ce que la Philoſophie à de plus grand & de plus inſtructif, & de tems en tems ce que la Poëſie & le goût peuvent prêter de force & de grace à des ſujets auſſi arides qu'élevés. Quelque choſe que diſe M. Pope, je ſoupçonne que ſon Traducteur l'a ſouvent embelli. Plus de conformité l'auroit peut-être moins ſervi, au moins à en juger par la Traduction

en Proſe, qui a paru il y a quelque tems & qui a eu du ſuccès.

La quatrième partie de ce Poëme renferme à mon gré moins de beautés que les trois précédentes. Les moralités y ſont plus communes, plus vagues, plus ſéches, plus iſolées. Les éloges que l'Auteur donne à quelques grands hommes, m'ont paru aſſez mal amenés. Je n'y trouve qu'avec peine le ſommaire philoſophique, que le Traducteur a mis à la tête, & il me ſemble que l'Auteur ne dit guère ce qu'on lui fait promettre de dire. En général s'il y a dans ce Poëme quelques Vers proſaïques & un peu languiſſans, vous ferez attention que c'eſt un Poeme didactique & moral.

TRADUCTION de l'Eſſai ſur l'Homme, de POPE.

IL y a des Auteurs qui s'imaginent que la Traduction de leurs Ouvrages leur eſt infiniment glorieuſe; ſi cela eſt, quelle gloire pour M. Pope, d'avoir vû ſon *Eſſai ſur l'Homme* traduit & commenté en françois par différens Ecrivains! A peine cet Ouvrage parut à Londres que M. de Silhouette en fit imprimer à Paris une Traduction en Proſe. Tome XVI. des Obſ. *pag.* 49.

M. l'Abbé du Reſnel qui avoit déja traduit en Vers françois l'*Eſſai ſur la Critique*, a fait le même honneur à l'*Eſſai ſur l'Homme*; mais il s'eſt accordé la liberté de ramener à un ſens plus juſte & plus vrai les idées & les expreſſions de l'Auteur. Cependant ces deux Traductions ont allumé le zèle de M. de Crouzas, qui a cru voir dans le Poëme de M. Pope des ſémences du Spinoſiſme, & le *fataliſme* qu'il lui plait d'attribuer à M. Leibnits. Enfin voici une nouvelle Traduction en Vers de cet Ouvrage ſi fameux.

Il ſuffit d'avoir lu la Traduction en Proſe de M. de Silhouette, pour ſentir que la nouvelle qui eſt en Vers, repréſente plus fidellement le goût, le caractère, & l'air national de M. Pope; ce ſont ſes idées dogmatiques, dans le même tour. Pour M. l'Abbé du Reſnel, ſon but ſemble avoir été de ſe faire lire plus volontiers par les François, qui exigent l'ordre & la clarté dans un Ouvrage traduit, indifférens pour l'air étranger, qui ne peut ſouvent lui être conſervé qu'aux dépens de la juſteſſe & de la ſaine élocution; ainſi les deux Traductions en Vers ſeront recherchées : la nouvelle par les perſonnes charmées

d'entrevoir le coloris de la Poëſie Angloiſe, qui ſacrifie la clarté & l'ordre à la préciſion & à l'énergie; & la ſeconde par ceux qui aiment à trouver partout le goût de leur propre pays. A travers le peu d'ordre qui regne dans *l'Eſſai de l'Homme*, on voit que M. Pope a voulu penſer fortement & frapper l'eſprit par des idées extraordinaires; mais au lieu de l'éclairer, il le plonge quelquefois dans un cahos incompréhenſible. C'eſt un feu étouffé tout d'un coup par la plus épaiſſe fumée.

MAXIMES & Réfléxions morales.

LE Traducteur anonyme de l'Ouvrage de M. Pope, nous a donné en même tems des *Réflexions morales*, traduites de l'Anglois. Quoiqu'il ne nous apprenne pas le nom de l'Auteur, il eſt aiſé de reconnoître le goût du terroir. On ſçait que les Anglois, contens de trouver des comparaiſons qui expriment exactement leurs idées, s'embarraſſent médiocrement, ſi elles ſont baſſes ou nobles; l'Auteur de ces Maximes en uſe de la même maniére. La morale en eſt fort bonne en général Là même, pag. 64.

mais la plûpart de ces ſentences ont un air trop populaire. Nous autres François, nous n'eſtimons ces ſortes de réflexions, qu'autant qu'elles ſont ingénieuſement tournées, qu'elles font penſer le Lecteur, & qu'elles ſont exprimées dans un ſtile énergique & ſerré, ſans affectation & ſans obſcurité.

LE PARADIS PERDU de Milton.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 222. & 277.

ON a joint à cette Edition la ſçavante critique de M. Conſtantin de Magny, & un Poëme ſur *la Chute de l'Homme*, par M. Durand. Ce Poëme fait voir que l'Auteur n'eſt pas dépourvu d'invention, mais qu'il ne ſçait ni la langue françoiſe, ni les régles de la Poëſie. Ce n'eſt autre choſe que le Poëme du *Paradis perdu*, abrégé & réformé à peu près comme l'*Iliade* a été traitée par un de nos Auteurs modernes. Le langage des François s'eſt bien abatardi ; c'eſt un fruit d'un arbre tranſplanté dans un climat étranger, qui a perdu ſon goût & ſa beauté.

LE PARADIS RECONQUIS de Milton.

LE ſuccès de la traduction élégante & brillante du *Paradis perdu* de Milton, par M. de S. Maur, a excité une plume peu connue à donner au Public celle du *Paradis reconquis*, Ouvrage du même Poëte Anglois, mais non du même mérite, ni de la même réputation. Comme le ſujet de ce Poëme n'eſt autre choſe que Jeſus vainqueur de Satan dans le déſert, le titre que Milton a donné à ce Poëme ne paroit pas fort juſte.

Nouvel. du Parn Tome I. *pag.* 272.

Quoiqu'il y ait pluſieurs magnifiques deſcriptions, & des traits ingénieux & ſublimes qui ſe font ſentir, même dans la Traduction, un pareil ſujet pouvoit-il être la matière d'un Poëme ? faut-il s'étonner ſi l'original eſt regardé en Angleterre, comme la traduction l'eſt en France ? D'ailleurs, j'avoue que toutes ces fictions, auſſi bien que celles du *Paradis perdu*, me paroiſſent très-indécentes. L'imagination devroit, ce me ſemble, reſpecter de pareils ſujets & n'y jamais toucher. C'eſt faire tort à d'Auguſtes vérités, que de leur donner un air de fable.

LEONIDAS;

Poëme Anglois de GLOWER.

Tome XIV. des Obſ. *pag.* 290.

CE n'eſt pas proprement un Poëme épique. Il n'y a ni prodiges, ni enchantemens, ni monſtres, ni divinités, ni allégories & l'on n'y trouve aucune de ces machines qui conſtituent l'eſſence de l'Epopée. Glower plus Philoſophe que Poëte, a préféré à ce merveilleux qui ſaiſit l'imagination, les idées & les ſentimens qui inſtruiſent & qui touchent. Les caractères ſont en général aſſez variés. Celui de Leonidas eſt très-beau, & je trouve dans ce Poëme plus d'eſprit que de goût.

LA BOUCLE DE CHEVEUX enlevée, Poëme, traduit de Pope,

par l'Abbé DESFONTAINES.

Préface de ce cette Traduction.

LA Traduction de ce Poëme héroï-comique pourra contribuer à faire voir l'erreur du préjugé où nous ſommes, que la nation Angloiſe n'a en partage que le ſérieux & le profond, & ne peut atteindre comme nous, à la fine

plaiſanterie, à la ſatyre délicate, & à l'élégant badinage.

Je ne crois pas qu'on trouve rien dans notre langue de plus ingénieux dans le genre badin, que la *Boucle enlevée* de M. Pope, qui, lorſqu'il fit ce petit Poeme, n'avoit, dit-on, que vingt ans; ſeul âge où il convient de s'amuſer à faire des Vers de cette eſpèce & peut-être de quelque eſpèce que ce ſoit.

Ce qui fit éclore cet Ouvrage fut une avanture arrivée à Madame Femor, à laquelle il le dédia. La médiocrité d'un ſujet auſſi ſtérile en apparence, ne ſervit qu'à faire eſtimer davantage le génie & le bel eſprit de l'Auteur. Le Poeme de la *Boucle enlevée* eſt parmi les Anglois ce que le *Lutrin* eſt parmi nous; ſi ce n'eſt qu'il eſt, ce me ſemble, plus enjoué & plus galant.

On trouve dans ce petit Poëme de l'invention, du deſſein, de l'ordre, du merveilleux, de la fiction, des images & des penſées; en un mot, ce qui conſtitue la vraye Poëſie. On y remarquera un comique riant, fort éloigné du fade burleſque, des alluſions ſatyriques ſans être offençantes, des plaiſanteries hardies ſans être trop libres;

& des railleries délicates ſur le beau ſexe, peut-être plus capables de lui plaire, que toutes les fleurettes de nos Madrigaux & de nos Buccoliques modernes.

Nous n'avons point encore vu de Poëme dont le merveilleux & ce que les Anglois appellent *the Machinery*, fût tiré du ſyſtême imaginaire des Cabaliſtes. L'uſage qu'en a fait M. Pope, montre que ces idées ſont très-favorables à la Poëſie ; mais il faut avouer auſſi, que ce n'eſt que dans un Poëme de ce genre qu'elles peuvent avoir lieu.

On eſpere que ce petit Ouvrage ne plaira pas ſeulement aux Dames ; mais qu'il ſera eſtimé de ceux qui ne regardent un Vaudeville qu'avec des yeux ſcavans. Ils y verront toutes les proportions obſervées, comme dans le Poëme le plus ſérieux & tous les grands principes de l'Epopée ſuivis fidelement.

T. XXX. des Obſ. Lorſqu'en 1728. je donnai au Public la Traduction de *la boucle de cheveux enlevée*, Poëme ingénieux de M. Pope, il ne me vint point en penſée de le mettre en Vers. J'étois perſuadé dès lors qu'il eſt impoſſible aux Vers de rendre heureuſement des Vers. Quoiqu'il en ſoit, un fort honnête homme, qui penſe autrement que moi, a jugé à propos de

mettre en Vers ce Poëme. Je ne ſçai ſi je me flatte ; mais il me ſemble que quelques prérogatives qu'on attribue à la verſification, une Proſe telle que celle qui eſt employée dans la Traduction que j'en ai publiée, peut au moins ſe ſoutenir à côté des Vers. La nouvelle Traduction en Vers a été faite ſur ma Traduction en Proſe, que le Traducteur a la bonté d'appeller fidelle, quoiqu'en pluſieurs endroits je me ſois à deſſein fort éloigné de l'original, pour me préter au goût de ma Nation. Le Traducteur a employé en homme d'eſprit les Vers décaſyllabiques qui ſont les plus aiſés & les plus libres, & par conſéquent il lui a été plus facile de réuſſir.

LA DUNCIADE,

par POPE.

IL y a dans cet Ouvrage beaucoup d'eſprit & de génie, dans le genre ſatyrique & burleſque. Quoique la plupart des Auteurs & des Ouvrages critiqués dans ce Poëme ſoient inconnus en France, on ne laiſſe pas d'être frappé d'un grand nombre de traits ſinguliers, de ſaillies plaiſantes & d'une ſorte d'eſprit qui n'a point de modèle. Le vrai titre de cet Ouvrage pourroit être *les mau-*

Tom. II. des Obſ. *pag.* 10.

vais Auteurs ou *le bas Parnaſſe*. Il y a beaucoup d'imagination & de feu, mais peu de jugement & de délicateſſe ; le burleſque & le ſatyrique y ſont portés trop loin. C'eſt un tableau ſans ordonnance, où tout eſt caricature.

POETES FRANÇOIS

LA HENRIADE,
Poëme,

par M. de VOLTAIRE.

QUELQUE choſe qu'on diſe, on lit ce Poëme avec plaiſir & preſque toujours avec admiration; on le relit, on en retient les Vers, & on le cite. Nous n'avons pas plus de goût aujourd'hui pour les Enchanteurs & les Fées & pour le merveilleux de la Magie, que pour les Divinités chimériques des Anciens. Les Anges mêmes & les Démons nous déplaiſent également dans un Poëme chrétien. La majeſté de notre Religion ne s'accommode pas de ces fictions, & l'irréligion les mépriſe. M. de Voltaire, ſans l'intervention inſipide des Dieux de la Fable, ſans le ſecours frivole des Magiciens, des Fées, enfin ſans employer ni Anges, ni Démons, eſt venu à bout de faire un Poëme de dix Chants, qui plait malgré

Nouvel. du Parnaſ. Tom. I. pag. 307.

l'obſervation peu exacte des régles de l'épopée. Car j'avoue que la Henriade n'eſt pas abſolument conforme à ces régles. Mais puiſqu'elle eſt ſi goûtée dans un ſiécle éclairé & délicat, n'eſt-elle pas conforme à la principale de toutes ? C'eſt un Poëme d'un nouveau genre & que vous n'appellerez point épique ſi vous voulez. A la place des Dieux de l'antiquité, des Anges, des Diables, des Enchanteurs & des Fées, vous y trouverez des Etres moraux ingénieuſement perſonnifiés tels que la Religion, la Superſtition, la Juſtice, l'Hypocriſie, la Diſcorde, &c. tout cela donne lieu à des fictions ſublimes, à des images vives, à des portraits brillans, à des traits ſententieux & à des épiſodes heureux & agréables.

L'Arioſte des Italiens dans ſon *Roland furieux*, l'Alfonſe des Eſpagnols dans ſon *Araucana*, le Camoens des Portugais dans ſa *Luſiade*, n'ont point ſuivi le goût d'Homère & de Virgile, & n'ont aucunement obſervé les régles d'Ariſtote. Cependant les Italiens, les Eſpagnols, les Portugais ſe glorifient de ces trois Poëmes. Pourquoi à leur exemple ne nous ferions-nous pas honneur de la *Henriade*, qui eſt le premier & le

ſeul Poëme digne de louange, que la France ait produit juſqu'ici ? Si on fait peu de cas d'un Poëme, parce que l'ordonnance en eſt défectueuſe, pourquoi depuis tant de ſiécles admire-t-on l'Eneïde, dont les ſix derniers livres, mal aſſortis aux ſix premiers, contiennent des épiſodes peu liés à l'action principale, & où l'on voit pluſieurs nouveaux perſonnages, dont il n'eſt fait aucune mention dans le commencement du Poëme, tandis que la plûpart de ceux qui avoient d'abord paru ſur la ſcene, ſont entièrement oubliés. Ce défaut de conduite, joint à quelques autres, n'empêche pas que Virgile ne ſoit le premier des Poëtes latins.

VERT-VERT,
Poëme,
par M. GRESSET.

CE petit Ouvrage n'eſt qu'un conte orné de plaiſanteries innocentes, & aſſaiſonné de ſel, & n'eſt en aucun ſens un Poëme héroïque, comme le titre le porte mal à propos. Tom. II. des Obſ. *pag.* 189.

LE CAREME IMPROMPTU & le Lutrin vivant,

par M. GRESSET.

Tom. II. des Obſ. pag. 239.

CEs deux petits Ouvrages confirment le Public dans l'idée que ſi l'Auteur avoit autant de correction & de goût, que d'eſprit & de génie, ce ſeroit peut-être un Poëte du premier rang. Pour moi; ſi j'oſois dire ce que je penſe des ſujets de ces deux piéces, je dirois que le ſecond eſt un peu indécent.

L'ETOURNEAU, ou les Avantures du Sanſonnet, Poëme,

par M. DENESLE.

Tom. VII. des Obſ. pag. 48.

CEt Ouvrage offre un grand nombre d'endroits bien écrits & très-agréables, & partout une verſification douce & élégante. C'eſt dommage qu'un Auteur qui fait des Vers avec tant de facilité & d'agrément, n'ait pas été plus heureux dans le choix de la matière. L'objet de ſon Allégorie n'eſt pas aſſez intéreſſant, & ce qu'il prétend faire ſentir eſt un peu trop commun. Sans cela le Poëme pourroit être mis en parallèle

avec celui de *Vert-vert*, que l'Auteur semble avoir pris pour modele.

LA PRESOMPTION PUNIE, *allegorie*,

par M. DENESLE.

L'ESPECE de fiction qui regne dans cette piéce eſt aſſez peu de choſe, & l'Auteur auroit pu ſe diſpenſer de lui donner le nom d'*Allégorie*; ce n'eſt pas là ce qu'on entend par ce terme. Du reſte on ne peut qu'applaudir à ſes intentions. On trouve dans cet Ouvrage des images & des mœurs, & la verve n'y manque point. M. Deneſle eſt connu par quelques petits Ouvrages de Poëſie, où il ſe trouve quelques bons Vers, & où l'heureuſe ſingularité de l'expreſſion compenſe de tems en tems la froideur du ſtile & la foibleſſe du deſſein. Tom. X. des Obſ. pag. 46.

ORLEANS DE'LIVRE', *Poëme.*

C'EST un Ouvrage plein de feu & d'imagination, hardi & intéreſſant dans les fictions, noble & agréable dans les comparaiſons, fleuri & Tome XI. des Obſ. pag. 204.

pompeux dans la conduite, conforme en plusieurs choses au goût d'Homère, & plus encore à celui de Milton. Tout ce que j'y trouve de repréhensible, est 1°. le mélange de la vraie Religion avec la fausse. 2°. certaines comparaisons qui se ressemblent & qui viennent trop souvent. 3°. Un stile qui n'est pas assez correct. 4°. Une Prose poëtique, outrée dans son genre ; trop d'enflure, trop d'épithetes. Cette manière d'écrire n'étant point naturelle, blesse l'imagination du Lecteur, & lasse son attention. Nous ne laissons pas de déclarer généreusement que ce Poëme nous paroit une pièce estimable, où il y a beaucoup de génie & d'esprit, & nous souhaitons sincérement que notre Ouvrage contribue à lui donner le cours qu'il mérite. il ne seroit peut-être pas difficile d'en faire un Ouvrage accompli.

POEME SUR L'EDUCATION,

par M. de LAVAU.

T. XVIII. des Obs. *pag.* 97.

C'EST ici une satyre générale, qui ne blesse personne en particulier, & qui a pour objet les mœurs des jeunes gens de la Cour, que sa qualité de

Mentor lui a donné occaſion d'examiner de près. L'Auteur prend ce titre de *Mentor* dans ſon Poëme, ne diſſimulant ni ſon métier ni ſon âge. Ce ne ſont donc ici ni les penſées, ni les expreſſions d'un jeune Poete. Chaque Vers annonce un homme grave, un eſprit mur, un génie didactique, un *dixiéme luſtre*, mais réchauffé par le ſouffle d'Appollon. Que n'auroit-on pas eu droit d'attendre de lui, s'il eût donné à la Poëſie les premieres années de ſa vie ? Quoiqu'il en ſoit, nous devons ſçavoir gré à Apollon d'avoir voulu faire un miracle pour M. Lavau. Le prompt & honorable cours du Poëme eſt une ſuite heureuſe du prodige.

Il eût été à ſouhaiter que l'Auteur ne ſe fût point permis la rime de trois vers de ſuite, en pluſieurs endroits de ſon Ouvrage. L'oreille en eſt importunée, & cela eſt contre l'uſage. Après tout, la rime triple, dans le Poëme dont il s'agit, renferme quelquefois une penſée, ou une expreſſion heureuſe, ce qui excuſe l'irrégularité : défaut, au reſte, trop peu conſidérable, pour devoir influer ſur le jugement qu'un Lecteur équitable portera ſur l'Ouvrage de M. Lavau, où une bonne morale eſt partout

expoſée avec beaucoup de courage & de liberté. En général l'Ouvrage annonce, non un dogmatiſte auſtère, ou un moraliſte peſant & dur, mais un maître aimable & judicieux, plein de zèle & de probité. L'Ouvrage eſt un peu défectueux par rapport au plan & à l'ordre ; & d'ailleurs quelques endroits particuliers auroient pû être ou ſupprimés, ou retouchés. Mais ces défauts ont-ils du produire des critiques injuſtes & inſultantes, moins enfantées par la juſteſſe du diſcernement, que par la jalouſie & le déſir de nuire ?

LE CODE D'AMOUR,
Poëme.

Tom. XXI. des Obſ. *pag.* 211.

IL faut convenir qu'en général cet Ouvrage eſt écrit avec beaucoup de décence, & que par cet endroit il ne reſſemble pas à *l'Art d'aimer* d'Ovide, qui enſeigne l'adultère, & qui ne contient que des préceptes de corruption & de vice. Ici au contraire c'eſt toujours un amour honnête, auquel on peut ſuppoſer un but légitime. On ne peut refuſer des éloges à ce petit Poëme écrit fort naturellement, & qui renferme pluſieurs vers heureux. J'avoue que leur aiſance

aiſance quelquefois un peu proſaïque. Mais le genre didactique exige de la ſimplicité. Un Poëme toujours ingénieux & figuré eût moins plû que des vers tels que ceux-ci, preſque toujours *ſermoni proprios*, comme ceux d'Horace. J'avoue encore que l'Ouvrage auroit pu être réchauffé par quelque épiſode, & égayé par quelques traits plaiſans de ſatyre générale contre les mœurs du ſiécle : cela eût fait valoir une infinité de choſes raiſonnables, mais communes, répandues dans ce Poëme, qui mériteroit dans une ſeconde Edition d'être preſque également diminué & augmenté.

L'ACCORD DE LA GRACE & de la liberté,

Poëme du P. VAILLANT *Jéſuite.*

CE Poëme didactique & dogmatique, précédé d'une Préface docte & pieuſe, eſt partagé en douze Chants, dont la briéveté eſt un mérite dans un Ouvrage de ce genre. Les comparaiſons ont toujours été regardées comme un ornement néceſſaire à la poeſie ; outre qu'elles éclairciſſent le ſujet, elles forment des images, & ſont propres à

T. XXIV. des Obſ. *pag.* 212.

faire connoître le goût de l'Auteur dans le choix qu'il en fait. Le P. Vaillant en a semé dans son Poëme un grand nombre tirées de la Nature. On peut dire que partout le Théologien, guide le Poëte & que le Poëte orne quelquefois le Théologien. L'accord de la Grace & de la Liberté est ici célébré par un nouvel accord dela métaphysique & de la poësie.

POEME

de M. LINANT.

Tom. XXV. des Obs. *pag.* 284.

L'ACADEMIE Françoise a eu la gloire de couronner une piece de vers, digne du pere de notre Poësie, le grand Despreaux, que l'esprit faux & le goût dépravé s'efforçent de rabaisser vainement, & qui conduira toujours à l'excellent & au parfait quiconque, doué de génie, se le proposera pour modele. A la vue du Poëme de M. Linant sur *les Accroissemens de la Bibliothéque du Roi*, on croiroit que l'Auteur n'auroit jamais été formé à une autre école qu'à celle de ce grand Maître. Ce ne sont ni des vers plats & prosaïques, ni des idées folles revêtues de termes symmétriques & harmonieux. C'est la raison parée des

plus nobles ornemens du langage mesuré ; c'est la plus ingénieuse élégance, guidée par la justesse ; c'est une douceur de style sans foiblesse, & une harmonie qui n'est pas moins dans la pensée que dans l'expression. En un mot, c'est une piece victorieuse qui doit consoler les vaincus. On voit dans la vie de Virgile, que Ciceron ayant entendu réciter la sixieme Eclogue du jeune Poëte, s'écria : *magnæ spes altera Romæ.* Seroit-ce une flatterie d'appliquer ces mots à l'Auteur du Poëme dont il s'agit ?

LA TOURAINE,
Poëme.

ON ne peut nier que ce Poëme ne soit d'un homme de beaucoup d'esprit & même de génie ; j'y ai trouvé beaucoup d'imagination & de Poesie ; mais le style en est quelquefois un peu diffus & prosaïque ; il y manque aussi des graces & de l'harmonie ; & les louanges qui y sont prodiguées, ne sont pas toujours fines.

T. XXVIII. des Obs. *pag.* 44.

LA RELIGION,
Poëme,

par M. RACINE.

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 112.

SI on ne conſidéroit ce Poëme, que du côté de la juſteſſe du deſſein, & de la ſolidité des preuves, il réuniroit aſſurément tous les ſuffrages des perſonnes éclairées. Si en même-tems on vouloit bien faire attention que c'eſt un Poëme didactique ſur une matiere abſtraite, où il ne peut entrer de grande Poéſie qu'à la faveur des écarts & des épiſodes, je crois qu'on ſeroit plus indulgent ſur la forme de l'ouvrage, & ſur le ſtyle en général. On ſe ſentiroit même porté à excuſer un petit nombre de penſées & d'expreſſions. Mais le commun des lecteurs à qui on préſente des vers, ſur quelque ſujet que ce ſoit, ſont peu diſpoſés à tolerer les moindres défauts. On doit reconnoitre dans cet Ouvrage beaucoup d'endroits bien travaillés & vraiment poëtiques, & un certain nombre de vers admirables, dignes du plus grand maître, enſorte que ce ne ſeroit pas faire un préſent déſagréable au public, que de tirer de ce Poëme pluſieurs beaux morceaux, & d'en compoſer un recueil

en forme de *Catalectes*. Je ne ſuis point étonné du cours heureux qu'il a, ni des éloges que lui donnent en général les perſonnes de la Cour & du grand monde, qui en ſont tous charmés. Je ne le vois rabaiſſé, que par quelques prétendus connoiſſeurs, qui ne regardent comme bons vers, que des vers propres à la Tragédie ou à l'Epopée; qui n'en connoiſſent preſque pas d'autres, & qui ne jugent des vers nouveaux, que par comparaiſon avec les vers qu'ils connoiſſent; comme s'il n'y avoit qu'un genre de Poëſie.

Le Plan que M. Racine a ſuivi, eſt excellent, & dans le vrai goût des Poëmes didactiques de l'antiquité qui eût regardé les fictions épiques, les brillantes antithèſes & le vers enflés, comme ridicules & monſtreux dans ce genre de Poëſie. Il n'y a point de Chant dans ſon Poëme, qui n'offre des traits ſublimes, & un grand nombre de vers admirables. M. Racine a fort orné ſon ſujet. Cependant ce ſujet eſt ſi grand, ſi noble, ſi intéreſſant, qu'il auroit pu, ce me ſemble, ſe paſſer d'ornemens, du moins aux yeux de ceux qui aiment la religion. Rien n'eſt plus varié par rapport à l'inſtruction & aux images. Il n'eſt pas même poſſi-

ble de trouver une Poesie plus diversifiée dans les choses. Ce sont à chaque instant de nouveaux objets, & l'Auteur, à l'exemple de Virgile, son modele, ne manque aucune occasion de promener ses regards sur tout ce qui se présente, à droite & à gauche sur sa route.

Pour rendre justice à ce Poëme, ce n'est pas assez d'être homme d'esprit, il faut être un peu Théologien, & connoitre les fondemens de sa religion; & c'est ce que beaucoup de gens d'esprit ignorent. Cependant s'ils veulent prendre la peine de lire les remarques doctes & curieuses placées au bas des pages, & d'en comparer la solidité avec ce qui y a rapport dans le tissu du Poëme, je suis persuadé qu'ils seront frappez.

Ce n'est pas que je croie que M. Racine ait fait un Poëme parfait. Je suis même persuadé que la correction de son Ouvrage a de quoi l'occuper. Son début étant un peu triste & prosaïque, je voudrois qu'il supprimât certains petits détails du premier Chant; qu'il ennoblît & éclaircît quelques idées en certains endroits; qu'il réserrât quelques raisonnemens, & que d'autres fussent plus liés. Je demanderois enquelques endroits un peu plus de chaleur, & d'élévation. Je sou-

haiterois encore que M. Racine semblât sortir un peu de son sujet dans chaque Chant, pour y coudre habilement un épisode sublime ou touchant, à la maniere des Georgiques, ou sur le modele du Poëme *De rerum natura* de Lucrece. Le sujet dont il s'agit, l'éxige plus que tout autre sujet, étant en lui-même trés-sérieux, & ayant besoin par conséquent de certaines images, pour délasser le lecteur.

L'ART D'AIMER,
Poëme.

CE qu'il y a de plus louable dans ce Poëme, est que, quoique le sujet soit délicat & suspect, rien cependant n'y allarme la pudeur & ne blesse les mœurs. De ce côté-là, il faut convenir que l'Ouvrage l'emporte sur celui d'Ovide, où il y a, en quelques endroits, des images trop libres. Il n'y a dans le nouveau Poëme ni style, ni délicatesse, ni aucune sorte d'esprit. Je n'ai trouvé personne qui en eût une idée favorable, personne qui ne se soit moqué du fade épisode, & encore plus de la préface, où le Poëte novice se met sans façon au-dessus d'Ovide.

T. XXIX. des Obs. *pag.* 299. T. XXXI. *pag.* 144.

Tom. VII. des Jug. *pag.* 206.

Ce Poëme avoit paru il y a quelques années ; mais il eſt bien différent aujourd'hui. Il y a dans cet Ouvrage des traits ingénieux & délicats, avec de l'ordre. Les idées & les expreſſions y ſont toujours conformes à la bienſéance & à l'honnêteté. J'y ai remarqué un grand nombre de vers heureux.

POEME

ſur la Philoſophie,

par M. D'ARNAUD.

T. XXIII. des Obſ. *pag.* 69.

Il y a de beaux vers ſemés dans cet Ouvrage, qui, par-tout ne ſe ſoutient pas également, & dont le plan même ne s'offre pas comme il ſeroit à ſouhaiter.

ODES.

ODE
sur l'Harmonie,
par M. RACINE.

LEs personnes un peu éclairées conviendront unanimement que cette Ode, ainsi que celle de la Paix, par le même Auteur, est sur le vrai ton de l'Ode, & dans le bon goût que les Anciens nous ont transmis. Nulles pointes, nulles chutes épigrammatiques. Je mets néanmoins celle de la Paix fort au-dessus de l'autre. Dans l'Ode dont il s'agit ici, ce sont des images assez poëtiques en vers harmonieux, & on auroit pu l'intituler *la Poësie*, avec encore plus de justesse, que *l'Harmonie*. Tom. VI. des Obs. *pag.* 51.

LES SEPT PSEAUMES
de la Pénitence en Vers,
par M. LE PICART.

L'AUTEUR de ces Paraphrases dont le stile est édifiant & plein d'onction, fait juger qu'il pense moins qu'il ne sent, Tom. VII. des Obs. *pag.* 111.

que sa piété est plus vive que son imagination ; qu'il cherche moins à briller qu'à toucher, & que chez lui le cœur est plus Poëte que l'esprit. Le Pseaume *Miserere* est celui ou domine plus le sentiment. Ses vers, tels qu'ils sont, sont à mon gré préférables, dans un sens, à ceux qu'une harmonieuse ignorance & une pompeuse déraison enfantent quelfois avec une fureur scandaleuse contre la Religion & contre les bonnes mœurs.

O D E

SUR LA PAIX,

par Rousseau.

Tom. VII. des Obs. pag. 313.

QUINTILIEN dit qu'on doit mesurer ses progrès dans l'art de l'éloquence, sur le goût qu'on se sent pour celle de Cicéron. Ne pourrois-je pas dire la même chose par rapport à la Poësie de notre Horace françois ? Plus on goûte ses pensées sublimes & la maniere admirable dont il les construit, plus on peut se flater de posseder le vrai goût de la Poesie. Si quelqu'un avoit donc le malheur de n'appercevoir que médiocrement la beauté de l'*Ode sur la Paix*, quelque esprit qu'il eut d'ailleurs, il pourroit s'avouer tristement à lui-même que les premiers principes de l'art lui sont in-

connues, & qu'il eſt abſolument ſourd au divin langage & au ſublime ton de l'Ode. Quelque dédaigneux bel eſprit d'un goût fin & pointilleux, quelque ſubtil & délicat raiſonneur, à la vûe de cette mâle production lyrique, dont il ne ſera pas frappé, pourra jouer le rôle d'*Aſinus ad lyram*. Mais je ſoutiens qu'il eſt impoſſible qu'un homme d'eſprit, à qui la juſteſſe didactique des idées abſtraites n'aura pas déſſeché le goût, un homme ſolidement nourri à l'étude d'Horace & de Virgile, & non élevé dans l'habitude d'admirer nos colifichets & d'être ébloui par le clinquant à la mode, un homme enfin capable de ſentir le prix des images & de la vraie harmonie, ne ſoit pas charmé d'un Ouvrage tel que l'Ode dont il s'agit. Quelle richeſſe de rimes, & cependant quelle élégance ſoutenue! quelle nobleſſe de penſées, quelle pureté de ſtile, quelle juſteſſe d'expreſſion!

Si l'Ode demande de la variété, des tableaux, de hautes idées, des ſentimens, des termes expreſſifs, un ſtile énergique & doux: ſi elle eſt ennemie de la glace didactique, de la ſubtile délicateſſe, de ſymmétrie étudiée, des ingénieuſes découpures, de l'affectation, de l'épigram-

me ! quelle perfection peut manquer à cette Ode, quel défaut peut-on lui reprocher ? Je le prévois : on lui reprochera ce qui la rend parfaite ; & on y désirera de ce qui l'eût défigurée.

ODE DE ROUSSEAU sur sa maladie.

Tom. XIV. des Obs. pag. 66.

QUOIQUE cette Ode philosophique n'ait pas le mérite de tant de chefs-d'œuvre de M. Rousseau, on peut dire cependant qu'elle porte l'empreinte de son génie, & qu'elle est digne de son âge & de son caractère. N'est-ce pas une espèce de prodige, qu'accablé par la maladie, son esprit ait eu assez de vigueur pour enfanter un Ouvrage, que plusieurs de nos Poëtes modernes se pourroient glorifier d'avoir fait en santé ?

EPITRE DU MESME, sur la Religion.

La même pag. 327.

CETTE Epître adressée à M. Racine, n'est pas de ces Piéces de Poësie, où l'on ne sent que la longue habitude de versifier, où l'on s'aperçoit que la rime a fait naître les images, & que les mots seuls ont amené les idées, sans

progreſſion & ſans enchaînement. C'eſt une exhortation que M. Rouſſeau fait à M. Racine pour l'engager à mettre au jour ſon Poëme ſur la Religion. On y voit une parfaite unité de deſſein, & un raiſonnement ſuivi, auquel les ornemens du langage poëtique ne font rien perdre de ſa ſolidité, de ſa juſteſſe & de ſa clarté.

ODE METAPHYSIQUE, ſur le Vuide.

QUI auroit jamais cru que le *Neant* ſeroit devenu le ſujet d'une Ode? Le Rien n'eſt guère capable d'échauffer l'imagination. Rien de ſi nud, ni de ſi ſtérile que cet objet. Malgré la vérité & le bon ſens qui règnent dans cette Ode, je vous avoue que j'aimerois mieux voir des Vers de M. de Voltaire en faveur de l'opinion chimérique du vuide réel. Ne prendra-t'il point envie à quelqu'un de mettre en Vers les *Prolegomènes* de la Logique? Les termes de *Categorematique* & de *Syncategorematique* y brilleroient beaucoup.

Tom. XV. des Obſ. *pag.* 214.

ODES SACRE'ES de ROUSSEAU.

Tom. XVII. des Obſ. *pag.* 267.

QUOIQUE dans les Odes prophanes de l'Orphée de la France, on ſente les étincelles de ce beau feu qui a animé *Pindare* & *Homere*, il me ſemble qu'il eſt encore plus parfait dans ſes Odes tirées des Pſeaumes. C'eſt-là, que ſon génie vivement échauffé, lui a fourni les plus abondantes reſſources, pour rendre la vérité & la majeſté des idées, la magnificence des expreſſions & des images de l'Original, avec des nombres & des tours qui ſembloient affectés au Lyrique des Grecs & des Romains.

La Pièce intitulée *Epode*, eſt remplie de traits ſublimes & admirables. Des eſprits ſuperficiels s'amuſeront peut-être à relever quelques expreſſions qui leur paroitront impropres ou trop hardies. Mais aux yeux des vrais Connoiſſeurs, elle paroitra un chefd'œuvre, ſur-tout pour l'art de la compoſition, qui eſt finement cachée: les penſées affranchies des liaiſons proſaïques, ſe tiennent imperceptiblement, & forment un tableau digne du génie & du profond jugement

d'un excellent peintre. Du reſte on ne doit point être étonné de ce que M. Rouſſeau a donné le nom d'*Epode* à cette Piéce. Sans étaler ici une érudition inutile, je remarquerai ſeulement qu'on a ainſi appellé des Poëmes lyriques, dont les Vers ſont de différentes meſures. C'eſt vraiſemblablement cette raiſon, qui a déterminé notre grand Poete à adopter ce terme.

ODES SACRE'ES,

ſelon l'eſprit des Pſeaumes.

LEs Pſeaumes entre les mains de ce Traducteur, ne ſont ſouvent que comme les textes latins, employés par certains Auteurs Anglois à la tête des ſujets qu'ils traitent. Le Poete n'aime pas à s'aſſujettir aux penſées de David; & quand il le fait, il leur donne un tour proſaïque, & n'en exprime le ſens que d'une manière vague. Je n'ai rien à dire de la Poeſie & de la verſification, parce qu'en liſant deux pages du livre, on en démêle d'abord le prix. Quand le plat, le biſarre, le guindé dominent dans un Ouvrage, il eſt ſuperflu d'entrer dans une critique détaillée. C'eſt la ſingulari-

Tom. XXI. des Obſ. *pag.* 169.

té du Commentaire & d'un grand nombre de Vers qui peut ſeule donner quelque vogue à ce Livre, parmi certains Bibliophiles. Je reconnois cependant qu'il y a quelques ſtrophes heureuſes ; mais la beauté du ſens eſt toujours gâtée, ou par des expreſſions plates, ou par des épithétes oiſives.

L'Epitre dédicatoire n'eſt à proprement parler qu'une longue Diſſertation, ſur je ne ſçais quelle Chimie où il s'agit de la tranſmutation des métaux & de la Médecine univerſelle.

ODE
à M. le Duc d'Orléans,

par le P. BERNARD.

Tom. XXV. des Obſ. *pag.* 111.

QUOIQU'IL ſoit bien rare de trouver aujourd'hui quelque vrai Connoiſſeur en Poëſie, dont cependant tout le monde ſe mêle de juger ſans principes & par pur caprice, je crois que cette Piéce aura parmi les perſonnes d'eſprit plus d'approbations que de critiques, & qu'on y trouvera des penſées neuves, noblement & hardiment exprimées. Ceux qui ne goutent que les

vers de Théâtre, seule versification à laquelle leurs oreilles soient accoutumées, & où il ne doit point entrer de prose, ne remarqueront peut-être pas les beautés de celle-ci. Différentes personnes d'esprit à qui je l'ai fait lire, en ont jugé différemment. Aucun ne l'a méprisée; mais quelques-uns peu versés dans la Poësie en ont méconnu les grandes beautés: ils n'y ont point admiré ce desordre charmant qui est l'ame de l'Ode, & ils ont censuré des figures, des expressions d'autant plus belles, qu'elles ne sont point dans la bouche du vulgaire. J'ai eu occasion de la faire lire à plusieurs de nos fameux Beaux-Esprits, dont l'un est selon moi à la tête de tous les Poëtes que nous possédons. Ils ont admiré l'Ouvrage, & celui-ci n'a point fait de difficulté de l'égaler aux plus belles Odes de Rousseau. Après cet éloge, je n'ai plus rien à en dire.

ODE A L'HOMME,

par M. de C.

PAR le moyen de quatre Strophes en l'honneur du Roi, dont l'Auteur a ornée la fin de son Ode, elle peut figurer

Tome V. des Jug. *pag.* 173.

avec toutes les Odes de cette automne, ſans ſe confondre avec les mauvaiſes. C'eſt une Piéce ſérieuſe & philoſophique, auſſi morale, auſſi didactique que celles de M. de la Motte, mais plus vive & plus lyrique.

FABLES.

FABLES

de M. RICHER.

CES Fables n'ont ni la fineſſe ni l'enjouement de celles de la Fontaine, ni le badinage ingénieux & philoſophique de celles de M. de la Motte. Elles approchent un peu de celles de Phédre, & ſont recommandables ſurtout par la ſimplicité de l'invention & la pureté du langage. Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 128.

M. Richer connu par un ancien Recueil de Fables, parmi leſquelles il y en a de bonnes, en a publié de nouvelles, dont quelques-unes ſont excellentes, ſoit pour l'invention, ſoit pour le ſtile. En général elles ont encore un peu de la froideur des anciennes par rapport au ſtile; & à l'égard de l'invention, il s'en faut bien qu'elles ſoient auſſi heureuſes que la plupart de celles de M. de la Motte qui, à quelques défauts près qui ne Tome I. des Jug. *pag.* 277.

concernent que l'expreſſion, ſont excellentes, & forment à mon gré le meilleur de ſes Ouvrages, ſans en excepter ſes Odes, qui ſont plutôt des réflexions morales, que des Oeuvres lyriques.

Tom. XI. des Jug. *pag.* 329.

La Fable du *Renard & du Chat*, par M. Richer, eſt ingénieuſe, naïve & bien contée. L'aſſabulation pourroit être exprimée d'une manière un peu plus vive & plus frappante. Peut-être M. Richer a-t'il craint de donner lieu à quelque application maligne? Ce que je dis du caractère de cette Fable, convient à la plupart de celles du même Auteur. S'il n'a pas toutes les graces & les fineſſes de la Fontaine, ſon ſtile eſt du moins plus correct. D'ailleurs il a inventé un grand nombre de ſujets.

ÉLÉGIES
ET EPITRES.

ELEGIES
de M. l'Abbé le BLANC.

CE ſont des Elégies d'un caractère ſingulier, où l'Amour mécontent paroît plein de feu, irrité, furieux, avec un appareil plus terrible qu'aimable; les Vers répondent au caractère de la paſſion; c'eſt une Poëſie animée, des images fortes, des ſentimens paſſionnés; en un mot, le Poëte a preſque pris le Cothurne. Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 138.

EPITRE DE CLIO,
par M. de la CHAUSSE'E.

CE petit Ouvrage eſt digne de ſon ſuccès, non-ſeulement, parce qu'il eſt écrit en faveur de la vérité, & pour le ſoutien du bon goût contre quelques opinions ſingulières, débitées par de Beaux-Eſprits modernes, mais encore Nouv. du Parn. Tom. IV. *pag.* 49.

parce que c'eſt un Poëme didactique fort ingénieux. Pourquoi le Poëme de M. Pope *ſur la Critique*, traduit en fort beaux vers, par M. l'Abbé du Reſnel a-t'il eu moins de ſuccès que cette *Epitre de Clio*? C'eſt que le ſujet de cette Epitre eſt plus intéreſſant, que l'Auteur s'y eſt propoſé un objet plus fixe & plus précis, & qu'il a ſçu mettre dans ſon Ouvrage plus d'ordre, plus de raiſonnement, plus d'images, des éloges plus flateurs, & plus de traits ſatyriques. L'Auteur y attaque ſolidement & avec eſprit, le ſyſtême d'un moderne, en faveur de la Proſe, & il pouſſe le raiſonnement contre lui juſqu'à une eſpèce de démonſtration poëtique.

Cependant j'y ai remarqué quelques légères taches. En général j'y trouve un peu trop de monotonie dans le ſtile. Les vers de dix ſyllabes, ſur-tout ceux qui ſont à rimes plates, exigent certains enjambemens ménagés avec art, qui ne ſont pas aſſez fréquens dans cette Piéce; ce qui fait que la rime y eſt importune & fatigante. L'Auteur s'eſt auſſi quelquefois permis des vers proſaïques & négligés, des expreſſions peu correctes, & des penſées qui ne ſont pas toujours juſtes.

LA CHARTREUSE
de M. GRESSET.

C'EST une Epitre en vers de l'ingénieux Auteur du Poëme de *Vert-vert*, si connu depuis peu dans le monde, & qui selon les apparences va bien-tôt l'être davantage. Quoique cette Epitre ait le défaut des autres Ouvrages de l'Auteur, qui est de n'avoir pas tout à fait assez de correction & de précision, & d'être rimée un peu foiblement, elle est cependant à mon gré fort au-dessus de tout ce qui a paru de lui. J'y trouve plus de génie, de feu, plus de force que dans son *Vert-vert*; j'y sens une plus heureuse fécondité; j'en conçois de plus hautes espérances; c'est le goût de *la Muse du Temple*, peut-être avec moins de naïveté & de douceur, mais avec plus de hardiesse & de verve. Dans son Epitre intitulée *les Ombres*, il y a encore bien du génie, mais moins d'agrémens. Tome III. des Obs. pag. 234.

EPITRE
du même à sa Muse.

VOICI une Piéce de Vers élégans & bien frappés, où cet aimable Auteur, comptable de l'usage d'un rare talent, que la reconnoissance à l'égard de la Nature l'oblige d'exercer, expose in- Tom. V. des Obs. pag. 202.

génieuſement tous les obſtacles qu'il doit vaincre, & la conduite qu'il prétend tenir en cultivant l'art de la Poëſie, pour lequel il ſe ſent né.

EPITRE aux Dieux Penates.

CETTE Epitre n'eſt pas moins élégante que celle de M. Grieſſet, & il y a encore plus de molleſſe. Il faut avouer que le goût de l'Epitre ne ſe laiſſe pas aiſément appercevoir dans cette Piéce : ſi elle étoit diviſée en ſtrophes, le déſordre qu'on y remarque, la feroit peut-être regarder comme une Ode. En général cette Piéce, plus eſtimable pour les agrémens de l'expreſſion que pour la ſolidité du fond, donne une idée très-avantageuſe du talent & de l'eſprit de ſon Auteur.

TROIS EPITRES DE ROUSSEAU.

Tome V. des Obſ. *pag.* 190.

UN ſtile périodique ſans ſuperfluité, nourri ſans bouffiſure, hardi ſans rudeſſe, vif ſans emportement, piquant ſans aigreur, ſatyrique ſans injure, élégant ſans affectation, éloigné du langage vulgaire, ſans obſcurité & ſans barbarie; des peintures naturelles & animées;

mées ; un ſel vraiment attique, toujours ſemé par une raiſon lumineuſe & profonde; voilà le caractère des trois nouvelles Epitres de M. Rouſſeau. Elles ne tirent point leur mérite d'un pompeux aſſortiment de brillantes épithétes, ni d'une ſimple harmonie vocale, mais d'un ſens judicieux & didactique, toujours heureuſement exprimé, & d'un tableau de choſes peintes avec une grace & une force égale. En un mot, c'eſt ici, comme en tout, le Prince des Poëtes modernes. A qui ces nouvelles Piéces pourroient-elles ſembler foibles, ſinon à des perſonnes ou d'un goût émouſſé, ou d'une ignorance profonde, ou d'une prévention aveugle? La premiere Epitre eſt adreſſée au P. Brumoy. La ſeconde traite de la décadence de la Comédie. La troiſiéme eſt adreſſée au célèbre M. Rollin. Tout eſt ſublime dans cette Epitre, tout y eſt digne de l'illuſtre Auteur, & de celui qui en eſt le reſpectable objet.

EPITRE DE M. GRESSET, au Pere Bougeant, Jéſuite.

L'INGENIEUX Auteur de *Vert-vert* & de la *Chartreuſe* vient de donner au Public une nouvelle Epitre. C'eſt en-

Tom. VII. des Obſ. pag. 265.

core ici, comme dans l'*Epitre à ſa Muſe*, un tableau de la vie molle & oiſive. L'Auteur ne tarit point ſur ce voluptueux ſujet. La liberté, l'indifférence, la pareſſe, & une certaine aimable ignorance dont il fait un éloge ſingulier, lui auront d'éternelles obligations de vouloir bien leur conſacrer ſa perſonne & ſon talent. Les Vers de M. Greſſet paroiſſent néanmoins compoſés avec un ſoin, & quelquefois avec une eſpèce de contrainte qui s'accordent difficilement avec la pareſſe & la liberté.

Quelqu'eſtimable que ſoit ſa verſification, dont le ſtile énergique & repréſentatif a quelque choſe d'original, je ne puis m'empêcher de dire ici, avec cette honnête liberté que l'intérêt du goût autoriſe, qu'épris du tour nombreux, il néglige trop la préciſion & la clarté. Les propoſitions incidentes accumulées s'embaraſſent quelquefois dans ſes périodes longues & trainantes, & en général ſon Ouvrage, ſemé de pluſieurs traits admirables, eſt plus brillant que leger. C'eſt par des Vers qui ſemblent avoir gémi long-tems ſur l'enclume, qu'il nous peint la moleſſe, l'indolence, les ris & les jeux. D'ailleurs on n'apperçoit dans la Piéce nouvelle aucun but;

ce ſont de jolis riens qui ne conduiſent à rien.

Mais pourroit-on refuſer des louanges équitables à l'élévation de ſon génie, aux agrémens de ſon imagination, au choix heureux de ſes termes expreſſifs, à la délicateſſe de ſon pinceau, à la hardieſſe de ſes traits, à la vivacité de ſes couleurs, enfin (ce qui eſt très-remarquable) à l'honnête homme peint dans tous ſes Ecrits, & en particulier dans celui-ci?

POESIES

SUR LES CAMPAGNES DU ROI, ET SUR LA CONVALESCENCE *DE SA MAJESTE'.*

ODE

de M. FRERON, *ſur les Conquêtes du Roi.*

Tome III. des Jug. pag. 101.

CETTE Piéce me paroit dans le vrai goût de Malherbe, autant que les Odes mêmes du grand Rouſſeau, qui ne rime pas mieux que notre Poete. Quel génie, quel feu, quelles images, quelles nobles expreſſions, quel ſtile brillant & nerveux dans l'Ode dont il s'agit ! Que les conquêtes du Roi y ſont dignement célébrées ! Cette Ode n'eſt pas aſſez judicieuſe en quelques endroits : défaut qui ſe corrige avec autant de facilité que les petits eſprits le ſaiſiſſent. C'eſt le défaut de génie qui ne peut ſe corriger, parce qu'on ne ſe donne point le génie qui n'eſt nulle

part s'il n'eſt pas dans cette Ode. D'ailleurs quelle admirable verſification !

VERS
ſur la Convaleſcence du Roi.

LEs Vers de M. Roi ſont aſſez coulans, mais il y a plus de ſentiment que de penſées, & plus de jugement que de ce génie dont il a ſouvent donné des preuves. Si cette Piéce n'a été goutée que médiocrement, c'eſt qu'elle eſt en quelques endroits un peu proſaïque. Quelqu'un a dit que c'étoit un Mandement en Vers. Le ſujet exigeoit des Vers lyriques, & non des Vers Alexandrins. Le genre de verſification propre au ſujet, influe beaucoup ſur le ſuccès d'un ouvrage de Poëſie. Tom. IV. des Jug. pag. 3. 85. 162. 208. 241. 289.

L'*Ode à la Reine* paſſe chez les Connoiſſeurs pour la meilleure qui ait paru ſur ce ſujet. Je ne dis rien de celle qui commence par ce Vers : *Loin de moi, faſtueux délire.* Il eſt clair qu'elle eſt d'un homme de beaucoup d'eſprit. L'Ouvrage eſt rempli de génie & bien écrit. Mais l'enthouſiaſme qui y régne, eſt le comble du fanatiſme & de l'impertinence. C'eſt un Poëte Kouacre. Peut-on ainſi abuſer du genre lyrique, en ſe

livrant à des idées abſurdes, ſcandaleuſes & inſolentes ? On ſuppoſe que l'Auteur a eu de bonnes intentions ; mais faut-il s'abandonner aux tranſports de la Muſe lyrique, juſqu'à fouler aux pieds le bon ſens, le reſpect, la décence, la vérité, &c.

L'Ode de M. Greſſet, quoique un peu froide, eſt écrite en général avec eſprit, & remplie de ſentimens. La forme des Vers que le Poëte a malheureuſement choiſie, les rends languiſſans. Ce choix n'eſt pas une choſe indifférente. Les Vers Alexandrins dans une Ode ne ſont propres que pour les penſées morales, telles que celles de l'Ode de Rouſſeau ſur le Prince de Conti. Auſſi M. Greſſet a-t'il mieux réuſſi à la fin de ſon Ode, que dans le reſte, parce qu'il y eſt moraliſte & ſententieux.

O D E
ſur les exploits du Prince de Conti.

M. l'Ancelin, homme de lettres peu connu ſur notre parnaſſe où il ne fait que rarement la révérence aux Muſes, eſt l'Auteur de cette Ode, où il y a du feu, du génie & des images; c'eſt dommage que le ſtile ſoit médiocrement châtié, & qu'on y trouve pluſieurs vers foibles, dont on voit avec peine le mélange avec quelques vers aſſez beaux. Les termes inutiles ou impropres ſont encore un défaut de la piece qui, d'ailleurs eſt bien imaginée, bien conduite, & ſur le vrai ton de l'Ode. Cependant M. Ancelin s'arrête un peu trop ſur les deſcriptions, & paroît ignorer l'art de ce déſordre & de ces écarts qui ſont dans le genre de l'Ode ce que les diſſonances bien ménagées & habilement ſauvées ſont dans la Muſique. Il n'y a preſque aucune ſtrophe, où l'on ne s'apperçoive qu'il manque à l'heureux génie de l'Auteur plus d'habitude d'écrire & de verſifier, & que malheureuſement les bons conſeils lui ont manqué. Tom. IV. des Jug. pag. 116.

Peut-être a-t-il été ſéduit par les ſottes louanges des ignorans amis, qui cor-

rompent toujours le génie & étouffent les talens. Si l'Auteur avoit publié ſon Ouvrage depuis la victoire éclatante, remportée ſur les troupes du Roi de Sardaigne, quelles idées ce glorieux événement n'auroit-il pas fournies à ſon ardente imagination ! La derniere ſtrophe de l'Ode dont il s'agit me paroit la meilleure ; j'en aime le tour nombreux & périodique dans le goût de Malherbe.

DIALOGUE
ſur la Convaleſcence du Roi,
par M. ROI.

Tom. IV. des Jug. *pag.* 284.

JE ne puis m'empêcher de dire que je trouve cette piece excellente dans ſon genre. Les penſées en ſont juſtes, les expreſſions nobles & aiſées, & tout y reſpire la légereté, la piété & le tendre amour pour la perſonne du Roi & de la Reine, & pour la Famille Royale.

LA RENOMME'E,
Ode,

par M. FRERON.

IL n'y a point ici de *Monstre*, comme dans l'Ode du même Auteur sur les Conquêtes du Roi. Ce seul mot avoit indisposé bien des Juges, & leur avoit fait prononcer que la piece étoit mauvaise, malgré plusieurs beautés & le stile élevé que les Juges équitables y reconnoissoient. Je ne sçai si quelque mot infortuné ne les choquera pas encore dans celle-ci. Mais mon sentiment est, (j'ose le dire avec confiance) que c'est la plus belle piéce de vers qui ait paru pour célébrer la gloire & l'heureuse conservation de Sa Majesté. Si cette Ode a quelque défaut considérable, c'est qu'il n'y a pas assez de ces sortes de traits si familiers à Horace, à Malherbe & à Rousseau.

Tom. IV. des Jug. pag. 291.

ODE
de M. Poncignon.

VOICI une Ode d'un goût bien opposé à celui de l'*Ode de la Renommée*; mais elle ne fera peut-être pas moins de plaisir au lecteur qui y trou-

Là même. pag. 310.

vera ce *rare* qui ſurprend & réjouit l'ame; je lui laiſſe le ſoin de la critiquer, s'il le peut. Il n'appartient qu'à l'eſprit & au goût de la lire avec le plaiſir particulier, que cauſent toujours ces ſortes de vers. Ceux qui ne ſeront pas capables de l'éprouver à la lecture, doivent lire conſéquemment ſans aucun plaiſir l'Ode de la *Renommée*. L'inſenſibilité ſera égale des deux parts; mais la multitude de ces ſortes de piéces a produit une ſi grande ſatiété, que le goût du public en paroit émouſſé. Il faudra du tems pour le rétablir.

EPITRE
du Philoſophe Pariſien,
par M. de MONTIGNY.

Tom. X. des Jug. pag. 3.

VOICI une piece qui a eu plus de cours que toutes les autres enſemble, parce qu'elle eſt plus à la portée du commun des lecteurs, que dans le fond elle eſt tournée avec une ſimplicité qui plaît, & que l'idée en eſt ſinguliere. Elle eſt écrite (à la du Cerceau) d'un ſtile aiſé & lâche, ſans être abſolument plat, & renferme même quelquefois une eſpece d'élégance avec de l'eſprit.

EPITRE
à M. Molins,

par M. BASSET.

QUELQUE ſingulier que ſoit le ſtile de cette Epitre, on ne peut s'empêcher de mettre beaucoup de différence entre cette piece, & quelques autres que j'ai qualifiées, en les citant, de *rares* & de *réjouiſſantes*. Celle-ci annonce un homme d'eſprit, & qui en a peut-être trop pour s'aſſujettir aux ſoins pénibles qu'exigent les bons vers. On aime mieux (comme feu M. D. L. M.) faire des vers durs qui coutent peu, que ces vers faciles qui coutent trop : un Philoſophe préfere les penſées aux mots, & ſon amuſement à celui des autres. Tom. V. des Jug. *pag.* 104.

IDYLLE
ſur les Victoires du Roi.

VOICI une piece d'un goût ſi peu commun en ce tems-ci, où à peine on compte deux Poëtes lyriques, que quoique le ſujet ne ſoit plus de ſaiſon, je ne crains point de la mettre ſous les yeux des vrais connoiſſeurs. Elle avoit Tom. VI. des Jug. *pag.* 138.

été déſtinée & même acceptée pour ſervir de prologue au *Ballet des Graces*: Mais des raiſons ont engagé les Auteurs de la Muſique des *Auguſtales*, à faire différer de ſemaine en ſemaine les répétitions de la piece, juſqu'à ce que l'on fût en état de dire : il n'eſt plus tems. Quant à la Muſique, on peut aſſurer que c'étoit un des plus beaux morceaux que l'on eût depuis long-tems entendus. Au reſte, les paroles de ce Divertiſſement ſont tellement faites, que le plus foible Muſicien y auroit pu marier de beaux ſons. En vérité, c'eſt preſque toujours la faute du Poete, quand les Poemes en muſique ne réuſſiſſent point.

Le connoiſſeur fera attention, non-ſeulement aux penſées que préſente cette idylle, mais encore au contraſte & à la ſinguliere diverſité des images, & ſur-tout au choix des mots harmonieux. On remarquera que ce petit Poeme a trois parties, & que preſque toutes les paſſions y ſont renfermées. On eſt perſuadé que ce Divertiſſement auroit attiré bien du monde au *Ballet des Graces*, ſur-tout par ſes admirables ſymphonies.

VERS
ſur la Convaleſcence & les Victoires du Roi.

SI l'on s'aviſe de faire un Recueil des vers qui pourront paroître ſur cet heureux évenement, le Libraire judicieux ne manquera pas d'y inſérer la piece de M. de Merville, pour ne pas mériter les juſtes reproches que s'eſt attiré de ſa part celui qui a recueilli les pieces publiées ſur les Conquêtes & la Convaleſcence de S. M. & qui a oublié celle de M. de Merville, ainſi que les vers de M. Greſſet, &c. Mais n'auroit-il pas dû plûtôt remercier le Libraire obligeant, d'avoir bien voulu oublier de le mettre dans la compagnie de tant de mauvais Poëtes ? Car il faut avouer que ce recueil eſt le chef d'œuvre du Dieu que M. Pope a célébré dans la *Dunciade*. Les pieces de MM. de Merville, Greſſet, &c. ſont ſans contredit au-deſſus de la plûpart de celles qu'on y a inſérées, dont quelques-unes même ſont d'un ridicule achevé, & dignes d'un Triſſotin.

Tom. VI. des Jug. *pag.* 214.

ODE AUX GUERRIERS

par M. GUERIN.

Tom. VII. des Jug. *pag.* 345.

L'HEUREUX événement de la victoire que l'armée de France a remporté ſur les bords de l'Eſcaut doit faire lire avec plaiſir une Ode, que la Muſe *fantîdique* de M. Guerin avoit enfantée & publiée quelques jours avant ce glorieux combat. Sa belle *Ode au Roi de Pruſſe* avoit déja donné une très-avantageuſe idée de ſon talent. Quoiqu'il y ait peut-être plus de goût antique, plus de force, plus de correction & d'élégance dans la premiere, celle-ci peut néanmoins lui être préférée pour le feu & l'intérêt qui y regnent. Ce que j'y remarque avec plaiſir, eſt le nombre & l'harmonie dont Malherbe & Rouſſeau nous ont fourni le modele, qualités abſolument néceſſaires à l'Ode françoiſe. Je ne nie pas qu'il n'y ait dans le cours de la piece quelques vers un peu foibles & proſaïques, mais ils ſont en ſi petit nombre, & environnés de tant de beaux vers, de penſées ſi juſtes, & d'images ſi nobles, qu'à peine ils ſe remarqueront.

LA BATAILLE DE FONTENOY, Poëme,

par M. de VOLTAIRE.

ON s'étonneroit que cette piece ayant commencé à paroître le ſamedi 22, l'édition eût été épuiſée le jour même, (car le lundi ſuivant 24, la ſeconde *revue, corrigée & augmentée* a paru,) ſi l'on ne ſçavoit pas que la premiere, portant des penſées & des expreſſions échappées à la vivacité de l'Auteur, il les condamna & ſupprima le lendemain ; & comme les formes n'étoient pas rompues encore, il put aiſément les faire changer : enſorte que les premiers exemplaires répandus dans le public ne doivent être conſiderés que comme des épreuves, ou plutôt comme des ébauches. Voila l'explication d'un fait aſſez ſingulier, & que peu de perſonnes euſſent pu comprendre. Quelques-uns auroient pu s'imaginer dans la ſuite que le Poëme de M. Voltaire avoit paru ſi admirable à un certain *imbécile public*, (pour me ſervir d'une expreſſion de l'Auteur d'Acajou) que la premiere édition n'avoit pû tenir qu'un ſeul jour contre l'irruption des acheteurs, & que bruſquement

Tome VIII. des Jug. *pag.* 14.

épuiſée, elle avoit été remplacée deux jours après par une autre bien plus parfaite encore, puiſque M. de Voltaire l'avoit *revue, corrigée & augmentée.* Après-tout, il n'eſt pas étonnant que la premiere piece de vers ſur notre victoire de Fontenoy ſoit l'objet d'une avide curioſité.

Le nouveau titre d'*Hiſtoriographe de France*, dont l'Auteur eſt décoré au frontiſpice de la premiere édition de ſon nouveau Poeme, nous invite à lui en faire compliment. Nous prenons une part très-ſincère à tout ce qui arrive d'heureux à ceux qui cultivent les lettres avec ſuccès, & qui ſe diſtinguent par leur ſçavoir ou leurs talens. Les honneurs littéraires dont il eſt aujourd'hui comblé, ſont ſuperieurs à ceux auxquels il a vainement aſpiré, & doivent effacer le ſouvenir de toutes ſes anciennes diſgraces. Digne objet des faveurs de la Cour, de qui ne mérite-t'il pas aujourd'hui l'eſtime & la bienveillance? Peut-il lui reſter quelque cenſeur ou quelque ennemi même ſecret?

Après avoir habilement (quoique ſans art) entaſſé dans ſes vers une foule de morts & de bleſſés qui donnent au Poëme le mérite d'une ſçavante Relation,

l'Auteur ſemble faire excuſe au Lecteur de n'avoir pas plus allongé ſa Poëſie technique. Le public ne ſe plaindra pas aſſurément d'être privé de cette liſte vérſifiée qui eût coûté un an à mettre en œuvre ; mais plutôt de ce qu'on n'a mis que deux jours à célébrer un événement auſſi heureux & auſſi glorieux pour la Nation. Il faut néanmoins convenir qu'une piece de cette longueur, compoſée en deux jours (*ſtans pede in uno*) eſt bien excuſable dans ſes défauts, malgré la maxime inconteſtable du Miſantrope de Moliere. Quoiqu'il en ſoit, quelque génie qu'on ſuppoſe à l'Auteur, un *impromptu* eſt toujours *impromptu*, & on doit ſçavoir bon gré à M. de Voltaire d'avoir pu, en ſi peu de tems, compoſer ſur un ſujet auſſi intéreſſant, une piece de deux cens huit vers, où l'on peut dire qu'il y en a au moins une douzaine de bons.

Dans le deſſein que le Poëte a eu de donner des éloges à tous les Corps & à tous les Chefs qui ſe ſont diſtingués dans ce grand combat, il lui a été impoſſible de mettre partout du génie & de l'eſprit.

LA BATAILLE DE FONTENOY,
Ode de M. l'Abbé PORTES.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 115.

IL y a, ſelon moi, dans cette Ode, du génie & de la nobleſſe, des idées brillantes & neuves; c'eſt dommage qu'il y ait quelques expreſſions triviales & proſaïques. On remarque dans les ſtrophes un tour nombreux qui plaît. Un auſſi grand ſujet y eſt un peu foiblement traité.

PIECES BURLESQUE
ſur le ſuccès de nos armes.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 217.

IL paroit deux Piéces burleſquement ingénieuſes, au ſujet des Victoires du Roi. La premiere * eſt une Epitre en vers, qui commence par ces mots: *Quoi je ſerois ſilencieux?* Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette piece & ce qui lui a donné quelque ſuccès, eſt l'opiniâtreté du Poëte à n'employer dans tout le cours de ſa piece que deux rimes ſur un ton très-familier, quelquefois plaiſant, dans le goût du Virgile de Scaron. Il y a de la fineſſe & un goût délicat dans quelques vers.

La deuxieme piece eſt intitulée *Epi-*

* De M. l'Abbé de l'Attaignant.

tre du ſieur Rabot, Maître d'Ecole. Il y a beaucoup d'eſprit, & de ce que les Anglois appellent *humour*, dans ces vers, qui ſont naturels & faciles. Mais je les trouve un peu trop forts de plaiſanterie & de ſatyre. C'eſt faire une injuſtice criante à M. de Voltaire, que de penſer qu'il n'ait pas toujours été bon François.

REQUETE du Curé de Fontenoy au Roi,

par M. MARCHAND.

VOICI encore une piece burleſque ſur la bataille de Fontenoi. Il y regne un fiction ingénieuſe & naïve. Le commencement en eſt un peu lâche & verbeux. Avant d'avoir tourné le feuillet, on ne s'attend pas à trouver tant d'eſprit & de goût dans le reſte de l'ouvrage. On peut, ſans que perſonne ait droit de s'en offenſer, adjuger le prix à cette jolie piece, & la mettre au deſſus de tout ce qui a paru ſur la bataille de Fontenoy. Là même *pag.* 223.

LA LOUISIADE;

Tom. IX, des Jug. pag. 215.

IL a falu bien du courage & de la force pour entreprendre ce Poëme, & pour en hazarder à l'impreſſion ce que l'Auteur appelle le premier Chant où tout l'ouvrage paroît abſolument fini, ſans aucune pierre d'attente, ſans rien promettre pour la ſuite. Mais pour exécuter ce deſſein de la maniere dont il l'eſt, qu'il a falu encore bien plus de force ! Quelle force ? Celle dont parle Horace *robur & æs triplex*; celle de Vulcain pour ſes pénibles Ouvrages; une force enfin, comme celle du robuſte Auteur du Poëme ſur Jeanne d'Arc, ſi eſtimé de M. Huet, qui l'a loué ſincérement. Puis-je me défendre de louer auſſi cet Ouvrage ? la fiction en eſt heureuſe, magnifique, & digne du plus ſublime génie.

O D E
Sur la journée de Fontenoy,
par M. FRERON.

LE Poëte rappelle habilement dans le goût lyrique, toutes les principales circonſtances hiſtoriques de l'action de Fontenoy. Mais de quels traits il les peint ! Il fait tout entendre. Un autre eût dit tout, ou n'eût rien dit. On ne remarque ici aucune de ces ridicules hyperboles qui deshonorent la Poeſie : ici perſonne n'a regret en mourant de n'être pas tué pluſieurs fois. Avec quelle rapidité de pinceau, avec quel feu d'imagination, & de quelles vives couleurs la victoire du Roi eſt dépeinte ! Il ſemble voir la colomne Angloiſe attaquée, enfoncée, renverſée, culbutée, &c. La Maiſon du Roi & les Corps de troupes invincibles qui la ſecondent, paroiſſent un ouragan ſubit. Tout leur céde comme à un vent impétueux, images anciennes & naturelles, toujours neuves, quand c'eſt le génie qui les employe. La ſeconde Ode de M. Freron a mieux valu que la premiere, & toutes deux ſont effacées par celle-ci que, ſans flaterie, on peut nommer un excellent Ouvrage.

Tom. IX. des Jug. *pag.* 161.

POESIES DIVERSES.

ŒUVRES DE MAROT.

Nouvel. du Parn. Tome II. *pag.* 49.

MAROT dont le badinage ſi ſenſé, ſi naïf & ſi élégant fit autrefois les délices d'une Cour délicate ſous un grand protecteur des Lettres, & ami des talens ; *Marot*, qui a depuis formé les *Voiture*, les *Sarrazin*, les *Lafontaine*, les *Chaulieu* & les *Rouſſeau*, & que la Muſe poliçonne des *Gacon* & des *du Cerceau* a tâché vainement d'imiter, *Marot*, dis je, mérite plus qu'aucun Poëte ancien, d'être aujourd'hui lû & entendu de tous ceux qui ont quelque goût pour la Poëſie ; & c'eſt aſſurément une entrepriſe très-louable, que d'avoir pris le ſoin de recueillir, de corriger, & d'éclaircir les Poëſies de ce celebre Auteur. C'eſt ce qu'a fait heureuſement M. le Chevalier Gordon de Percel. On peut dire que cette édition eſt eſtimable par pluſieurs endroits. L'impreſſion eſt belle & correcte ; les notes ſont

ſouvent utiles, curieuſes & amuſantes; mais quelquefois auſſi elles ſont fort inutiles, & même un peu ridicules.

POESIES de l'Abbé de CHAULIEU.

LA premiere édition de ces Poëſies parût en 1724 à Rouen: mais l'homme de lettres qui en avoit ramaſſé une partie n'eut pas le loiſir de leur donner quelque ordre, & de veiller à l'impreſſion. Malgré ces défauts l'édition fut bientôt épuiſée. En 1731. M. Camuſat tranſplanté en Hollande, en publia une nouvelle remplie de fautes, mais mieux arrangée & augmentée de quelques petites pieces de vers, & de pluſieurs Lettres en Proſe. L'Editeur enfla ſon recueil d'une longue & ennuyeuſe Epitre, où il s'aviſa de bâtir un ſyſtême de volupté, également éloigné, dit-il, de la débauche & de la miſantropie. Rien n'eſt plus mauſſade que ſes invectives contre le fameux Hôtel de Rambouillet, où régnoit le ſyſtême du pur amour Platonique. Enfin dans les portraits qu'il fait de pluſieurs Poëtes Latins & François, il n'a pas ſçu bien marquer ces différences fines & délicates qui caractériſent chacun de ces Poëtes. Tome I. des Obſ. *pag.* 66.

LA MUSE NORMANDE.

Tom. V. des Obſ. pag. 45.

CE ſont ici des Odes, la plûpart Anacréontiques, d'un jeune homme natif de Normandie. Il faut dire à ſa louange, qu'il connoît les beautés propres de la Poëſie ; ce ſont des images delicates, des peintures aimables & riantes, & où il y a plus de ſentiment que d'eſprit. Il y manque peut-être auſſi un peu de chaleur.

L'ENNUI D'UN QUART D'HEURE.

Tome VI. des Obſ. pag. 99.

L'AUTEUR n'a pas prétendu ſans doute qu'on jugeât de l'Ouvrage par la feinte modeſtie du titre. C'eſt le recueil d'un petit nombre de pieces de vers, ſi courtes, qu'il ſeroit difficile qu'elles puſſent ennuyer. Les ſonges, & les deux pieces ſur le fameux Vateaux, peintre Flamand, effacent les autres. Il ſeroit à ſouhaiter que certains Poëtes qui ont fait imprimer des recueils de leurs Poëſies, les euſſent de cette maniere réduits à une très-petite brochure. Quelques bonnes pieces enſevelies dans un

un tas de vers plats & inſipides, ſont des perles dans un monceau de fumier; *in ſtercore gemma.* Qu'arrive-t'il ? On laiſſe là le fumier & les perles.

UNE MUSE MILITAIRE.

CES vers ont un tour aiſé & galant, qui ſied bien à un Cavalier, à un militaire. Il y a de l'imagination, & ſur-tout du ſentiment dans ces petites pieces ; & on s'apperçoit aiſément, par la tendreſſe naturelle qui y regne, qu'elles n'ont pas été compoſées pour des Iris en l'air. Tom. XII. des Obſ. *pag* 233.

ŒUVRES DIVERSES de P. CORNEILLE.

ON voit ici la traduction du Poëme Latin du P. de la Rue, touchant les victoires du Roi. Je trouve plus de véritable grandeur, plus d'élégance naturelle dans l'original que dans la copie, où il y a de l'enflure & quelques penſées outrées. Tom. XV. des Obſ. *pag.* 121.

Quoiqu'il y ait des penſées d'une grande beauté dans le *Poëme au Roi ſur le retour de Flandre*, il faut avouer qu'il n'eſt pas comparable à ſon *remerciment au*

Roi, pour l'avoir compris dans le nombre des ſoixante Sçavans de l'Europe à qui il accorda une gratification. Il y a du ſublime & de l'élevation dans les idées, & dans le tour de ce Poëme. Celui qui remercie, le fait ſans baſſeſſe, & avec une dignité mêlée d'une eſpece de fierté, qui convient à un homme ſi diſtingué dans ſon art. Du reſte, les louanges ont un caractere de vérité & de nobleſſe qui ſaiſit le Lecteur.

Il y a lieu de croire que ſon Poëme ſur le mariage de Monſeigneur le Dauphin, ſont les derniers vers de notre grand Poëte. Si en quelques endroits le Poëme ſe reſſent de la vieilleſſe de Corneille, il faut avouer qu'il y a du feu & des traits de lumiere, tellement qu'on peut le comparer dans ce dernier Ouvrage au Soleil quand il ſe cache, qui avec ſa même grandeur, conſerve toujours un certain dégré d'ardeur & de force. Cette vieilleſſe dans Corneille, a près tout, c'eſt la vieilleſſe de Corneille, préférable à la jeuneſſe d'une infinité de Poëtes.

RECUEIL
de Poëſies morales & chrétiennes,
par M. le FORT.

M. le Fort à l'imitation du célebre M. la Fontaine, ou plutôt des Solitaires de Port-Royal, a jugé à propos de faire une collection choiſie des plus beaux vers ſur la religion & la morale, répandus dans différens recueils de Poëſie, & compoſés par nos plus fameux Poëtes. Malherbe eſt le premier dont il emprunte les vers. Combien peu de perſonnes liſent aujourd'hui les vers de ce Poëte illuſtre ! Peut-être que ſi on les liſoit davantage, on jugeroit plus ſainement qu'on ne fait du vrai goût & du vrai mérite des Odes, où l'on ne ſemble plus compter pour rien la hardieſſe des expreſſions & des images, le tour périodique des ſtrophes, l'arrangement harmonieux des paroles, enfin tout ce qui caractériſe la Poëſie lyrique de Malherbe, & de ceux qui l'ont depuis égalé ou ſurpaſſé. On peut dire que c'eſt le genre de Poëſie, ſur lequel le goût public eſt le moins ſûr, & le moins décidé. Tome XVI. des Obſ. *pag.* 210.

M. le Fort, à l'exemple des Compilateurs

de Port-Royal, a fait quelques changemens dans les vers de cet Auteur & des autres Poëtes de ſon tems. Pluſieurs perſonnes n'approuvent pas ces rajeuniſſemens, & elles auroient raiſon, s'il s'agiſſoit de Poëſies prophanes : mais il s'agit ici de vers, que tout le monde puiſſe lire, entendre & goûter. En tout autre cas, il faut que chaque Auteur nous parle ſon langage ; changer ſes expreſſions, c'eſt changer les penſées ; & le corriger, c'eſt le défigurer. Comme M. le Fort a pris aſſez rarement cette hardieſſe, on ne lui en doit pas faire un grand crime, d'autant plus que la compilation de Port-Royal lui a ſervi de modele. Au reſte, il a fait un heureux choix des vers de piété contenus dans le recueil des Poëſies de Malherbe.

Si on excepte ce que l'Auteur à extrait de Malherbe, & quelques morceaux de Racan & de Godeau, avec le fameux ſonnet de Deſbarreaux, il faut avouer que tous les vers des Anciens Poëtes dont le Compilateur a enrichi ſon Recueil, ne ſont gueres conformes à la Poëſie françoiſe que l'on goûte aujourd'hui.

Il ſemble que pour faire honneur à

tous nos Poëtes, & ne point faire de jaloux, il ait voulu donner place indifféremment dans ſa collection à tous ceux qui depuis Malherbe ont publié quelques vers moraux ou chrétiens, pourvu qu'il y eût quelque génie poëtique. Pour moi, j'ai toujours trouvé dans Godeau, dont les vers tiennent ici une fort grande place, des images ſans imagination, des définitions, & non des penſées, plus d'enflûre que d'élévation, de beaux vers ſans génie, une inſipide uniformité; enfin un aſſez bon vérſificateur, & un médiocre Poëte. Je voudrois qu'il eût reſſerré Godeau, & ſupprimé d'Heauville & Cotin, pour ménager plus de place à d'autres, & ſurtout à Peliſſon. On trouve à quelques pages des notes critiques de M. le Fort ſur certains vers qu'il a recueillis. Il en auroit pû faire de ſemblables preſque à toutes les pages. Mais ſon principal but a été d'édifier, ce qui n'a rien de commun avec la critique.

Comme ce Recueil eſt deſtiné à inſpirer plutôt le goût de la piété que celui de la Poeſie, on ne doit pas être ſurpris d'y trouver pluſieurs pieces médiocres, jointes à d'autres fort bonnes. Le Recueil de Port-Royal a ce défaut dans T. XVIII. des Obſ. pag. 332.

un plus haut degré encore. Les remarques qui concernent le goût ou la grammaire, & qu'on trouve au bas des pages, étoient ce me ſemble, peu néceſſaires dans une pieuſe compilation. D'ailleurs elles ne ſont pas toujours juſtes. Dans tout autre Recueil il auroit été mieux que l'ordre chronologique eût été ſcrupuleuſement obſervé. On auroit plus aiſément apperçu le progrès de l'eſprit du goût & de la langue. Car on la trouve plus épurée à meſure qu'on approche de ce tems-ci : les vers ſont plus naturels, les penſées plus juſtes & plus préciſes, les expreſſions plus harmonieuſes & plus nobles.

J'aurois ſouhaité que l'Editeur ſe fût abſtenu de prévenir le Lecteur davance ſur certaines pieces, qu'il vante comme excellentes. Par exemple, le Poëme de M. de la Monnoye *ſur le Duel*, eſt plutôt une amplification qu'un Poëme. Les vers d'ailleurs, pour la plûpart, en ſont durs, & le ſtile découſu. Je ne blâme point le Compilateur de l'avoir inſéré dans ſa collection, & ce n'eſt pas la plus mauvaiſe des pieces qui la compoſent. Mais pourquoi dire au Lecteur, par une apoſtille au bas de la page, que ce Poëme eſt un *chef-d'œuvre* ? Un jeune homme, dont le jugement

n'eſt point formé, le croira & ſe corrompra le goût. Voila ce que produiſent les fauſſes louanges. Mais ſi le Compilateur a manqué quelquefois d'attention dans ſes éloges, il n'a pas réfléchi aſſez ſur les remarques critiques. Du reſte, on ne peut donner trop de louanges au zele du pieux Editeur. La morale & la religion ſont l'objet eſſentiel & primordial de la Poëſie; recueillir cette ſorte de vers à l'excluſion de toute autre, c'eſt offrir au Lecteur la ſeule & vraie deſtination d'un Art, que tant de Poëtes anciens & modernes ont profané & même avili.

ETRENNES d'une jeune Muſe,

par M. PESSELIER.

CE ſont quelques petites pieces de diférens genres, où il y a de l'imagination & du goût. On y trouve ſurtout des fables ingénieuſes, & écrites d'un ſtile naturel & léger. Il y a encore d'autres pieces, où l'on remarque beaucoup de goût & d'eſprit. Tom. XVI. des Obſ. *pag.* 282.

LE TEMPLE DU BONHEUR;

par M. DU RADIER.

Tom. XX. des Obſ. *pag.* 251.

C'EST de la proſe aſſez gaye, ſemée de vers, dont le mélange l'orne peu. Cependant le deſſein n'eſt pas mal imaginé. La Raiſon, ſous la figure d'une Dame aimable & bien faite, & qui a un air ſimple & modeſte, introduit l'Auteur dans le *Temple du bonheur*, & lui fait voir les différentes eſpeces de félicité qui conviennent aux divers états de la vie. Si l'eſprit philoſophique eût un peu plus accompagné l'Auteur dans ſa fiction, la *Raiſon* auroit pû lui montrer avec une préciſion agréable en quoi conſiſtent les avantages & le vrai bonheur de chaque état, & ce qui en fait les déſagrémens & les malheurs. Elle auroit pû auſſi lui peindre les différens caracteres des hommes, & lui faire connoître l'eſpece de bonheur attaché à chacun en particulier : bonheur faux & funeſte, lorſqu'il dépend du vice. Cela eût amené naturellement une utile morale & une ſatyre générale, mais délicate, des mœurs & des uſages du monde, qui auroit intéreſſé & amuſé le Lecteur. Une morale riante & dégui-

ſée plaît toujours en ce ſiecle, lorſqu'elle eſt *ſur un bon ton.* Du reſte, comme ces ſortes de Temples coûtent peu à bâtir, l'Architecte pourroit abbâtre celui-ci, & en conſtruire un autre dans un goût plus moderne, & qui ſeroit moins dans celui des Temples conſtruits ſous la premiere race de nos Rois. Après cela, je lui conſeille de ſe faire introduire dans ce Temple, non par la raiſon, qui n'entend preſque rien dans les choſes qui concernent le bonheur, mais par l'imagination qui fait les heureux. La raiſon en fait auſſi, mais en petit nombre.

ŒUVRES POSTHUMES de M. ROUSSEAU.

QUELQUES perſonnes ſans goût ont pû être trompées par cette petite brochure. Il faut n'avoir jamais lû cet Auteur, ou être abſolument incapable de diſcerner les ſtiles, pour douter un moment que toutes ces pieces ne ſoient apocryphes. T. XXVI des Obſ. *pag.* 23.

RECUEIL de vers choiſis, de M. ROUSSEAU.

Tom. XXVI. des Obſ. *pag.* 140.

IL eſt certain que le recueil complet des œuvres de cet Auteur, ne doit pas être mis entre les mains de la jeuneſſe ; d'un autre côté, rien n'eſt plus propre que notre Horace François, à former l'eſprit & le goût des jeunes gens. Le Compilateur a été fort ſcrupuleux dans ſon édition. Il a porté la délicateſſe juſqu'à retrancher l'Ode à la veuve, & pluſieurs autres pieces, qui n'ont pû mériter cette excluſion que parce que le mot d'amour y eſt prononcé. N'auroit-il pas pû admettre la Comédie du Flâteur, une des plus belles pieces de notre Théâtre, au jugement des bons connoiſſeurs, malgré le préjugé du vulgaire, & qui eſt auſſi utile pour les mœurs & auſſi ſagement écrite, que le Miſantrope de Moliere, à laquelle je ne fais pas difficulté de l'égaler. Eſt-ce parce que c'eſt une Comédie qu'on l'a ſupprimée ? Mais on joue des Comédies dans tous les Colléges, lorſqu'il n'y a rien dans ces pieces qui bleſſent les mœurs. L'Editeur eſt trop ſenſé, pour ne pas

convenir que le Théâtre épuré eſt une excellente école pour la jeuneſſe, & que la morale n'a pas de plus puiſſant moyen pour corriger les défauts de la ſociété. Il s'enſuit qu'un Compilateur moins ſévere pourroit donner une édition de Rouſſeau, qui tiendroit le milieu entre l'édition complette & l'édition ſcrupuleuſe qui vient de paroître. Elle ſeroit à l'uſage de pluſieurs perſonnes vertueuſes, qui allarmées avec raiſon de la licence de pluſieurs pieces, & de la ſatyre trop forte qui fait le ſel de quelques autres, ſe ſont interdit juſqu'ici la lecture de ce charmant Auteur, & qui, ſoit vertu, ſoit bienſéance, refuſent de lui donner place ſur les tablettes de leur cabinet.

POESIES
de M. l'Abbé de BERNIS.

M. l'Abbé de Bernis, dont la naiſſance, la conduite, & les talens font honneur aux Lettres, & en particulier à l'art de la Poëſie, vient de publier quelques pieces de vers ſérieux & moraux, pour preſſentir le goût du public, par rapport à un Ouvrage plus important & plus digne en- *Tom. I. des Jug. pag. 279.*

core de ſon état. C'eſt ainſi qu'il marche ſur les pas d'un Berthaud Evêque de Séez, d'un Godeau Evêque de Vence, d'un Fénelon, d'un Flechier & d'un grand Cardinal.

On ne doute point que l'Auteur, ſourd à l'amour propre, ne profite des jugemens des connoiſſeurs, & que le public dans la ſuite ne profite de ſes utiles réfléxions. Il relira Virgile, Horace & Ovide; c'eſt-là qu'on puiſe le vrai goût, & non dans de vaines idées modernes, qui morfondent le Lecteur. M. l'Abbé de Bernis qui paroît admirer Virgile, & qui eſt ſi perſuadé que la peinture eſt l'ame de la Poëſie, s'efforcera d'attraper la maniere de ce grand Poete. C'eſt le Raphaël du Parnaſſe. Il ne ſuffit pas à un Poëte de dire je vais peindre, il faut auparavant qu'il ait appris à le faire. M. l'Abbé de Bernis a l'eſprit, le ſçavoir, le jugement, l'application. Que lui manque-t'il?

PIECES DE VERS,

de M. PIRON.

LA premiere de ces pieces eſt une Ode intitulée, *le Bâtiment de S. Sulpice.* Le mot de *Temple*, n'auroit-il pas été plus convenable que celui de *Bâtiment*? Le Poëme allégorique, intitulé : *le Temple de Mémoire*, eſt une piece dans le goût burleſque. On peut dire librement que cette piece, non plus que la premiere, n'eſt pas admirable. Il n'en eſt pas de même de la troiſieme, intitulée *les Tonneaux*, petit poëme allégorique & fort ingénieux. Ici je retrouve M. Piron & ſon agréable *Moi.* Dans les deux autres, c'eſt ſon *Moi* négligé & malade. Ces trois petits Ouvrages ſont ornés chacun d'une excellente eſtampe, qui n'en fait pas le moindre prix. Tom. I. des Jug. pag. 99.

Si l'on reprochoit à ces pieces de M. Piron une verſification un peu âpre & dure, éloignée de ce ſtile coulant & velouté, qui flâte les oreilles, charme l'eſprit & gagne le cœur, & qui n'eſt point du-tout incompatible avec la préciſion & la force, j'employerois ici, pour le défendre, les paroles fameuſes de M.

de la Motte qui diſoit communément qu'un Poëte n'étoit pas une flûte.

VOYAGE DE LANGUEDOC,

par M. le FRANC.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 263.

LE mérite de ce Poëtique itinéraire dépend du ton plaiſant qui y regne, de la ſuite, & de l'enchaînement des objets qui y ſont peints, de la facilité, de la gayeté, de la légéreté des récits. C'eſt une Poëſie épiſtolaire, moitié Horacienne, moitié Marotique, moitié Rabelaiſienne, tantôt énergique & élevée, tantôt coulante, familiere & même burleſque. La vivacité de la Proſe répond à celle des vers. C'eſt un voyageur toujours animé, toujours ſpirituel, qui ſouvent dit des riens qu'il fait paroître quelque choſe, qui badine ſur tout, qui rit de tout, & à qui la rime ne coûte rien : en un mot, c'eſt un ſecond Chapelle.

THEATRES.

LE THEATRE DES GRECS,

par le P. BRUMOY.

IL y a beaucoup de goût dans sa maniere de penser; il cherche à nous ramener à la source du beau; il ouvre cette source à ceux qui ignorent la Langue Grecque, & il n'oublie rien pour rendre aux Anciens le dégré d'estime qu'ils méritent. A l'égard du stile, il est bien difficile qu'une imagination familiarisée avec la pompe de la Poesie, n'en laisse quelque trace dans le stile même didactique, si ennemi de l'enflûre. On ne peut nier que ces traductions ne soient exactes & élégantes. Ce qui me plaît beaucoup, c'est qu'il n'a point noïé le texte dans un abîme de notes, défaut ordinaire à ces petits Scholiastes dont tout le talent est de compiler avec scrupule. On ne voit ni affection d'érudition, ni excès d'admiration pour les Anciens. Je suis persuadé qu'un peu plus d'ordre

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 77 89. & 168.

dans ces trois discours, plus de précision & de simplicité de stile auroient encore embelli cet Ouvrage. Il me semble que dans un écrit où l'on s'érige en Philosophe, il ne sied pas d'employer le langage métaphorique.

On peut dire qu'un tel livre étoit nécessaire dans ce siecle, où le mérite des Poëtes Grecs étoit avili, ou ignoré. Il n'a encore rien paru de si raisonnable & de si profond sur ce sujet. A la place des originaux, que peu de personnes sont en état de lire aujourd'hui, c'est une ressource pour notre paresse & notre ignorance, de les trouver tellement traduits & expliqués par le P. Brumoy, que nous pouvons en quelque sorte, sans sçavoir le Grec, pratiquer le précepte d'Horace.

Vos Exemplaria græca
Nocturnâ versate manu, versate diurnâ.

Le P. Brumoy paroit faire trop de cas des plaisanteries fades & puériles qui naissent des jeux de mots, lesquelles sont ordinairement très-froides. Le stile de l'Auteur n'est ni assez coulant, ni assez simple; les métaphores hardies, qui ne doivent se trouver dans un Ou-

rage que comme les dissonnances dans
n morceau de musique, y dominent ; &
uelquefois ces métaphores sont, où
al soutenues, ou trop étrangéres. Il
mble même que dans la crainte de
e pouvoir former trois volumes *in-*
uarto, il n'a pas craint d'être diffus
de se répéter.

UVRES DE THEATRE,

de M. BRUEYS.

DANS le premier volume il y a trois tragédies *Gabinie*, *Asba* & *ysimachus*, *Gabinie* seule a été repré-
ntée. C'est une piece chrétienne, ti-
ée d'une tragédie latine, intitulée, *Su-*
nna, composée par le P. Jourdain, Je-
uite. *L'Opiniâtre*, Comédie qui termi-
e le premier volume, fut assez favora-
ement reçu ; cependant quelques cri-
ques trouverent ce caractere foible-
ent dessiné, & d'un comique froid. La
onne Comédie de M. Brueys, est *le*
rondeur, qu'il avoit composée en cinq
ctes, & que son ami M. Palaprat ré-
uisit à trois. Cette piece fut pourtant
édaignée des Comédiens, & même du
ublic. *Le Muet*, dont *l'Eunuque* de
erence a été le modele, ne paroît

Tom. III. des Obs. pag. 207.

preſque plus ſur le théâtre. Il y a pourtant des endroits qui frappent, & d'autres qui ſont aſſez comiques. L'habileté d'un célèbre Auteur paroit avoir cauſé le ſuccès paſſager de l'*Important* dont le caractere eſt ſuſceptible d'une grande variété. M. Brueys s'eſt propoſé de le revêtir de la ſotte gravité du Fat, & de la ridicule grandeur de l'Impertinent, & il en a fait un miſérable Provincial, prétendu courtiſan, qui ne connoît point la Cour. La comédie des *Empyriques* eſt une ſatyre contre les charlatans, & une apologie de la médecine. La comédie de l'*Avocat patelin* eſt tirée d'une ancienne piece comique. Des trois autres comédies qui ſuivent, la premiere fut en même tems repréſentée ſur le théâtre Italien, & ſur celui des François; les deux autres paroiſſent ici pour la premiere fois; mais à dire vrai, tout leur mérite conſiſte à faire partie du théâtre de M. Brueys.

A la fin du dernier volume, on trouve une *Paraphraſe de l'Art Poëtique d'Horace*, qu'on peut regarder comme un Commentaire.

RECUEIL
des meilleures Piéces de Théâtre.

IL n'y a nul ordre, nul plan dans ce Recueil ; c'eſt ſimplement un amas de pieces anciennes & nouvelles, la plûpart aſſez eſtimables. Quoiqu'il ait pu être mieux fait, il ne laiſſe pas d'être avantageux au public, auquel il préſente pluſieurs pieces, qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs. Tous ceux qui aiment le théâtre ne doivent pas le négliger. T. XII. des Obſ. pag. 317.

Un Recueil des pieces, formé dans le deſſein de repréſenter le progrès de notre génie comique & tragique, ſeroit certainement un bon Ouvrage, & digne d'un homme d'eſprit & de goût. Je voudrois d'abord qu'il ornât ſon recueil d'un diſcours, où il développeroit ce progrès ſucceſſif, & les cauſes phyſiques & morales, qui l'ont retardé ou avancé. Ce diſcours ſeul pourroit faire le ſujet d'un livre auſſi utile que curieux. Pour cela il faudroit fondre habilement le génie de différens Poëtes. Il s'en faut bien qu'on démêle de pareilles vues dans le Recueil dont il s'agit.

Le premier volume renferme quatre

pieces de Rotrou, ſçavoir *Hercule mourant*, *Laure perſécutée*, *le véritable S. Geneſt*, *Dom Bernard de Cabrere*, & *Venceſlas*. *Hercule mourant* eſt une imitation de la tragédie de Senèque : intitulée *Hercule ſur le mont Oeta*. Parmi diverſes choſes éloignées de notre goût, on voit Iole travaillant à de la tapiſſerie, à qui Hercule fait l'amour d'une maniere plate & ridicule : ce ſont des diſcours dignes du Roman Bourgeois. Autant que Rotrou a été malheureux dans la peinture de l'amour tendre, autant a-t'il été heureux dans les tableaux qu'il fait de l'amour furieux & paſſionné. Le Poëte a conſervé toute l'enflûre de ſon original, dont il a copié les penſées autant qu'il a pu. Cependant à travers cette déclamation, on ſent de la verve & de l'entouſiaſme. Dans ce tems-là, c'eſt-à-dire en 1636, où le goût n'étoit pas épuré, on ſe livroit à des détails bas & dégoutans, dont le mauvais effet n'étoit pas ſenti ; c'eſt ce qu'on voit ſouvent dans cette piece. Au reſte le ſtile eſt aſſez bon pour le tems où ce Poëte vivoit. On trouve ici quelques beaux vers ; mais pour l'ordinaire ils ne ſont pas dans le goût de la Tragédie. La pompeuſe deſcription de la mort d'Her-

cule ſemble avoir donné à Racine l'idée de celle d'Hippolite.

Rottrou eſtimoit plus ſa Tragédie intitulée, *Laure perſécutée*, qu'aucune de ſes autres piéces. Elle eſt chargée de beaucoup d'incidens : le caractere de Laure m'a paru fort beau ; il y a des ſuſpenſions bien ménagées. Mais les autres caractères ne ſont pas aſſez marqués ; j'excepte pourtant celui d'Orantée, qui, à quelques nuances près, eſt aſſez bien ſoutenu. On remarque dans cette piéce le même défaut que dans la précédente, je veux dire des détails bas & groſſiers, des traits comiques, des plaiſanteries burleſques. Après tout, puiſqu'on aime aujourd'hui les Comédies qui font pleurer, il n'eſt pas étrange qu'on ait autrefois aimé les Tragédies qui faiſoient rire.

La multitude d'événemens fait aſſez comprendre que le Poete ne s'eſt point aſſervi à l'unité de lieu & des tems. On ſent que la politeſſe françoiſe n'étoit pas encore portée où elle eſt aujourd'hui. Malgré tous les défauts que j'ai remarqués, la lecture de cette piéce eſt aſſez agréable, parce que le ſujet & quelques ſituations intéreſſent le cœur. Cette Tragédie feroit le ſujet d'un joli Roman.

La conſtruction de la Tragédie, intitulée *le véritable S. Geneſt*, eſt tout-à-fait ſingulière. Il y a des perſonnages qui parlent en leur propre nom, & qui repréſentent comme Acteurs. Par exemple l'Empereur Maximien joue lui-même ſon rôle, & dans certaines occaſions Octave le repréſente. Geneſt parle tantôt comme Comédien, tantôt il fait le perſonnage d'Adrien. En un mot, il y a des Acteurs qui ſe partagent, pour ainſi dire, & font deux rôles différens. Le tiſſu de cette piéce eſt certainement biſarre; mais j'ai remarqué que le ſtile eſt plus naturel & moins chargé de figures & d'alluſions, & qu'en général les ſentimens y ſont plus vrais que dans les piéces précédentes.

La Tragi-comédie qui a pour titre, *Don Bernard de Cabrere*, eſt plutôt une piéce du haut comique, qu'une Tragi-comédie. L'art des mépriſes, qui eſt d'une ſi grande reſſource au théâtre, y eſt aſſez bien entendu. Les rôles du Roi & de ſon premier Miniſtre ſont fort bons. L'amour y eſt plus délicatement traité; mais on trouve toujours le même mauvais goût dans les détails, qui ſont ou inutiles ou groſſiers.

La Tragédie de *Venceſlas*, qu'on

oue encore, eſt la meilleure piéce de Rotrou : les ſentimens en ſont grands, a conduite fort intéreſſante ; en un mot on y trouve les grandes beautés de la Tragédie.

THEATRE DE MONTFLEURY.

T. XVII. des Obſ. pag. 160.

LA Tragédie de *la Mort d'Aſdrubal* eſt mal conſtruite, & remplie de choſes où il n'y a ni bon goût ni vérité. *La Femme juge & partie*, l'une des bonnes piéces de Montfleury, fut louée avec de grands applaudiſſemens.

Son *Criſpin Gentilhomme*, eſt dans le goût des Comédies de Térence. Quoique les avantures qui ſont le ſujet de cette piéce n'arrivent plus depuis longtems, & que par conſéquent elles ne nous intéreſſent pas beaucoup ; cependant le Poëte a rendu le rôle de *Criſpin* ſi plaiſant, il a mis tant de nobleſſe dans les caractères du pere & de ſon fils, qu'en liſant cette piéce, on ne fait preſque pas attention au vrai ſujet qui, relativement à nos mœurs, eſt froid. Elle eſt d'ailleurs bien intriguée & écrite avec beaucoup d'eſprit & de vivacité. Il faut ſe prêter cependant à certaines ſuppoſitions peu vraiſemblables. Le dénouement qui ſe fait par le

moyen d'un anneau, eſt extrêmement trivial.

Il ſeroit cependant à ſouhaiter que nous euſſions aujourd'hui des Montfleury, mais ſans être licentieux; nous aurions du moins des piéces bien conſtruites, dont les caractères ſeroient ſoutenus & les ſentimens naturels, & où il y auroit du vrai comique.

ŒUVRES DE CAMPISTRON.

Tom. X. des Obſ. *pag.* 139.

DE tous les Ouvrages dramatiques, excepté ceux de Corneille & de Racine, il n'y en a point qui ayent été plus ſouvent imprimés que ceux de M. de Campiſtron. Ces fréquentes Editions, ſans Sſtelliônat, ſont une preuve du vrai mérite de ſes Poëmes. Sa verſification eſt aiſée & coulante; le dialogue y eſt très-bien entendu. Mais ce qui diſtingue principalement M. de Campiſtron, c'eſt la diſpoſition admirable de ſes pieces, & la conformation des caractères; il excelle en ces deux points, où le génie ſeul fait réuſſir. Sans m'étendre ſur les beautés d'*Andronic* & d'*Alcibiade*, je remarquerai ſeulement que *Tiridate* eſt une piéce, qui, par l'art qui y regne, égale nos plus belles Tragédies.

tragédies. Quelle délicateſſe dans la maniére de traiter l'amour d'un frere pour une ſœur? quelle horreur vive n'inſpire-t'il pas pour une paſſion ſi criminelle? quelle ſimplicité ingénieuſe? Enfin rien n'égale l'adreſſe à tenir les perſonnages ſuſpendus ſur la cauſe de la profonde triſteſſe de Tiridate, & ſon oppoſition au mariage d'Erinice avec Abradate.

THEATRE
de M. Deſtouches, cinq volumes.

CETTE nouvelle Edition eſt un Recueil complet de toutes les Comédies de l'Auteur, de pluſieurs autres petits Ouvrages qu'il a compoſés pour le Théâtre, mais qui n'y ont point paru, & de quelques diſſertations en forme de lettres ſur l'art dramatique. M. Deſtouches nous a promis huit cens Epigrammes dans le Mercure, & les a depuis fait imprimer en Hollande. Mais heureuſement pour lui elles n'ont point paru en France. Un Auteur vulgaire, un *Poëte étouffé* (expreſſion de M. Deſtouches, en parlant d'un de ſes rivaux) ſe croiroit fort honoré d'avoir fait tous ces écrits différens; mais M. Deſtou- Tom. VII. des Jug. pag. 351.

ches jouit d'une réputation si brillante, & passe pour un si grand Poëte dramatique, que tous ces petits Ouvrages nouveaux ne peuvent rien ajouter à sa gloire.

TRAGÉDIES.

BRUTUS,
Tragédie,

par M. de VOLTAIRE.

LE plaiſir que fait la lecture de cette piéce, & le cours qu'elle a dans le monde, la vengent un peu de la froideur avec laquelle elle a été reçue lorſqu'on l'a repréſentée. Malgré ſes défauts qui ſont conſidérables, il faut avouer qu'à pluſieurs égards, c'eſt un Ouvrage digne d'eſtime, & digne de ſon Auteur. On ne peut ſoutenir la lecture de certaines piéces repréſentées avec un très grand ſuccès. C'eſt tout le contraire par rapport à celle-ci; elle a médiocrement plû ſur le Théâtre, & on la goûte beaucoup en la liſant; ce qui prouve qu'elle a un certain mérite, & des beautés qui peuvent ſe voir de près. On ſeroit preſque tenté d'imputer à la foibleſſe des Acteurs le ſort qu'elle a eu au Théâtre, mais ce ſeroit une nouvelle injuſtice. Preſque tous

Nouvel. du Parn Tome I. *p g.* 69.

les vers de cette Tragédie ſont des vers de génie ; & à l'exception d'un petit nombre qui ſemblent négligés, plus on les lit plus ils plaiſent. Que de penſées, que de ſentimens, que d'images, que de ſentences, que de traits ; quelles expreſſions, quelle harmonie ? On trouve le rôle de Tullie peu intéreſſant, & on a raiſon. C'eſt un grand défaut par rapport à nous, qui ſommes accoutumés à regarder l'amour comme l'ame de la Tragédie, & qui voulons toujours être émus par des idées & des intrigues de Roman.

Oſerai-je dire ce que je penſe par rapport à ce ſujet tragique ? c'eſt qu'il ne ſera jamais traité par qui que ce ſoit heureuſement, & d'une manière qui plaiſe. Le fait, qui eſt trop connu, ne peut-être changé ni adouci. Cependant, ſelon les principes de la nature, & les régles de la bienſéance, Brutus devoit pardonner à ſon fils, ou du moins ne le pas condamner lui-même à la mort.

AMASIS, *Tragédie*, *par M. de la* GRANGE.

CETTE piéce eſt remplie de ſituations & d'événemens biſarres & romaneſques qui ſe ſuccédent à chaque inſtant, comme dans le *Cyrus*, dont elle eſt tirée. J'avoue que l'action d'*Amaſis*, toute chargée qu'elle eſt, ne laiſſe pas de conſerver une eſpéce d'unité; mais elle a bien l'apparence de la multiplicité. Elle ne donne au ſpectateur que le plaiſir de la diverſité & de la ſurpriſe. On eſt frappé de l'invention & de certaines ſituations qu'on admire ſans les examiner; car, ſi je l'oſe dire, notre parterre moderne ſent & ne penſe point: il préfère toujours la premiére impreſſion à la réfléxion. On peut dire que l'*Amaſis* qu'on ſuit avec tant de fureur, eſt dans le fond une aſſez mauvaiſe Tragédie. Nouvel. du Pain. Tom. I. *pag.* 137.

C'eſt par rapport à cette piéce, plus qu'à l'égard d'aucune autre, que le public diſtrait & inattentif fait uſage d'une maxime pernicieuſe, à laquelle tous les mauvais Auteurs s'efforcent de donner cours; qui eſt que le langage pur & élégant, le ſtile noble & correct, &

la beauté de la verſification ſont inutiles ſur le Théâtre. *L'Amaſis* eſt écrit avec toute la négligence, la rudeſſe & la barbarie poſſibles, ſi l'on en excepte un ou deux endroits paſſablement écrits. N'importe, on n'en eſt point rebuté, parce que, quoique chaque perſonnage diſe fort mal ce qu'il doit dire, on l'entend, ou on croit l'entendre, & on s'en contente. Quelle indulgence ! Autrefois on ſiffloit des expreſſions plates, des penſées ridicules, des vers à la Brebeuf, des ſoléciſmes & des barbariſmes ; aujourd'hui tout paſſe à la faveur du neuf ou du hardi, & ſurtout de l'intéreſſant, qui eſt ſouvent très-peu de choſe. Enfin l'*Amaſis* eſt, ſelon moi, un tableau dont le deſſein eſt biſarre, & dont les couleurs ſont horribles & mal aſſorties. C'eſt une maiſon où il y a quelque architecture ſinguliere, mais où toutes les pierres ne ſont ni bien taillées, ni bien poſées ; c'eſt un édifice qui n'eſt paſſable que de très-loin. Si vous le regardez de près, tout y eſt gothique, & ſans aucun goût.

MARIAMNE
Tragédie,

par TRISTAN.

C'EST au célèbre M. Rouſſeau que le Public eſt redevable de la réimpreſſion de cette Tragédie : il y a pluſieurs Vers changés ou ſupplées. Il y a ajouté une Préface très-bien écrite, où il loue le jugement exquis du Poëte, qui a heureuſement trouvé dans l'hiſtoire de Joſeph toute l'œconomie de ſa piéce, ſelon les régles les plus étroites d'Ariſtote, & du bon ſens. Ainſi Triſtan ayant été moins obligé d'inventer, que de conſerver la ſimplicité de ſon ſujet, ſon imagination s'eſt trouvée en pleine & entiére liberté dans ſon véritable domaine, qui eſt la carrière des paſſions. Les changemens arrivés dans notre langue ont obſcurci l'éclat & défiguré les plus beaux traits de la Mariamne de Triſtan ; enſorte qu'on ne pouvoit plus la ſouffrir dans le même état ſur le Théâtre, où on l'a autrefois ſi juſtement admirée ? C'eſt ce qui a déterminé M. Rouſſeau à corriger les expreſſions baſſes & obſcures, pour conſerver à la Nation un original excellent, en le réta-

Nouvel. du Parn. Tome I. *pag.* 248.

bliſſant à l'aide de quelques légères corrections. En liſant la piéce on s'appercevra que l'Editeur, pour conſerver à Triſtan ſon air ancien, a été tres-circonſpect dans les changemens ; mais je ne ſcai ſi avec les nouveaux agrémens qu'on a donnés à cette Tragédie, elle pourra ſe ſoutenir ſur le Théâtre de Paris : il y a encore pluſieurs expreſſions qui ne plairont pas à des oreilles exceſſivement délicates.

ERIPHILE,
Tragédie,
par M. de VOLTAIRE.

Nouvel. du Parn. Tom. IV, pag. 71.

JE viens de voir la premiére repréſentation de la Tragédie d'Eriphile. J'ai entendu des vers magnifiques & pompeux, bien déclamés ; des ſentences admirables, des traits brillans d'imagination ; enfin des beautés de détail à l'infini.

DIDON,
Tragédie,

par M. le FRANC.

C'Est ici une des plus belles piéces qui depuis longtems ait paru sur notre Théâtre, & il est bien glorieux à un jeune Auteur, d'avoir traité avec tant de succès un sujet qui avoit paru jusqu'ici assez peu dramatique. Le stile en est pur & élégant ; la versification énergique, noble & coulante ; les pensées brillantes & justes, la conduite judicieuse, le dialogue régulier, les situations touchantes. Il y a d'ailleurs de fort belles sentences dans la piéce, ce qui est un des principaux ornemens de la Tragédie. Le défaut de contraste dans les caractères a été généralement remarqué ; & il faut convenir qu'il n'y a pas assez dans la piéce de ces différentes passions qui se croisent les unes avec les autres, & d'où nait l'intérêt qu'on prend à la Tragédie.

Tom. I. des Obs. pag. 49.

THOMAS MORUS, *Tragédie*, *par la* SERRE.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 296.

CETTE piéce n'eſt pas d'un ridicule plaiſant, c'eſt une réfléxion qu'il eut été à propos de faire avant de la réimprimer. La fameuſe Tragédie de *ſainte Reine*, ornement de la *Bibliothéque bleue*, toute impertinente qu'elle eſt, cauſe une eſpèce de plaiſir au lecteur, qu'il ne trouvera jamais dans l'inſipidité de celle dont il s'agit. Après tout c'eſt dommage que cette Tragédie ne ſoit pas angloiſe; elle auroit mérité peut-être un éloge de la part d'un bel eſprit, qui a pris la peine de nous étaler des ſcénes tragiques du Théâtre anglois, auſſi impertinentes pour le moins que celle de Thomas Morus.

ABENSAID,
Tragédie,

par M. l'Abbé le BLANC.

CETTE Tragédie a un ſuccès qui fait en quelque ſorte autant d'honneur aux applaudiſſemens qu'à l'Auteur même. Le ſujet eſt intéreſſant. Si l'on excepte quelques endroits foibles, il n'y a rien de vuide, rien de forcé dans la conduite de la piéce. Tous les caractères ſont ſoutenus, juſtes & aſſez bien contraſtés, les ſentimens vifs & naturels, les coups de théâtre ménagés avec art, l'intrigue nouée avec génie, la cataſtrophe judicieuſement préparée, & imprévue juſqu'à la fin. Il n'y a pas dans la piéce aſſez de beautés de détail. Son mérite principal conſiſte dans un enſemble, qui la fait moins briller par ſes parties, que par la liaiſon que ſes parties bien raſſemblées ont entr'elles. D'ailleurs, les ſentences n'y ſont pas exprimées avec aſſez d'élégance, de dignité & de force. Il paroit que l'Auteur dans tout le cours de ſon Ouvrage a donné toute ſon attention au fond des choſes, & n'a eu qu'un médiocre égard à la conſtruction des vers.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 309.

LA MORT DE CESAR, Tragédie,

par M. de VOLTAIRE.

Tome II. des Obſ. *pag.* 270.

Tom. III. *pag.* 88.

DAns cette Piece, compoſée de trois actes, il n'y a ni femme, ni amour. Tous les perſonnages s'y tutoïent comme égaux, & Brutus même tutoïe Céſar, qu'il reconnoit pour ſon pere, & qu'il ne laiſſe pas de vouloir aſſaſſiner. Ce Romain, plus Quakre que Stoïcien, a des ſentimens plus monſtrueux qu'héroïques. Si cette piece dont le plan, la conduite, le dialogue, le ſtile & les penſées ſont dans le goût du Théatre anglois, pouvoit être un peu utile aux mœurs, en inſpirant un zéle généreux pour la patrie & pour la liberté publique, elle pourroit auſſi dans un autre ſens leur être préjudiciable, par l'exemple d'un courage féroce & dénaturé. Cette tragédie (ſi on peut lui donner ce nom) malgré tous ſes défauts porte toujours l'empreinte de ſon Auteur, c'eſt-à-dire, d'un grand génie & d'un grand écrivain. On y admire pluſieurs penſées vives, mâles & neuves & de fort beaux vers. Mais qu'il y en de foibles & de durs! que de mauvaiſe

rimes ! je crois que l'Auteur, dont les lumieres, les talens & la réputation ſont fort au-deſſus de la critique, ne regarde lui-même cet Ouvrage que comme une tentation ſinguliére. En la livrant a un théâtre de Collége, il a prétendu eſſaïer & faire connoitre en France le goût du tragique Anglois ; je ſuis perſuadé enfin, qu'il n'a jamais fait cette piéce pour la ſcène Françoiſe, encore moins pour l'impreſſion.

Comme M. de Voltaire m'avoit mandé que l'Editeur avoit extrêmement alteré ſa piéce, j'ai eu la curioſité d'aller voir l'original chez M. l'Abbé Aſſelin. Proviſeur du Collége d'Harcourt, qui a bien voulu me permettre de l'examiner. j'y ai trouvé en effet pluſieurs différences importantes. Au ſurplus je puis aſſurer que je ſçai de ſource, & a n'en pouvoir douter, que M. de Voltaire n'a eu aucune part, ni directe ni indirecte à l'édition qui a paru ici. Les fautes groſſieres de l'Editeur m'avoient prévenu contre la piéce, & me l'avoient fait regarder comme une ébauche informe, du moins en pluſieurs endroits : l'original lû avec attention a changé mes idées. On ne peut trop louer la maniere délicate dont l'Auteur s'eſt tiré

de l'embarras ou le mettoit la verité de l'hiſtoire, qu'il n'a point altérée, quoiqu'il ait épargné à Brutus le crime du parricide. Cette Tragédie conſidérée dans ſon genre iſolé, & dans ſa ſingularité théâtrale, eſt à mon gré un excellent Ouvrage, digne de paſſer à la poſtérité avec tous les écrits du même Auteur. Et ce jugement que je porte ſur le manuſcrit original, & non ſur l'imprimé, peut s'accorder ſans peine avec tout ce que j'en avois dit précédemment. Il n'y a que les bons écrits qui méritent d'être diſcutés ; la critique qu'on en fait tourne à la gloire des Auteurs & au profit du public. Si la mienne en général n'eſt pas toujours exacte, elle eſt au moins toujours de bonne foi & ſans aucune partialité.

TEGLIS,
Tragédie,
par M. MORAND.

Tom. III. des Obſ. pag. 24.

QUOIQUE cette Tragédie ait eu peu de ſuccès, elle n'eſt pas ſans mérite. Il y a des ſcénes touchantes, & des vers bien faits, qui dans une autre ſaiſon auroient pû la ſoutenir plus

long-tems. Cette piece, loin de faire deshonneur à M. de Morand, donne lieu de préſumer qu'il peut aiſément naître de lui quelque autre Ouvrage qui fera autant eſtimer ſon talent, qu'on eſtime ſa politeſſe & ſa modeſtie.

PHARAMOND, *Tragédie*, *par M. de* CAHUSAC.

Tome. VII des Obſ. *pag.* 24.

QUOIQUE cette Tragédie plaiſe à une partie du public, a cauſe de pluſieurs vers tournez avec eſprit, & parce que d'ailleurs elle eſt bien jouée, on peut dire néanmoins en général que ce n'eſt ni un ſtile pur, ni un ſtile élégant, digne du Cothurne. On croiroit que l'Auteur ſe ſeroit plus exercé dans le genre familier & comique que dans le tragique, & qu'il auroit plus de talent pour les ſcénes iſolées, que pour les piéces d'intrigue & de génie. Il court après les antithèſes, ſans ſe mettre en peine ni de la juſteſſe, ni de la majeſté, ni du nombre de la diction, qui conviennent à la Tragédie. A l'égard du ſujet, il ne m'a point paru théâtral. Nul art, nul contraſte : l'intérêt trop partagé ne peut ſe fixer ſur

aucun des Acteurs. Pharamond eſt de tems-en-tems moins un Héros qu'un fat : il eſt poli & brutal, philoſophe & barbare. Le premier acte eſt auſſi froid qu'inutile à la piéce dont il ne donne pas la moindre idée : à peine ſçait-on au ſecond de quoi il s'agit. L'Auteur n'a eu d'ailleurs aucun égard à la vérité hiſtorique & encore moins aux mœurs des premiers François qui attaquerent les Gaules.

MOYSE, *Tragédie*, *par l'Abbé* NADAL.

Tom VII. des Obſ. *pag.* 187.

LA verſification, aſſez bonne en pluſieurs endroits, eſt quelquefois embarraſſée & louche : il y a quelques endroits trop ampoulés. Un peu plus de force & de préciſion dans certains ſentimens bien amenés en auroit relevé la beauté. Il y a quelques coups de théâtre, qui font un bel effet. En général la Piéce m'a paru bien conduite, & comparable en ce point à nos bonnes Tragédies. J'aurois pourtant voulu qu'elle eût fini par la ceſſion du Trône, & qu'on eût ſupprimé la fuite de Moyſe.

MAHOMET,
Tragedie,

par M. de la NOUE.

COMME le ſtile de cette piece eſt fort inégal, que le dialogue y paroit enflé & peu dramatique, & que les ſcenes ne ſemblent pas d'ailleurs aſſez liées, elle n'a pas dû avoir ſur le papier autant de ſuccès qu'elle en a eu ſur le Théâtre. D'ailleurs le denouement, qui avoit été univerſellement condamné par les Spectateurs, révolte encore tous les Lecteurs. Ce n'eſt point là le genre d'horreur, que doit exciter la Tragédie.

T. XVIII. des Obſ. *pag.* 41.

EDOUARD III.
Tragedie,

par M. GRESSET.

CETTE Piéce eſt noblement écrite, élégament verſifiée, & magnifiquement ſententieuſe. C'eſt un ſi ample recueil de traits ingénieux & brillans, que quoique la Tragédie ſoit un peu défectueuſe du côté du plan & de la conduite, on ne peut s'empêcher d'avoir une idée bien avantageuſe de celui

Tom. XX. des Obſ. *pag.* 265.

qui a enfanté un Ouvrage ſi plein d'eſprit. Ce ſont pluſieurs diamans précieux, dignes peut-être d'une autre enchaſſure. Qu'on diſe que les vers pour la plûpart ſont élégiaques ou lyriques, il faut avouer qu'il y a ſouvent de la force & de la décence dans le ſtile, & je ne crains point de dire que ſi l'Auteur continue de courir la carrière dramatique, le Cothurne avec le tems pourra lui faire autant d'honneur, que la Muſette & le Chalumeau lui en ont fait juſqu'ici.

INE'S DE CASTRO, Tragédie,

par M. de la MOTTE.

T. XXVII. des Obſ. *pag.* 253.

CETTE Piece eſt depuis le commencement juſqu'à la fin contraire au bon ſens; c'eſt un tiſſu perpétuel de contradictions, & d'ailleurs elle eſt pleine de vers plats & d'expreſſions barbares. Malgré cela cette Tragédie a continué d'être repréſentée avec ſuccès. Je n'en ſuis point ſurpris : le ſujet eſt intéreſſant, & il y a des ſituations touchantes. Le commun des Spectateurs n'eſt ni attentif ni délicat, & la plupart écoutent ſans réflé-

xion ; pourvu que le gros d'une Piece offre des choſes touchantes, quoique mal exprimées, & que le fond, indépendamment de l'ordre & du ſtile, ſoit intéreſſant, le parterre eſt affecté. Il y a certaines beautés qu'on peut appeller des *beautés populaires* ; ce ſont celles là qui enlévent toujours les ſuffrages. Voilà ce qui ſoutient & ſoutiendra encore longtems la Piéce d'*Inés*. Cependant je défie un homme d'éprit, qui l'ecoute en homme de goût, & qui fait attention à toutes les parties du drame & au ſtile, de la pouvoir ſupporter. On fait plus aiſément cette attention lorſqu'on la lit ; c'eſt pour cela que tout le monde convient qu'elle eſt fort mauvaiſe à la lecture.

Parcourez tous les Royaumes de la terre, & toutes les Hiſtoires du monde, vous ne trouverez rien qui reſſemble à la Princeſſe *Conſtance* de M. de la Motte ; c'eſt une héroine chimérique & un vrai phantôme. J'oſe dire même qu'une femme de ce caractère, s'il étoit poſſible, ſeroit une ſotte & une imbécille.

Paradoxes littéraires, *pag.* 2.

Conſtance ſçait que D. Pedre, qu'elle aime éperdument, ne la peut ſouffrir malgré ſa haute naiſſance & ſon extrême beauté. Il lui préfere, non pas

une autre Princeſſe, mais une ſimple fille d'honneur, une Demoiſelle-ſuivante. Peut-on voir un mépris plus piquant ? Cependant nul reſſentiment dans le cœur de cette Princeſſe amoureuſe ; nulle envie d'en tirer vengeance. Ce n'eſt point une victoire qu'elle remporte ſur elle même par un effort de raiſon & de vertu ; elle n'eſt pas même tentée de ſe fâcher. Quel caractère !

Tout le monde ſcait que des deux grands Maîtres de la ſcene, Corneille & Racine ; l'un a repréſenté les hommes tels qu'ils ſont, & l'autre tels qu'ils devroient être. M. de la Motte a peut-être pris Corneille pour modele en cette Tragédie, & s'eſt mis peu en peine de faire des portraits reſſemblans, pourvu qu'ils repréſentaſſent le grand courage & la haute vertu. Mais il s'eſt trompé : il n'y a point de femme qui reſſemble, ni qui doive reſſembler à Conſtance. Sa bétiſe eſt trop groſſière, & ſon amour trop plat. Si elle avoit tant ſoit peu de délicateſſe & de cœur, ne ſeroit-elle pas ſenſible à l'affront ignominieux qu'elle reçoit ? n'en feroit-elle pas des reproches à celui qu'elle aime ? Sa rivale, qu'elle connoît pour tel-

le, ſeroit-elle ſon amie comme il paroît ? En vérité la froideur de Conſtance doit faire penſer à D. Pedre qu'il n'en eſt pas fort aimé, ou que c'eſt une femme ſans eſprit & ſans cœur, & dont l'amour eſt à laglace.

Ce rôle de Conſtance eſt donc un caractère abſolument faux & contraire aux mœurs & à la vraiſemblance. Il y a une véritable contradiction entre aimer, & entre agir & penſer à la maniere de Conſtance.

Il me ſemble avoir trouvé la raiſon pour laquelle M. de la Motte a imaginé ce caractère biſarre. Corneille a repréſenté les hommes tels qu'ils doivent être, Racine, tels qu'ils ſont. L'Auteur d'*Inés* qui ſeroit fâché de paſſer pour leur imitateur, qui aime le *neuf*, & qui ſe plaît à *créer*, a pris un chemin différent. Il a repreſenté les hommes tels qu'ils ne ſont point, & tels qu'ils ne doivent point être. Cela eſt hardi.

Il eſt contre les mœurs qu'un pere condamne ſon fils à la mort ſans examiner à fond toutes les raiſons qui peuvent le juſtifier & le ſauver. Il y a de l'injuſtice, de la férocité, & de la barbarie à en uſer ainſi. M. de la Motte nous repréſente Alphonſe,

comme un Prince ſage & modéré, & comme un pere tendre. Comment donc ſe porte-t-il à des excès ſi horribles ? Il menace ſon fils des plus grands châtimens, avant même qu'il ſe ſoit révolté, & ſeulement parce qu'il ne lui obéit pas au ſujet du mariage. D. Pedre prend les armes pour ſauver Inés. Le cas devient ſérieux ; mais D. Pedre les met bas à la vue de ſon pere qu'il aime & qu'il reſpecte. Ce pere tendre qui devroit ſur le champ lui pardonner, ou ſe contenter de le punir paternellement, prend la réſolution de le faire mourir. Il aſſemble ſon conſeil. Mais ce n'eſt que pour la forme ; car il eſt d'avance déterminé à lui faire perdre la vie.

Il eſt contre la vraiſemblance que dans le péril où eſt Inés au premier Acte, elle ne prenne point la réſolution de ſe cacher. D. Pedre n'avoit qu'à lui aſſurer une retraite hors du Royaume ; il auroit alors impunément rejetté toutes les propoſitions importunes de mariage. Cependant elle demeure à la Cour, de peur, dit-elle, qu'on ne découvre ſes amours. En effet le lieu eſt très-propre à les cacher. D. Pedre approuve ſa raiſon, toute mauvaiſe qu'elle eſt ; il exhorte Inés à une grande diſ-

crétion & à bien dissimuler leur commerce amoureux. Mais qui l'auroit cru ? c'est D. Pedre lui-même qui va en étourdi, un moment après, découvrir le mystère & avouer tout.

Pourquoi l'Ambassadeur de Castille, qui dit de si belles choses à la scene II. du premier acte, disparoit-il tout-à-coup pour ne plus revenir ? On n'est point accoutumé à voir sur le Théâtre des personnages un peu importans s'éclipser ainsi ; on veut qu'ils tiennent leur rang jusqu'à la fin ; on n'aime point à faire connoissance avec eux pour un moment ; quand ils quittent la scène, on compte qu'on les reverra, & on est fâché de voir que ce ne sont que des *Passe-volants*.

N'est-il pas contre l'usage des nations, & contre la politique des Princes, qu'un Ambassadeur souffre qu'on le renvoye chez lui avant la célébration d'un mariage pour lequel il est député par son maître ? Ne doit-il pas hâter ce mariage & en être le témoin ? Je ne sçai pourquoi ce mariage est regardé comme une chose à laquelle Ferdinand Roi de Castille s'intéresse infiniment, & qui pourroit même être la cause d'une guerre sanglante entre les deux

Rois. Par la harangue de l'Ambaſſadeur il ne paroît nullement que ce mariage ſoit une affaire d'état. Auſſi ne penſez pas que Ferdinand ait député pour cette ambaſſade un homme habile, un fin négociateur. Comme il ne s'agit que d'un ſimple compliment, il n'a eu beſoin que d'un beau parleur, que d'un bon Rhétoricien. On verra dans la ſuite que le Roi avoit aſſez mal choiſi, & que cet Ambaſſadeur n'eſt qu'un diſeur de *Phœbus*, un précieux, un miſérable Orateur.

Je ne ſçai pourquoi cet Ambaſſadeur, (apparemment quelque échappé de Collége, qui ſçait haranguer & ne ſçait point vivre,) entre chez le Roi d'emblée ſans être annoncé. C'eſt le Roi lui-même qui l'annonce en le voyant & qui le préſente à la Reine. Que de bévues ! que de mépriſes, que de fautes contre la bienſéance en tout cela !

Il faut avouer que ſelon l'idée de M. de la Motte, il ſe fait quelquefois de grandes révolutions dans le cœur humain. Alphonſe dans les premiers actes de la piéce, regarde avec horreur l'inclination que D. Pedre a pour Inés. Le ſeul ſoupçon d'un mariage ſecret le fait frémir, & fait ſortir de la bouche des

menaces;

menaces terribles. C'eſt ce ſecret hymenée qui remet Inés en grace au cinquiéme acte, & ſauve la vie à D. Pedre. C'eſt ce nœud criminel dont l'idée paroît ſi affreuſe au Roi, qui à la fin de la piéce le touchera, le fléchira, le charmera. O qu'il y a d'inconſtance dans l'eſprit de l'homme, & qu'il eſt utile d'en connoître les biſarreries & les contradictions comme M. de la Motte! On n'eſt point alors eſclave d'une exactitude ſcrupuleuſe ſur l'obſervation des caractères. On les change à ſon gré, & d'un grand Roi qui a paru ſage politique, mais dur & infléxible pendant le cours d'une piece, on en fait à la fin un pere tendre & complaiſant, un bon-homme, un vieillard foible, un Monarque bourgeois.

Il eſt vrai que pluſieurs ont ri à la vue de trois petits enfans conduits par leur gouvernante qui leur fait faire *ſerviteur* au Roi. On ne ſçauroit dire que ce ſpectacle ſoit ridicule, & cependant il fait rire. Pourquoi cela? c'eſt que l'enfance paroît dégrader la ſcene où l'on eſt accoutumé de voir des hommes faits & raiſonnables & rien de puérile. Si l'on faiſoit monter dans la chaire d'une Egliſe un enfant de ſept ans pour y débi-

ter un ſermon appris par cœur & prononcé avec une certaine onction enfantine, j'en ſerois peut-être touché, mais peut-être auſſi ſerois-je tenté de rire. Les enfans d'Inés offrent à l'eſprit & au cœur un certain tragique; mais leur petite figure ſur la ſcène n'offre aux yeux qu'un comique mépriſable. Le doute ſeul ou le parterre a été, ſelon M. de la Motte, s'il devoit rire ou pleurer, eſt une ſatyre échappée à cet Auteur contre lui-même.

Comme les ſentimens du Public ne ſont nullement partagés ſur le mérite des vers de M. de la Motte, & que tout le monde convient qu'en particulier ceux d'*Inés de Caſtro* ſont trés-mauvais, il n'y auroit point eu de paradoxe à avancer d'un ton ſimple & modeſte que les Vers de cette Tragédie ne valent rien. C'eſt pour cela que j'oſe ſoutenir, *perfrictâ fronte*, & entreprens de prouver, que les vers de cette Tragédie ſont durs, plats, proſaïques, pleins de ſoléciſmes & de barbariſmes.

Je dirai d'abord en général que preſque tous les vers de cette piéce ſont hachés : défaut conſidérable dans tout Poëme, mais ſurtout dans la Tragédie où le ſtile doit être lié, majeſtueux, ſou-

tenu, & où les bâtons-rompus font un effet très-mauvais. Voyés les ſix premiers vers d'*Inés de Caſtro*, quels vers ! Ce ſont ſix Alexandrins faux-fillez, je ne ſçai comment. Toute la piéce eſt à peu près de même, ce n'eſt point une verſification travaillée avec ſoin ; c'eſt un Ouvrage de dépêche & mal couſu. Ce ſont des pierres quelquefois aſſez bien taillées, mais poſées les unes à côté des autres, ſans chaux & ſans ciment. Le bel édifice !

Deux choſes ſont inconteſtables ; la premiére que la Tragédie d'*Inés* a paru très-belle ſur le théâtre ; la ſeconde qu'elle paroît aujourd'hui fort défectueuſe ſur le papier ; c'eſt un jugement unanime ; il eſt donc manifeſte que l'action d'un grand Comédien eſt un preſtige, un charme, un enchantement, & & qu'on ſe doit fort défier des ſuffrages du parterre.

On pourra m'objecter ici, qu'une Tragédie toujours deſtinée au Théâtre, ne doit être conſidérée que comme une perſpective ; que dès-là qu'elle plait au Spectateur attentif, elle peut ſe paſſer de plaire au Lecteur délicat ; qu'il y a toujours un vrai mérite à ſçavoir ſurprendre l'admiration ; qu'un ſpectacle

eſt beau, quand il le paroît. Qu'importent alors les réflexions tardives des connoiſſeurs.

Mais ſi cela eſt vrai, qu'elle fureur de vous prodiguer à l'impreſſion ! Que ne conſervez-vous à l'ombre, la fraicheur de vos lauriers, ſans les expoſer à ſe flétrir aux rayons d'un ſoleil trop éclattant ? Jouiſſez d'une gloire que perſonne ne vous diſpute ; ſuivés la deſtination naturelle de votre Ouvrage ; ne vous montrez que de loin ; contentez-vous d'éblouir, & ne permettez pas qu'on vous touche, qu'on vous manie, qu'on vous conſidere de près & de tous les côtés.

MEROPE, *Tragédie*, *par M. de* VOLTAIRE.

T. XXXII. des Obſ. *pag.* 214.

L'AUTEUR de la *Lettre ſur la Mérope de M. de Voltaire* ne s'eſt propoſé que de faire voir les conformités de la Tragédie nouvelle avec celle de M. Maffei & leurs différences. Il auroit pu faire mieux ſentir le beſoin que la Tragédie Italienne avoit d'être extrêmement corrigée pour être ſupportable ; la ſageſſe avec laquelle l'Auteur François,

dédaignant de copier le premier acte qui eſt ridicule dans l'Auteur Italien, n'a ſuivi que les quatre autres ; le bon goût qui a fait faire pluſieurs changemens à M. de Voltaire dans ces actes ; en ſorte qu'il eſt ſupérieur à M. Maffei dans tous les endroits qu'il a jugé dignes d'être adoptés. Si M. de Voltaire n'a pas la gloire de l'invention dans ſa piéce de Mérope, M. Maffei ne l'a pas non plus dans la ſienne ; puiſqu'avant qu'elle fut née, il exiſtoit deux ou trois *Telephontes* & un *Amaſis*. Il eſt toujours bien glorieux de ſçavoir perfectionner les Ouvrages d'autrui, ſurtout quand on ſçait créer ſoi-même, & qu'on paſſe comme M. de Voltaire, pour avoir le génie de l'invention à un dégré peu commun ; ce qui paroît par ſes autres Pieces de théâtre.

M. de Voltaire gagne toujours plus à être vendu que joué. Sa Tragédie, ſous la forme & le nom d'*Amaſis*, a eu plus de cent repréſentations. Combien encore n'en a-t-elle pas eu dans la langue Italienne, malgré toutes les choſes ridicules que le Traducteur françois a été forcé d'en retrancher. Ces pauvretés ultramontaines n'ont eu garde en bonne politique d'être oubliées dans la pré- Critique de Mérope. *pag.* 1.

face de M. de Voltaire addreſſée à M. Maffei même. On eſt ſeulement fâché de le voir faire tant de complimens à un Auteur étranger, qui a oſé traiter le théâtre des François avec la derniere indignité, juſqu'à le qualifier d'*infamia franceſe*. On n'eſt pas la dupe en Italie des politeſſes françoiſes. La doucereuſe Préface de M. de Voltaire eſt cruelle pour l'Auteur Italien, auquel on ne déguiſe preſque aucune des impertinences de ſon ouvrage. La gloire de la ſtatue érigée à *l'Homme vivant* eſt un foible dédommagement. L'Italien avoit pillé *Amaſis*, & l'avoit défiguré; M. de Voltaire a revendiqué le larcin, & a reſtitué avantageuſement à notre Nation ce qui lui appartenoit. Après tout, Mérope eſt un ſujet de tous les tems & de tous les pays, traité autrefois par Euripide, & dont Ariſtote & Plutarque font mention.

Quelque honneur que cette ſuperfétation dramatique ait fait à M. de Voltaire dans l'eſprit du vulgaire, le Connoiſſeur trouve encore bien des choſes à redire dans le thême corrigé, ſurtout dans ce qu'il y a de neuf.

Queſt-ce que cette intrigue, cette anarchie de quinze ou ſeize ans, que le

Poëte ſuppoſe ? L'Etat pouvoit-il être quinze ou ſeize ans ſans Roi, ſans gouvernement ? On répondra que la Reine Merope gouvernoit, & que Poliphonte étoit ſon Lieutenant général. Mais puiſque depuis quatre ans elle avoit des ſujets ſi bien fondés de ſe défier de lui, ſuivant la lettre de Narbas, que ne faiſoit-elle périr cet homme dangéreux, comme elle le pouvoit, étant revêtu du pouvoir ſouverain ? Quelque puiſſant qu'il fût qu'en ſeroit-il arrivé à la Reine ? Les ennemis de Poliphonte auroient été ſes partiſans. Voilà une Reine bien foible & bien timide ! Elle ſçavoit par la même lettre, que ſon fils Egiſte vivoit, ayant au moins ſeize ans : que ne le faiſoit-elle donc venir immédiatement après avoir fait périr Poliphonte ? Egiſte n'eût-il pas été auſſitôt reconnu pour Roi par les Meſſeniens ? Si la Reine croyoit Poliphonte ſoumis & fidele, il eſt clair que puiſqu'il étoit ſon défenſeur, & faiſoit trembler tous les ennemis du Trône, elle ne devoit pas balancer à faire chercher Egiſte, même avant d'avoir reçu la lettre de Narbas.

Mais d'un autre côté, comment Poliphonte, cet homme ambitieux, ce meurtrier du Roi Creſphonte, ce vainqueur

de tous les ennemis de l'Etat, ne peut-il dans l'eſpace de quinze ans recueillir le fruit de ſon crime ? Cela eſt inoui dans l'Hiſtoire & abſolument incroyable. Un ſcélérat qui a oſé tremper ſes mains ſacriléges dans le ſang de ſon Prince, devoit dès lors avoir ſa partie liée ; tout devoit être applani pour ſon uſurpation. Voici cependant un homme qui après avoir aſſaſſiné ſon Roi & égorgé la famille Royale, laiſſe vivre tranquillement la Reine qui la laiſſe en repos pendant quinze ou ſeize ans après ſon parricide & il eſt éloigné du Trône durant cet intervalle de tems. Mais qu'a-t-il fait durant ces quinze ou ſeize années ? il *a chaſſé les brigands de Pylos & d'Amphryſe.* Ce ſont tous ſes exploits. Ces brigands doivent-ils l'empêcher de mettre la couronne ſur ſa tête ? Il n'y a aucune vraiſemblance dans toutes les ſuppoſitions de l'Auteur.

D'où vient cette curioſité, cet empreſſement de la Reine pour voir un jeune homme arrêté comme coupable d'un meurtre ? Pour trouver cette curioſité digne d'une Reine, il faut ſuppoſer qu'elle avoit réſolu de s'informer de tous ceux qui déſormais tueroient quelqu'un dans la Grece : ce qui eſt ridicule.

Eſt-il ſenſé de ſuppoſer qu'Egiſte, après s'être défendu, & avoir tué un injuſte aggreſſeur, s'aviſe de traîner ſon corps & de le jetter dans la riviere ? Pourquoi cette circonſtance biſarre ? Etoit-il néceſſaire de copier l'Auteur Italien qui ne l'a feinte ridiculement, que pour placer ici la noble deſcription du bruit que fait un corps peſant, jetté du haut d'un pont dans une riviére ? Cette action de jetter ainſi un cadavre dans l'eau, devoit paroître dangereuſe au meurtrier. Egiſte avoit-il en ce moment perdu la raiſon ? Une telle penſée ne viendra jamais à un homme, qui s'étant bravement défendu contre des voleurs, pendant la nuit, ſur le Pont neuf, en auroit tué un : cela n'eſt jamais arrivé & n'arrivera jamais. La ſuppoſition heurte donc la vraiſemblance, & ne peut être juſtifiée que par l'autorité du Marquis Maffei, ce fléau terrible de notre Théâtre François.

Je ne comprends rien à cette armure que Narbas avoit emportée lorſqu'il s'enfuit à Meſſene, & qu'Egiſte, après avoir tué ſon ennemi, a jettée pour n'être point connu. Quel eſt le vrai motif de cette action ? on ne le dit point. C'eſt que cette armure jettée, (on ne ſçait pourquoi)

ſera ramaſſée & ſervira dans la ſuite.

Mais voici quelque choſe de bien plus extraordinaire. La Reine, & Poliphonte meme croyent que ce jeune homme eſt le meurtrier d'Egiſte. Pourquoi le croyent-t'ils ? je n'en ſçais rien ; il n'y en a pas la moindre raiſon : à moins qu'on ne diſe que c'étoit alors la mode de croire ſans examen tout ce qu'on diſoit au déſavantage d'autrui. On étoit donc alors follement & méchamment crédule. Mérope & Poliphonte font ici le perſonnage de deux gens ſans équité & ſans cervelle. Ils croyent que le pauvre accuſé eſt coupable préciſément parce qu'il eſt accuſé, ſur le prétexte le plus vain & le plus puéril.

Il y a certainement dans cette Piéce un grand nombre de Vers harmonieux ; mais il en eſt auſſi de médiocres & de mauvais. M. de Voltaire dans tous ſes Ouvrages reſſemble au Tintoret, ce fameux Peintre de l'Ecole de Veniſe, dont les Italiens ont dit, qu'il avoit trois pinceaux : *Tre penelli, uno d'oro, uno d'argento, altro di ferro.* C'eſt avec ces trois pinceaux qu'a été travaillée la *Henriade* : le ſeul *Oedipe* eſt l'ouvrage du pinceau d'or. Alors M. de Voltaire ne ſçavoit faire que de bons Vers. Cependant on ſent

toujours l'homme d'eſprit & le grand Ecrivain dans tout ce qui part de lui : c'eſt qu'il poſſéde l'art d'être éloquent en Vers, art le plus difficile & le plus rare.

Il paroit extraordinaire dans cette Piéce, que Poliphonte, le vrai aſſaſſin de Cresfonte, aprés avoir fait ſon poſſible pendant quinze ans pour éteindre dans Egiſte la race des Heraclides, devienne ſon protecteur lorſqu'il le connoît & le tient en ſa puiſſance, & qu'il épouſe à ſes yeux Mérope ſa mere, ſans que l'amour qui aveugle les plus profonds politiques, puiſſe lui ſervir d'excuſe : car il n'eſt point amoureux de Mérope. Cela nous paroit contraire aux premieres lueurs du bon ſens. Il faut que Poliphonte ſoit fou, pour prendre un parti ſi biſarre & ſi contraire à ſa ſureté. Auſſi n'y a-t-il dans cette piéce que du ſpectacle, ſans raiſonnement & ſans intérêt.

ANTOINE ET CLEOPA
Tragedie,

par M. BOITEL.

T. XXXIII. des Obſ.

CETTE Tragédie renferme quelques belles Scènes, des penſées hardies, des expreſſions fortes, & de grands ſentimens. Mais le plan & la conduite de la Piéce ne répondent pas à ces beautés de détail. D'ailleurs le ſtile eſt quelquefois négligé, & la diction peu correcte.

MONTEZUMA,
Tragédie angloiſe,

Traduite de DRYDEN.

T. XXXIII. des Obſ. pag. 259.

IL y a beaucoup de génie & d'invention dans cette piéce mais nul goût; il y a même peu de raiſon. D'ailleurs le ſtile eſt plus d'un inſipide déclamateur, que d'un Poete tragique. Le cinquiéme acte eſt fort beau, & toute la piéce en général, quoique brute & ſans goût, annonce un grand génie.

SABINUS,
Tragédie,

par RICHER,

traduite en vers Hollandois.

LE ſuccès qu'a eu cette Traduction, ſoit à la lecture, ſoit dans un grand nombre de répréſentations, relevé le mérite de la piéce originale, & ſupplée à l'équivoque accueil que le public lui a fait à Paris. Comment une Tragédie, qui a été médiocrement goûtée dans cette Capitale, centre du bon goût, a-t'elle eu un ſi prodigieux ſuccès à Amſterdam? Il faut convenir qu'outre la conduite, l'intérêt & les différentes beautés répandues dans cet Ouvrage, les Hollandois ont pû être déterminés à l'eſtimer davantage, par rappport à un trait de leur hiſtoire qui y eſt rappellé. Tome X. des Jug. pag. 137.

PASTORALES.

LES COURSES DE TEMPE', *par M.* PIRON.

Tom. II. des Obs. *pag.*

QUOIQUE la Pastorale soit un genre froid, languissant & fade, on a vu néanmoins depuis un an deux Comédies Pastorales réussir assez sur le Théâtre françois, je veux dire les *Courses de Tempé*, par M. Piron, & la *Magie d'amour*, par M. Autreau. La premiere est une piéce semée de vers heureux, & écrite agréablement. Le personnage niais d'Hylas y jette un comique que les Pastorales n'ont point eu jusqu'ici. C'est dommage que le fond de la piéce soit un peu bizarre. L'Epitre dédicatoire qui est à la tête est tres-ingénieuse.

LA MAGIE DE L'AMOUR, Paſtorale,

par M. AUTREAU.

M. Autreau, Auteur de la Comédie des *Amans ignorans*, a tiré de cet Ouvrage, & d'un petit Roman Intitulé, *les Veillées de Theſſalie*, l'idée de ſa Paſtorale. Il n'y a dans cette piéce que quatre perſonnages, dont *Sophilette* eſt le principal & le plus aimable; il y a beaucoup de naturel & aſſez de délicateſſe, ſans aucune affectation. Le perſonnage de Candide mere de Sophilette eſt fort plat, les queſtions qu'elle fait à ſa niéce ne ſont plus de ſaiſon en cet endroit, & les réponſes de Sophilette ſemblent des redites. L'Auteur a joint à ſa Paſtorale une piéce ingénieuſe : intitulée, *Rodope* ou *l'Opera perdu.* Là même.

DRAME PASTORAL, ſur la naiſſance de J. C.

par M. PERRIN.

C'EST une ſuite de Noëls Languedociens & Provençaux. Ce petit Ouvrage doit être très-agréable aux T. XXVI. des Obſ. *pag.* 333.

perſonnes qui ſont familieres avec le langage de languedoc & de Provence,& il plaira infiniment dans ces Provinces. Les airs qui ſont notés ſont fort jolis. A l'égard des paroles, où il y a beaucoup de ſimplicité, de ſentiment & de piété, (comme il convient aux acteurs qui ſont des bergers) il n'eſt pas difficile à nous autres François ſeptentrionnaux d'en deviner le ſens. Cette langue où il n'y a point d'*e* muet, eſt très-favorable pour la muſique. La fin, qui eſt l'adoration des Mages, eſt en françois. C'eſt une parodie trés-touchante de quelques beaux airs des Opera de l'illuſtre Rameau.

COMEDIES
EN CINQ ACTES.

LE FLATTEUR,
Comédie,

par M. ROUSSEAU.

ON ſçait que ce fameux Poëte a mis en vers cette piéce qu'il avoit d'abord donnée en proſe : C'eſt ſous cette forme & non en vers, qu'elle a été préſentée. On prétend qu'elle eſt meilleure de cette façon, parce que c'eſt proprement l'original, & que verſifiée elle eſt une eſpece de copie. Quoiqu'il en ſoit, tous les connoiſſeurs & tous les gens d'eſprit conviennent que cette piéce eſt admirable, & cependant elle n'attire qu'un nombre médiocre de ſpectateurs. Dira-t'on qu'elle eſt uſée? mais il y a bien des années qu'on ne l'a vue ſur le théâtre ; elle a pour tout Paris la grace de la nouveauté. La véri-

Nouvel. du Parn. Tom. I. pag. 7.

table raiſon qui fait qu'on s'empreſſe ſi peu de voir cette piéce, eſt qu'elle a été compoſée & repréſentée il y a vingt ans. Preſque perſonne ne l'a vûe ſur le théâtre. N'importe, elle n'eſt point neuve, cela ſuffit pour la faire négliger. Une rapſodie nouvelle plaît davantage aux François, qu'une excellente piéce ancienne. Ménalque n'a jamais vû le *Miſantrope* ni le *Tartuffe*, & ne le verra jamais; mais jamais il ne manquera de ſe trouver aux premieres repréſentations de toutes les Comédies nouvelles des deux théâtres.

LE FAUX SINCERE, *Comédie*,

par DU FRESNY.

Nouvel. du Parn. Tome I. *pag.* 433.

IL y a beaucoup d'eſprit dans cette piéce, & des vers fort heureux; mais elle eſt confuſe, & les premiers Actes ont peu de chaleur.

LE GLORIEUX,
Comédie,

par M. NERICAULT DESTOUCHES.

CETTE Piéce a été extrêmement applaudie, parce qu'elle eſt ingénieuſe, plaiſante, ſemée de traits neufs & touchants, bien conduite, bien écrite, & bien jouée. On y rit & on y pleure avec un plaiſir égal. Plus de préciſion dans le caractère du Glorieux, auroit donné à la piéce plus de mérite. La Scène de la lettre déchirée ne ſignifie rien; Le Glorieux étant un homme de condition, il ne fait que ce qu'il doit faire, & en cela il n'eſt point glorieux. Liſette qui eſt une Demoiſelle bien élevée, a trop les maniéres baſſes d'une ſoubrette du commun; ce qui choque encore plus lorſqu'elle vient à connoître ſa naiſſance. Le Glorieux n'eſt à la fin ni puni, ni aſſez changé. Le dénouement par cet endroit me paroit un peu défectueux. Ces petits défauts n'empêchent pas que la piéce ne ſoit digne de tous les applaudiſſemens qu'elle reçoit, & je ne crois pas qu'on ſe laſſe ſitôt de la voir.

Nouvel. du Parn. Tom. IV. *pag.* 19.

LE PREJUGE' A LA MODE, *Comedie.*

Tom. I. des Obſ. *pag.* 25.

CETTE Piéce n'a rien perdu du tout à l'impreſſion, & ceux qui ont pris pluſieurs fois du plaiſir à la voir repréſenter, en prenent encore à la lire. Cette Comédie n'eſt pas aſſûrément dans le goût de Moliere; c'eſt un ſpectacle noble & agréable; mais ce n'eſt point un ſpectacle vraiment comique; on y rit peu, ou plutôt on n'y rit point du tout; mais les mœurs n'y ſont point peintes, & le ridicule des hommes n'eſt pas ſeulement effleuré. Au reſte elle eſt écrite avec une préciſion & une élégance peu ordinaires, & il n'y a aucun acte où il n'y ait des traits piquans & des penſées neuves; enſorte que l'on peut dire que la forme emporte le fond.

LA FEINTE INUTILE, *Comédie*, *par* ROMAGNESI.

Tom. II. des Obſ. *pag.* 359.

LE fond de cette piéce eſt vraiment dramatique; elle eſt bien conduite & bien dialoguée, & la verſification ſans être proſaïque, eſt naturelle & cou-

lante. Mais cette Comédie, dont l'intrigue eſt extrêmement nouée, occupe trop l'eſprit, & fait quelquefois prendre le change, par le déguiſement & les ſuppoſitions des perſonnages, ce qui forme un *imbroglio*, un *vuppo*, très-peu divertiſſant : on peut encore lui reprocher un peu de ſéchereſſe & de froideur, & de n'être pas aſſez plaiſante. D'ailleurs l'unité de lieu n'y eſt point du tout obſervée.

L'AMITIE' RIVALE,
Comédie,

par M. FAGAN.

LE Public équitable répare de jour en jour l'accueil peu favorable fait à cette Comédie, le jour de ſa premiere répréſentation. S'il eſt difficile de ſe diſſimuler la fauſſeté des principaux caractères de cette piéce dont le ſujet eſt un peu hors de la nature, il faut convenir que ces défauts même donnent lieu à des beautés réelles, telles que ſont les maximes délicates, & les nobles ſentimens de Clarice, & la victoire héroïque qu'elle remporte ſur elle-même. Depuis la moitié du ſecond acte juſqu'à la fin, la piéce plait aujourd'hui à tous

Tom. III. des Obſ. *pag.* 212. *&* Tom. IV. *pag.* 76.

ceux que l'événement de la premiere représentation n'a point occupés. Toute la piéce enfin, qui eſt dialoguée avec eſprit, & conduite avec art, offre de tems en tems des morceaux brillans. On ne peut pas dire qu'elle ſoit indigne de l'Auteur du *Rendez-vous* & de *la Pupile*, piéces vraiment comiques, qui ont fait tant d'honneur à M. Fagan.

Je ne puis croire qu'un homme d'eſprit & de bon goût qui ſçaura ſe mettre au-deſſus du préjugé, la liſe ſans plaiſir. Elle eſt écrite dans toute la régularité & avec toute l'élégance qui convient à ſon genre. Si elle n'a pas les traits ſaillans & le ſtile délicieux du *Préjugé à la mode*, je lui trouve plus d'unité & de plénitude; l'action eſt mieux dirigée; le ſérieux y eſt temperé par pluſieurs traits plaiſans, tirés du ſujet. Malgré le jugement avantageux que toutes les perſonnes bien ſenſées porteront de cet Ouvrage, il n'eſt pas à croire qu'il reparoiſſe jamais ſur le théâtre.

LE COMTE DE NEUILLI, Comédie,

par M. de BOISSI.

CETTE Piéce a eu un triſte ſort ſur le théâtre italien, pour lequel il faut avouer qu'elle n'étoit pas faite. C'étoit pourtant une Comédie dans le goût nouveau qu'on voudroit introduire, c'eſt-à-dire, dans le genre du *Comique larmoyant*. La verſification étoit coulante & aiſée; & le ſujet bien conduit. Mais toute hiſtoire romaneſque ne convient pas au théâtre, & celle-ci en eſt une preuve. L'amour du Marquis pour Leonore, cruë ſa ſœur, eſt un endroit délicat, dont, malgré l'adreſſe de l'Auteur, quelques perſonnes ont été un peu bleſſées. A peine cela eſt-il ſupportable dans la tragédie, où l'élévation & le ſérieux du genre ont quelques priviléges par rapport à l'imagination, & tempérent un peu les incongruités. Après tout, comme cette Comédie eſt la plus triſte que j'aie jamais vue, on a pu y tolérer l'inconvénient dont il s'agit. D'ailleurs M. de Boiſſi y a obſervé toutes les bienſéances.

Tom. IV. pag. 308.

L'ENFANT PRODIGUE, Comédie,

par M. de VOLTAIRE.

Tom. VI. des Obſ. *pag.* 311.

CETTE Comédie malgré ſes endroits répréhenſibles, a un ſuccès qu'elle mérite par les grandes beautés dont elle brille. Le goût ſingulier de cet Ouvrage, qui ne reſſemble à aucun de ce genre, la forme même de la verſification, qui eſt neuve au théâtre, contribuent au concours des ſpectateurs. C'eſt une piéce où l'on pleure beaucoup, & où l'on ne rit pas moins. Mais, (ce qui eſt à remarquer) ce qu'on appelle le comique larmoyant n'y domine pas trop; & par-là elle ne ſort pas abſolument du caractère de la Comédie.

J'ai vû les ſentimens partagés, au ſujet de l'Auteur de la Comédie dont il s'agit. Pour moi je ne m'y ſuis pas mépris un inſtant; & ſans prétendre ici dévoiler le miſtère, je dirai ſeulement que le grand Poete peut quelquefois ſe dégrader, en offrant du bas & du trivial; qu'il peut mettre ſur la Scène des rôles inſipides, qu'il a cru de bon goût dans ſon cabinet, & débiter de froides plaiſanteries qui ont ri à ſon imagination échauffée

échauffé ; mais au milieu de toutes ces défectuosités qui frappent les moindres connoisseurs, le génie distingué & rare perce. On reconnoit en général la singularité du talent de l'Auteur caché, à la legéreté du stile, à l'enjouement du dialogue, à la finesse de quelques traits, & à l'élégance caractéristique de plusieurs vers frappez de main de Maître.

Les traits inimitables dont cet Ouvrage est orné, l'admirable pathétique qui y regne & qui en a fait le succès, certains coups de Maître qui s'y font sentir, l'harmonie & l'élégance des vers sont-ce là des signes naturels de la plume novice d'un jeune homme ? Tom. VII. des Obs. pag. 287.

Comme cette Comédie a été jouée bien des fois, le public a eu le moyen de l'examiner & d'en juger. Cependant je crains bien, comme il a coûtume d'arriver à de semblables piéces, que l'impression ne lui soit pas aussi favorable que la représentation. On juge différemment au parterre & dans son cabinet. Souvent l'éclat qui nous avoit éblouis d'abord, s'évanouit lorsqu'on vient à examiner l'objet de plus près ; & telle piéce a emporté presque tous les suffrages au théâtre, qu'on a daigné à peine Tom. XI. des Obs. pag. 89.

lire lorſque la preſſe l'a tirée du faux jour. Ce n'eſt pas que je veuille dire que l'*Enfant prodigue* mérite un pareil ſort, les beautés ſérieuſes dont cette Comédie eſt ornée, doivent l'en préſerver ; & d'ailleurs les circonſtances ſont fort différentes. Il y a dans les quatriéme & cinquiéme actes des Scénes touchantes & bien travaillées, qui font connoître que le pathétique eſt le vrai genre de l'Auteur. Ce n'eſt pas préciſément l'attendriſſant que les perſonnes de bon goût blâment dans une Comédie, c'eſt le mélange de cet attendriſſant avec le riſible, ſur-tout lorſqu'il domine. Le plaiſant de la piéce dont il s'agit n'a pas réuſſi. On peut dire en général que le langage eſt négligé dans cette Comédie ; qu'on y trouve des vers où la conſtruction des mots n'eſt point françoiſe, d'autres qui ne ſont point achevés, & où la rime manque abſolument.

L'ECOLE DES AMIS, *Comédie*, *par* LA CHAUSSE'E.

CETTE Comédie a été repréſentée avec une eſpece de ſuccès moins dû, à la vérité, au fond de la piéce qui n'eſt point comique, qu'à un certain nombre d'endroits touchans, & de vers bien faits, & à un dialogue toujours aiſé & élégant. Le perſonnage principal, qui eſt Monroſe, a plû avec raiſon, par la nobleſſe de ſes ſentimens vertueux, & par ſa probité admirable. A l'égard du genre de cette Comédie, genre qui ne ſera jamais de mon goût, il a enfin reçu ſon paſſeport. Oui, ce genre de Comédies ſérieuſes, ſublimes même & pathétiques, qu'on pourroit nommer des *Tragédies bourgeoiſes*, ne paſſe plus à-préſent que pour du *haut comique*. Choſe étrange! Les Romans qui depuis quinze ans régnent ſur nos cheminées, veulent encore régner ſur nos Théâtres; car enfin les Comédies dont il s'agit, ſont-elles autre choſe que des Romans dialogués & en action?

Tome des Obſ. *pag.* 233.

LES DEUX NIECES, *Comédie*,

par M. de BOISSI.

Tom. XI. des Obſ. *pag.* 3.

CE ſpectacle, qui a eu un foible ſuccès ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, renferme certaines beautés, qui conſiſtent dans une multitude de lieux communs, ingénieuſement exprimés, & dans un grand nombre de portraits d'imagination. Du reſte les caracteres ont peu de naturel & de vérité.

Tom. VII. des Obſ. *pag.* 285.

Je donne à cette piéce le nom de *Spectacle*, ne pouvant appeller *Comédie* un Ouvrage où il n'y a ni plan, ni liaiſon, ni ſuite, ni intrigue, ni dénouement, & qui ne conſiſte qu'en lieux communs, & en portraits que font ſans ceſſe des perſonnages ſans caractére & ſans intérêt. Tous les Acteurs de la piéce ſont des peintres : cent viſages différens paſſent ſucceſſivement ſous vos yeux ; vous croyez feuilleter un porte-feuille d'Odieuvre ; ſi ce n'eſt que ſes portraits ſont plus conformes aux objets réels. Après tout, cette piéce, dont un certain ſuccès ne feroit pas d'honneur au goût du public, eſt capable, dans un ſens, d'en faire à l'Auteur ;

qui a ſçu y ſemer pluſieurs vers heureux, & y placer de tems en tems aſſés d'eſprit. Il peut arriver auſſi que l'un & l'autre s'accordent parfaitement ſur le mérite de la Piéce. L'Auteur peut l'avoir donnée au théâtre, & le public s'empreſſer à l'y voir, comme un Ouvrage ſingulier, plus digne de ſa curioſité que du ſuffrage des connoiſſeurs.

LA METROMANIE, Comédie,

par M. PIRON.

CETTE Piéce, dont le ſuccès éclatant me cauſe d'autant plus de plaiſir, qu'il fait voir que ſans avoir recours aux Scenes métaphyſiques ou attendriſſantes, on peut encore réuſſir à traiter des ſujets dans le goût du Comique orthodoxe, a du génie, du feu, des ſaillies, de l'harmonie même, & des endroits d'une beauté parfaite. Tom. XII. des Obſ. *pag.* 140.

La critique oſeroit-elle attaquer une Piéce brillante, dont le ſuccès eſt l'éloge du diſcernement public, & de l'équité moderne? Pourroit-elle entreprendre de franchir ces rochers du Parnaſſe, hériſſés de ronces & d'épines,

âpres, escarpés, sur lesquels il semble que les Muses étonnées ayent pris plaisir à couronner, au milieu des nues, le grand Poëte, Auteur de cet ingénieux Ouvrage? D'ailleurs la critique n'est-elle pas interessée elle-même à la réputation d'un de ses précieux suppôts, qui, dans cette Piéce sur-tout, l'a fait triompher avec tant de liberté & de gloire? On a cru voir l'ancienne Comédie grecque reparoître, & Aristophane revivre. La métamorphose d'une nouvelle Iphis, de Poëtesse devenue Poëte, & protegée sous le sexe féminin par le périodique Messager des Dieux, a sçu fournir les traits les plus plaisans au génie vraiment comique de l'Auteur. La critique doit donc être fort contente de lui, & n'en parler que pour le combler d'éloges. Mais la critique sçait-elle louer? Essayons.

On est las de voir sur le théâtre des Comédies intéressantes. Intrigues, nœuds vraisemblances ménagées, sont des ressources triviales : les Scènes tendres, finement dialoguées, commencent à affadir le spectateur. Moliere a joué des défauts ordinaires; il a représenté des caractères, tels que la Socié-

té en offre chaque jour ſur la Scène du monde, & où l'art ſemble ſe confondre groſſiérement avec la nature. Ici c'eſt un ſpectacle tout différent. Que de génie, que d'eſprit n'a-t'il pas fallu, pour former une Comédie amuſante en cinq Actes, ſans intérêt, ſans intrigue! Plus d'un caractère idéal & ſans exemple a ſçu plaire dans l'Ouvrage de M. Piron: la pure imagination ne fut jamais ſi heureuſe. Le ridicule expoſé ſur le théâtre, eſt ordinairement inconnu aux perſonnages que le Poëte en a revêtus. Ici, au contraire, on voit un des plus extravagans perſonnages de la Piéce, un Mecene Bourgeois, un riche & vieux Rimailleur, connoitre diſtinctement ſon impertinence, & ſe mocquer hautement de lui-même.

Tout le monde ſçait aſſés que le génie de M. Piron s'eſt formé lui-même: il eſt à lui-même ſon modéle. Il me ſuffit de vous dire en général, que je trouve dans le cours de cette Comédie, qui eſt d'un goût tout nouveau, autant de génie que d'eſprit, & ſi je l'oſe dire, autant de jugement que d'imagination. C'eſt ce que bien des gens ſont incapables d'appercevoir. Car enfin tout y eſt

préparé, amené, combiné, filé, contrasté, raisonné, conduit, comme dans les ouvrages des plus grands Maîtres. Si l'on n'y trouve pas un certain intérêt de cœur, il y a un intérêt d'esprit, qui le remplace. Qui est-ce qui, du côté de l'esprit, ne s'intéresse pas au sort de Damis? Le caractére de *Francaleu* est d'un burlesque charmant, & celui de *Damis* d'un noble admirable.

LES DEHORS TROMPEURS, *Comédie*,

par M. de BOISSI.

Tom XXI. des Obs. *pag.* 134.

CETTE Comédie me paroit digne du succès qu'elle a eu. A quelques fautes de langage près, la versification en est naturelle & coulante, les expressions ingénieuses, le dialogue vif & léger, les moralités fines, & tout l'Ouvrage semé d'agrémens. Cette piéce n'est pas de celles où l'on peint exactement les mœurs réelles des hommes, & les défauts ordinaires de la Société. Le spectateur est aujourd'hui assez indulgent sur la vraisemblance qui doit régner au théâtre: il se contente & s'amuse de toutes sortes de suppositions qui

peuvent amener de jolies penſées, des traits plaiſans, des ſituations neuves, des reparties agréables; mais nos Poëtes abuſent de cette indulgence. Il y a tant de choſes à louer dans cette Comédie, que quelque critique qu'on en faſſe, elle ne laiſſera pas d'être toujours eſtimée.

Il me ſemble que dans la Comédie des *Dehors trompeurs*, le caractère du Baron n'eſt point conforme à la nature. C'eſt un homme judicieux, poli, & fort aimable dans la Scène du premier acte avec la folle Comteſſe. Dans la ſuite de le piéce, c'eſt un homme dur, groſſier, brutal, ſoit avec Cleante ſa ſœur, ſoit avec Lucile ſa maîtreſſe. Eſt-ce pour lui donner un *dehors trompeur*, que l'Auteur lui a donné ce double caractère? Mais ceux, qui devant le monde déguiſent leur humeur, ſçavent encore mieux le contrefaire devant les perſonnes à qui ils ont intérêt de plaire. Pourquoi donc le Baron eſt-il ſi impoli à l'égard de Lucile? Reproche-t'on en termes formels à une maîtreſſe ſon peu d'eſprit? Mais d'ailleurs, comment eſt-il amoureux d'un objet dont l'eſprit lui paroit ſi mépriſable? Pour elle, qui contrefait la ſotte, il faut avouer que

ſon rôle eſt bien étonnant. Elle en agit ainſi, pour dégoûter de ſa recherche le Baron qu'elle n'aime point. Mais cet expédient eſt-il naturel & ſenſé? n'a-t'elle pas un pere, honnete homme, un pere qui ne prétend point la contraindre? Pourquoi affecter ce *dehors trompeur*? Du reſte, elle eſt trop ſottement ſotte.

La Comteſſe eſt d'une extravagance qui n'a point d'exemple dans le beau monde; ſon rôle eſt abſolument inutile dans la piéce. Celui de Celiante, ſœur du Baron, ne l'eſt pas moins. L'Auteur a voulu apparemment qu'elle autorisât la demeure de la jeune Lucile chez un jeune homme tel que le Baron: mais malgré cela l'indécence ſubſiſte. Le Marquis parle aſſez clairement au ſujet de ſa maîtreſſe, pour que le Baron ne doive pas prendre le change, comme il fait; le ſpectateur eſt choqué de voir un homme d'eſprit ſi peu intelligent en cette occaſion.

MELANIDE, *Comédie*,

par LA CHAUSSE'E.

TOUT ſpectacle ſérieux ne doit jamais porter le nom de Comédie. Cela poſé, je demande la permiſſion de critiquer le titre de la nouvelle piéce de M. de la Chauſſée, qu'il lui plait d'appeller Comédie. Selon moi, une piéce de ce genre, priſe à la rigueur, ne reſſemble pas plus à une Comédie proprement dite, qu'une Elégie à une Epigramme. Mais pourquoi n'employons-nous pas pour ces ſortes de piéces, qui ne ſont ni tragiques ni comiques, & qui ſont néanmoins théâtrales, un mot qui eſt dans notre langue, & que nous avons emprunté des Anciens. C'eſt le mot de *Drame*. Ajoûtons-y une Epithete qui détermine ce terme générique à une eſpece particuliere, nous qualifierons avec juſteſſe toutes ſortes de piéces de théâtre. Nous appellons *Drame heroïque*, ce que Corneille a appellé Comédie héroïque, & la *Melanide* de M. de la Chauſſée ſera intitulée: *Drame Romaneſque*, juſqu'à ce qu'il plaiſe au public d'adopter le mot nouveau, que j'oſe lui pré-

Tom. XXV. des Obſ. *pag.* 25.

ſenter : c'eſt celui de *Romanedie*. Il eſt aſſez analogue, & n'a rien qui doive bleſſer.

Comme le public veut bien ſe prêter aujourd'hui à la diſette des ſujets & des Auteurs, & que le Romaneſque traité avec art ne laiſſe pas de plaire ſur la Scène, ceſſons enfin de blâmer ce genre, qui, quoique bien au-deſſous du vrai comique, & bien plus aiſé à manier, ne laiſſe pas d'avoir ſes beautés, & d'être une ſource d'inſtruction & de plaiſir. La nouvelle piéce de M. de la Chauſſée eſt bien capable de réconcilier avec ce genre ceux qui lui ont été juſqu'ici le plus oppoſés. Elle a beaucoup plû ſur le théâtre, & ne laiſſe pas de plaire encore ſur le papier, malgré quelques négligences de ſtile.

Sans m'arrêter à quelques reproches qu'on a fait à l'œconomie de cette piéce, & qui en vérité me paroiſſent bien légers, il y faut moins conſidérer l'élégance de la verſification qui, dans les piéces de ce genre n'eſt point requiſe, que la juſteſſe des maximes, ou la vérité des ſentimens.

Les quatriéme & cinquiéme actes touchant & intereſſant infiniment, eſt-il étonnant que les trois premiers n'ayent

pas la même chaleur ? Il eſt des gens qui voudroient être ſaiſis & échauffés dès la premiere Scène, & qui ignorant l'art des protaſes & des épitaſes, ne font pas attention que le feu eſt d'autant plus vif dans les derniers actes d'une piéce, qu'il a été caché dans les premiers. Un grand feu s'allume-t'il tout à coup ? Je me défierai toujours de la ſuite d'une piéce, dont le commencement pique & charme les ſpectateurs. Une piéce telle que celle-ci vaut cent diſcours moraux. Enfin la derniere Scène, où le Marquis reconnoit Melanide pour ſon époux, & qui fait le dénouement de la piéce, eſt une Scène de vérité, de vertu, & de ſentiment. C'eſt le triomphe de *Melanide*, & de l'heureux génie qui a imaginé & conduit un ſujet auſſi intéreſſant. C'eſt à mon gré ſon plus bel Ouvrage dramatique.

LES TROIS RIVAUX, *Comédie.*

LE ſuccès de cette piéce n'a pas répondu aux idées des Comédiens ; ce qui n'a pas empêché l'Auteur, homme de beaucoup d'eſprit, qui garde *l'incognito* ſans être inconnu, de la confier à la preſſe : non qu'il en appelle du

T. XXXII. des Obſ. *pag.* 97.

ſpectateur au lecteur, & du parterre au cabinet; mais parce qu'il eſt perſuadé avec raiſon qu'il y a au moins dans ſa piéce des Scènes dignes des ſuffrages du public, comme il l'inſinue modeſtement dans une petite préface, également ingénieuſe & ingénue. Les Comédies de ce genre ſérieux ne peuvent ſe ſoutenir que par l'intérêt, & il n'y en a peut-être pas aſſez dans celle-ci. D'ailleurs l'œconomie des Scènes n'eſt pas toujours obſervée, & s'il falloit la critiquer dans les formes, il y auroit bien des remarques à faire ſur la maniere dont le ſujet eſt conduit. Mais malgré ces défauts, la piéce fait honneur à celui qui en eſt le pere, à cauſe de pluſieurs Scènes fort belles. J'avoue que je ne conçois pas deux choſes, par rapport à cette piéce; la premiere, comment le public a ſi fort dedaigné cette Comédie, écrite avec beaucoup d'eſprit, & d'un ſtile naturel, & où il y a quelque comique agréable, joint à ce qu'on peut imaginer de plus touchant. La ſeconde eſt que les Comédiens ayent ſi bien jugé en recevant cette piéce, & en fondant ſur elle d'agréables eſpérances. Cependant ils ont été malheureuſement trompés dans leur judicieuſe attente. Je connois pluſieurs

personnes de goût, qui estiment assez la piéce, & j'ose me mettre de ce nombre. Cependant il y régne une certaine froideur, soit dans le plan, soit dans la conduite, soit dans le dialogue, soit au dénouement, qui diminue un peu ma surprise par rapport au destin de cette infortunée Comédie. Le froid est ce qu'il y a de moins toleré au théâtre, & ce que l'impitoyable parterre ne pardonne jamais.

LES AYEUX CHIMERIQUES, *par* ROUSSEAU.

QUOIQUE la Comédie des *Ayeux chimériques* ne soit pas excellente, elle renferme néanmoins plusieurs morceaux dignes d'estime, avec une grande justesse de caractère, de dialogue & de conduite. Le ridicule de la Comtesse de Critognac est un peu hyperbolique ; le rôle du généalogiste *Galbanum* est ennuyeux : mais un Généalogiste pouvoit-il avoir un autre caractère? Tom. I. des Jug. *pag.* 49.

COMEDIES

EN TROIS ACTES.

LE PRINCE DE NOISI, *Comédie*,

par d'AYGUEBERE.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 44.

LA conſtruction de cette piéce a étonné avec raiſon tous ceux qui connoiſſent l'Auteur, & qui ſe ſont ſouvenu du mérite & du ſuccès des *Trois Spectacles*, ou plutôt de la Comédie de *l'Avare amoureux*. Il y a des piéces qui, quoique peu goûtées, ne laiſſent pas de faire honneur à leur Auteur par les traits de génie & d'eſprit qu'on y remarque. Il ſemble qu'on peut facilement ſe conſoler de ces ſortes de chutes. Mais quand on tombe tout à fait, ſans être au moins ſoutenu de quelques ſuffrages par rapport à des endroits qui le méritent, c'eſt alors que je conçois qu'un Auteur eſt bien humilié. Le Prince de Noiſi peut néan-

moins se consoler avec plusieurs autres ridicules compagnons de sa fortune.

ALCIBIADE, *Comédies*,

par POISSON.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 230.

IL y a dans cette Piéce plusieurs traits d'esprit, qui l'ont fait gouter. Il faut avouer néanmoins que l'Auteur a fait de son Alcibiade un Petit-Maître, de Socrate un ennuyeux pédant, de la jeune Ecolière de Socrate une innocente qui n'a rien appris de bon à cette école, & de la Femme Astrologue, chargée par Socrate même de la conduite de son Ecolière, une Femme très impertinente & très-folle. D'ailleurs, il manque à la Piéce deux choses, la conduite & la vraisemblance. Le Parterre en a donné la dispense pour cette fois, en faveur de plusieurs Vers qui lui ont plû.

LA MERE CONFIDENTE, *Comédie*,

par M. de MARIVAUX,

Tom. II. des Obs. *pag.* 21.

CETTE Comédie représentée avec succès sur le Théâtre Italien, peut être mise avec justice au rang des bons Ouvrages de cet ingénieux Auteur, &

en parallele avec *La Surprise de l'Amour* & *la Double Inconstance.* Tous les Personnages de cette Piéce, si l'on en excepte Ergaste, ont tous de l'esprit jusqu'au superflu, & se ressentent de la surabondance de l'Auteur, à qui l'on peut appliquer en ce sens, ce Vers de Térence :

Plenus sum rimarum, hac & illac perfluo.

LES ADIEUX DE MARS, *Comédie*,

par M. LE FRANC.

Tom. II. des Obs. pag. 138.

IL suffiroit de dire que *les Adieux de Mars*, sont de l'Auteur de la Tragédie de *Didon*, pour en donner une idée avantageuse. Ce n'est point proprement une Comédie, c'est une piéce d'esprit, agréablement dialoguée, partagée en Scènes différentes qui se rapportent au même objet, & qui sans nœud, sans dénouement, ne laissent pas de faire un tout qui plait. C'est une bagatelle bien versifiée, qui rassemble le gracieux & le délicat, le sublime même, avec quelques traits de critique.

LES AMOURS ANONYMES,
Comédie,

par M. de BOISSY.

CETTE Comédie a eu un foible succès sur le Théâtre des Italiens. Il y a cependant quelques Vers assez heureux. Toute cette Piéce composée de Scenes assez mal assemblées, seroit peu supportable sans le role de Damis. Cependant il faut convenir qu'il ne ressemble à rien : sa fatuité est si bisarre & si peu vraisemblable, qu'elle ne peut servir à corriger personne. Tom. IV. des Obs. *pag.* 67.

LES FE'ES,
Comédie,

par PROCOPE.

CETTE Piéce m'a plu encore davantage à la lecture qu'à la représentation ; malgré la supposition extraordinaire sur laquelle elle roule, & malgré la bisarrerie de certains prétendus agrémens, elle n'a pas laissé de se soutenir assez long-tems sur le Théâtre Italien. C'est que l'Ouvrage est très-ingénieux & fort bien écrit. Il a fallu bien de l'art, pour mettre en action un Conte de Fées, Tom. VI. des Obs. *pag.* 243.

ſans heurter la premiere regle du Théâtre, qui eſt l'obſervation de la vraiſemblance, & l'imitation des mœurs. Au reſte, la principale raiſon, ſelon moi, qui fait que cette Pièce plaît encore davantage lorſqu'on la lit, qu'elle n'a plû lorſqu'on l'a vû repréſentée, c'eſt que le Dialogue n'eſt que médiocrement convenable à la Scene, & que le fond de la Piéce eſt plus romanetque que théatral.

COMEDIES NOUVELLES, *par M.* DESTOUCHES.

Tom. VI. des Obſ. *pag.* 126.

LA verſification du *Diſſipateur* eſt aiſée, & d'une élégance propre du Brodequin, comme dans toutes les autres Comédies en Vers du même Auteur.

Il y a un vrai comique & bien de l'eſprit dans la Comédie de l'*Envieux*. C'eſt une piéce auſſi littéraire que morale, également propre à corriger le goût du Public, & les mœurs des gens de Lettres.

Le *Tambour nocturne*, eſt une Comédie Angloiſe du célébre Addiſſon, miſe par M. Deſtouches dans le goût François. Le fond de cette Pièce eſt peu de choſe; cependant il eſt rendu fécond, conduit avec génie, & ſemé d'agrémens.

LA FILLE ARBITRE, Comédie,

par ROMAGNESI & LAFFICHARD.

CETTE Comédie représentée avec succès sur le Théâtre Italien, m'a paru bien conduite & bien écrite. Les Scenes d'Arlequin & de Midelette sont legères & enjouées, & il y en a une qui renferme une moralité aussi solide qu'agréable : mais elle pourroit entrer dans toute sorte de Comédie. En général tous les caractères sont bien soutenus, & la situation des principaux Acteurs fait naître naturellement des sentimens, qui ne sont ni étrangers au sujet, ni amenés de force, comme dans plusieurs Comédies modernes. Le sujet intéressant par lui-même occasionne des Scenes vives ; & le dénouement suspendu & caché avec art, est un des plus heureux que j'aye vu sur le Théâtre. Si l'amour si brusque, si précipité, si violent de Sterlin paroît un défaut, ce défaut peut, ce me semble, être excusé. Au reste l'épisode de Me. Barneton, beau & noble en lui-même, partage trop l'intérêt principal, ce qui est un vrai défaut. Il fait languir la Piéce en quelques endroits, & indispose d'ailleurs

Tom. VIII. des Obs. pag. 78.

contre Sterlin, que ce procédé rend odieux, & qui pourtant eſt heureux à la fin. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt une bonne Piéce à mon gré, & bien qu'elle ſoit médiocrement plaiſante, elle eſt néanmoins dans le genre du vrai Comique. Il n'y a ni ſituations romaneſques, ni tranſports tragiques, ni plaintes élégiaques, ni moralités ennuyeuſes : c'eſt une Comédie,

*L A * * * .*
Comédie,

par M. de BOISSY.

Tom. XI. des Obſ. *pag.* 3.

IL y a de l'eſprit dans cette piece ſans titre, qu'on auroit pu néanmoins intituler *la Maîtreſſe bien ſervie.* Elle a été goûtée avec raiſon ſur le Théâtre de la Comédie Italienne. Cependant j'y trouve encore une grande quantité de ces lieux communs, deſtinés à faire le ſuccès des piéces modernes, & dignes du ſuffrage intéreſſant du plus grand nombre des Spectateurs, auprès deſquels ces beautés générales & déplacées l'emportent ſouvent ſur les traits les plus

judicieux & les plus fins. De plus la piéce, quoique écrite avec esprit, offre bien des négligences dans le langage. Rien de plus hardi que l'idée bizarre qui forme le plan de cette piéce. Tout y est contraire à l'usage & à la vraisemblance. Pour supporter un si long & si extraordinaire travertissement, il a fallu de la part du Spectateur une bien extraordinaire indulgence. Cependant cette supposition singuliere, à laquelle l'esprit qui regne dans la piéce, a forcé en quelque sorte le Public de se prêter, n'est point absolument blâmable, puisqu'elle a fait naître deux ou trois scenes très-agréables, & qu'enfin cette Comédie, telle qu'elle est, a eu sur le Théâtre une espéce de succès qu'elle méritoit.

LA GOUVERNANTE, Comédie.

par AVISSE.

CETTE Comédie a eu du succès sur le Théâtre Italien. L'impression ne lui a rien fait perdre de l'estime du Public. Il y a dans cette Piéce de l'intrigue, de

Tome XIII. des Obs. *pag.* 89.

la conduite, & des ſituations vraiment comiques, & le ſtyle eſt aſſorti au genre. Elle eſt heureuſement imaginée & judicieuſement conduite. Il y a peu de traits ſaillans, peu de ſatyre des mœurs, peu de ces endroits dont on peut orner ſa mémoire. Malgré cela c'eſt à mon gré une bonne Piéce.

ACHILLE A SCYROS, Comédie,

par GUYOT DE MERVILLE.

Tom. XV. des Obſ. pag. 67.

LEs Connoiſſeurs trouvent dans cette Piéce beaucoup de génie & d'eſprit, des ſituations bien imaginées, du jeu de théâtre, un tragique intéreſſant joint à un comique décent, & en général une aſſez belle verſification.

M. de Merville rend compte, dans une ſçavante & judicieuſe Préface, de la nature de ce Poëme, qui tient un milieu entre la tragédie & la comédie, c'eſt-à-dire, qui eſt dans le genre tragi-comique.

LES EPOUX

LES EPOUX REUNIS,
Comédie,

par le même.

CETTE Comédie ayant été jouée pendant le voyage de Fontainebleau, n'a pas dû avoir sur le théâtre le même succès qu'elle auroit eu étant jouée dans un autre tems. En lisant une Piéce si bien écrite & si bien conduite, & où il y a mille agrémens, on regrette le malheur arrivé tant de fois à d'excellens Ouvrages. Tandis que des piéces très-médiocres ont dû leur succès éclatant aux prestiges de la représentation : d'autres, bien que très-belles, se voyent immolées à un parterre peu attentif, dont la plus grande partie est composée de gens qui ne sont frappés que par le talent de l'Acteur ou par des traits éblouissans, & pour qui tout le mérite d'un Ouvrage n'est rien, s'il n'est appuyé de celui de la déclamation. Heureusement la Presse redresse quelquefois les torts du parterre, autant que les premiers préjugés, semés dans le public, peuvent être réformés. L'impression a procuré à la Comédie de M. de Merville une partie des louanges qu'elle mérite. Toutes

Tom. XV. des Obs. *pag.* 79.

les ſcenes ſont extrêmement variées ; & il y a une gradation d'intérêt bien ménagée, d'où naît le plaiſir de la ſurpriſe, qui ne ſçauroit être étouffé parce que le dénouement a été prévu d'une maniere incertaine & vague. Enfin cette Piéce eſt dans le goût de la bonne Comédie.

L'ART ET LA NATURE,

Comédie.

Là même *pag.* 306. C'Est ici un Ouvrage où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'eſprit. La premiere ſcene ſurtout eſt ingénieuſe & de bon goût.

LES MUSES,

Piéce dramatique,

par M. de MORAND.

Tom. XVII. des Obſ. *pag.* 318. CEtte Piéce eſt diviſée en quatre parties, dont le prologue eſt la premiére. L'idée de ce prologue eſt heureuſe. La ſeconde partie de cet Ouvrage eſt une Tragédie en un acte, dont le titre eſt, *Phanazar*. Il y a certainement de beaux ſentimens dans cette Piéce tragi-

que ; mais comme l'action eſt trop précipitée, les paſſions ne ſont pas aſſez développées, ce qui les rends moins vives : d'ailleurs les événemens, à force d'être preſſés, ne font pas une impreſſion aſſez profonde. La troiſiéme partie eſt une paſtorale, intitulée *Agathine*, où il y a des ſentimens délicats, & pluſieurs traits agréables. M. de Morand a tâché de rendre la Piéce Théatrale, en y jettant de l'intérêt, & en rapportant à une action principale tout ce qui s'y paſſe & tout ce qu'on y dit. Il faut avouer qu'il n'a rien oublié pour rendre cette Paſtorale ſuſceptible de la vivacité du jeu comique. Mais comme ce genre d'ouvrage eſt principalement deſtiné à des paſſions tendres & languiſſantes, l'art du Poëte n'a pas eu ſur le Théâtre le ſuccès qu'il avoit pu eſpérer. En revanche cette Piéce écrite d'une maniere naturelle & délicate, ſe fait lire avec plaiſir. Enfin la quatriéme partie eſt un Ballet pantomime, intitulée *Orphée*, qui a été inventé & deſſiné par M. Riccobonile fils, & qui a beaucoup réuſſi.

LE VALET EMBARASSE', *Comédie* ;

par M. AVISSE.

T. XXXI. des Obſ. *pag.* 49.

CETTE Piéce qui a été joüée avec beaucoup de ſuccès, fait autant de plaiſir à la lecture, qu'elle en a fait à la répréſentation. Caractères ſoutenus & contraſtés, Scenes filées avec art, traits naturels, & ſurtout verſification coupée, préciſe & pleine de ſel : point de ces vaines tirades pompeuſement arrondies, qui en courant après un inſenſé *brou ha ha*, réfroidiſſent l'attention ſur le fond du ſujet, & empêchent d'en juger ſainement : point de ces expreſſions détournées, qui n'ont de piquant que la ſingularité de leur aſſociation : point de ces rôles poſtiches de Païſans, qui jouent ſur les mots, pour égayer ridiculement & contre la nature un tiſſu de Scenes métaphyſiques. Ici tout eſt vrai & naturel : chaque perſonnage ne penſe que ce qu'il doit penſer, & ne s'exprime que comme il le doit. Le ſtile eſt varié, ſelon la condition & le caractére de celui qui parle. Il y a par tout de l'eſprit, mais de cet eſprit naturel qui échape à de M. Greſſet. Que cette Piéce eſt, ſe-

ceux qui n'aiment que l'esprit après lequel un Auteur a couru.

SIDNEY,
Comédie.

de M. GRESSET.

Tome IX. des Jug. *pag.* 138 & 186.

IL s'agit ici d'un Seigneur Anglois retiré dans une solitude, où dégouté de la vie, il prend la résolution de s'en délivrer. Qui croiroit que cela pût jamais devenir le sujet d'une Comédie? M. Gresset en a conçu le dessein, & l'a exécuté avec le plus grand bonheur. Il a rempli son Ouvrage des plus belles pensées & des plus beaux Vers, par rapport au suicide, & a sçu tempérer fort naturellement le lugubre de la Piéce, par des dialogues agréables entre le Seigneur chagrin, & son Valet de chambre gai, content & judicieux. Enfin j'ai lu peu de Piéces avec autant de satisfaction. Le stile en est ingénieux, & on ne peut rien reprocher au plan ni à la conduite. Je ne crains pas même d'avancer que l'Ouvrage m'a semblé admirable; en sorte que je crois que quelque succès qu'il ait eu au Théâtre, il a été au dessous de son mérite, & qu'on peut l'appeller le chef-d'œuvre

lon moi, admirable pour les mœurs ! Que j'en aime les leçons, & la ſageſſe ſublime qui y régne !

Quelque bien repréſentées que ſoient ces ſortes de Pieces, elles brillent toujours plus ſur le papier que ſur le Théâtre. Telle eſt la Comédie du Miſantrope. D'ailleurs le principal perſonnage de celle-ci n'offre rien que de triſte & de noir : il excite la pitié & l'horreur comme un perſonnage de Tragédie. Un homme déſeſpéré qui veut ſe défaire, peut-il jamais réjouir le Spectateur ? Cependant on prend part à ſa douleur : on s'intéreſſe à ſon ſort, d'autant plus que c'eſt un homme ferme & éloquent. C'eſt donc par l'intérêt, par les penſées, & par la belle verſification que cette Piéce attache & plaît infiniment à la lecture. Dans le fond, j'aurois mieux aimé que M. Greſſet eut réſervé toutes les beautés qui éclatent dans cette Piéce, pour en orner une Tragédie, où un Héros malheureux auroit formé la réſolution de ſe ſouſtraire aux perſécutions de la fortune, en ſe délivrant de la vie. Toutes les grandes idées, tous les dialogues ſublimes de M. Greſſet pourroient entrer, par exemple, dans une Trage-

die, dont Caton d'Utique ſeroit le ſujet.

LE SAGE ETOURDI, Comédie,

par M. de BOISSY.

QUOIQUE cette Comédie ne repréſente guéres les mœurs communes, elle ne laiſſe pas de plaire beaucoup, même à la lecture. C'eſt un perſonnage ſingulier & rare, que le jeune Léandre, & qui par cette raiſon en eſt plus comique. Du reſte, il n'eſt point du tout hors de la nature de voir un jeune fou avoir certains principes de ſageſſe & de raiſon, auſquels il ſoit fortement attaché au milieu de ſes extravagances. Il n'y a que les caractères inouis & moralement impoſſibles, qui ſoient proſcrits de la Scene, parce qu'ils heurtent la vraiſemblance qui en eſt l'ame & l'eſſence. Le canevas de cette Piéce eſt une petite toile des plus légéres: mais de quelle riche & charmante broderie l'Auteur a ſçu la couvrir! Tout le monde convient que perſonne ne dialogue au Théâtre comme lui; que ſa verſification eſt originale en ce genre, comme celle de la Fon- Tom. X. des Jug. *pag.* 3.

taine pour la façon de conter. Quiconque a pu rencontrer un bon plan, ne peut mieux faire, pour l'éxécuter heureuſement que de lire & relire le Théâtre de M. de Boiſſy : vrai moyen de ſe former pour le brodequin. La Piéce dont il s'agit a été bien reçue des Spectateurs ; mais quand même elle n'auroit pas eu le ſuccès qu'elle mérite, je n'en ſerois pas moins le partiſan.

COMEDIES
EN UN ACTE.

LE TRIOMPHE DE L'INTERET,
Comédie,

Par MM. du CASTRE D'AUVIGNY, *& de* BOISSY.

CETTE Comédie eſt un nouveau Triomphe, & un Triomphe d'intérêt pour la Comédie Italienne; cette Piéce a eu un très-grand ſuccès, parce que c'eſt une eſpèce de Vaudeville, & qu'elle eſt agréablement verſifiée, & ſemée de pluſieurs traits d'eſprit. Les Scenes du Juif banqueroutier & du Traître qui veut ſupplanter ſon Bienfaiteur, ſont très belles en elles-mêmes, & auroient pu plaire dans une autre Piéce; les Scenes lyriques ſont ſi vives & ſi brillantes, que ces deux Scenes ſérieuſes ont paru froides à cô-

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 45. *&* 127. Tome II. *pag.* 266.

té d'elles, ce qui a obligé, dit-on, les Comédiens à les retrancher, pour se conformer au goût du Parterre. Malgré le succès de cette Piéce, on ne peut pas dire que ce soit un bon Ouvrage, ni qu'elle soit digne d'un célébre Auteur. La Scene de Phédre & d'Hyppolite, qui a été ajoutée dans l'Edition, ne méritoit point d'être imprimée. C'est, selon moi, une très fade plaisanterie.

Cette Piéce péche essentiellement contre les régles fondamentales de la Comédie; puisque c'est le triomphe du vice depuis le commencement jusqu'à la fin. Tout y est tourné d'une maniére à rendre ridicule les gens intéressés, & la victoire même que l'intérêt remporte sur l'honneur, n'est qu'une simple représentation de ce qui arrive tous les jours, afin de nous faire sentir que nous n'avons pas de honte de sacrifier tout à l'intérêt. Mais cela ne suffit point; il falloit que le vice fût puni, & que l'honneur triomphât enfin de l'intérêt, & cela étoit d'autant plus néceſſaire, que toutes les Scenes de la Piéce n'offrent que des personnages très vicieux, & qu'il est fâcheux qu'après avoir vû pendant le cours de la

Piéce les fripons proſperer, on voit encore à la fin l'honneur ſuccomber, & être victime de l'intérêt.

LE JE-NE-SC AI-QUOI, *Comédie,*

par M. de BOISSY.

QUOIQUE cette Piéce attire des Spectateurs, je vous avoue que je n'y trouve ni génie, ni ſel attique. Quelques traits ſinguliers & ingénieux en apparence & quelques vers bien trouvés, la font pourtant réuſſir. Mais nul deſſein, nulle ſuite : le dénouement ſur tout eſt pitoyable. Ce n'eſt qu'une farce aſſez bien écrite ; ce qui ſuffit pour amuſer agréablement notre beau monde. Nouvel. du Parn. Tom. III. *pag.* 70.

LA REUNION DES AMOURS, *Comédie héroïque,*

par M. de MARIVAUX.

CE ſont des Dialogues pleins de fineſſe, qui expriment le goût de l'Auteur. En général, il y a beaucoup d'eſprit dans cet Ouvrage, mais de cet eſprit, qui, pour me ſervir de l'expreſſion de l'Auteur, n'eſt pas trop bon Nouvel. du Parn. Tome IV. *pag.* 48.

à être dit sur le Théâtre, & est peut-être meilleur à *lire*. Il y a d'ailleurs un peu de libertinage dans le rôle de Cupidon, & de la fadeur dans celui du pur Amour.

LES ENNUIS DU CARNAVAL, Comédie,

par ROMAGNESI *&* RICCOBONI.

C'EST la critique des Piéces représentées à Paris dans le dernier Carnaval; on y témoigne beaucoup de mépris pour *le Songe d'Epiménide*, pour le *Sabinus*, & pour d'autres Piéces de ce mérite. Le *Sabinus* a néanmoins trouvé quelques approbateurs. On y critique aussi *le Prejugé à la mode*, & la critique est agréable & assez juste: on y rend justice à la *Didon* & à la *Pupille*, dont on parle avec respect.

Tom. I. des Obs. pag. 33.

LE MARIAGE fait par Lettre de Change, Comédie,

par M. POISSON.

CETTE Comédie représentée avec quelques succès par les Comédiens François, mérite des éloges. la Piéce est estimable, sur-tout pour la clarté de l'intrigue, & pour la justesse du dénouement. Elle est assez bien écrite, mais elle manque de chaleur. Tom. III. des Obs. pag. 23.

LE RETOUR DE MARS, Comédie,

par M. de la NOUE.

QUELQUE prévenu que je sois contre les Comédies sans nœuds, composées de Scenes détachées, où des personnages moraux, libres dans leur entrée comme dans leur sortie, débitent sur le Théâtre des pensées métaphysiques ou satyriques, à la faveur d'une fiction souvent assez insipide, il faut néanmoins faire des exceptions, & avouer qu'il y a dans ce genre des Piéces excellentes qui, quoiqu'elles ne soient que des Dialogues, Tom. IV. des Obs. pag. 73.

valent de vraies Comédies. Telles ſont le *Momus fabuliſte* de M. Fuzelier, le *Triomphe de l'Intérêt*, qui eſt de pluſieurs Auteurs, & en dernier lieu le *Retour de Mars*. Cette Piéce a été jouée avec beaucoup de ſuccès par les Comédiens Italiens. Je n'ai rien vu en ce genre de plus fin, de plus léger & de plus penſé; à quelques négligences près, qui regardent le langage & la rime, on peut dire que c'eſt un chef d'œuvre d'eſprit. Si l'Auteur, dont le rare talent a été ignoré juſqu'ici, avoit jugé à propos de garder l'*incognito*, & de prendre ſur cela toutes les précautions néceſſaires, il eſt certain qu'on n'auroit pas manqué de donner cet Ouvrage à quelque Auteur célèbre. Une allégorie ſoutenue avec art, & conduite avec jugement, a fourni à l'Auteur les traits les plus ingénieux & les plus agréables; c'eſt du ſel par tout. Enfin on peut dire que ce petit Ouvrage eſt ſi accompli, qu'il eſt capable de décourager tous ceux qui voudront courir la même carriére.

LES MASCARADES AMOUREUSES
Comédie,

par GUYOT DE MERVILLE.

CETTE Comédie repréſentée au Théâtre Italien, a été reçue favorablement du Public. Comme elle eſt bien écrite, on attend avec impatience qu'elle ſoit imprimée. Je trouve que c'eſt la premiere Piéce dans le goût de Moliére, qui ait paru ſur le Théâtre Italien. Elle eſt bien conduite; je voudrois cependant que Dorimon ne fût point le pere, mais ſeulement l'ami de Clitandre. Tom. VI. des Obſ. pag. 65.

La lecture de cette Comédie, jouée avec ſuccès ſur le Théâtre Italien, juſtifie le jugement avantageux que le Public en a porté d'après les repréſentations. J'en ai trouvé l'intrigue ſimple & ingénieuſe, les caracteres vrais & ſoutenus, les ſentimens bien placés, & ſur le ton de la bonne Comédie. En un mot, la raiſon en a dirigé l'ordonnance, & l'amour y eſt peint de ſon coloris naturel, & ſans ce fard dont certains beaux eſprits modernes ont coutume de le parer. C'eſt à ces vraies &

ſolides beautés que cette Piéce a été redevable de ſon ſuccés.

LE LEGS,
Comédie,

par M. de MARIVAUX.

Tom. VII. des Obſ. *pag.* 165,

CETTE Piéce regorge d'eſprit. Il faut convenir qu'elle eſt agréablement écrite, & que le Dialogue y eſt animé ; mais l'Ouvrage en général peut s'appeller *ventus textilis*. La délicateſſe, ou plutôt la ſubtilité métaphyſique des Ecrits du même Auteur, mérite plus ou moins l'application de cette ingénieuſe expreſſion de Petrone. Les deux principaux perſonnages ſont le Marquis & la Comteſſe, amoureux l'un de l'autre. Le Marquis eſt un homme très ſingulier dans ſa conduite, plus ſot que ſimple, plus nigaud que timide ; & on lui donne en même tems beaucoup de fineſſe d'eſprit, avec des réparties fort délicates. Mais M. de Marivaux pourroit-il mettre ſur la Scene une bête, ſans lui donner de l'eſprit ? Pour la Comteſſe, c'eſt une ſublime précieuſe, de la plus haute & de la plus délicate impertinence. La dixiéme Scene, où ces deux rares perſonnes ont

enſemble un entretien tendrement épigrammatique, eſt en vérité auſſi ſpirituelle que fade & ennuyeuſe. Au reſte, tout le canevas de la Piéce eſt, pour ainſi dire, tracé ſur une belle toile d'araignée. Pourquoi toutes ces feintes, toutes ces minauderies de la Comteſſe, ſi elle aime réellement le Marquis? & ce Marquis ſi fin & ſi ruſé par rapport à Hortence, pourquoi eſt-il ſi ſtupide par rapport à la Comteſſe qu'il adore, & dont l'amour lui eſt ſi nettement ſignifié par la Comteſſe même? Pour la conſtruction de cette Piéce, il a fallu ſuppoſer l'impoſſible, & forger des caractères métaphyſiquement comiques.

LES CARACTERES DE THALIE, Comédie,

par FAGAN.

Les Caracteres de Thalie, qui forment trois Comédies différentes, repréſentées avec beaucoup d'applaudiſſement ſur le Théâtre de la Comédie Françoiſe, ne doivent pas moins plaire, ce me ſemble, aux Lecteurs, qu'elles ont plu généralement aux Spectateurs. Des Piéces ſi bien

Tome X. des Obſ. pag. 145.

écrites gagnent toujours à la lecture ; quelque parfait qu'ait été le jeu des Acteurs. C'eſt d'abord une Comédie de caractére, enſuite une Comédie d'intrigue, puis une Comédie de Scenes détachées ; le tout précédé d'un Prologue, & ſuivi d'un Divertiſſement.

La Comédie de Caractere a été deſtinée à peindre un homme *inquiet*. Toutes les Scenes ſont vives & ingénieuſes. Les coups de pinceau ſe ſuccédent rapidément ; il n'y a pas un trait qui ne ſerve au portrait qu'on a voulu crayonner. C'eſt dans un ſens le *Heautontimorumenos*, ou *l'Ennemi de ſoi-même* de Térence : mais *Timante* eſt plus frappant, plus comique que Menédeme. Quelques perſonnes ont trouvé le caractére outré ; mais elles n'ont pas fait réflexion que l'hyperbole de caractere eſt eſſentielle aux repréſentations du ridicule ſur le Théâtre, & que ſi une peinture n'y eſt pas chargée, elle paroit foible, & ne fait qu'une légére impreſſion ſur le Spectateur. On ne peut nier que la Comédie dont il s'agit, ne ſoit très ingénieuſe, & en pluſieurs endroits vraiment comique. Timante qui tombe en foibleſſe lorſ-

que Lucile lui dit qu'elle l'aime, forme sur-tout une Scene excellente, sans parler de plusieurs autres. J'avoue que la Piéce a un dénouement inattendu, & peu conforme à la vraisemblance. Un caractére tel que celui de l'Inquiet devoit, pour m'exprimer ainsi, rendre davantage. Il n'y a pas eu assez d'art du côté de l'Auteur, dans la conduite de cette Piéce.

La seconde Comédie intitulée l'*Etourderie*, (titre trop général, par conséquent défectueux, à la place duquel j'aurois mieux aimé *le Qui pro quo d'Amour*) est une petite Comédie parfaite, & qui paroit destince à reparoitre dans la suite sur le Théâtre. Elle est digne des applaudissemens unanimes qu'elle a eus, & c'est avec raison qu'on l'a estimée la meilleure des trois Piéces. J'ose ajouter que c'est une des meilleures Comédies qui ayent paru depuis Moliére.

La troisiéme Piéce a pour titre *les Originaux*, titre encore général. Cette Comédie renferme d'excellens traits de morale, ingénieusement accommodés au Théâtre, & exposés tantôt avec une sérieuse & aimable élégance, tantôt avec des agrémens satyriques, qui

ont fait écouter la Piéce avec beaucoup de plaisir. Pour réussir dans ces sortes de Scenes épisodiques, il faut bien de l'esprit & bien du génie par rapport au détail du Dialogue : ce sont pour ainsi dire, des parties sans tout. Cependant il est mieux que ce soient des lignes, qui aboutissent à un centre commun. Les Scenes, qui ont fait plus de plaisir dans cette derniere Piéce, sont celles du Sénéchal ignorant & du Baron débauché.

L'ECOLE DU TEMS, Comédie,

par M. PESSELIER.

T. XIV. des Obs. *pag.* 311.

CE petit Ouvrage a été applaudi universellement pour la justesse des pensées, pour la légéreté du stile, & pour les agrémens de la versification. Le succès de la Piéce a été encore augmenté par le Divertissement, bien imaginé & parfaitement exécuté.

Cette Comédie épisodique est une des plus jolies Piéces en ce genre. Je suis fâché que les différentes Scenes qui la composent, ne forment pas une unité de dessein, & n'aboutissent pas à une conclusion qui ait quelque air de dé-

nouement. C'eſt cependant ce qu'il eſt à propos d'obſerver toujours dans ces ſortes de Comédies, dont le *Momus fabuliſte*, le *Procureur arbitre*, & le *Triomphe de l'Intérêt* ſont les meilleurs modéles.

Quoiqu'il en ſoit, cette petite Piéce en un acte & en Vers, a fort bien réuſſi ſur le Théâtre Italien, & elle ſe fait lire avec plaiſir. Le Prologue modeſte, dont une Fable fait le ſujet, prévient favorablement. Cependant il eſt à ſouhaiter que l'Auteur apprenne à faire des Vers un peu plus difficilement, comme Racine l'apprit autrefois de Deſpréaux. Il a la fécondité des idées & la facilité de l'expreſſion, le jugement, le diſcernement, le goût; il ne lui manque que d'être un peu ſévére pour lui-même.

ESOPE AU PARNASSE, *Comédie*,

par M. PESSELIER.

CE ſont des ſcenes détachées, genre qui ne réuſſit qu'à force d'eſprit, & auquel on ne donne le nom de Comédie, que parce que ce ſont des dialogues débités par des

Tom. XX. des Obſ. *pag.* 77.

Comédiens. Celles-ci ont beaucoup plû en général par l'agrément des penſées & du ſtile : mais la ſcene de Cidaliſe & d'Eſope l'a emporté ſur toutes les autres. On peut dire que l'Auteur excelle dans la maniére dont il tourne une fable. Celles qu'Eſope débite dans cette piéce, ſont pour le fond dignes de ce Pere de l'apologue, & quant au ſtile, preſque dignes de Phedre & de la Fontaine. Le jargon, l'affectation puérile, le froid badinage, ſont des beautés inconnues à l'Auteur.

Je ne dois pas diſſimuler que le public a trouvé quelques ſcenes tiedes, & qu'il y a en quelques endroits de la lâcheté, & de la longueur dans le ſtile. Comme les ridicules de la littérature ne ſont ni aſſez généraux, ni aſſez frappans pour convenir au théâtre, & que pour cette raiſon ils y réuſſiſſent aſſez rarement, le ſuccès de *l'Eſope au Parnaſſe* en eſt plus glorieux pour l'Auteur, qui en eſt uniquement redevable à la délicateſſe avec laquelle il a traité ſon ſujet. Mais un autre genre de délicateſſe a peut-être empêché que ce ſuccès ne fût plus grand. M. Peſſelier ne

s'eſt permis même indirectement, aucun trait ſatyrique contre ſes confreres du Parnaſſe, du moins qui fût ſuſceptible d'application particuliere. Si l'on en a fait quelques unes, on ſçait que le public ſe plait quelquefois à prêter ſes idées à un Auteur, & à mettre ſa malignité ſur ſon compte.

L'ECOLE DU MONDE, Comédie.

L'AUTEUR a cru que ce qui n'avoit pu être goûté au théâtre, pourroit plaire ſur le papier : enſorte qu'il arriveroit ici une choſe aſſez rare, qui eſt que l'art des Acteurs auroit nui à l'Ouvrage qui, ſans ce ſecours, ſi avantageux à la plupart des Piéces, ſe ſoutiendroit par lui-même à la lecture. Il eſt vrai que le changement fait au titre de la Piece, qui n'eſt plus intitulée *comédie* mais *dialogue*, dénature en quelque ſorte l'écrit. Car un dialogue peut admettre pour interlocuteurs des êtres métaphiſiques & moraux. C'eſt partout une fort bonne morale, & on ſent que l'Auteur, homme d'eſprit & du monde, en poſſede la ſcience. Une autre comédie de lui, intitulée le *Retour de l'Om-*

Tom. XXI des Obſ. *pag.* 254.

bre de Moliere, fait voir qu'il ne présume pas de son talent. Il s'y raille lui-même de bonne grace, & se mocque avec raison des personnages métaphysiques de *Ecole du Monde*, Mesdames *l'apparence*, *l'inclination*, *l'inégalité*, personnages neufs sur la scene, & qui ne sont pas faits pour elle.

LE SYLPHE, *Comédie*,

par M. de SAINTFOIX.

T. XXXI. des Obs. *pag.* 311.

L'AUTEUR après avoir placé dans sa Comédie de l'*Oracle* ce qu'il y a de plus vif dans les sentimens du cœur, il semble qu'il se soit proposé d'exprimer dans son nouvel ouvrage tout ce qu'il y a de plus délicat dans les rafinemens de l'esprit. Cet Ouvrage a été reçû avec un applaudissement général. Si l'on avoit oublié l'*Oracle*, on diroit que jamais aucune piece de ce genre n'a fait tant de plaisir.

L'APPARENCE

L'APPARENCE TROMPEUSE, Comédie,

par M. de MERVILLE.

C'EST la meilleure piéce que cet Auteur ait donnée au public. Elle l'emporte sur son *Consentement forcé*, qui a été si bien reçue au Théâtre François. Rien n'est plus naturel & plus heureux que le dessein de cette petite Comédie en un acte, dont le dialogue est partout vif & agréable, & le plan bien tracé & bien rempli. Il est vrai que le dénouement s'annonce de lui-même. Tom. I. des Jug. pag. 335.

LES GRACES, Comédie,

par M. de SAINTFOIX.

C'EST une petite Piéce d'une naïve élégance, qui n'est ni d'intrigue, ni de caractere, mais seulement de peinture. C'est un tableau dans le goût de l'Albane. Si Anacréon eût autrefois composé pour le Théâtre grec, je m'imagine qu'il eût enlevé ce sujet à M. de Sainfoix, & que nous aurions parmi ses œuvres la piéce dont il s'a- Tom III. des Jug. pag. 213.

gir. Ces petits Ouvrages de M. de Saintfoix ſont faits pour être repréſentés : le jeu des Acteurs & des Actrices entre dans les idées de ſa compoſition. C'eſt comme une Muſique à pluſieurs parties, dont on ne peut juger ſur le papier, & qui demande d'être exécutée.

ZENEIDE,
Comédie,
par M. de CAHUSAC.

Tom. X. des Jug. pag 142.

QUELLE jolie piéce ! qu'elle eſt heureuſement imaginée, judicieuſement conduite, & finement dialoguée ! Que le ſtile en eſt par tout élégant, coulant & précis ! C'eſt en vain que l'envie, ou quelque autre motif ont tâché d'enlever ce précieux enfant à ſon propre pere, & en faire paſſer tout au plus M. Cahuſac pour le pere nourricier.

DRAMES LYRIQUES,

OU

OPERA.

ENDIMON, *Opera*,

par M. de FONTENELLE.

CETTE Paſtorale, dont la muſique eſt de M. Colin de Blamont, n'a pas eu tout le ſuccès qu'on avoit lieu d'attendre de la capacité des deux Auteurs, & des ſoins de celui qui l'avoit un peu retouchée : cet Opera a paru froid à la repréſentation. On ne peut diſconvenir qu'il n'y ait de l'eſprit dans les paroles, mais d'un certain eſprit qu'on ne goûte plus. La verſification eſt un peu négligée & proſaïque, & le fond de la piéce eſt médiocrement théâtral.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 387.

ACHILLE,
Opera.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 135.

A L'occaſion de la chute du dernier Opera d'*Achille*, il me prend envie de vous parler de tous les *Achilles* chantans, qui tous ont eu un deſtin auſſi malheureux, qu'a été brillant le ſort de ce même *Achille* quand il s'en eſt tenu à déclamer. Le premier *Achille* ſortit en partie des cendres de Lulli, recueillies par Collaſſe; mais on les trouva bien réfroidies entre les mains de ce Muſicien, qui avoit ajouté trois actes de ſa façon. Collaſſe ne ſe découragea point, & croyant réuſſir mieux de ſon chef, environ trente-cinq ans après, ſa Muſe plus murie, ſoutenue d'un Poëte ſage & grave, fit paroître *Achille* dans la compagnie de Polixene & de Pirrhus. Cet Opera n'eut que trois ou quatre repréſentations, & le malheureux *Achille* ſe replongea dans ſon tombeau. On l'en a vu reſſortir cette année, ſous de meilleurs auſpices : mais comme s'il y avoit une fatalité attachée à ce ſujet, Achille amant de Deidamie, n'a pas été plus

heureux qu'Achille amant de Polixene. J'en conclus, qu'Achille enfant & Achille pere & vieux ne sont point dans leur point de vue, & qu'il n'y en a qu'un seul à peindre, qui est celui que Racine a mis sur la scene.

BALLET DES GRACES,

par M. Roi.

LE Ballet des Graces n'a pas été goûté du public, autant qu'on s'y attendoit. Il y a neanmoins bien des choses à louer dans cet Opera. Tom. I. des Obs. pag. 136. & 235.

OPERA DE SCANDERBERG,

de MM. de la Motte *& de la* Serre.

CETTE piéce est semée de traits délicats, de maximes brillantes, & de pensées fines. La Musique est de Messieurs Rebel & Francœur, tous deux connus par des succès précédens & surtout par le charmant Opera de Pyrame & Tysbé. Leurs chants sont doux & naturels. Leur expression juste, noble & pathétique. Leur récitatif est dans le goût de Lully & de M. Destouches, sans être néanmoins en Tom. III. des Obs. pag. 77.

aucun endroit emprunté de ces grands Maîtres. Les Divertiſſemens ſont bien caractériſés. Les inſtrumens parlent avec autant de force que de netteté, & ſemblent dire toujours de quoi il s'agit, parce que les ſimphonies ſont propres à chaque partie du Ballet. Tous les airs ſont chantans, faciles à retenir, nerveux ſans bizarrerie, légers ſans baſſeſſe, naturels ſans trivialité. Ceux qui veulent du ſentiment & du génie, y en trouvent; les amateurs du travail, les Sçavans en Muſique, s'ils ne ſont point prévenus, rendent juſtice à un grand nombre d'endroits, où il y a de profondes combinaiſons. La ſcience eſt ſurtout dans les accompagnemens & dans les chœurs. Enfin tout eſt deſſiné; ce ne ſont point des beautés de hazard & de caprice, c'eſt de l'enthouſiaſme & de la réfléxion; rien n'y grimace, tout eſt correct & ſenſé. Ce n'eſt point un travail dur, ſec, déplacé, c'eſt un art délicat qui ſe cache, qui reſſemble à la nature, & qui l'embellit. Cette alliance du génie, de la recherche & du goût, eſt le myſtère de la Muſique théâtrale.

A l'égard du Poëme, tout ingé-

mieux qu'il eſt, on ne peut diſſimuler qu'il y a de grands défauts. Un Poëme de cette eſpéce eſt toujours bon lorſqu'il intéreſſe, lorſqu'il renferme des ſcenes vives & touchantes, de brillantes fêtes, des penſées délicates, & de fines arietes; en un mot, lorſqu'il eſt tel que celui-ci.

LE TRIOMPHE DE L'HARMONIE
Ballet,

par M. le FRANC.

LE plaiſir que ce Ballet a fait à un grand nombre de perſonnes de bon goût, donnoit l'eſpérance d'une plus longue durée ſur le théâtre. Les deux derniers actes, & ſurtout le troiſiéme ont de vraies beautés, par rapport au récitatif, aux airs, aux fêtes, aux danſes, aux décorations. Quant aux paroles, il regne partout une verſification élégante, & en pluſieurs endroits de la bonne Poëſie.

Tom IX. des Obſ. pag. 187.

DARDANUS, *Opera*,

par M. de la BRUERE.

Tom. XX. des Obſ. pag. 87.

ON ne peut refuſer à ce Poëme la louange d'être écrit avec beaucoup de ſoin & d'élégance. Le Prologue en eſt très-ingénieux. Le ſecond acte, heureuſement imaginé, n'eſt compoſé que de ſcenes intéreſſantes; & dans les autres c'eſt partout un dialogue naturel & ſoutenu, de la fineſſe, & plus de ſentiment encore. Juger ainſi, ce n'eſt point du tout flatter M. de la Bruere, dont les talens, l'eſprit aimable & la politeſſe, méritent d'ailleurs toute ſorte d'égards & d'eſtime. Je ne diſſimulerai pas que ce Poëme eſt foible par quelques endroits. L'illuſtre Artiſte, chargé de les revétir de l'éblouiſſante parure de ſa Muſique, n'a pu cette fois, par les preſtiges de ſon Art enchanteur, dérober ces défauts. Seroit-ce par un excès de complaiſance & pour vouloir être trop naturel, qu'il auroit une fois ceſſé d'être Rameau? Avouons néanmoins que dans pluſieurs morceaux de

cet Opera, il n'eſt pas au-deſſus de lui-même.

ZELINDOR,
Opera,

par M. de MONCRIF.

LEs paroles de ce Ballet m'ont paru ingénieuſes ſans affectation, d'un ſtile coulant, non proſaïque, pleines de ſentimens, & taillées avec goût pour la Muſique. Il eſt ſuivi d'un Divertiſſement, compoſé de chœurs & de danſes. Cette bagatelle lyrique a été trouvée fort jolie, avec raiſon. Tome VIII. des Jug. *pag.* 46.

DRAME LYRIQUE,
de M. l'Abbé des BROSSES.

COMME il n'eſt pas poſſible qu'un grand nombre de vers de cette piéce ayent été chantés, & qu'il paroit plus vraiſemblable qu'ils ont été ſimplement déclamés, il eût été à propos que l'Auteur eût diſtingué par une note les vers déclamés & les vers chantés. Mais il a ſuppoſé dans ſon Lecteur aſſez d'intelligence & de bon ſens, pour ne pas les confondre. En effet qui pourroit s'imaginer que le récit Tome VIII. des Jug. *pag.* 356.

du ſonge de la ſeconde ſcene ait trouvé un Muſicien pour y marier ſes accords ? C'eſt comme ſi on entreprenoit de mettre en Muſique le récit de Theramene, ou quelque tirade épique de la Henriade.

M. l'Abbé des Broſſes qui a un talent particulier pour les vers lyriques, eſt encore l'Auteur d'une *Paſtorale* imprimée ſous le titre de *Jeſus naiſſant*. Ce ſont des bergeres qui s'entretiennent ſur la naiſſance du Sauveur, de la maniere la plus touchante, & dans un ſtile vraiement paſtoral.

LES FESTES DE POLYMNIE, *par M.* CAHUSAC.

Tom. X. des Jug. *pag.* 140.

QUAND même l'Auteur de ce Ballet n'auroit pas réuſſi parfaitement, ſoit dans l'invention, ſoit dans le ſtile conſacré à la ſcene lyrique, il a juſqu'ici donné aſſez de preuves de ſon goût par ſes Ouvrages, & en particulier par ſa charmante Comédie de Zéneide, que le Public doit être naturellement porté à lui tenir compte de tous les efforts qu'il fait pour lui plaire en tout genre. Eſt-ce même un petit mérite de ce Ballet

d'avoir ſçu donner lieu à notre Orphée de déployer les riches reſſources de ſon art, & de nous faire connoître des beautés harmonieuſes que *Polymnie* a ſçu faire éclore ? Faut-il donc s'étonner que cette piéce attire un ſi grand concours de ſpectateurs, & que le public ſi juſtement prévenu contre tous les nouveaux Opera, applaudiſſe à celui-ci ?

LES AMOURS GRIVOIS, *Opera comique.*

par M. FAVART.

IL y a dans cette petite Piéce quelques vers heureux, & des penſées dignes d'un homme d'eſprit. Il y regne en général une grande gayeté, qui a été trouvée de ſaiſon, en ce qu'elle renferme beaucoup d'éloges des exploits du Roi. Elle eſt très-agréable à lire pour ceux qui ſçavent les airs des Vaudevilles, dont pluſieurs ne ſont pas fort communs. Tom. III. des Jug. pag. 1176.

DE LA MUSIQUE.

DIALOGUE
ſur la Muſique des Anciens.

par l'Abbé de CHATEAUNEUF.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 181.

L'AUTEUR de cet ingénieux Ouvrage, s'eſt propoſé d'expoſer les faits les plus curieux ſur cette matiere. Vous ne trouverez dans ce dialogue, ni ce ſtile ſoigné, ni ces fauſſes ſubtilités ſi fort goûtées par des eſprits ſuperficiels : c'eſt un ſtile ſimple & élégant, des tours heureux, des penſées vraies & naturelles, & une érudition aimable : on ſent par tout l'homme d'eſprit & de goût. Le portrait de la célébre Ninon Lenclos ſera toujours regardé comme le chef-d'œuvre d'un grand peintre.

GENERATION HARMONIQUE,

par M. RAMEAU.

M. Rameau, ce nouvel Orphée Philoſophe & Muſicien, & qu'on pourroit appeller l'Archimede de l'Harmonie, après avoir publié en 1722 ſon *Traité de l'Harmonie réduite à ſes principes naturels*, & en 1726. ſon *Nouveau ſyſtême de Muſique Théorique*, vient de mettre au jour un livre encore plus ſublime ſur le même ſujet. Mais combien de perſonnes ſont en état de l'étudier ce livre ? Je puis avancer qu'un ſimple Geometre, ou un ſimple Muſicien ne l'entendront point. Il faut être tout à la fois Muſicien de ſpeculation & de pratique, c'eſt-à-dire, verſé dans la routine harmonique.

Tom. X. des Obſ. *pag.* 73.

DISSERTATION
ſur la Muſique moderne,

par M. ROUSSEAU.

T. XXXI des Obſ. pag. 265.

ON pourroit croire que cet Ouvrage eſt une critique ou un éloge du nouveau goût, qui s'eſt établi parmi nous, ou quelque parallèle uſé de la Muſique françoiſe avec la Muſique italienne, ou un projet de réunion entre les vieux Partiſans de l'une & les jeunes Admirateurs de l'autre. Cependant rien de tout cela n'eſt l'objet de cette diſſertation. Il eſt queſtion ſeulement d'une nouvelle maniere de noter la muſique. Il s'agit donc ici des ſignes de la muſique, & non de la muſique même. L'Auteur, dont cet Ouvrage eſt le coup d'eſſai, paroit exempt de pluſieurs préjugés, auſquels ſont ſujets ceux qui publient de nouveaux ſyſtêmes. Cette découverte multipliera apparemment les Muſiciens, par les facilités qu'elle procurera pour exceller dans cet art. Quelques ingrates que ſoient certaines matiéres, leur nouveauté dédommage quelquefois de leur ſéchereſſe. D'ailleurs celle-ci

ne laisse pas d'intéresser un assez grand nombre de personnes. Pour avoir une idée exacte & complette du nouveau système, il faut nécessairement lire la dissertation même. Les exemples qu'on y trouve, rendent les principes plus clairs & les nouveaux signes plus sensibles. Cet Ouvrage ne peut être que le fruit de longues & de sérieuses méditations; il annonce dans son Auteur, non seulement l'homme versé dans la théorie de la Musique, mais même l'homme d'esprit & l'homme de lettres.

ODES D'HORACE, en Musique.

M. Paganelli, sçavant Musicien d'Italie, a fait graver six Odes d'Horace mises en musique, avec les accompagnemens. Il me semble qu'il auroit pu mieux choisir ses Odes. Celles qu'il a préférées n'ont jamais été faites pour être chantées, au lieu qu'il y en a dans Horace que l'on croit avoir été destinées pour le chant. Le Compositeur auroit du consulter d'habiles Humanistes. Mais pour un Musicien d'Italie, tout peut devenir canevas pour

Tom. IX. des Jug. pag. 104.

des broderies harmonieuſes. Il mettroit en Muſique les theoremes d'Euclide. Du reſte, la compoſition de M. Paganelli eſt fort belle, & j'ai entendu avec un grand plaiſir l'exécution de la plus grande partie de ces Odes, avec les accompagnemens.

ROMANS.

DECOUVERTE DE L'EMPIRE de Cantahar,

par M. de VARENNES.

C'EST une fiction pleine d'idées vagues & communes ; les allégories qu'on y ſent, piquant médiocrement, il n'y a rien d'heureuſement imaginé. Le retour de l'Auteur dans ſa patrie, par le moyen des cygognes qui le voiturent dans l'air, eſt aſſez plaiſant, & il auroit fort bien attelé ſon char, s'il n'avoit pas ſuppoſé que les cygognes étoient des oiſeaux de paſſage ; cependant on ſçait qu'elles reſtent toute l'année dans la Hollande, dans la Flandre, & ailleurs. Du reſte, l'Ouvrage eſt écrit d'un ſtile aſſez coulant, & on ſent que l'Auteur eſt un homme d'eſprit, qui peut fort bien traiter d'autres ſujets.

Nouvel. du Parn. Tom. I. pag. 123.

LES AMOURS D'ARISTE'E & de Thélaſie,

par M. du CASTRE D'AUVIGNY.

Nouvel. du Parn Tome I. *pag.* 130.

IL faut que vous ayez été très ſatisfait de ce Roman, puiſqu'après une lecture non interrompue, le fond vous en a paru touchant, les perſonnages ſoutenus, les caracteres de vertu & de vice bien contraſtés, les récits d'une juſte longueur & placés ingénieuſement, les ſurpriſes douces, enfin le ſtile éloigné de la pédanterie de certains Romans philoſophiques. Ce jugement qui en général eſt aſſez vrai, ne m'empêchera pas de vous faire remarquer quelques petits défauts qui m'ont frappé. Cependant il ſe fait lire avec plaiſir, parce que réellement il a des beautés, beaucoup de poëſie, & point d'ornemens poſtiches; la diction en eſt nette & naturelle.

ŒUVRES MELE'ES

du Comte HAMILTON.

Nouvel. du Parn. Tome I. *pag.* 151.

LEs *Mémoires du Comte de Grammont*, ſont un petit Roman écrit avec beaucoup de naïveté & de légére-

té, ſemé pourtant de quelques mauvaiſes affectations dans le langage. Je ſuis perſuadé que M. Hamilton auroit eu bien de la peine à finir ſa *Zénaïde*, qui eſt une Hiſtoire à perte de vue, ſans aucun objet, ſans deſſein déterminé. Il faut avouer néanmoins que ce fragment eſt aſſez agréablement écrit.

On y reconnoit la plume légére & l'imagination brillante de l'Auteur des *Mémoires* du Comte de Grammont: car perſonne ne s'eſt peut-être jamais exprimé plus heureuſement, & avec une facilité ſi élégante, que M. Hamilton; & on peut, ce me ſemble, lui appliquer avec juſtice le *curioſa verborum felicitas* de Pétrone. Il écrit en homme de qualité & en homme d'eſprit: ce n'eſt pourtant qu'un eſprit d'imagination, qui ne tient rien du jugement ni de la raiſon. Tout ce qu'il écrit eſt coulant & même brillant; mais la totalité du plus petit de ſes Ouvrages eſt preſque toujours aſſez mauvaiſe: ce qui arrive d'ordinaire aux eſprits de ce caractere.

LE THEATRE DES PASSIONS & de la Fortune,

par l'Abbé de CASTERA.

Nouvel. du Parn. Tome I. *pag.* 155.

C'EST un Discours pompeux & plein d'une emphase qu'il plaît à l'Auteur de qualifier d'éloquence orientale; après cela il débite presque sur le même ton plusieurs avantures, où il y a toujours beaucoup de sang répandu. Ces avantures sont la plupart très bisarres, & fort peu intéressantes; tout y est idéal & chimérique, nulle peintures des véritables mœurs des hommes, rien ne va au cœur; l'esprit & le stile de l'Auteur paroissent dans ce Livre également guindés.

HISTOIRE de Mademoiselle de la Charce.

Nouv. du Parn. Tom. I. *pag.* 157.

LE stile en est simple, pur & assez élégant: mais le Livre est d'une froideur extrême. Presque tout se passe en conversations longues & ennuyeuses: vous y voyez des gens qui parlent sans cesse, qui disent peu de chose, & qui ne font rien. Car il n'y a presque nulle action dans toute cet-

te Hiſtoire. Le Lecteur après avoir parcouru le Livre avec quelque patience, en va chercher volontiers la fin, & y découvre que tout ce qui précéde n'eſt qu'un Diſcours allongé pour amener un fait très-ſingulier, qui eſt réellement arrivé. On peut dire que le Roman eût été aſſez bon, s'il eût été plus court.

VOYAGES ET AVANTURES du Capitaine Robert BOILE.

C'EST un tiſſu d'Avantures fabuleuſes, quelquefois indécentes, & plus propres à amuſer la canaille que les honnêtes gens, mêlées de contes puériles, de réflexions libertines, & de peintures deshonnêtes. Quoique le ſtile ne ſoit pas pur & correct, il y a cependant beaucoup de feu; & ſi l'Auteur, attentif aux loix de la politeſſe & de la bienſéance, eût annobli ſes idées & ſes fictions, il auroit pu eſperer de plaire à des Lecteurs délicats.

Nouv. du Parn. Tom. I. pag. 170.

VIE DE MARIANNE.

par M. de MARIVAUX.

Nouv. du Parn. Tom. I. pag. 512. Tom. III. des Obſ. pag. 230.

ON retrouve à peu près le goût du *Spectateur François*, & de *l'Indigent Philoſophe*, dans les réfléxions, qui y ſont fréquentes & longues. Marianne a bien de l'eſprit, mais elle a du babil & du jargon : elle conte bien, mais elle moraliſe trop. La vivacité & la fécondité de ſon imagination l'emportent quelquefois ſur la ſolidité & la juſteſſe de ſon eſprit.

Dans la troiſiéme partie il y a tout l'eſprit que le Public à droit d'attendre de M. de Marivaux. On y trouve peu de ces étranges façons de parler, qu'on lui a ſi ſouvent reprochése. L'Auteur penſe & s'exprime d'une maniere plus naturelle ; le bon ſens guide le bel eſprit, & l'amour propre de ſes Cenſeurs en eſt flatté. Il y a bien moins de bas que dans les deux autres Parties. La fin de cette troiſiéme Partie eſt agréable & touchante.

Tom. VI. des Obſ. pag. 286.

Dans la ſixiéme Partie il y a moins de réflexions prolixes, moins de babil, que dans les Parties précédentes, plus d'action, plus d'intérêt & en général

moins de fautes. Elle ne m'a point du tout ennuyé, & même elle a ſçu m'amuſer.

Dans la huitiéme Partie, c'eſt toujours le même ſtile, le même goût pour les morales : beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſentiment ; quelquefois trop de rafinement dans l'un & dans l'autre ; mais toujours des réfléxions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu. Il y a néanmoins un caractère bien vicieux & bien haïſſable ; c'eſt celui de Valville, ſi galant homme juſqu'ici. Ce changement étonne : mais l'Auteur, par la bouche de Marianne, fait voir qu'il n'y a rien que de fort ordinaire dans cette indigne conduite. Ce jeune homme, dont la paſſion ſembloit ſi vertueuſe, eſt à préſent un volage, un infidéle, un fourbe même. Tom. XI. pag. 259.

En général, la *Marianne* eſt un Ouvrage ingénieux & amuſant. A l'égard du ſtile, celui ci peut le gouter, celui-là le blamer. Pour moi, tout ce que j'en juge eſt que c'eſt une façon d'écrire propre à l'Auteur, qu'on ne peut pas dire imitée, & qui, je crois, ne le ſera de perſonne. C'eſt une liqueur qui ne doit jamais changer de vaſe.

MEMOIRES d'un homme de qualité.

par M. l'Abbé PREVOST.

Nouvel. du Parn. Tome II. *pag.* 124.

EN général la morale qui regne dans cet Ouvrage, eſt noble & utile, mais je voudrois qu'elle ne fût pas quelquefois déplacée. Le tiſſu des avantures eſt d'ordinaire biſarre, & il y a dans les caractères des perſonnages, je ne ſçai quoi de ſingulier, qui bleſſe les perſonnes judicieuſes. Il narre aſſez bien, mais il s'attache quelquefois à des circonſtances puériles. Le ſtile ſans être entierement correct, eſt noble & naturel. Je reconnois encore avec quelque plaiſir qu'il y a dans ces Mémoires quelques récits intéreſſans, des réflexions fines & délicates, & des Hiſtoriettes aſſez agréables. Ces endroits eſtimables font preſque diſparoître les défauts que je viens de relever.

L'Auteur, ſelon ſa coutume, s'appéſantit ſur les détails, ſe livre à la paſſion de moraliſer; d'ailleurs ſa morale eſt trop affectueuſe; ce ton me paroit plutôt convenir à un Prédicateur qu'à un Romancier,

On peut dire en général que l'Auteur

teur ne réuſſit pas dans les fictions qui demandent l'uſage des intrigues du monde ; mais il tourne aſſez bien ce qui regarde les ſentimens. Ce qu'il dit des mœurs des Anglois, de leurs vertus, de leur politique eſt intéreſſant, & écrit avec fineſſe ; & l'apologie qu'il fait de cette Nation me paroît délicate & pleine de réflexions peu communes & très ſenſées.

MEMOIRES

du Comte de COMMINGE.

CEs Mémoires nous ramenent enfin au vrai goût de ces ſortes de petits Ouvrages. Depuis quelques années nous ſommes innondés d'une infinité de Romans, & il n'y en a pas un ſeul qui rappelle le ſtile pur, délicat, & ingénieux ſans affectation de *Zaide* & de la *Princeſſe de Cleves*. On peut dire que le *Comte de Comminge* en approche un peu ; je parle préciſément de la maniére dont il eſt écrit. Les faits n'y ſont point noyés dans des réflexions d'un clinquant métaphyſique, d'une longueur & d'une fréquence faſtidieuſe. L'Auteur n'interrompt point à chaque page ſa narration, pour nous affa-

Tome II des Obſ. *pag.* 257.

dir par une bisarre profusion de bel-esprit. Plein de respect pour son Lecteur, il ne le conduit que dans des lieux honnêtes, & jamais parmi des gens de la lie du peuple, pour le régaler sottement de leur jargon & de leurs plats quolibets. Tous ses personnages sont nobles : rien de bourgeois, rien de bas dans ses peintures. D'un autre côté, ce ne sont point ici des avantures chimériques, qui heurtent grossiérement la vraisemblance, & décelent un Auteur à qui les mœurs du monde, les routes du cœur humain, & les allures du bon esprit sont également inconnues. Ce n'est pas qu'il n'ait des défauts. La fiction est fort peu de chose : elle est si simple & si commune, qu'on pourroit soupçonner l'Auteur de sécheresse & de stérilité. Le dénouement sur-tout est d'une bisarrerie qui étonne tellement, qu'il ne produit aucun autre effet.

HISTOIRE de Madame de Muci,

par M. VALDORI.

Nouvel. du Parn. Tome II. *pag.* 70.

CE Roman est si mal écrit, & si contraire à toutes les bienséances, que l'Auteur a jugé à propos d'em-

prunter le nom d'une femme de chambre ; qui le dédie à ſon Amant. Cette Hiſtoire, où il y a des choſes vraies, préſente partout des Tableaux peu honnêtes, & dont les couleurs ſont déſagréables. La prétendue femme de chambre qui écrit, ne déplaît pas moins par ſa façon d'écrire, que l'Héroïne par ſon libertinage.

AVANTURES du Baron de Fœneſte,

par Théodore Agrippa D'AUBIGNE'.

CE ſont des Dialogues ſatyriques contre pluſieurs perſonnes de la Cour de France. Les Miniſtres, les Favoris, tels que les Ducs de Sully, d'Epernon, y ſont peints avec des traits vifs & malins, & la baſſe & cruelle politique de ce tems-là y eſt finement développée. On y trouve des Hiſtoiettes amuſantes, de bons mots, & quelques Epigrammes piquantes. Il y a pluſieurs endroits obſcurs, & preſqu'inintelligibles. Cette obſcurité vient de quelques alluſions à des faits connus des honnêtes gens de ce tems-là, mais dont il ne nous reſte preſque aucun veſtige. Il faut pourtant avouer que

Nouvel. du Parn. Tom. III. *pag.* 224.

dans cette nouvelle édition l'on a développé dans les remarques quelques-unes de ces anecdotes, mais il en restera toujours plusieurs qui échaperont à la sagacité des Commentateurs. J'ai remarqué un défaut considérable dans cette Edition ; c'est qu'il n'y a presque point de passage Espagnol, Italien & Gascon qui ne soit défiguré.

SETHOS,

par l'Abbé TERRASSON.

Nouvel. du Parn. Tom. III. pag. 194.

J'AI trouvé dans cet Ouvrage une fleur d'érudition & de philosophie, qui loin de me rebuter comme bien d'autres, m'a attaché à cette lecture. C'est un Roman toujours sérieux, fait pour l'esprit, & non pour le cœur, qu'il n'intéresse presque en aucun endroit, mais qu'il est néanmoins capable former aussi bien que l'esprit, par les excellentes leçons de morale qu'il présente agréablement, & d'une manière qui n'a rien de trivial & d'usé ; il est d'ailleurs écrit d'un stile si serré, si précis, & si naturel, qu'il est capable de plaire aux bons esprits dans les endroits les plus tristes, indépendemment des connoissances qu'on y peut acquérir.

l'Hiſtoire & de la Géographie ancienne. En un mot, c'eſt un Ouvrage qui malgré ſes défauts & ſon médiocre ſuccès, mérite l'eſtime des connoiſſeurs, & fait honneur aux lumiéres de ſon Auteur. C'eſt un Roman ſingulier, qui n'a jamais eu de modèles, & qui trouvera peu d'imitateurs parmi nos Beaux-Eſprits. Peu de Livres néanmoins ſont auſſi capables d'inſpirer ou d'entretenir le goût de la vertu.

CLEVELAND,

par M. l'Abbé PREVOT.

MALGRÉ les énormes défauts de cet Ouvrage, on ne peut s'empêcher d'être frappé de la féconde imagination de l'Auteur, & de ſon ſtile vif & brillant. Il faut convenir néanmoins qu'il n'écrit pas fort exactement, & qu'il tombe même quelquefois dans un ridicule néologiſme. On ne peut nier que l'Auteur n'ait de l'eſprit & du goût, & qu'il ne ſoit un Ecrivain au-deſſus du commun. Dans toutes les fictions du premier volume, on apperçoit un Auteur, qui cherche à s'échaffauder, pour ne pas tomber dans des contradictions palpables, mais dont les ſup-

Nouvel. du Parn. Tom. IV. *pag.* 38.

positions n'ont rien de naturel, rien de conforme aux usages du monde, qu'il paroit en vérité ne point connoître. L'Isle inconnue habitée par les réfugiés de la Rochelle, est ce qu'il y a de plus singulier & de plus intéressant dans le second volume; mais cet endroit offre des images un peu trop libres. Cependant la sagesse de l'Auteur est peinte dans le reste de l'Ouvrage, où il donne d'excellentes leçons de vertu & de philosophie.

HISTOIRE de Gusman d'Alfarache, purgée de moralités superflues; par M. LE SAGE.

Nouvel. du Parn. Tome. IV. *pag.* 44.

ON n'avoit point encore vu de Livres purgés de moralités par leurs Traducteurs, ou par leurs Editeurs. Cependant comme la plupart des Lecteurs étoient obligés de passer les réflexions longues & ennuyeuses semées dans le Guzman, qui étouffoient en quelque sorte la narration, ils doivent savoir bon gré à M. le Sage de leur avoir épargné desormais ce soin pénible. D'ailleurs cette Traduction est bien différente de l'ancienne. Le nou-

veau Traducteur à ſçu mettre plus de choix & plus d'élégance dans les expreſſions, & plus de netteté & de préciſion dans les récits. Le Roman Eſpagnol, devenu Roman François, ſe lit aujourd'hui avec beaucoup de plaiſir.

LES DESESPERE'S,

CE Roman traduit de l'Italien de Marini, Auteur du fameux Caloandre, paſſe pour bien écrit, malgré les épithétes trop fréquentes & les expreſſions poétiques dont le ſtile eſt chargé. Le commencement prévient médiocrement en ſa faveur; mais on trouve dans la ſuite des intrigues & des ſituations intéreſſantes, qui le ſeroient pourtant davantage, ſi elles étoient plus conformes aux mœurs: on y voit trop de mariages ſecrets & de reconnoiſſances; trop d'événemens, quoique bien liés & bien développés, trop de merveilleux, mais il faut ſonger que c'eſt un Roman de Chevalerie. Celui-ci eſt ingénieux & amuſant, & c'eſt aſſez pour les Lecteurs de ces petits Ouvrages. Nouvel. du Parn. Tom. IV, *pag.* 44.

HISTOIRE Négrepontique,

Contenant la vie & les amours d'Alexandre Castriot,

par J. BAUDOUIN,

Nouvel. du Parn, Tom. IV *pag.* 46.

CE Livre étoit devenu très rare, & méritoit d'être réimprimé pour les avantures curieuses & intéressantes qu'il contient. Les situations y sont heureusement ménagées, & il s'y trouve une vraie gradation d'intérêt. Si l'on excepte quelques endroits, où la vraisemblance est un peu blessée; il n'y a aucun événement qui ne plaise. Les sentimens sont nobles, fiers, tendres, passionnés, selon que les circonstances l'exigent, mais les descriptions & les phrases poetiques y sont trop fréquentes. Il seroit à souhaiter que quelqu'un prît la peine de rajeunir le stile du Roman, on le liroit avec plus de plaisir.

VOYAGES DE GULLIVER,

Traduits par l'Abbé DESFONTAINES.

L'ARRIVE'E de Gulliver dans l'Empire de *Lilliput*, la deſcription de ce pays & de ſes Habitans, qui n'avoient que ſix pouces de hauteur, & le détail circonſtancié de leurs ſentimens & de leur conduite à l'égard d'un Etranger qui étoit pour eux un géant, tout cela me parut aſſez froid & d'un mérite médiocre, & me fit craindre que tout l'Ouvrage ne fût du même goût. Préface de cette Traduction. *pag.* 8.

Mais quand j'eus un peu plus avancé dans la lecture du Livre, mes idées changérent, & je reconnus qu'on avoit eu raiſon de me le vanter. J'y trouvai des choſes amuſantes & judicieuſes, une fiction ſoutenue, de fines ironies, des allégories plaiſantes, une morale ſenſée & libre, & par-tout une critique badine & pleine de ſel. Je trouvai en un mot un Livre tout à fait neuf & original dans ſon genre. Je ne puis néanmoins diſſimuler ici que j'ai trouvé dans l'Ouvrage de M. Svvift, des endroits foibles & même très mauvais, des allegories impénétrables, des allu-

ſions inſipides, des détails puérils, des réflexions triviales, des penſées baſſes, des redites ennuyeuſes, des poliçonneries groſſiéres, des plaiſanteries fades, en un mot, des choſes qui rendues littéralement en François, auroient paru indécentes, pitoyables, impertinentes; auroient révolté le bon goût qui règne en France, m'auroient moi-même couvert de confuſion, & m'auroient infailliblement attiré de juſtes reproches, ſi j'avois été aſſez foible & aſſez imprudent, pour les expoſer aux yeux du Public.

Je ſçais que quelques uns répondent, que tous ces endroits qui choquent, ſont allégoriques, & ont du ſel pour ceux qui les entendent. Pour moi, qui n'en ai point la clef, non plus que ces Meſſieurs même qui en font l'apologie, je ne puis ni ne veux trouver l'explication de tous ces beaux myſtéres; je déclare que j'ai cru devoir prendre le parti de les ſupprimer entierement. Si j'ai peut-être laiſſé encore quelque choſe de ce genre dans ma Traduction, je prie le Public de ſonger qu'il eſt naturel à un Traducteur de ſe laiſſer gagner, & d'avoir quelquefois un peu trop d'indulgence pour ſon Au-

teur. Au reſte, je me ſuis figuré que j'étois capable de ſuppléer à ces défauts, & de réparer ces pertes par le ſecours de mon imagination, & par de certains tours que je donnerois aux changemens qui me déplaiſoient. J'en dis aſſez pour faire connoître le caractere de ma Traduction.

J'ai dit que cet Ouvrage étoit neuf & original en ſon genre. Je n'ignore pas cependant que nous en avons déja de cette eſpèce. Sans parler de la *République* de Platon, de l'*Hiſtoire véritable* de Lucien, & du *Supplément* à cette Hiſtoire, on connoît l'*Utopie* du Chevalier Morus, la *Nouvelle Atlantis*, du Chancelier Bacon l'*Hiſtoire des Sevarambes*, les *Voyages de Sadeur*, *& de Jacques Macé*, & enfin le *Voyage dans la Lune* de Cyrano de Bergerac. Mais tous ces Ouvrages ſont d'un goût fort différent, & ceux qui voudront les comparer à celui-ci, trouveront qu'ils n'ont rien de commun avec lui, que l'idée d'un voyage imaginaire, & d'un pays ſuppoſé.

Certains eſprits ſérieux & d'une ſolidité peſante, ennemis de toute fiction, ou qui daignent tout au plus tolérer les fictions ordinaires, ſeront peut-

être rebutés par la hardieſſe, & la nouveauté des ſuppoſitions qu'ils verront ici ; tout cela révoltera ces eſprits ſolides, qui veulent par-tout de la vérité, & de la réalité, ou au moins de la vraiſemblance & de la poſſibilité.

Mais je leur demande s'il y a beaucoup de vraiſemblance & de poſſibilité dans la ſuppoſition des Fées, des Enchanteurs, & des Hippogryphes. Combien cependant n'avons-nous pas d'ouvrages eſtimés, qui ne ſont fondés que ſur la ſuppoſition de ces êtres chimériques? L'Arioſte & le Taſſe, ſont pleins de ces fictions qui choquent la vraiſemblance. Que dirai-je des fictions les plus ordinaires des Poëtes ? Si on les condamne, il faut réduire aujourd'hui toutes les fictions aux intrigues ennuyeuſes des Romans ; il faut regarder avec le dernier mépris les Métamorphoſes d'Ovide, & celles qui ſont répandues dans les Poëmes d'Homere & de Virgile ; puiſque tout cela n'eſt fondé que ſur des imaginations qui n'ont aucune vraiſemblance.

Le Voyage dans l'Iſle aërienne eſt-il plus abſurde dans ſa ſuppoſition, que le Voyage dans la Lune, de Cyrano de Bergerac? Cependant cette imagina-

tion burlesque a été goutée de tout le monde. A l'égard du Voyage dans le pays des Chevaux raisonnables, j'avoue que c'est la fiction la plus hardie ; mais c'est aussi celle où l'art & l'esprit brillent le plus. Pour moi, en commençant à lire ce Voyage, j'avois de la peine à concevoir, comment l'Auteur pourroit soutenir & orner cette fiction bisarre, & lui donner au moins un air de vraisemblance fabuleuse. Ces Chevaux raisonnables en s'entretenant avec un Voyageur, me paroissoient une imagination insoutenable. Je me sçus pourtant bon gré ensuite d'avoir admis l'hypothèse : l'homme en effet pour être bien peint, doit l'être par un autre animal que l'homme. Au reste dans le *Supplément* de l'Histoire de Lucien, on trouve une République d'animaux ; & les Fables d'Esope, de Phédre, de la Fontaine, & de M. de la Motte font parler & raisonner les bêtes.

Je crois donc que pour toutes ces raisons, on ne doit pas censurer les *Voyages de Gulliver*, précisément parce que les fictions n'en sont pas croyables. Ce sont, il est vrai, des fictions chimériques, mais qui fourniſſent de

l'exercice à l'imagination, & donnent beau jeu à un Ecrivain, & qui par cet endroit ſeul doivent être goutées, ſi elles ſont conduites avec jugement, ſi elles amménent une morale ſenſée. Or c'eſt ce qui me paroit ſe trouver ici.

Dans tous ces Voyages & ſur-tout dans celui au pays des Chevaux raiſonnables, l'Auteur attaque l'homme en général, & fait ſentir le ridicule & la miſére de l'eſprit humain. Il nous ouvre les yeux ſur des vices énormes, que nous ſommes accoutumés à regarder tout au plus comme de légers défauts, & il nous fait ſentir le prix d'une raiſon épurée, & plus parfaite que la nôtre.

Toutes ces idées grandes & ſérieuſes, ſont pourtant traitées ici d'une maniére comique & burleſque. Ce ne ſont point des Contes de Fées, qui ne renferment d'ordinaire aucune conſéquence pour la morale, & qui en ce cas ne ſont bons que pour amuſer les enfans : encore devroit-on les leur interdire, de crainte d'accoutumer leur eſprit aux choſes frivoles. En général toute fiction eſt inſipide, lorſque l'utile n'en réſulte point. Mais c'eſt, je crois, ce qu'on ne dira pas des fictions dont il

s'agit ici : les gens d'esprit y trouveront du sel ; & le commun des Lecteurs, de l'amusement.

Tout ce que ce Livre contient a un rapport direct & immédiat aux usages des trois Royaumes de la Grande Bretagne, & aux mœurs de leurs habitans, & ne regarde nos coutumes & nos mœurs, qu'autant qu'il s'y agit de l'homme en général.

Quoique j'aie fait mon possible pour ajuster l'Ouvrage de M. Swift au goût de la France, je ne prétends cependant pas en avoir fait un Ouvrage François. Un Etranger est toujours étranger ; quelque esprit & quelque politesse qu'il ait, il conserve toujours un peu de son accent & de ses manières.

ANECDOTES Galantes & Tragiques de la Cour de Néron,

*par M. d'*AUVIGNY.

CET Ouvrage est écrit avec beaucoup de délicatesse ; un Critique a jugé à propos de dire que c'étoit *un tissu de faits mille fois imprimés dans les Historiens Romains.* On trouve il est

Tom. I. des Obs. pag. 33.

vrai dans ces Hiſtoriens la mort d'Agrippine & de Néron. Mais qui pourroit dire où ſe trouve le détail des intrigues d'Epicaris & de Popée? Cela eſt-il fort commun dans les Hiſtoriens Romains ? Non, ſans doute, car par malheur tout cela, ou du moins une partie n'eſt que fiction. Le caractère d'Epicaris a été trouvé admirable, elle & Popée ſont l'ame, pour ainſi dire, de tout l'Ouvrage, & juſtifie le titre d'*Anecdotes* impoſé à ce Livre, d'ailleurs aſſez frivole, quoique orné de tours nobles & de réflexions fines, comme le même Critique le reconnoît. Il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur de ce petit Ouvrage ſe fût borné à développer les faits, ſans les orner de circonſtances romaneſques. En effet, le regne de Néron, traité par une plume élégante & fidele, pouvoit former un morceau d'Hiſtoire très-curieux & très-intéreſſant.

MEMOIRES du Comte de Cominville,

*par M. d'*AUVIGNY.

ON y remarque la fineſſe badine de la familiarité ingénieuſe du ſtile de M. Rémond D. S. M. que l'Auteur ſemble s'être propoſé pour modéle dans la premiere partie de ce Livre. On y découvre même quelques traces de la riche & brillante imagination d'un Ecrivain moderne, qui s'eſt fait depuis peu de la réputation par pluſieurs Ouvrages dans ce genre, auſſi habille à toucher les cœurs par des Avantures intéreſſantes, qu'à éclairer les eſprits par de ſolides réflexions ſur les mœurs. M. d'Auvigny, au goût des connoiſſeurs, a plus réuſſi dans ce Livre que dans quelques uns de cette eſpèce qu'il a publiés juſqu'ici : on l'exhorte à finir ces derniers Mémoires. Le ſuccès qu'ils ont & le ſuffrage de pluſieurs perſonnes de goût, qui les ont lûs avec plaiſir, doivent l'encourager à pourſuivre l'ouvrage. Il eſt aſſez flatteur pour lui, que le plus grand défaut qu'on y trouve, eſt qu'il y a trop d'eſprit. Ce défaut eſt conſidérable ; mais le reproche en eſt

Tom. I. des Obſ. pag. 35.

doux, pour un jeune Auteur. Cette qualité fait qu'on lui pardonne de n'être pas toujours assez judicieux dans cet Ouvrage.

NOUVEAUX CONTES DE FÉES,

par Madame LENTOT.

Tom. I. des Obs. *pag.* 62.

DANS ces Avantures soutenues du merveilleux & des enchantemens des Fées, l'Amour, peint d'un coloris délicat, aboutit toujours au mariage : il y a des surprises ménagées avec esprit, des portraits finement touchés, des descriptions riantes, de sages réflexions d'un tour noble, & des traits de morale si heureusement amenés, que l'impression n'en est point affoiblie, quoiqu'il se trouve à côté des avantures les plus extraordinaires ; point d'images deshonnêtes, point de ces peintures trop libres, exposées depuis peu dans un Livre ingénieux, qui a eu un grand cours ; la narration est vive & dégagée de frivoles circonstances, & le style est pur & élégant. On trouve dans cet Ouvrage une illustre rivale des Dames d'Aulnoy & de Murat.

VOYAGE MERVEILLEUX du Prince de Fanferedin,

par le P. BOUGEANT.

C'EST une satyre générale contre les images & le langage de la Poësie ancienne & moderne. Ses traits tombent indistinctement sur toutes sortes de fictions. Je ne trouve ni art ni justesse, ni agrémens dans ce Voyage, bisarre & froide allégorie qui a néanmoins été depuis peu jugée digne d'un prompt & pompeux éloge dans un Journal fort connu. Tom. I. des Obs. pag. 137.

LE SONGE D'ALCIBIADE.

VOICI un petit Ouvrage dont le succès prouve bien l'avantage des moralités en peinture & en action, sur les maximes séches & didactiques. Pour donner un air de nouveauté à des maximes usées, il n'en a couté à l'Auteur qu'un songe qu'il fait faire à Alcibiade. C'est une imagination féconde, mais peu réglée, une foule d'idées vives & isolées. Du reste, il est rempli d'excellentes maximes, utiles pour les mœurs. Tom. I. des Obs. pag. 186.

LE ROMAN DE LA ROSE;

par Guillaume de LORRIS, & Jean de MEUN.

Tom. I. des Obſ. pag. 241.

TOUT le monde ſçait que le Roman de la Roſe, qui depuis près de deux cens ans n'avoit pas été mis ſous la preſſe, tenoit un rang illuſtre parmi ces vieux livres dont la rareté fait le principal mérite, & qui perdent beaucoup devenant communs. On dit ordinairement qu'un bon livre n'eſt jamais rare, & l'on en ſent la raiſon. Quoiqu'il en ſoit, celui qui vient de procurer au Public une édition de ce Roman, n'a rien oublié pour en donner une idée avantageuſe dans une longue préface. Mais ſans employer la galante allégorie qu'il ſuppoſe pour en expoſer le plan, je dirai ſeulement que c'eſt un ſyſtême d'amour, ou, pour parler avec nos anciens acteurs, *un Oeuvre qui contient les commandemens d'amour pour parvenir à jouiſſance.*

On trouve dans cet Ouvrage des traits ſatyriques contre la galanterie des Dames, contre la vie licentieuſe des Moines de ce tems-là, &

contre l'hypocriſie ; mais il y a en même tems un fond de morale, qui réſulte de l'œconomie du Roman, & un grand nombre de maximes, de portraits, & de vérités philoſophiques. Le ſtile mérite les louanges de l'Editeur : il eſt étonnant qu'un Poëte, qui écrivoit dans un tems où la Langue Françoiſe ſe reſſentoit encore de la barbarie tudeſque, ait ſçu mettre un ordre ſi naturel dans ſes phraſes, avec ſi peu d'expreſſions barbares & populaires : les proverbes même qu'il employe ont un tour noble, qui ſent l'homme de Cour. Mais comme ce Roman étoit généralement eſtimé, il fut copié en divers tems, & la plupart des copiſtes ſe donnerent la liberté d'en rendre le ſtile conforme au langage le plus commun, & quelquefois même à celui des Provinces. Clément Marot le fit réimprimer en 1527. Il changea le ſtile, & inſéra des vers nouveaux, ſous prétexte de développer le ſens de l'Auteur. A la fin du quinziéme ſiécle, Jean Molinet Chanoine de Valenciennes, mit en Proſe ce Roman, & en fit un Livre de piété, perſuadé qu'il y avoit un ſens ſpirituel caché ſous des images ſenſuéles.

LE PAYSAN PARVENU.

par M. de MARIVAUX.

Tome I. des Obſ. *pag.* 332.

DANS la cinquiéme Partie de cet Ouvrage, on trouve de jolies peintures, avec cet ingénieux langage, qui charme quelques perſonnes.

Ces cinq Parties du *Payſan parvenu*, ſi l'on en retranchoit un peu d'affectation dans le langage, ſeroient à mon gré un des plus jolis Ouvrages, qui eût paru depuis long-tems. Ce ſont de ces Livres agréablement frivoles, qu'on ne ſçauroit quitter, qui tranniſent pour ainſi dire un Lecteur, & le rendent preſque inſenſible à tout autre plaiſir, juſqu'à ce que la lecture en ſoit achevée. Au reſte, cette cinquiéme Partie, quoique pleine de beaucoup d'eſprit, n'a pas été ſi goûtée que les précédentes.

LE DOYEN DE KILLERINE,

par M. l'Abbé PREVOT.

Tome II. des Obſ. *pag.* 92.

LE ſtile de cet Ouvrage, comme celui de tous les Ecrits de M. l'Abbé Prevot, eſt vif, nombreux & élégant ſans affectation; perſonne ne peint mieux que lui, mais il invente mal; il

ſe trompe ſouvent dans le choix des expreſſions, & il lui en échappe fréquemment d'impropres & de barbares. Il donne ſon *Doyen* pour un homme d'une haute ſageſſe, & d'une ſolide piété; mais c'eſt preſque toujours un petit génie, un pédant, un perſonnage plat, un homme enfin auſſi inſupportable au Lecteur, qu'il l'eſt à ſes deux freres & à ſa ſœur: les qualités de ſon eſprit ne compenſent point la difformité de ſon corps. *George*, ſon frere, repréſenté comme un homme du monde livré à ſes paſſions, eſt ſouvent plus raiſonnable que lui. Cependant, malgré la ſcience du monde qu'il doit avoir acquiſe par ſes lectures & par ſon commerce avec les perſonnes de la plus haute condition, on lui fait faire les bévues les plus groſſières, & il paroit ignorer les uſages les plus communs. *Patrice*, ſon autre frere, eſt un perſonnage d'abord aſſez inſipide; on ne lui fait quitter ſon humeur froide & mélancolique, que pour le jetter dans des avantures extravagantes. Enfin ce Roman eſt une fiction qui heurte par-tout la vraiſemblance, & qui offre une ignorance abſolue des mœurs des hommes & des uſages du

monde ; c'eſt un tiſſu d'imaginations biſarres, qui n'ont rien d'intéreſſant, rien d'agréable, rien d'utile. Si vous exceptez les agrémens du ſtile, & la vivacité des peintures, où l'Auteur excelle, tout l'Ouvrage n'eſt à mon gré qu'une maſſe informe, où l'on ne trouve pas aſſurément, comme l'Auteur le promet ſans façon dans ſon titre, tout ce qui peut rendre une lecture utile & agréable.

LA PAYSANNE PARVENUE,

par le Chevalier de MOUHY.

Tom. II. des Obſ. *pag.* 119.

C'EST une eſpéce d'imitation du *Payſan parvenu* : cependant le ſtile en eſt bien différent ; il y a plus de faits & moins de réflexions que dans les Romans de M. de Marivaux. L'Auteur a de l'eſprit, mais il paroit avoir peu d'expérience. La vraiſemblance n'eſt pas obſervée en pluſieurs endroits. La jalouſie de Mademoiſelle d'Elbieu à l'égard de la jeune Payſanne, à cauſe des bontés de ſa mere pour cette fille, eſt une choſe ridicule. Le Marquis, homme de la premiére condition, prend trop rapidément la réſolution d'épouſer la petite Payſanne, ſans rien ref-

reſſentir en lui-même qui s'oppoſe à un deſſein ſi étrange. Il fait connoiſſance avec elle d'une façon biſarre, & il n'y a pas eu de ſens à imaginer la gratification de trente louis pour récompenſe de la curioſité que cette petite fille a eue de voir le Roi paſſer près de ſon village. Le fils de la Comteſſe joue un rôle extrêmement odieux, & cette premiére Partie finit par un trait horrible. Je ne dis rien de la ſingularité de l'Epitre dédicatoire, ni de certaines fautes de langage répandues dans cet écrit, où il y a d'ailleurs quelques traits aſſez ingénieux.

OUVRAGES

de M. le Chevalier de MOUHY.

M. le Chevalier de Mouhy contracte de jour en jour de nouvelles obligations avec le Public. *La Payſanne parvenue*, *le Marquis de Fieux*, *le Mentor à la mode*, & en dernier lieu, *la Mouche ou M. Bigan*, font admirer la merveilleuſe fecondité de ſa belle & noble imagination, mais plus encore le parti ſingulier qu'il a pris, de commencer tant d'Ouvrages différens, ſans en achever aucun. C'eſt la dili- Tom. III. des Obſ. pag. 117.

gente Abeille qui, dans un parterre vole de fleur en fleur; ou si vous voulez une comparaison plus relevée & plus digne de lui, c'est un Général qui assiége cinq Places à la fois, & qui se plait à tenir les esprits en suspens sur les succès tardifs de sa Campagne. Car M. de Mouhy fait actuellement travailler la Presse sur un cinquiéme Ouvrage de sa façon, dont il ne doit publier encore que les premieres feuilles. Si on vouloit bien avoir égard à cet ancien axiome, *dimidium facti qui bene cæpit habet*, on regarderoit tous les Ouvrages commencés de M. le Chevalier, au moins comme à moitié faits, quoique peut-être la suite immédiate en existe à peine dans sa tête. Eh, qui pourroit douter un moment de sa capacité pour continuer & achever ses Romans dans le même goût qu'il les a commencés ? Nous avons déja eu une suite de la *Payssanne parvenue* : ses autres brochures auront leur tour. Je ne crois pas que les personnes sensées doivent s'impatienter. Ces sortes d'Ecrits, quelque prodigieuse que soit la facilité d'un Auteur, demandent un tems convenable pour être achevés. Encore faut-il qu'un Ecrivain respire. Enfin je ne

crois pas qu'on s'aviſe de lui refuſer tout le délai qu'il jugera à propos, à moins qu'il ne lui prît envie de contracter ſans ceſſe de nouveaux engagemens. Une circonſtance bien remarquable, eſt que M. le Chevalier de Mouhy a cru devoir parer de ſon nom ſon *M. Bigan*; honneur qu'il n'avoit pas fait à ſes Ecrits précédens. Apparamment que le ſuccès l'a encouragé, & a fait violence à ſa modeſtie. En peut-on juger autrement, quand on eſt informé de l'heureux débit des commencemens de tous ſes Ouvrages, & ſur-tout de la premiére Partie de ſon *M. Bigan* qui ſe vend mieux, dit-on, que les Livres les plus ſçavans, & que les meilleurs Livres Grecs & Latins?

CENT NOUVELLES NOUVELLES, *de Madame de* GOMEZ.

C'EST un Recueil d'Hiſtoriettes contées avec feu. Il y a peu de Romans modernes auſſi bien intrigués que celui-ci: les ſurpriſes en ſont bien ménagées: les ſentimens ſont délicats, les paſſions jouent leur jeu naturel, rien n'eſt forcé, & la narration en eſt ſi Tom. II. des Obſ. pag. 178.

vive, qu'on ne s'apperçoit pas de quelques expreſſions peu exactes. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les autres *Nouvelles* fuſſent auſſi bien tournées & auſſi intéreſſantes.

MEMOIRES

du Marquis de DARGENS.

Tom. III. des Obſ. *pag.* 283.

Tome V. *pag.* 48.

IL a plu à M. le Marquis de Dargens de faire part au public de ſes avantures galantes : il les conte avec feu & en homme du monde ; mais il auroit bien dû nous épargner quelques idées déſagréables. Ces avantures ſont ſemées de quelques traits hiſtoriques, qui piqueront la curioſité des chercheurs de frivoles anecdotes, telles que celles qui regardent nos loix modernes. Il y a un petit nombre de faits plus importans ; mais je ne ſçai ſi le jugement brille dans la maniere dont il les a racontés.

Quoique la plupart des avantures & des perſonnes, dont il eſt parlé dans cet Ouvrage, paroiſſent réelles, on n'a pas dû s'arrêter beaucoup ſur un livre qui n'eſt qu'un recueil frivole de diverſes amourettes d'un jeune homme, à qui il a plu de laiſſer

la postérité un monument de ses égaremens & de ses foiblesses.

HISTOIRE DU PRINCE TITI,

par M. de S. HYACINTHE.

IL me semble que depuis longtems il n'a paru aucun Conte de Fée plus agréablement imaginé que *l'Histoire du Prince Titi*, où l'on trouve une intrigue, un dénouement, des situations intéressantes, & des réflexions ingénieuses. Il m'a paru que le stile étoit un peu négligé. Il faut de l'attention pour sentir la finesse de quelques traits, qui échappent à ceux qui lisent rapidement. Il me semble aussi que l'Auteur auroit pu mieux choisir les noms de ses personnages. Tome III. des Obs. pag. 354. Tom. VI. pag 4

L'heureux cours de cet Ouvrage a déterminé l'Auteur à en donner une suite, qui pourra être vantée par ceux qui ont loué le premier volume. Le caractère du Héros est fort bien soutenu, & il se conduit par les principes d'une saine politique : il plait au Lecteur par son humanité, par le désir de rendre ses nouveaux sujets heureux, par ses procédés respectueux envers sa mere, & par sa reconnoissance

pour ſes bienfaiteurs. Les amours du Roi Forteſerre, & de Blanchebrune couſine de Titi, m'ont paru un épiſode aſſez froid. Titi & un Payſan, qui raiſonnent longtems en juriſconſultes ſur l'achat de quelques arpens de terres, ſont aſſez ennuyeux. L'Auteur n'a pas toujours ſçu enchaſſer ſes réfléxions ; elles coupent quelquefois la narration d'une maniere bruſque.

LES EGAREMENS du cœur & de l'eſprit,

par M. de CREBILLON.

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 49.

ON reproche à l'Auteur que ſon livre n'eſt pas favorable au beau ſexe. Mais s'il lui prete en général des couleurs peu avantageuſes, ne doit-on pas lui ſçavoir gré de n'avoir pas au moins lancé ſes traits ſur les femmes de ce tems-ci, & de n'avoir cenſuré que celles du tems paſſé ? quel intérêt nos contemporaines y doivent-elles prendre ? Il me paroît que c'eſt le Lecteur, & non l'Auteur qui eſt ſatyrique. Pourquoi fait-on penſer à un Ecrivain ce qu'il ne dit point ? On ſouhaite qu'il y ait un peu plus d'ac-

tion & de variété dans les parties qui ſuivront celle ci.

NOUVEAUX CONTES DE FE'ES allégoriques.

CE joli petit livre m'a extrêmement amuſé. Il y a de l'invention, de la délicateſſe, de l'eſprit, & du goût, avec un ſtile vif, nombreux & coulant. Outre les deux Contes, il y a une Nouvelle intitulée *Amours de Liſandre & de Carline*, qui eſt écrite avec beaucoup de feu. Il n'y a rien de romaneſque. Tom. IV. des Obſ. *pag.* 114.

LA CONFORMITE' des deſtinées, & Axiamire.

LES faits y ſont preſſés, & la narration en eſt rapide ſans aucune de ces peintures qui enſeignent le vice. Dans la premiere de ces hiſtoires, dont le titre eſt, *la Conformité des deſtinées*, il y a une combinaiſon de hazard heureux, qui donnent naiſſance à l'amour vertueux & délicat de *Leonice* & de *Mendoza*. De la naît un peu d'uniformité; mais c'eſt à quoi prépare le ti- Tom. IV. des Obſ. *pag.* 143.

tre de l'Ouvrage, extrêmement varié par les situations & par les sentimens, ensorte que cette espece de monotonie ne se fait pas sentir. L'autre historiette intitulée *Axiamire*, offre des avantures plus diversifiées, mais trop sanglantes; presque tous les personnages périssent d'une maniere funeste. Que le caractere d'Axiamire est attachant! C'est en vérité le cœur le plus tendre & le plus aimable qu'on puisse imaginer. Que je suis fâché de la voir assassinée, après qu'elle a fait les actions les plus héroïques? Le stile de ces deux Ouvrages d'esprit ne peut manquer de plaire aux amateurs de la noble simplicité, & de l'élégance qui exclut l'affectation.

LE BACHELIER de Salamanque, *par M.* LE SAGE.

Tom. IV. des Obs *pag.* 346

CET Ouvrage est bien écrit; la critique des mœurs est vraie, & maniée avec beaucoup de finesse, la narration en est agréable. En un mot il est digne de la réputation de M. le Sage, qui a écrit tant de Romans ingénieux. Vous n'y trouverez pas un amas de réfléxions subtiles qui suffo-

quent le Lecteur, & de triſtes analyſes de ſentimens; c'eſt une ſuite de faits néceſſaires, ornés de courtes réfléxions nées du ſujet: ce ſont partout des peintures vrayes, & des caractères qu'on retrouve parmi les hommes: M. le Sage ne tranſporte pas ſes Lecteurs dans un monde idéal; il les divertit enfin pour les inſtruire.

LE TELEMAQUE traveſti,

par M. de MARIVAUX.

LE but de l'Auteur eſt de ridiculiſer les Héros d'Homere, & de rabaiſſer ce Pere de la Poeſie. Il ſuffit de faire attention que dans les tems où le goût des belles lettres a été porté au plus haut dégré, c'eſt-à-dire du tems d'Alexandre, d'Auguſte, de François I. de Louis XIV, Homere n'a rien perdu de ſa réputation & que depuis Zoile juſqu'à Deſmarets & Perrault, perſonne ne s'étoit aviſé de mépriſer l'Iliade. Eſt-il bien glorieux pour feu M. de la Mothe, pour M. l'Abbé T.... & pour M. de M. d'être les ſeuls Ecrivains de ce tems, qui ayent oſé témoigner du mépris

Tom. IV. des Obſ. pag. 256.

pour un Ouvrage adoré par tous les Sçavans, par tous les Beaux-Esprits de tant de siécles, & qu'il faut lire dans sa langue pour en bien juger ? Car que seroit-ce, par exemple, que notre *Henriade* dans une autre langue?

Le dessein de M. de M..... auroit été, ce me semble, plus raisonnable, s'il ne s'étoit proposé qu'un simple badinage par rapport à l'Iliade, semblable à celui de Scarron à l'égard de l'Eneide. Il auroit pû en ce cas nous faire voir avec esprit (comme il le dit, & comme il en est très-capable) le néant de la grandeur, & la facilité qu'il y a de donner une face risible aux choses les plus sérieuses & les plus grandes.

L'Avant-propos & le morceau qui sert de debut a *Telemaque travesti*, est tout ce qu'un homme qui a quelque éducation, peut lire dans l'ouvrage dont il s'agit. Cette parodie pleine de mauvaises plaisanteries, & de fades quolibets, ne mérite pas l'honneur qu'elle a de porter le nom de M. de M..... aujourd'hui si connu dans la République des lettres, par la finesse épigrammatique de son esprit, &

par la délicate ſingularité de ſon ſtile.

TELEMAQUE.

ON a imprimé à Paris une bro- Tom. V. des Obſ. pag. 213.
chure ſur une queſtion aſſez peu importante. Il s'agit de ſçavoir ſi le *Telemaque* eſt un Roman, ou un Poëme épique. L'Auteur ſoutient avec raiſon que ce n'eſt point un Roman; mais il le prouve mal, lorſqu'il dit que le Roman n'eſt fait que pour plaire, & non pour inſtruire. Il devoit dire plutôt, que le Telemaque n'eſt ni dans la forme, ni dans le goût de ces ſortes d'ouvrages, que nous appellons Romans, remplis d'intrigues amoureuſes, & de tendres ſentimens écrits dans un ſtile hiſtorique & ſimple, & où il n'y a ni unité d'action, ni ſublime, ni merveilleux. L'Ouvrage dont il s'agit eſt au contraire dans le goût de l'Iliade & de l'Eneïde, ſi ce n'eſt qu'il y a quelque différence dans les ornemens, & que le langage proſaïque y autoriſe des récits étendus, de longs entretiens, & des réfléxions morales, qui ſeroient hors de leur place & inſupportables dans un Poëme épique en vers, où les récits doivent

être plus rapides & plus précis, & où le ton dogmatique eſt très-ennuyeux. En un mot c'eſt abuſer du terme que d'appeller le Telemaque un Roman. C'eſt un vrai Poëme épique, mais d'une eſpéce particuliere & inconnue avant M. de Fenelon, Auteur de ce genre d'écrire, caractériſé principalement par la liberté du langage, ſource de la liberté des récits, & de celle des détails, des entretiens, & des moralités. Cela n'a pas beſoin de preuves pour quiconque a lû l'Ouvrage regardé de toutes les Nations comme un chef-d'œuvre, & traduit dans toutes les langues. C'eſt le vrai & le ſeul Poëme épique de la France.

ALBURCIDE,

Nouvelle arabe.

Tom VI. des Obſ. *pag.* 194.

CETTE Nouvelle galante renferme toute la magie romaneſque. Quoique les fictions qui regnent dans ce Roman, ne ſoient pas fort neuves, le tiſſu m'en a paru aſſez agréable; mais le ſtile eſt quelquefois négligé.

TIRANLE BLANC.

A La tête de cet Ouvrage, eſt un avertiſſement du Traducteur françois, où il y a quelque érudition. Je ne ſçai ſi on doit lui ſçavoir bon gré non-ſeulement d'avoir tiré de l'obſcurité un pareil livre, mais même de prétendre en excuſer les défauts. Il devoit au moins adoucir, ou plutôt ſupprimer des endroits très-indécens. On ne ſçait trop quel a été le but de l'Auteur Eſpagnol en compoſant ce livre; A-t'il prétendu réjouir par un burleſque agréable, ou donner pour vraiſemblable des faits qui n'ont aucune apparence de vérité? Malgré les éloges que Michel Cervantes a donnés à ce Roman, je ne doute point que des Lecteurs de bon goût n'appellent de ſon jugement, & ne jugent qu'il méritoit peu de paroître au jour.

Tome VIII. des Obſ. pag. 33.

PHILOTECTE, *ou Voyage instructif & amusant.*

Tome IX. des Obs. *pag.* 215.

QUOIQUE l'Auteur se soit principalement proposé de tracer l'idée d'un Prince qui veut regner suivant les maximes de la religion & de l'équité, cependant *il y fait rencontrer des principes* utiles pour tous les états en général, à cause des avantages qui en reviennent au Prince & aux Sujets. Cette morale est pure & digne d'un homme d'honneur. Mais on a tant écrit sur ces matiéres, qu'il ne reste presque plus à glaner ; & tout ce que peut faire de mieux un bon esprit, est de choisir certains points qui n'ayent pas été encore bien approfondis, ou de donner un nouveau jour à ce qu'on a déja pensé. Car rien n'est plus inutile & plus insupportable que de se jetter dans des discussions, dont tout l'effet est d'obscurcir les idées les plus claires.

L'Auteur ne s'est pas assujetti à observer ce que les Peintres appellent *il costume* ; on y trouve même des feux d'artifice. Les réfléxions militaires ré-

pandues dans ſon livre, font voir le goût & le zéle qu'il a pour ſa profeſſion.

HISTOIRE DE D. QUICHOTTE.

QUOIQUE le fameux Miguel Cervantes ne doive ſa haute réputation qu'a ſon hiſtoire de Dom Quichotte, Ouvrage immortel, où ſe trouve réunis dans le dégré le plus éminent, l'eſprit, le génie, le goût, la naiveté, la bonne plaiſanterie, & tous les agrémens; il eſt naturel de croire que les autres Ouvrages de ce célébre Ecrivain, quoique moins eſtimés, peu connus même, ont leur mérite. Il y a longtems qu'une Traduction françoiſe a taché de nous faire lire ſes *Nouvelles*, où le rare génie de *Dom Quichotte* ſe fait quelquefois ſentir. Il ne nous manquoit que la Traduction de ſon Roman intitulé, *Perſilis & Sigiſmonde*. Il y a peu de Romans qui contiennent autant d'avantures ſurprenantes que celui-ci, & où il y ait une ſi grande variété d'incidens épiſodiques. Tom. XIII. des Obſ. pag. 95.

ANECDOTES de la Cour de Philippe Auguſte, par Mademoiſelle de LUSSAN.

Tom. XV. des Obſ. *pag.* 289.

C'EST un préjugé légitime en faveur de la ſuite de ces *Anecdotes*, que ce livre n'ait point été frappé de la foudre, comme tous les autres Ouvrages de cette eſpéce, & qu'il ait glorieuſement échapé à la proſcription générale des Romans, dont la multitude étoit devenue dangereuſe aux Lettres & inſupportable aux gens de bon goût. Ces trois derniers Volumes ne le cedent en rien aux premiers. On y trouve pour le moins autant de génie dans l'invention, autant de délicateſſe dans les penſées & dans les ſentimens, autant de nobleſſe dans les caractères, autant d'agrément dans les intrigues, autant de choſes neuves & amuſantes dans les récits; enfin autant de douceur, de pureté, & d'élégance dans le ſtile. Cette ſeconde partie eſt ſelon quelques-uns au-deſſus de la premiere, en ce que dans celle là Philippe Auguſte avoit peu de part, & n'étoit intéreſſé que fort indirectement dans

les événemens & les intrigues. Ici le Roi eſt le principal héros de l'action ; c'eſt lui aux épiſodes près, qu'on voit toujours ſur la ſcene ; ce qui répand une plus grande nobleſſe ſur cette ſeconde partie, & la rend d'autant plus eſtimable, qu'on y ſuit fidellement l'hiſtoire du regne de ce Prince, ſous lequel les plus grands événemens ſont arrivés. On n'y voit point les faits publics démentis, ou corrompus dans leur ſubſtance. Ils ſemblent, ſi je l'oſe dire, n'être arrivés que pour ſervir de canevas & d'objet à l'heureuſe imagination de Mademoiſelle de Luſſan, qui a tiré de ces faits hiſtoriques, qu'elle ſçait faire entrer dans ſes récits, le corps même de ſa fable. Si l'art, dans ce genre d'Ouvrages, conſiſte principalement à paroître Hiſtorien, lors même qu'on imagine, & à tromper agréablement le Lecteur, par la liaiſon & la vraiſemblance des faits, on peut aſſurer que le Roman dont il s'agit n'eſt pas défectueux de ce côté-là. Tout ce qui pourroit bleſſer un peu la vraiſemblance, ſelon moi, eſt de voir Philippe & ſa Cour avoir des mœurs & des manieres très-modernes. On ne penſoit point, on

n'agiſſoit point ainſi dans ce ſiecle impoli. La réponſe à cela eſt, que c'eſt un Roman.

Mademoiſelle de Luſſan, à l'exemple de Corneille, peint les hommes tels qu'ils devroient être. Ce ne ſont là ni des rapſodies uſées, ni de triſtes imaginations, ni des fictions découſues, ni de chimériques échaffaudages. Les faits ne ſont point noyés dans une mer de réfléxions morales, & de retours ſur ſoi-même. On court à l'évenement ſans précipitation. Les images qui ſuccedent aſſez rapidement les uns aux autres forment une variété agréable. Enfin c'eſt Patercule dans l'élegance des portraits, Tacite dans le laconiſme des moralités, Tite-Live dans la douceur du ſtile, & Saluſte dans la briéveté de la narration. Il paroîtra ſingulier que je trouve ainſi dans un Roman moderne les caractères des quatres meilleurs Hiſtoriens de l'antiquité; mais vous comprenez dans quel ſens, & avec quelle modification cela ſe doit entendre de l'Ouvrage d'une Demoiſelle très-eſtimable.

En général, tout ce qu'il y a ſur le compte de l'Auteur, eſt le fil des ornemens préparés, conduits, liés

avec adreſſe, & embellis par des circonſtances & des cataſtrophes que la fable ſemble avoir dérobées à la vérité.

MEMOIRES

de la Comteſſe de Linka,

par MILON DE LAVALLE.

SI le mérite d'être amuſant diſtingue le bon Romancier du mauvais, on ne balancera point à mettre dans la premiere claſſe l'Auteur de ce Roman, dont le tiſſu m'a paru ingénieux, la narration aiſée, & le ſtile vif & coulant. L'Auteur s'eſt quelquefois ſervi du merveilleux uſité dans cette ſorte d'Ouvrage, & qui conſiſte dans une combinaiſon de circonſtances heureuſes. C'eſt un Ouvrage qui, pour l'invention, la vivacité du ſtile & la délicateſſe des ſentimens, mérite des louanges. D'ailleurs l'amour y eſt peint de ſes vraies couleurs, mais c'eſt un amour ſage & vertueux; & l'on ne peut pas dire de ce livre, qu'il enſeigne le vice.

Tom. XVI. des Obſ. pag. 255.

LE SIEGE DE CALAIS.

par M. de P. *ou Madame* T.

T. XVIII. des Obſ. *pag.* 38.

SI ce genre d'écrire étoit digne de quelques louanges, on n'en pourroit refuſer à un Roman écrit avec autant d'eſprit & d'élégance que l'eſt celui-ci. Quelques perſonnes en ont été ſi charmées, qu'elles n'ont point fait difficulté de le comparer à la *Princeſſe de Cleves*, ſéduites apparemment par la délicateſſe des ſentimens & par les graces du ſtile. Mais quelle différence du naturel de la ſimplicité, de la juſteſſe de celui-ci, à la multitude des épiſodes & des perſonnages, à la complication des événemens, la plupart peu vraiſemblables, & à la conduite moins judicieuſe qu'ingénieuſe du Roman nouveau, dont le fond ſemble à quelques uns médiocrement intéreſſant! Certaines idées d'une licence envelopée, des images de volupté, où la pudeur ménagée avec art n'en eſt peut-être que plus bleſſée; des caractères de femmes mi parties de foibleſſes & de vertu, de paſſion & d'honneur; des portraits aimables de l'un & de l'au-

tre ſexe, mais qui auroient dû être plus contraſtés ; de la très-fine tendreſſe dans les expreſſions ; les monologues & les dialogues courts & paſſionnés ; une narration moins coulante que préciſe, mêlée de réfléxions ſpirituelles ; enfin un ſtile ſouvent aiſé & naturel, & ce qu'on appelle *le ton de la bonne compagnie*, dominant dans tout l'Ouvrage : en faut-il plus, pour procurer aujourd'hui le ſuccès le plus brillant à une Hiſtoire galante ?

MEMOIRES
de la Comteſſe d'Horneville,
par M. SIMON.

L'AUTEUR ayant compoſé cet Ouvrage dans ſa premiere jeuneſſe, il mérite quelque indulgence de la part des *Lectrices*, d'autant plus que la Nature ſeule doit avoir dicté les ſentimens qui y ſont répandus.

Tom. XX. des Obſ. *pag.* 96.

ŒUVRES DE RABELAIS, trois volumes in-4°.

T. XXV. des Obſ. *pag.* 37.

CETTE Edition eſt augmentée de quelques notes de M. le Duchat, de celles de l'Edition angloiſe des Oeuvres de Rablais, de ſes Lettres, telles qu'elles avoient deja paru avec les obſervations des Sainte-Marthe, de divers jugemens ſur Rabelais & de quelques autres piéces qui ont rapport à ce burleſque Ecrivain. Le principal mérite de la nouvelle Edition, outre les gravures qui ſont belles, eſt d'être fort bien imprimée. Les nouvelles notes de M. le Duchat, ſont dans le genre de celles que l'on connoît, c'eſt-à-dire, que c'eſt une clef qui n'ouvre rien, & un recueil de différens mots & de différentes dialectes, qui ſont en uſage dans les Provinces de France; choſe curieuſe & importante.

Le Sieur le Motteux a cru mieux réuſſir dans les Commentaires anglois dont il a accompagné la Traduction angloiſe du Pantagruel. Ces Commentaires ſont ici traduits en françois & forment la meilleure partie du troiſiéme volume. Ce qu'il y a de parti-

culier, eſt que ces longs Commentaires ſont ici très-longuement commentés par le Traducteur & Editeur, qui ſouvent n'eſt pas de l'opinion du Commentateur qu'il commente. Il paroît au reſte, que c'eſt un homme fort verſé dans bien des particularités de notre hiſtoire; mais la plupart de ſes diſcuſſions ſont peu intéreſſantes, & la preface immenſe, qu'il a miſe à la tête de ſa Traduction du Commentaire Anglois, n'eſt pas un morceau qu'il ſoit aiſé de lire. Les Commentaires du ſieur le Motteux conſiſtent à trouver un ſens hiſtorique dans le Pontagruel, & à y chercher des prétendues vérités ingénieuſement cachées ſous le voile de l'allégorie. Ce n'eſt qu'un tiſſu d'imaginations, dont la plus folle eſt de trouver dans le Roman de Pantagruel, une eſpéce de livre de controverſe, où les pratiques & les prétendues erreurs de l'Egliſe Romaine ſont combattues & où les nouvelles opinions des Réformateurs ſont juſtifiées. Le docte Commentateur du commentaire lui a bien fait de l'honneur, de vouloir l'éclaircir & le redreſſer de tems en tems. Malgré le ſçavoir de celui-ci, on peut dire que l'un & l'autre Scholiaſte,

ſont de frivoles & ennuyeux diſcoureurs. Enfin ſi l'on excepte les lettres de Rabelais avec les ſçavantes obſervations des freres de Sainte-Marthe, qui ſont à la tête de ce troiſiéme volume, on peut dire qu'il n'eſt compoſé que d'inutilités & de verbiage. Quoi de plus inſipide que le parallele de Rabelais avec Homere, tiré des Mercures du ſieur du Freſny ? De pareilles niaiſeries dont on tâche de groſſir une Edition, la défigurent. Malgré cela on peut dire que ce Rabelais de Fred. Bernard, eſt le plus beau & le plus complet qui ait encore paru.

HISTOIRE

de Guillaume le Conquérant,

par M. l'Abbé PREVOST.

T. XXVIII. des Obſ. *pag.* 283.

CET Auteur eſt connu par un grand nombre d'Ouvrages de fiction, dont on retrouve le ſtile ingénieux & éloquent dans cet Ouvrage, qu'il nous donne pour une hiſtoire exacte & fidele. Mais tant de faits inconnus qu'il rapporte, tant de circonſtances particulieres dont il les revêt, tant de perſonnages qu'il met

met ſur la ſcene, quoique leurs noms ſe trouvent à peine dans les annales de Normandie; tant de reſſorts de politique, tant de motifs d'intérêt, de vengeance, d'amour; tant d'intrigues de cabinet & de galanterie; enfin, tant de menus détails militaires, qu'il expoſe avec autant d'aſſurance, que s'il les avoit réellement puiſés dans les anciennes chroniques de Normandie, & dans les Mémoires les plus authentiques, quoiqu'on n'ait jamais vu rien de ſemblable; tout cela paroît en général plus merveilleux qu'hiſtorique, & plus ingénieux que réel, à ceux qui ſont un peu verſés dans la connoiſſance de l'hiſtoire de ce tems-là, & qui ont un peu étudié, comme moi, l'hiſtoire de Normandie. A l'égard des ignorans, le ſtile ſeul de l'Ouvrage ſuffira pour les préſerver de l'erreur. Dans le fond il ne paroît pas que l'intention de l'Auteur ait été d'impoſer au public, malgré le ton grave & ſçavant de ſa Préface. S'il eût eu deſſein que l'on ajoutât foi à tout ce qu'il raconte, il auroit cité au moins quelques garans imaginaire; il eût appuyés ſur des autorités feintes tant de faits particuliers

& obſcurs ; il n'eût pas manqué ſurtout de prendre le ſtile hiſtorique, qui emprunte tout ſon mérite de la naïve ſimplicité & de la vérité pure, & non des brillantes couleurs de l'imagination, ni de l'éclat du fard romaneſque. Mais l'Auteur n'a point eu deſſein de faire illuſion. Il a écrit ſon hiſtoire comme un Roman afin que perſonne n'y fut trompé.

M. Prevôt dans ſon *Guillaume*, nous donne donc le travail d'un homme d'eſprit, mais non d'un Hiſtorien qui étant un témoin, ou au moins un écho des témoins, pour paroître ſincere & ingénu, ne ſçauroit être trop ſimple, trop uni dans ſon récit ; ce qui n'exclut pourtant ni le choix des termes, ni la pureté & l'élégance de la diction, ni la préciſion des idées, ni les portraits, ni les réfléxions, pourvu qu'il n'y ait en cela ni affectation, ni prolixité. C'eſt avec cette noble ſimplicité, qu'ont écrit les bons Hiſtoriens grecs & latins, & parmi nous, Philippe de Comines, le Préſident de Thou, & le P. Daniel, qu'on ne peut aſſez louer par rapport au ſtile qui convient à l'Hiſtoire générale. Et pour ce qui regarde les hiſ-

toires particulieres, tel eſt le ton de l'Abbé de Vertot. Que le *Guillaume* ſoit écrit avec eſprit, c'eſt ce que je ne voudrois pas nier. Mais ce n'eſt point une hiſtoire. Eſt-ce un Roman? On ne doit pas non plus lui donner ce nom : il y a trop d'intrigues de cabinet, trop de manéges de politique, trop de préparatifs de guerre, trop d'oſtilités, trop de combats, pour que cela ait le mérite & les attraits du Roman. Qu'eſt-ce donc que cet Ouvrage? Je laiſſe à de plus habiles gens que moi à le définir avec juſteſſe. Je dirai ſeulement que pour l'inſtruction & la ſatisfaction du Lecteur, il me ſemble que M. Prevôt auroit du commencer par ſe mettre un peu plus au fait de l'Hiſtoire du Duché de Normandie. On n'y apperçoit ni chronologie, ni géographie.

AVANTURES de la belle Grecque.

C'Eſt l'Hiſtoire d'*Iphigénie*, ſi célébrée par les Poëtes. L'Ouvrage eſt écrit avec élégance, & paroit être l'eſſai d'une jeune plume ; mais il ſemble auſſi que cet Auteur ait eu en

T. XXIX. des Obſ. pag. 48.

vue de faire ſentir combien le ſtile romaneſque eſt foible & languiſſant, en comparaiſon du langage poëtique. Que ſeroit-ce que l'Iliade ou l'Eneide habillées en Romans?

PAMELA.

T. XXIX. des Obſ. pag. 70. & 206.

JE ne conſeille pas à ceux qui ont des occupations importantes, ou des affaires preſſantes, de commencer à lire ce Roman. Vous connoiſſez mon averſion pour les Romans, dont les avantures heurtent preſque toujours la vraiſemblance, & dont le ſtile puérile, fade, languiſſant ou affecté, me cauſe des nauſées. Sçachant que celui de *Pamela* étoit d'un goût tout nouveau, & qu'il avoit eu un prodigieux cours en Angleterre, je me ſuis déterminé à le lire auſſitôt qu'il a paru.

Cet Ouvrage eſt, ſelon moi, un excellent traité de morale en action, où les ombres du vice ſont ménagées avec un jugement admirable, qui fait briller la vertu dans tout ſon éclat. J'y trouve en quelque ſorte les qualités d'un poëme exact & régulier. L'action eſt une, les caractères ſont

pris dans la nature, & ſoutenus juſqu'à la fin; les épiſodes liées au principal objet; les maximes placées à propos; enfin le dénouement eſt le plus heureux & le mieux amené que j'aie encore vu.

Si la matiere du roman de Pamela mérite nos éloges, la forme ſous laquelle elle nous eſt repréſentée, n'eſt pas moins eſtimable. L'Auteur n'a pas choiſi le genre epiſtolaire ſans deſſein. Il y a bien de l'art dans le ſyſteme de ces lettres que Pamela écrit elle-même immédiatement après les avantures qui lui arrivent. Elles entrent même dans le nœud du Roman, & contribuent au dénouement par l'effet qu'elles produiſent ſur le Seigneur Anglois, lorſqu'il les a ſurpriſes & lues.

A l'égard du ſtile, je trouve qu'il eſt tel qu'il doit être pour toucher; naïf, ſimple, coulant, & quand il le faut, très-pathéthique. J'avoue que le ſtile de quelques-uns de nos Romanciers eſt plus ſoigné & d'une élégance plus géométrique; mais celui de Pamela eſt toujours naturel, toujours vif, & il ſe reſſent de cette heureuſe négligence qui vaut mille fois mieux que la froide exactitude de ceux qui ſe pi-

quent de bien écrire. L'Auteur auroit certainement pu prendre un autre ton s'il l'avoit voulu.

Les détails de ce livre ſont petits, ſans être bas. On n'y entend point le jargon dégoutant d'un bas domeſtique, ou d'un homme de la lie du peuple. Si un domeſtique y parle, c'eſt ſimplement & raiſonnablement; car le bon ſens eſt de tous les états, & il plait dans la bouche de quelque perſonnage que ce ſoit, pourvu qu'il ne ſoit point avili par des penſées & des expreſſions qui ſentent trop le bas peuple, & qu'un honnête homme n'entend pas volontiers. A l'égard de la morale, elle eſt ſimple & pure. Point de paradoxes, point de jeux de mots, point d'énigmes. Pamela n'eſt pas une babillarde qui raiſonne ſans fin ſur un ruban ou ſur un cheveu. Du reſte, les attentats du Milord offrent néceſſairement quelques images un peu hardies, qui allarment d'abord, mais qui ne laiſſent aucune impreſſion dangereuſe.

Si tous nos Romans reſſembloient à celui dont il s'agit, je croi que le P. Porée ſe feroit diſpenſé de décrier ce genre dans une harangue latine, &

qu'il auroit plutôt écrit en leur faveur. La lecture de Pamela eſt capable de former le cœur des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. Il eſt aſſez ſurprenant qu'en Angleterre, où le Gouvernement ne défend, ni de penſer, ni d'écrire ce qu'on veut, il paroiſſe des Ouvrages qui renferment une morale ſi épurée, & qu'on n'y imprime jamais de livres licencieux, quoique la Preſſe y ſoit libre; tandis que parmi nous, nos livres les plus chaſtes, en fait de Romans, ſont ceux où le vice eſt mieux voilé ſous les charmes d'une ingénieuſe fiction & ſous les agrémens d'un ſtile voluptueuſement délicat.

Après tout, je conviens que le Roman de Pamela eſt d'un ſtile un peu diffus, & peut être trop long d'un volume. Après le mariage de Pamela avec le Milord, il falloit que l'Auteur exprimât en un petit nombre de pages le bonheur de ſa ſituation, les hommages rendus à ſa beauté, à ſon eſprit, à ſon caractere, à ſa vertu. L'union de Pamela & de ſon amant, fondement de ſon bonheur, & récompenſe de ſa vertu, fait le dénouement de la piéce. Tout le reſte, qui

n'eſt plus intéreſſant, eût du être conſéquemment raconté en peu de mots. L'Auteur a péché en cela contre les régles de tout genre de fiction ; qui ne doit jamais être prolongée au delà de la cataſtrophe, ſoit dans le dramatique, ſoit dans l'épopée, ſoit dans le romaneſque.

LETTRE SUR PAMELA.

Là même. *pag.* 213.

CETTE lettre n'eſt qu'un extrait comique & badin de ce Roman. Elle paroit dictée par une imagination vive & gaye, qui s'eſt miſe peu en peine du raiſonnement. Les ſaillies, les plaiſanteries, les expreſſions burleſques ſont les armes du critique. C'eſt une eſpece de Parodie, où l'Auteur fait des efforts pour ridiculiſer la plupart des traits. Il n'eſt point d'Ouvrage excellent qu'on ne puiſſe traveſtir de cette maniere. Le critique d'ailleurs paroit homme d'eſprit, & ſa plume eſt légère & enjouée. Il a tort de dire au commencement que c'eſt une mauvaiſe Traduction d'un livre Anglois. Un ou deux mots qu'il cite, & qu'il reprend peut-être mal à pro-

pos, ne ſont pas la preuve de ce qu'il avance.

MEMOIRES DE PAMELA.

PLUSIEURS perſonnes ont trouvé que *l'Hiſtoire de Pamela*, étoit prolixe & diffuſe, qu'elle contenoit des détails & des moralités qui ennuyoient, & que ſi on dévoroit bien des dégouts dans cette lecture, c'eſt que l'intérêt y regnoit au ſuprême dégré. Heureux ceux qui n'ont point encore lû ce charmant Ouvrage ! graces aux ſoins de M.... ils ſeront intéreſſés ſans aucun dégoût : ils n'auront point de vains gémiſſemens monotones à entendre ſans ceſſe ; point de réfléxions morales à eſſuyer fréquemment, & ſur-tout point de lettres languiſſantes à lire. Tout cela ſe trouve ſupprimé dans une nouvelle Edition de cet Ouvrage, en deux petits volumes in-12 intitulés Mémoires de Pamela. On peut l'appeller *Pamela élaguée.* T. XXXII. des Obſ. pag. 95.

SILVIE,

par M. WATELET.

T. XXXII. des Obſ. *pag.* 167.

C'EST un petit Ouvrage ingénieux dans le ſtile, délicat dans les ſentimens, d'ailleurs recommandable par la beauté de l'impreſſion & par les figures, dont le deſſein eſt de l'Auteur même du livre, qui a réuſſi à plaire également à l'eſprit & aux yeux. Cet Ouvrage, ſagement galant, eſt tiré de la fameuſe Paſtorale d'*Aminte* du Taſſe. Le lieu de l'impreſſion porte le nom de Londres; ce qui fait trop d'honneur aux Anglois.

LES AMOURS d'Iſmene & Iſmenias,

par M. de BEAUCHAMPS.

T. XXXII. des Obſ. *pag.* 118.

C'EST une Traduction libre ou imitation du Roman grec d'Euſtatius, excellent Grammairien, & Auteur des fameux Commentaires grecs ſur Homere. Il y a des avantures intéreſſantes dans cette eſpece de Poëme épique en Proſe, qui eſt dans le genre tragique & comique tout à la fois, ſuivant la définition & la diviſion d'Ariſtote. Les parti-

cules copulatives n'y ſont pas prodiguées.

AVANTURES DE JOSEPH ANDREVVS, traduites par l'Abbé DESFONTAINES.

LEs Anglois mettent cet Ouvrage au-deſſus de tous les Romans qui ont jamais exiſté, ou du moins ils l'égalent aux Avantures de D. Quichotte & au Roman comique de Scarron. C'eſt un Roman judicieux, moral, plein de ſel & d'agrémens, ſans la moindre tache de libertinage d'eſprit ou de cœur; qui fait aimer la vertu & intéreſſe infiniment. Les nœuds & les épiſodes en ſont charmans. Le dénouement apprêté dès le commencement, ne s'apperçoit qu'au dernier chapitre, & ne peut ſe deviner; enſorte que juſques là le Lecteur incertain ne ſçait quelle ſera l'iſſue de de l'ingénieux *imbroglio*. Du reſte, rien de ſi ſimple que l'invention. Le ſtile en eſt partout comique, excepté dans les endroits où il s'agit d'un amour tendre & légitime, qui fait l'intérêt. Je ne crains point d'aſſurer que l'Angleterre n'a encore rien produit d'auſſi parfait en ce genre. De

T. XXXIII. des Obſ. pag. 189. & 313.

plus, ce n'eſt pas une fiction vaine & frivole ; elle inſtruit le Lecteur des mœurs angloiſes, qui ne ſont point du tout connues en France, & elle apprend cent particularités dignes de l'attention des perſonnes les plus graves. L'Auteur eſt M. Feilding, l'un des meilleurs Poëtes comiques d'Angleterre. Auſſi le dialogue eſt la partie excellente du livre. Ce ſont partout des traits vifs, naïfs, fins, délicats même, toujours plaiſans, & quelquefois burleſques.

Je ne crois pas que nous ayons jamais vu aucun Roman, dont toutes les parties ſoient mieux liées, & le dénouement plus juſte, plus ſimple, mieux préparé & moins prévu. Là, point d'imaginations extravagantes, point de monologues ſans fin, point de dialogues qui ne ſoient vifs & conduits avec art. Ce ne ſont ni des images lugubres & tragiques, ni des ſuppoſitions métaphyſiques, ni de ridicules impoſſibilités. Tout eſt ſenſible, tout eſt emprunté de la nature ; nulles galantes fadeurs, & nulle image licentieuſe. Ce ſont partout de riantes inſtructions, & il paroît que le but principal de l'Auteur, a été de faire

voir que dans toutes les conditions de la vie, les actions démentent les sentimens & les paroles.

Ce livre a une prérogative que n'a eu jusqu'ici aucun Roman : c'est qu'on le lit deux fois de suite avec plaisir, & qu'il en fait beaucoup plus à la seconde lecture qu'à la premiere. *Pamela*, écrit d'un stile diffus, charme par l'intérêt qu'il renferme, intérêt de curiosité & d'affliction, mais il est impossible de le relire. C'est tout le contraire de *Joseph Andrevvs*, parce qu'outre qu'il est écrit comme il doit l'être, il est plein de traits d'esprit, & semé de mille grains de sel attique ; que ce sont par tout des tableaux de la vie humaine ; qu'il nous donne la connoissance des mœurs Angloises ; qu'il contient d'ailleurs deux épisodes charmans.

ACAJOU,

Conte,

par M. DUCLOS.

ON peut appeller cet Ouvrage frivole, si l'on ne considere que le titre, le sujet & la forme ; mais par ses gentillesses, par ses traits ingénieux, Tom. I. des Jug. pag. 40.

& ſur-tout par une critique légère & fine des mœurs & des ridicules du ſiécle, il vaut bien les précieux ſermons de certains Romans. Ce Conte eſt imprimé in-4°. avec des figures de *Boucher*, bien deſſinées. Un Conte *in-quatro* ! cela eſt ſingulier. N'en ſoyez point ſurpris ; les planches dans cette forme ont précédé le livre, compoſé exprès pour elles : enſorte qu'il pourroit bien dans la ſuite venir dans la penſée de quelque Ecrivain fécond, doué d'ailleurs du don de la Parodie, de faire des Contes & des Romans ſur les eſtampes de Calot ou de Picart.

On dit qu'il y a peu d'invention & nul intérêt dans Acajou. Mais faut-il tant exiger dans un Conte ? Ne doit-on pas auſſi faire attention à la gêne des eſtampes. Croit-on d'ailleurs que l'homme d'eſprit à qui on l'attribue, en ait prétendu faire la baſe de ſa renommée ? C'eſt un jeu de ſon imagination ſollicité par des amis, un défi plaiſant, une eſpéce d'acroſtiche.

Mais, dira-t-on, la gêne des eſtampes a-t'elle forcé l'Auteur de faire ſon Epitre dédicatoire au Public, qu'il traite ſi mal ? C'eſt une raillerie, ſi

vous le voulez ; mais on ne raille point ſon maître.

REPONSE DU PUBLIC à l'Auteur d'Acajou.

IL me paroît un peu indécent qu'on ait nommé à la tête l'Auteur du Conte, qui n'y a point mis ſon nom. N'eut-il pas mieux convenu de l'adreſſer à un *Damon*, ou à un *Clitandre* ? Il eût été de la bienſéance de ne pas nommer non plus d'autres Auteurs, ſurtout ceux qu'on raille avec aſſez peu de ménagement. Cette piéce à un air de plaiſanterie ſatyrique, peu ſéant dans ce ſiécle très-charitable, où il n'eſt permis qu'à la langue de s'exercer avec fureur, & de calomnier avec un ſuccès éclatant. Il y a dans cette critique des ironies, dont je ne goûte point du tout le ſel, parce qu'il n'y a que le vrai qui doive plaire. Il eſt certain que M. D. C. n'écrit point comme certains Auteurs précieux & ridicules de ce tems-ci, & que ſon ſtile eſt fort différent. Pourquoi donc le mettre dans la même claſſe ? Ce n'eſt pas un déshonneur aſſurément de reſſembler aux Académiciens nom-

Lá même, pag. 8.

més à la fin de la lettre : mais la maniere dont on les repréſente en cet endroit, ne fait pas regarder comme un honneur de leur reſſembler.

Ce que j'oſe déſapprouver encore dans cette *Réponſe du Public* eſt une contre-vérité finement enveloppée, mais ſentie aiſément, au ſujet de l'Auteur veritable des *Confeſſions du Comte de.....* Il n'eſt pas douteux pour moi que M. D. C. n'en ſoit l'Auteur. Perſonne ne lui diſpute *Acajou* compoſé en fort peu de tems, & qui eſt écrit avec beaucoup d'eſprit & d'enjouement.

Du reſte, le meilleur parti que puiſſe prendre, ſelon moi, M. D. C. eſt de ſe mettre peu en peine des Critiques jaloux. Je dois rendre juſtice à l'Auteur de la *Réponſe du Public*, où il y a beaucoup d'eſprit, de ſel, & d'agrément. La Proſe en eſt enjouée & délicate, & les vers bienfaits. Mais que tant d'eſprit n'a t'il un autre objet ?

CLINQUANT ET MEROPE, Conte,

par M. DAUCOURT.

CE Conte allégorique & critique est un petit Ouvrage imaginé avec esprit, conduit avec jugement, & tout rempli d'agrément & de sel. La *Critique de Mérope*, critique juste & modérée, qui a paru peu de tems après l'impression de cette Tragédie, avoit fait sentir les fautes les plus considérables. Le *Conte* acheve d'humilier les applaudissemens. C'est l'Ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit. Le stile est gai & léger. Tom. I. des Jug. pag. 289.

ORONOKO.

CETTE Histoire est intéressante & agréablement écrite. Le stile en est naturel & elle offre en plusieurs endroits, des situations touchantes. L'ingénieux Traducteur, par rapport au dénouement, est Auteur. Ce Roman passe pour intéressant; c'est un Roman d'action & non de caractères. Lorsqu'on a commencé à le lire, on en veut voir la fin, ce qui prouve l'intérêt. Quelques traits un peu libres ne nuisent pas au débit. Tom. V. des Jug. pag. 354.

HISTOIRE DES FEMMES GALANTES ;

par M. DU BOIS.

Tom. VIII. des Jug. *pag.* 116.

LE ſuccès qu'ont eu les trois premiers volumes, a encouragé l'Auteur à y ajouter les trois autres. Il mêle aux avantures romaneſques de ſes *Femmes galantes* les traits les plus remarquables de l'Hiſtoire grecque & de l'hiſtoire Romaine. Il croit apparemment que le mélange du vrai & du faux, de l'hiſtoire & de la fiction peut être du goût de tout le monde, & plaire à d'autres qu'à ces eſprits légers & frivoles qui ne cherchant qu'à s'amuſer, ſe mettent peu en peine de la vérité.

Ce qu'il y a encore de ſingulier dans cet Ouvrage, eſt que l'Auteur ayant fait remonter ſon hiſtoire juſqu'à Io ou Iſis, Cérès, Cybelle, Venus, &c. perſonnages fabuleux qui donnent carrière à l'imagination, il leur prête des avantures inouies & fort différentes de celles que la mythologie a conſacrées. Hercule n'eſt point ici *cet homme redoutable qu'on s'imagine*. Théſée n'eſt rien moins qu'un héros. En un mot, l'Auteur n'a pour guide que ſon déſir

de plaire & d'amuſer, & change à ſon gré preſque tous les caractères. Il s'arroge le même droit qu'ont eu les inventeurs de la fable, & choiſit pour lui la ſeconde partie du dilemne d'Horace.

Aut famam ſequere, aut ſibi convenientia finge.

Ce ſeroit une grave autorité à citer qu'un tel Ouvrage, ſi l'on diſputoit ſur des faits.

LES VEILLE'ES DE THESSALIE.

par Mademoiſelle de LUSSAN.

CET Ouvrage paroit aſſez propre à empêcher de veiller tous ceux qui le voudront lire. Ils y trouveront dès le commencement des ſingularités capables de leur faire juger du reſte de l'Ouvrage. Nouvel. du Parn. Tom. pag.

ŒUVRES DIVERSES.

ŒUVRES

de l'Abbé de SAINT REAL.

Nouvel. du Parn. Tom. I. *pag.* 45.

LA premiere édition de ces œuvres a paru en Hollande en 1722. & fut réimprimée à Paris en 1724. A la réſerve des *Mémoires* & du *caractère de la Ducheſſe de Mazarin*, qui furent retranchés. Il eſt clair que ces deux petits écrits n'ont jamais été de l'Abbé de S. Réal. Cependant comme ils ſont agréables & curieux, ils furent encore inſérés dans l'Edition de Hollande 1726, comme dans les quatre premiers volumes. Un homme d'eſprit, qui n'a pas voulu ſe faire connoître, a fourni quelques pieces de ſa façon, qui ont été goûtées juſqu'ici ; un autre a bien voulu donner encore un petit Ouvrage qui peut ſervir à l'augmentation de cette Edition. C'eſt la

vie d'Octavie. Cet écrit eſt ſuivi de la *Reconciliation du Mérite & de la Fortune*, dialogue en proſe & en vers, qui eſt une piéce médiocre, dont on ignore l'Auteur, & qui ſûrement n'eſt point de l'Abbé de Saint Réal, non plus que la *Préface hiſtorique des Mémoires de la minorité de Louis XIV*, qui eſt fort peu de choſe; ce qu'il y a de ſingulier, eſt qu'on a fait une préface par cette préface.

A l'égard des autres piéces qui compoſent le cinquiéme volume, & qui viennent d'être ajoutées dans cette nouvelle Edition, on aſſure que ce ſont différens opuſcules de M. l'Abbé Desfontaines. Le premier eſt le Diſcours de Xenophon *ſur la maniere d'augmenter les revenus d'Athènes*, traduit du grec avec des remarques. Ces remarques ſont aſſez ſçavantes, mais en petit nombre. La ſeconde eſt un autre diſcours de Xenophon, *ſur la République de Lacedemone*, traduit du grec, ſans aucunes remarques, quoique cet Ouvrage en eût beſoin. On lit les deux diſcours, ſurtout le ſecond, avec plaiſir; c'eſt aux ſçavans à examiner ſi ces deux traductions ſont fidèles & exactes.

ŒUVRES DIVERSES

de PELISSON.

Tom. I. des Obſ. *pag.* 183.

DANS le premier volume qui contient les Poeſies, il n'y a que neuf piéces qui voyent le jour pour la premiere fois. Ces neuf piéces, & ſurtout le poëme d'*Eurimedon*, ſont peu de choſe ; mais comme cela ne tient pas beaucoup de place, l'Editeur a pu croire avec raiſon que ni ſa réputation, ni celle de ſon Auteur n'en ſouffriroient. Il faut convenir auſſi qu'il y a du génie dans ce poëme & quelques beaux vers.

Ce ſeroit, ce me ſemble, trop exiger, que de vouloir que nous admiraſſions toute la proſe de cet Auteur, ſans aucune exception. Il eſt certain que tout ce qu'il a écrit n'a pas le mérite de la *Relation de la Conquête de la Franche Comté*, & de quelques autres de ſes Ouvrages qui ſeront toujours regardés comme des modèles. La *Converſation de Louis XIV devant Lille* eſt une piéce curieuſe & digne d'attention. Qu'elle développe bien la grande ame de Louis XIV, & ſon ardeur pour la gloire ! Les *conſidé-*

rations ſommaires ſur l'affaire de M. Fouquet ſont un Ouvrage excellent, qu'on ne trouve point dans le Recueil intitulé *Procès de M. Fouquet.* Les deux *Requêtes*, où l'on examine ſi le Chancelier de France peut être recuſé en matière criminelle, ne ſont pas des piéces moins curieuſes, ni moins importantes : elles ſont nouvelles pour le public. Enfin cette Edition eſt faite avec beaucoup d'ordre & de diſcernement.

ŒUVRES MELE'ES

du Chevalier de SAINT-JORRY.

VOici un recueil d'Oeuvres mêlées, donné au public par l'Auteur même. Il feint modeſtement dans un *Avis* qui eſt à la tête du recueil, qu'un Libraire ayant oui parler avantageuſement de ſa maniere d'écrire, conçut le deſſein de recueillir tous ſes Ouvrages, & pour cet effet il s'adreſſa à un ami de l'Auteur, qui lui communiqua un porte-feuille, dans lequel il trouva toute la collection qu'il recherchoit. Voilà un Libraire très-heureux ; il ne lui manque plus

Tom. I. des Obſ. *pag.* 202.

pour la bienſéance que d'écrire à M. de S. Jorry, pour obtenir la permiſſion de profiter de ſon utile & admirable découverte. C'eſt ce qu'il fait, & M. de S. Jorry ne manque pas de lui accorder obligeamment la grace qu'il lui demande. Je me contenterai de dire franchement, qu'une bonne partie de ſes *Oeuvres mêlées* a été déplacée mal-à-propos, en ſortant du porte-feuille de l'ami, où elles étoient dans un lieu convenable. Au contraires les Mémoires ou Factums qu'on lit dans le tome premier, ſont ici placés plus honorablement, que dans le Recueil informe des *Cauſes célèbres* du ſieur Pitaval qui en avoit fait ſon profit. Le premier Mémoire contre le Préſident de Klinglin eſt écrit avec beaucoup de vivacité, de délicateſſe & d'agrément. On trouve dans ce Recueil parmi quelques piéces aſſez ſpirituelles des conſeils judicieux, donnés à une jeune perſonne de condition. Les Comédies qui compoſent une partie du ſecond volume, ſont dans le goût de l'ancien Théâtre italien. Ces farces joyeuſes ont dû faire beaucoup rire ſur ce théâtre dont l'on ne prévoyoit pas alors qu'une ſubtile

méthaphyſique

métaphyſique s'empareroit un jour, ou y ſeroit au moins ſoufferte pour quelque tems.

ŒUVRES

de M. l'Abbé DE PONS.

LE morceau le plus brillant dans ces écrits, eſt le parallèle du Philoſophe & de l'Orateur, qui repréſente leur maniere différente de perſuader la vérité. Mais, à dire vrai, excepté *la décoration du ſtile*, & une certaine doſe de Métaphyſique, il me ſemble que le fond de ces idées ſe trouve dans la plupart des Rhéteurs. Tom. X. des Obſ. pag. 25.

Je trouve beaucoup de ſolidité dans la *nouvelle Méthode pour former la jeuneſſe.*

Le plan de Philoſophie tracé par par M. l'Abbé de Pons, eſt digne d'un homme d'eſprit; mais ce ſont des détails connus & où il n'y a de lui que ce qui appartient au ſtile, quelques ſaillies aſſez agréables, & certaines réfléxions qui honorent ſa raiſon & ſon goût philoſophique.

Le *Factum* compoſé par M. l'Abbé de Pons ſur un canonicat qu'on lui diſputoit, eſt écrit avec beaucoup de

feu & de force. Il contient quelques faits perſonnels aſſez curieux. La *Lettre ſur l'Iliade de M. de la Motte* eſt une critique très-vive d'Homere : ſes partiſans y ſont peu ménagés.

Au reſte, quoique ces Piéces puiſſent fournir des matériaux pour une nouvelle édition du *Dictionnaire néologique*, il faut avouer qu'il y a de la force dans le ſtile, avec des traits ſinguliers & ingénieux.

ŒUVRES MELE'ES
de l'Abbé NADAL.

Tom. XV. des Obſ. *pag.* 337. Tom. XVI. *pag.* 17. *&* 169.

LE but de l'Auteur, en général, paroît avoir été de rendre ſon érudition enjouée. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il a ſouvent négligé d'indiquer les ſources d'où il a tiré la plupart des faits qu'il met ſous les yeux du Lecteur. Les *Penſées ſur l'Education* donnent une idée avantageuſe de l'Auteur. Il ſeroit à ſouhaiter que les parens, & les inſtituteurs vouluſſent profiter des maximes qu'il y expoſe ; les enfans paroîtroient dans le monde, remplis de connoiſſances utiles, de ſentimens d'honneur & de probité ; & ceux qui ont pris ſoin

de leur former l'eſprit & le cœur, retireroient des récompenſes ſolides d'un travail ſi ſouvent ingrat, parce que les parens ne connoiſſent pas aſſez le prix d'une heureuſe éducation.

Les *Remarques ſur la tragédie d'Hérode & Mariamne*, par M. de Voltaire, m'ont paru en général exactes, mais quelquefois peu juſtes. Cependant l'Auteur s'y montre fort verſé dans l'art du théâtre. Ces ſortes de petits Ouvrages méritent d'être conſervés quand ils renferment une critique judicieuſe, ou des détails curieux, concernant le théâtre françois; c'eſt ce qu'on trouve dans ce petit écrit dont la vivacité a beſoin d'excuſe. Après tout elle eſt un ornement preſque néceſſaire aux ouvrage de cette eſpéce.

ŒUVRES DE FONTENELLE.

JE ne ſçais point mauvais gré à M. de Fontenelle d'avoir encore cette fois inſéré dans ſon recueil les *Lettres du Chevalier d'Her....* qui ont autrefois été du goût de la Province. Cet homme d'eſprit a fait ſentir lui-même dans une préface, qu'il en fai- Tome I. des Jug. pag. 155.

ſoit aſſez peu de cas ; mais elles ſont de lui : un pere peut-il immoler ſes enfans ? C'eût été au moins les deshériter, que de les exclure du partage de ſa gloire dans ce nouveau recueil. Elles partageront donc, mais comme des filles de Normandie. Quelques petits Ouvrages nouveaux de l'Auteur auront auſſi le ſort des cadets de cette Province. En général, que de merveilles dans cet aſſemblage ! mais je ſerois un vrai Chevalier d'Her.... ſi j'eſtimois, ſi je louois tout.

L'ESPRIT DE FONTENELLE,

par M. DE PREMONVAL.

Tom. 1. des Jug. pag. 25.

CE travail a dû peu couter, puiſqu'on n'a fait que copier des penſées, même les plus enveloppées, ſans les accompagner d'un éclairciſſement. Elles ont toutes été tirées des écrits de cet Auteur, qui ont pour objet les Lettres, le bel-eſprit ou les mœurs. Si le Compilateur eût voulu prendre la peine d'extraire les penſées de M. de Fontenelle ſemées dans l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, cela eût été, ce me ſemble, plus utile au Public. Les Oeuvres de M. de Fontenelle, com-

me bel-eſprit, ſont entre les mains de tout le monde. Que diroit-on d'un Compilateur qui recueilleroit toutes les belles penſées de la Fontaine ou de Rouſſeau, & les donneroit au public ? Il n'eſt pas d'écolier qui ne pût faire un pareil aſſemblage. Quelques-uns prétendent que ſi le Compilateur eût eu de favorables intentions, ſon recueil eût été moins gros, d'autres qu'il l'eût été davantage. Pour moi, je ſuis très-content, ainſi que bien d'honnêtes gens, du deſſein de l'Auteur & de la maniére dont il l'a exécuté. Cependant j'aime encore mieux lire le *Corps* des œuvres de M. de Fontenelle, que ſon *Eſprit*.

OUVRAGES
DE POLITIQUE ET DE DROIT.

LE MINISTRE PUBLIC,
dans les Cours étrangères,

par M. DE LA SARRAZ.

Nouvel. du Parn. Tome I. *pag.* 158.

CET Ouvrage dont le ſujet fait autant d'honneur à la jeuneſſe de ſon Auteur, que la maniére dont il l'a traité en fait à ſon eſprit & à ſon talent, eſt un petit abrégé clair & méthodique, où il ſe borne à ce qu'il eſt abſolument néceſſaire de ſçavoir ſur ce ſujet.

OUVRAGES POETIQUES
de l'Abbé DE SAINT PIERRE.

Tom. III. des Obſ. *pag.* 265. Tom. IV. *pag.* 337.

LEs Ouvrages politiques de M. l'Abbé de S. Pierre reſpirent l'honneur, la probité & la paſſion de bien

mériter du genre humain. On y trouve un courage d'esprit peu commun, une souplesse admirable pour s'élever aux grandes choses & pour descendre jusqu'aux plus petites. Dans le tems même qu'on conçoit l'impossibilité de quelques uns de ses projets, on voit qu'ils doivent leur naissance à l'envie de rendre les peuples heureux. On sent partout le bon Citoyen & le vertueux Philosophe, mais dégagé de préjugés ; & sa sincérité, qu'on ne peut s'empêcher quelquefois de trouver excessive, paroit toujours inspirée par la passion de rendre les hommes heureux. Ce sont des vérités hardies, qui stériles dans ce siécle, germeront peut-être dans la postérité, moins esclave de certaines opinions qu'on censure aujourd'hui en secret, & dont la fausseté sera un jour publiquement attestée. Il faut avoir beaucoup de courage d'esprit pour les attaquer, lorsque le préjugé les rend encore respectables.

L'ART DE NEGOCIER,

par M. PECQUET.

Tom. X. des Obſ. pag. 217.

CE n'eſt point ici un traité chargé d'érudition & de faits hiſtoriques, allegués en preuve : ſi tel eût été le deſſein de l'Auteur, il lui auroit peut-être moins couté d'extraire avec ſon diſcernement naturel l'Ouvrage de Vicquefort, de profiter de ſa vaſte & curieuſe érudition, d'adopter ſes raiſonnemens & ſes déciſions, d'emprunter ſes idées politiques, & de prêter à tout cela de l'ordre, de la juſteſſe & de la préciſion. Sans s'engager dans cette entrepriſe, qui ne laiſſeroit pas d'avoir ſon mérite, M. Pecquet a fait un petit livre, peut-être plus utile dans ſon agréable briéveté, que celui du docte Conſeiller d'Etat de Brunſwic. C'eſt un écrit moral & inſtructif, dicté par la ſageſſe & par l'expérience. Le livre de M. de Vicquefort eſt l'Ouvrage d'un ſçavant, & n'eſt que cela : celui de M. Pecquet, eſt l'Ouvrage d'un homme conſommé dans la ſcience du monde & de la morale, d'un vrai ſage, d'un politique honnête homme, d'un philoſophe de pratique,

d'un esprit aussi éclairé, aussi judicieux que fin & délicat. L'Epitre dédicatoire est d'un stile noble, sage, concis, propre d'un homme de cour & de goût.

HISTOIRE des anciens Traités,

par M. BARBEYRAC.

C'EST un Ouvrage qui, pour les recherches curieuses & par sa vaste érudition, ne céde à aucun de ceux que l'Auteur avoit déja mis au jour. C'est par les Traités publics qui sont l'occasion ou la suite d'un grand nombre d'événemens, qu'on connoit la situation des affaires, le génie, le caractère & les vues des Souverains. Ce sont les monumens les plus authentiques de l'histoire; ils servent à confirmer la vérité ou à découvrir la fausseté de certains faits qu'on trouve dans les Auteurs. On y apprend les maximes & les coutumes des tems auxquels les Traités ont été conclus, & une infinité d'autres choses curieuses. Au bas de chaque article de ce Recueil il y a des notes destinées à faire connoître des faits qui auroient embarrassé la narration, à éclaircir des

Tome XIX. des Obs. *pag.* 73.

points d'antiquité, à la critique de divers textes d'Auteurs anciens & modernes. Ces notes donnent une haute idée de la capacité & de l'érudition de l'Auteur.

Je reconnois avec plaisir qu'il ne peut manquer de piquer la curiosité des personnes qui veulent s'instruire du droit des gens usité parmi les Grecs, les Romains & les plus anciens peuples. Je ne sçai s'il seroit facile de trouver quelque sçavant qui eût recueilli avec tant de soin & de discernement, tout ce qui peut y avoir rapport. L'érudition de l'Auteur judicieusement semée & toujours instructive, sa critique sûre & modeste, ses recherches laborieuses, sa méthode excellente sont en vérité au-dessus de tous les éloges. Mais je ne voudrois pas que l'Auteur nous eût donné cette histoire des anciens Traités, comme un supplément au corps diplomatique du droit des gens, parce qu'elle n'a presque rien de commun avec cet Ouvrage. Ni les Traités qu'il rapporte, ni les mœurs & les usages de ce tems là, ne peuvent être raprochés de notre siécle. Ainsi en faisant abstraction de cette liaison chimérique, il faut con-

venir que le Recueil de M. Barbeyrac eſt un Ouvrage curieux & qu'il répand de grandes lumiéres ſur l'ancienne hiſtoire. C'eſt une ſource où les Sçavans peuvent même puiſer avantageuſement ; & quiconque ſe mêlera dans la ſuite d'écrire l'hiſtoire Grecque ou Romaine, y trouvera une infinité de points qui n'avoient pas encore été ſi bien éclaircis.

On remarque dans la ſeconde partie une attention ſcrupuleuſe à ramaſſer tout ce qui peut avoir rapport au titre du livre, un choix de faits curieux, expoſés avec beaucoup d'exactitude, une ſagacité peu commune, une critique ſure, mais quelquefois trop ſévère, des notes intéreſſantes : en un mot, le ſçavant Auteur ſoutient glorieuſement la réputation d'excellent critique en matiére d'antiquité, d'hiſtoire & de droit public.

TRAITÉ

des Tribunaux de Judicature,

par M. ROQUES.

T. XXIII. des Obſ. pag. 107.

PARMI un grand nombre de réflexions communes & inutiles, on trouve dans cet Ouvrage quelques points importans aſſez bien traités, & ſur tout une foule de citations, qui témoignent l'érudition de l'Auteur. M. Roques cite ſouvent au bas des pages les anciens & les modernes. Boileau & Perrault ſont pour lui d'une égale autorité; il s'appuye même du témoignage de l'Auteur des *Cauſes célébres*. Il ſe jette aſſez ſouvent dans la déclamation; & pourvu que ce qu'il dit lui donne lieu de citer doctement les anciens & les modernes, il ne ſe met pas toujours en peine de la juſteſſe de l'application.

DU DROIT DE LA GUERRE & de la Paix, par GROTIUS.

GROTIUS dans ce fameux livre, a avancé quelques propoſitions douteuſes ou fauſſes ; cependant ſa méthode de raiſonner ſur le Droit naturel eſt admirable. Elle a même fondé une ſcience particuliere, & a donné lieu à l'Electeur Palatin de fonder une chaire de Profeſſeur de Droit naturel dans l'Univerſité d'Heidelberg, où l'Ouvrage de Grotius ſert de texte comme autrefois les Oeuvres d'Albert le grand, de S. Thomas, & d'Ariſtote, étoient le texte des leçons des profeſſeurs de Théologie & de Philoſophie. T. XXXIII. des Obſ. pag. 266.

LE DROIT DE LA NATURE & des gens, par PUFFENDORF.

CET excellent livre de Grotius, a été, pour ainſi dire, effacé (eu égard à l'utilité) par l'Ouvrage de Puffendorf. Son ſyſtême, ou plutôt le plan de ſa doctrine eſt plus éten- Là même pag. 267.

du & plus complet que l'Ouvrage de Grotius ; non pour-tant que Puffendorf fût un auſſi grand génie que Grotius, dont il n'a fait qu'étendre & perfectionner les vues. L'eſprit géométrique lui a quelquefois manqué ; & l'érudition trop vaſte a un peu nui à l'un & à l'autre. M. Barbeyrac, habile Juriſconſulte de notre ſiecle, a traduit & commenté ces deux Auteurs. Il a travaillé non-ſeulement pour les jeunes gens & les gens ſans lettres ; mais encore pour les Sçavans, corrigeant, éclairciſſant, contrediſant même quelquefois ſes deux Maîtres ; & toujours guidé par un eſprit juſte & philoſophique.

ESSAI

ſur les principes du Droit & de la morale,

par M. d'Aube.

T. XXXIII. des Obſ. *pag.* 282.

C'Est un Ouvrage digne du ſçavant Magiſtrat qui en eſt l'Auteur, & qui, après s'être fait eſtimer par ſon équité dans les Prétures qu'il a exercées avec honneur en deux Provinces du Royaume, jouit

aujourd'hui d'un loisir, dont il fait un si bon usage pour perfectionner l'humanité en général. On peut dire que la plupart des hommes ne sont guère instruits des conséquences directes du Droit naturel, pour peu qu'elles soient un peu éloignées. C'est donc un dessein très-louable que de les leur exposer avec autant de sens, de justesse & de netteté que fait l'Auteur, dont l'Ouvrage mérite une place dans toutes les Bibliothéques & dans tous les cabinets des gens de loi. M. d'Aube ne pensant pas toujours comme plusieurs autres Jurisconsultes, ne doit pas trouver mauvais qu'on soit sur quelques points d'un sentiment différent du sien, surtout quand la théologie y est intéressée.

LETTRES DE VANHOEY.

LEs lettres de M. Vanhoey, où regne un amour si tendre & si respectueux pour sa patrie, un zèle si pur pour ses vrais intérêts, un air de candeur & de vérité, un stile simple, un raisonnement judicieux, des portraits toujours fidéles & sagement des-

Tome II. des Jug. *pag.* 286.

sinés, enfin une impartialité qui laisse néanmoins entrevoir une inclination pour la France qu'il tâche d'insinuer à ses Compatriotes, comme un principe de bonheur & de prospérité pour leur République, en la détournant de tout dessein contraire à l'union de cette Couronne avec leurs Hautes-Puissances; ces Lettres, qui n'avoient pas été écrites pour être publiées, l'ont été par une faction ennemie, pour nuire à cet habile Ministre; mais elles n'ont servi qu'à lui faire un grand honneur dans le monde, qu'à justifier la prudence de sa conduite, qu'à faire éclatter son zèle pour ses Maîtres, & qu'à le rendre de plus en plus agréable à la Cour de France, & par là en état d'être plus utile à sa patrie.

HISTOIRE

du Traité de VVestphalie,

par le P. BOUGEANT.

Tom. III. des Jug. pag. 146.

JE puis dire sans flatterie qu'aucune histoire ne m'a fait plus de plaisir, ne m'a paru écrite avec plus d'élégance, de

ſageſſe & de dignité, & ne m'a plus intéreſſé. Cette hiſtoire eſt d'autant plus eſtimable, qu'elle a été compoſée ſur des mémoires originaux. Je ſuis fâché ſeulement de voir l'Auteur citer quelquefois à la marge Maimbourg, Heiſſ, & d'autres, comme ſi de pareilles autorités étoient de quelque poids.

C'eſt l'Ouvrage le plus accompli en ce genre qui ait paru, & peut-être le mieux écrit de tous ceux que la Société des Jéſuites a donnés au Public. La matiére eſt curieuſe par elle-même, & l'art de l'Auteur a ſçu la rendre intéreſſante. Avec quel goût il arrange les faits & les points différens des conteſtations, n'omettant rien d'eſſentiel, abrégeant ce qui paroîtroit long, étendant ce qui a beſoin d'être éclairci ! avec quelle habileté il réfléchit lui-même ſur la conduite des Négociateurs, démêle leurs vues & peint leurs caractères ! Son lecteur croit lui-même aſſiſter au congrés & être en quelque ſorte Plénipotentiaire. C'eſt un livre néceſſaire à tous ceux qui veulent être inſtruits des intérêts de l'Europe, quoique depuis ce Congrès la face en ſoit bien différente.

Tom. V. pag. 121.

On y apprend les reſſorts & les fineſſes de la négociation, & la maniére de ſe conduire avec des Négociateurs diſſimulés, profonds & ruſés.

PRINCIPES DU DROIT CIVIL & Coutumier de Normandie,

par M. ROUTIER.

Tom. XXXI. des Obſ. *pag.* 330.

ON trouve dans cet Ouvrage un utile aſſemblage de quantité de maximes importantes, éparſes dans une foule de livres, où il n'eſt pas facile de les trouver. Quoique cet Ouvrage intéreſſe particuliérement la province de Normandie, ſa ſage Coutume eſt ſi eſtimée, ſi révérée même dans tous les autres pays, qu'il n'eſt point d'Avocat qui la néglige. Commentée par le célèbre Baſnage, c'eſt pour un Normand un livre ſybillin. Cependant ce nom convient plutôt à l'Ouvrage de M. Routier, qui eſt plus court & plus précis, & qui a plus l'air d'un recueil d'Oracles.

L'ESPRIT
DE L'ABBÉ
DES FONTAINES.

QUATRIEME PARTIE.

PENSE'ES DIVERSES
SUR
DIFFE'RENS SUJETS.

DU PUBLIC.

LE Public eſt le Souverain des Souverains. Il n'eſt point de puiſſance qui n'ait pour lui de grands égards, & qui ne craigne de lui déplaire. Tous les Princes, tous les Magiſtrats reſſortiſſent à ſon tribunal, & l'on n'ap-

Tom. I. des Jug. *pag* 4

pelle de ſes déciſions qu'à lui-même, lorſqu'on lui a fait illuſion durant quelque tems. Ce qu'il y a d'heureux c'eſt qu'il ne fait aucune difficulté de réformer lui-même ſes arrêts, lorſqu'on lui a ſurpris quelque faux jugement.

Là même. *pag.* 7. Le froid public prend quelquefois plaiſir d'être piqué, pour être réveillé.

On n'a jamais vû un bon livre longtems dans l'oubli, ni un mauvais Ouvrage longtems recherché. Le public eſt infaillible à la ſeconde génération.

Tom. II. des Jug. *pag.* 9. Un galant homme, quand il n'eſt point attaqué dans ſon honneur, doit ſe prêter de bonne grace aux plaiſirs du public.

Là même. *pag.* 28. Les Connoiſſeurs donnent toujours le ton au public; attaquer le public ſur ſes jugemens, c'eſt donc attaquer les Connoiſſeurs mêmes.

Tom. VI. des Jug. *pag.* 51. La malice du Public met ſouvent dans un écrit, toute celle qu'on y ſuppoſe.

Tom. V. des Obſ. *pag.* 292. En vérité, ſi le public étoit plus ſévère pour les Auteurs, les Auteurs le ſeroient plus pour eux mêmes. C'eſt nous qui par l'argent & les louanges précipitées dont nous payons les travaux négligés de ces Ecrivains féconds & avides, les

enhardissons à nous étourdir de leurs ébauches. Mais la source de tout le mal est que notre passion aveugle pour tout ce qui semble esprit, nous fait prendre pour de l'esprit les choses les plus déraisonnables, & applaudir souvent ce que nous devions siffler. A peine le petit nombre des vrais connoisseurs peut-il alors faire entendre sa voix étouffée par les bizarres acclamations de la foule ignorante.

C'est justement en ne lisant point un livre, que le public le condamne. Mais y a t'il en cela de l'équité ? oui. Les personnes éclairées qui veulent les premiers lire un livre, sont pour ainsi dire, des Commissaires qu'il nomme pour l'examiner : il se fie à leur rapport, il adopte leur jugement, & voilà le livre jugé par le Public, & souvent condamné sans qu'on puisse dire qu'il l'ait lû. Quand le Public veut bien prendre la peine de lire un Ouvrage lui-même, c'est que le premier jugement a été favorable ; dès lors il l'approuve, au moins pour un tems. Car quelquefois il casse la sentence des premiers juges, & souvent la sienne même. Alors le livre est condamné à n'être plus lû. L'ignorance & la

Tom. IX. des Obs. pag. 146.

ſotiſe des Auteurs ne ſont ordinairement punies que par un profond oubli. Douce punition ! Quel coupable ne ſouhaiteroit pas que ſes fautes fuſſent ainſi punies ?

DES RICHESSES.

Tom. II. des Jug. *pag.* 7.

LA plupart des hommes d'or ont l'eſprit de plomb & le cœur de fer.

Tom. IV. des Jug. *pag.* 38.

Triſte condition des talens ! Ceux dont la mémoire doit périr avec eux, & auxquels perſonne ne penſera huit jours après leur mort, ſont les grands, les riches, les heureux du ſiécle. Ceux qui doivent vivre éternellement dans le ſouvenir de la poſtérité, vivent à peine avant de ceſſer de vivre. Le plus ſot mortel, s'il eſt riche, s'il eſt puiſſant, écraſe un immortel.

Tom. II. des Obſ. *pag.* 37.

Le luxe, objet de tant de déclamations, peut être conſidéré avec des yeux politiques, comme une ſource d'induſtrie & de profits innocens. Il doit la naiſſance aux richeſſes & à la puiſſance d'un état bien policé. Il eſt relatif aux tems, aux lieux & aux perſonnes. Du tems de Henry II, des bas

le ſoye étoient luxe ; aujourd'hui la fayance l'eſt autant, comparée à la terre commune, que la porcelaine comparée à la fayance. Le payſan trouve du luxe chez le bourgeois de ſon village ; celui-ci chez l'habitant de la ville, qui lui-même ſe regarde comme groſſier, par rapport à l'habitant de la Capitale, plus groſſier encore que le Courtiſan.

Le jugement peu raiſonnable que nous portons ſur l'opulence & le déſir effréné que nous avons de nous diſtinguer par là, eſt la ſource de cette affreuſe corruption qui regne dans notre ſiécle. Il eſt bien difficile d'eſtimer & d'aimer les richeſſes, & d'être en même tems déſintéreſſé. Or ſans le déſintéreſſement nulle intégrité, nulle droiture, nulle vertu. C'eſt une vérité confirmée par l'expérience, & qui eſt une des premieres maximes de la morale. Il eſt bien plus louable de faire uſage de la richeſſe pour des travaux utiles & pour le ſoulagement des malheureux que l'indigence accable, pour qui le luxe particulier des riches & la pompeuſe inutilité des ſpectacles & des fêtes publiques eſt une eſpéce d'inſulte qui augmente leur

T. XVII. des Obſ. pag. 175.

Tom. XIX des Obſ. pag. 291.

miſere. Cependant ſi l'on conſidére que cette magnificence n'eſt pas incompatible avec les utiles & charitables emplois de la richeſſe, & qu'en tout cas ce luxe tant décrié en général & avec juſtice, contribue néanmoins à la circulation de l'argent, au ſoutien du commerce, à la culture & au progrès des arts; & que d'ailleurs il occupe, & conſéquemment fait vivre un grand nombre de gens qui, ſans cela, languiroient dans l'oiſiveté & le beſoin preſſant, on eſt tenté d'être du ſentiment de Theophraſte dont la philoſophie n'étoit point du tout contraire à la profuſion & à la pompe.

T. XXXII. des Obſ. *pag.* 72. Ces Citoyens qui regorgent de richeſſes, & à qui il ne manque que l'eſtime du Public, ont dans leurs mains les moyens non ſeulement de l'acquérir, mais de ſortir de leur rang plébéien, & d'effacer même les plus illuſtres Patriciens, en favoriſant le progrès des talens en tout genre; ce qui eſt le plus grand ſervice qu'on puiſſe rendre à la patrie. Un millionnaire qui fonderoit des récompenſes annuelles pour tous ceux qui feroient briller un génie ſingulier, ſoit dans les

les sciences & les arts, soit dans le maniment des affaires, soit dans l'art de la guerre, soit dans l'art de la politique, & qui pour cet effet établiroit une espéce d'Académie ou d'école, seroit sans doute un très-grand homme dans un Etat; puisqu'il s'en rendroit par-là le bienfaiteur perpétuel, & le préserveroit d'une fatale disette qui fait toujours le malheur des Empires.

DE LA VANITE'.

SI l'on considére que le plus grand bien de l'homme ici bas est l'approbation & l'estime de ceux avec qui il vit, il faut convenir, ce me semble, que si ce motif n'est pas absolument parfait, il n'est pas néanmoins mépriſable. Il y a une grande différence entre la vanité & l'amour de la gloire, lorsque cette passion n'a pour objet que des choses louables & utiles à l'humanité. C'est ce que j'ai fait voir autrefois bien clairement contre M. de la Motte qui a soutenu dans son dernier Ouvrage, que tout Auteur qui publioit ses écrits étoit essentiellement vain. La vanité est l'amour de la gloire mal placé, ou autrement l'amour d'une gloire

Tom. IV. des Obs. pag. 258.

vaine. Un homme ſe donne un équipage, une grande livrée, des meubles magnifiques, des habits ſuperbes dans la vue ſeulement d'être conſidéré des autres, ou ſi vous voulez, il fait l'aumône par le même motif; voilà de la vanité, parce que tout cela n'eſt point deſtiné à mériter l'eſtime humaine, & que l'aumône qui ne part pas d'un principe de charité chrétienne & d'humanité, eſt une choſe qui n'a aucun mérite ni devant Dieu, ni devant les hommes. Mais cet Officier fait de belles actions à la guerre, cet homme d'eſprit publie de bons écrits dans la vue de ſe voir conſidéré dans le monde, je prétends que ce n'eſt point là de la vanité, & que c'eſt abuſer du terme, que de l'appliquer à ces ſortes de perſonnes. Cette diſtinction ſolide épargneroit bien de la morale ſuperflue à nos beaux eſprits modernes, s'ils vouloient bien le concevoir & l'admettre.

Tom. XIV. des Obſ. *pag.* 169.

Quoique de tous les dons de la nature, la nobleſſe du ſang ſoit le dernier, l'homme ſe laiſſe quelquefois enivrer tellement par l'orgueil, que lorſqu'il eſt, je ne dis pas d'une naiſſance illuſtre, mais ſimplement dans

le rang de la nobleſſe, ce qui lui donne une foule d'égaux, il s'en fait accroire, & ſemble ſe regarder comme d'une nature différente de celle des autres hommes. Cependant il eſt établi parmi tous ceux qui penſent, que la vraie nobleſſe conſiſte dans le mérite perſonnel, & qu'un homme ne l'emporte ſur un autre, que par les qualités qu'il poſſéde, & ſurtout par les ſentimens d'honneur. Qu'eſt-ce en effet qu'un Seigneur débauché, brutal, ignorant, ſans courage, ſans mœurs, ſans jugement ? Qu'eſt-ce qu'un Gentilhomme mal élevé ? eſt-il comparable au fils d'un Bourgeois, dont on aura cultivé l'eſprit & le cœur? Le noble aux yeux de la raiſon, c'eſt l'honnête homme, le galant homme, l'homme dont l'ame eſt au-deſſus de l'ame d'un autre. Tout le monde applaudit à cette morale ; & l'on regarde univerſellement comme le comble de la fatuité, les maniéres ſuperbes de quiconque ſe prévaut de ſa naiſſance. Indépendamment de la vertu, il y a parmi les hommes deux autres genres de diſtinctions plus ſolides, & peut-être plus brillans que la prérogative d'un ſang noble, c'eſt l'eſprit & la richeſſe ; mais

l'un & l'autre ne nous diſtinguent qu'autant que nous en ſçavons faire un bon uſage. Celui ſurtout qui abuſe de ſon eſprit eſt plus condamnable que celui qui abuſe de quelque autre préſent que ce ſoit de la Nature ; parce que c'eſt le don le plus réel & le plus précieux qu'il a le malheur de corrompre. La richeſſe auſſi eſt généralement eſtimée, parce qu'elle ſuffit à tous les déſirs du cœur humain. Elle occupe un ſi haut rang dans le monde, qu'elle tient ſouvent lieu de naiſſance, d'eſprit, de lumiéres, & quelquefois de probité. C'eſt même une eſpéce de nobleſſe, ou au moins elle la procure aiſément ; & ſi elle ne donne pas d'illuſtres ayeux, elle donne de nobles deſcendans. Au contraire, la nobleſſe pauvre ſemble n'être plus une nobleſſe. Ce qui a fait dire à S. Evremont, que la nobleſſe n'étoit qu'une richeſſe continuée. Comme les hommes ſont convenus de faire cas d'une noble extraction, & que nos mœurs y ont attaché d'utiles priviléges & des prérogatives honorables, il n'eſt pas étonnant que nous ſoyons flattés d'un titre, que la politique même de notre gouvernement eſt intéreſſée

à maintenir ; ni que le ministere public ait pris de sages mesures, soit pour en assurer la possession à ceux à qui il appartient légitimement, soit pour en prévenir l'ambitieuse usurpation qui n'est que trop fréquente.

DES CONVERSATIONS.

Rien n'est si commun dans les conversations, que les mauvais raisonneurs. La plupart des entretiens du monde sont des propos où le bon sens est blessé presque à chaque parole. On dispute sans s'entendre, on s'interrompt soi-même, ou l'on interrompt les autres. i quelqu'un veut former un raisonnement qui renferme quelques propositions suivies, la vivacité françoise ne les lui laisse jamais achever, & ne manque pas de conclure tout le contraire. Les étrangers disent communément, que c'est ce qui leur paroît de plus insupportable dans le commerce des François. Tom. V. des Jug. pag. 253

La Bruyere a réduit l'esprit de la conversation à la classe de l'esprit du jeu ; & je vous avoue que je suis de son sentiment. En effet cet esprit est-il autre chose qu'une habitude semblable à Tom. XII. des Obs. pag. 22.

celle de jouer avec une certaine attention & avec quelque fineſſe. On brille dans la converſation ſans beaucoup d'eſprit ; & ſouvent avec un eſprit ſolide, fin, orné, on joue très-mal cette eſpéce de jeu. C'eſt un talent particulier avec lequel on nait & qui ſe perfectionne par le commerce du monde, l'humeur du jour, le hazard des objets, la rencontre des circonſtances & des perſonnes : voilà ſouvent ce qui fait ce mérite ſi vanté de la converſation, où un eſprit médiocre, mais naturel, éclipſe tous les jours le plus grand eſprit, l'eſprit le plus orné. En général, c'eſt un talent dont il faut céder la gloire aux femmes. Sans elles qu'eſt-ce même que celui des hommes ?

DE L'ENNUI.

Tom. XVII. des Obſ. *pag.* 340.

LA plupart de ceux qui ont occupé des places brillantes & qui ſont accoutumés au commandement & à l'appareil de la grandeur, regardent comme le plus triſte de tous les états la retraite & la ſolitude qui les livrent au loiſir & à eux-mêmes, c'eſt-à-dire, à l'ennui. Ils veulent, s'il eſt poſſible

mourir sur le théâtre. Il faut avouer qu'ils ont quelquefois raison. Une nombreuse famille, dont les désirs sont multipliés ; des enfans, dont on veut assurer l'établissement, les sollicitations d'une femme flattée de la représentation & du crédit de son mari ; voilà ce qui empêche le plus souvent un homme surchargé d'affaires & d'années, de se retirer, afin de commencer à vivre pour lui-même, & c'est pour cela qu'on le voit se refuser constamment aux idées raisonnables de repos & de tranquillité. Il faut convenir d'un autre côté, que la plupart de ces personnes publiques n'ont point les ressources nécessaires pour se suffire à elles-mêmes. Elles ont rarement de la philosophie dans l'esprit ; & d'ailleurs le passage d'un état d'action continuelle à un état de repos & de réflexions, est cruel pour bien des esprits que ce changement précipite dans l'abattement, le dégoût & la langueur. On se regarde alors comme rayé du nombre des vivans & en quelque sorte comme anéanti. Cependant comme il n'y a rien de stable en cette vie, & qu'il est souvent des retraites forcées, l'homme sage

revêtu des plus hautes dignités & chargé des plus grands emplois, doit toujours avoir pour objet leur ceſſation & l'état du loiſir, & ſe mettre en état d'y pouvoir vivre heureux & d'y achever doucement ſa carriere. Il devroit pour cela avoir pris de bonne heure le goût des ſciences & des beaux arts, & avoir cultivé dans ſa jeuneſſe certains talens qui ſont une reſſource contre le dégoût & l'ennui.

Tom. XX, des Obſ. page 303.

Ce n'eſt plus la mode aujourd'hui de choiſir les conviés. On ne veut que des repas où l'on ne ſe connoiſſe point, & où tout ſe paſſeroit en complimens, s'il n'étoit pas coupé par des analyſes ſçavantes de tous les plats & de toutes les ſauſſes. Je conſens que nous proſcrivions de nos repas la triſte métaphyſique; je bâille encore, quand je me ſouviens d'une ennuyeuſe converſation, où l'on diſcuta profondément en ma préſence, ſi l'eſprit eſt au-deſſus du goût, ou le goût au-deſſus de l'eſprit; mais je demande grace pour le frivole agréable, pour les petites anecdotes théâtrales, pour les avantures galantes & pour ces petits riens amuſans. L'imagination ſombre & philoſophique d'un Anglois ne ſçau-

roit s'en accommoder, je l'avoue ; mais le François naturellement enjoué a tant de penchant pour tout ce qui peut le divertir, qu'on lui prescriroit inutilement une conversation plus raisonnable. Il la croit déplacée lorsqu'il est à table. Peut-être que cette réformation ne tourneroit ni à la gloire de la morale, ni au profit de la volupté. L'un m'étourdiroit du bruit de ses exploits militaires, l'autre me vanteroit le succès de ses opérations politiques, ou sa chimérique noblesse ; celui-ci conteroit ses bonnes fortunes ; celui-là me fatigueroit par l'étalage de sa science. Tout ce qui porte les livrées de la vanité fait mourir d'ennui. Puisque les hommes sont faits pour être si peu raisonnables, tenons nous-en à ce qui est le moins triste.

DE LA LOUANGE.

DU tems de Louis XIV. on savoit louer délicatement & noblement ; & quelques éloges que méritassent les succès glorieux du regne de ce Prince, & la haute sagesse de son gouvernement équitable, on ne se livroit point à des idées extravagantes, pour célé- Tom. V. des Jug. *pag.* 280.

brer ſes victoires & ſes vertus. On en peut juger par les piéces qui nous reſtent de Corneille, de Deſpréaux &c. Les Prédicateurs ſçavoient aſſaiſonner les complimens qu'ils faiſoient à ce grand Prince, lorſqu'ils préchoient devant lui; & ſans bleſſer la vérité, ſans offenſer la modeſtie de ce judicieux Monarque, ils ſçavoient rendre à Céſar ce qui appartenoit à Céſar. Rien n'eſt plus beau que les complimens du Pere Bourdaloue, c'eſt un encens pur noblement offert, & qui n'avilit point la main qui l'offre, parce qu'il n'eſt point donné avec une folle & inſipide profuſion.

Tom XV. des Obſ. pag. 133.

Les éloges prodigués ſont la perte des lettres. Un jeune écrivain loué mal à propos ne ſe corrige point, & ſe moque de tous les jugemens déſavantageux qui pourroient réformer ſon goût & hâter ſes progrès. A-t'on jamais penſé que les condamnations publiques du parterre, qui critique & réprouve une piéce, ce qui humilie beaucoup un Auteur, méritaſſent une réforme, & fuſſent une choſe pernicieuſe? C'eſt pourtant ce que doivent dire conſéquemment tous les charitables ennemis de la critique littéraire.

Ce ne sont pas les héros, ceux qui durant leur vie ont fait plus de bruit dans le monde par leurs grandes actions, qui sont toujours les mieux célébrés après leur mort par les Prédicateurs chargés de leur éloge funébre. L'étendue du sujet le rend difficile à remplir; & l'idée du Public est si haute, que souvent l'Auteur n'y peut atteindre. Il a fallu un Mascaron & un Fléchier pour un Turenne; un Bossuet & un Bourdaloue pour un Prince de Condé; un Larue pour un Luxembourg. Mais comment Louis XIV a t'il été loué dans les Oraisons funébres que nous avons de ce Monarque? Quels discours, que la plupart de ceux qui ont été prononcés en l'honneur des grands Capitaines qui ont illustré la France? Nous avons au contraire un grand nombre de beaux discours funébres touchant des personnes distinguées, à la vérité, par leur naissance ou par leur rang, mais dont la vie n'a rien eu d'éclatant. C'est que dans ces sujets l'Orateur est moins accablé par l'éclatante multitude des faits, & que l'éloquence se déploye alors avec plus de liberté & d'édification.

T. XXVI. des Obs. pag. 265.

DE LA FLATERIE.

Tome I. des Jug. *pag.* 285.

LA honteuſe adulation, les éloges outrés marquent toujours une ame de boue. Tout homme qui loue un Grand ſans mérite eſt un lâche. Que ce vice eſt commun ! Flatter un égal, c'eſt excès de politeſſe ; mais flatter les Grands, c'eſt le dernier dégré de la baſſeſſe. Ne ſont-ils pas aſſez élevés au-deſſus de nos têtes ? Lorſque nous leur diſons la vérité, nous les mettons à notre portée ; nous les rendons plus hommes à meſure que nous ſommes plus hommes nous-mêmes. Les encenſer, c'eſt en les corrompant, ſe mettre au-deſſous de l'humanité même.

Tom. I. Traduc. de Virgil. *pag.* 149.

Quand on prodigue la louange à un Souverain, il eſt aiſé de l'apprécier. Les flateries outrées ſont des mots qui ne doivent rien ſignifier. C'eſt la place, c'eſt la puiſſance & l'autorité, & non la perſonne qu'ordinairement on encenſe. Auſſi eſt-on en quelque ſorte plus choqué d'entendre louer des gens ſans mérite ſur leur eſprit & leurs talens, que de voir Virgile & Ovide traiter Auguſte de Dieu ; & Lucain en-

hérit encore ſur cette baſſe adulation
lans ſa Pharſale à l'égard du plus mé-
chant de tous les Princes.

DU RIRE.

LA cauſe du rire eſt une choſe agréa- T. XXXIV. des Obſ. pag. 60.
ble qui ſurprend. Pour faire rire
quelqu'un, la joye que vous lui cau-
ez ne ſuffit point, il faut que cette
oye ait quelque choſe de ſingulier
& d'inattendu. Le ris eſt une eſpèce
le convulſion, toujours cauſée par un
oyeux étonnement, qui agite les eſ-
prits animaux d'un mouvement irré-
gulier. Du reſte il ne s'agit que du rire
où l'ame a part, & non du rire groſ-
ſier & purement corporel, qui ſeroit
produit par le chatouillement. Si l'on
voit un enfant tomber, on ne rit point,
parce que cela n'a rien de ſurprenant,
à cauſe de la foibleſſe de ſon âge; &
d'ailleurs l'ame du ſpectateur n'eſt alors
ouverte qu'à la compaſſion naturelle,
& chacun s'empreſſe de le relever. Il
en eſt de même d'un vieillard ou d'une
perſonne infirme. Mais ſi un petit Maî-
tre paré, friſé, ſe laiſſe tomber au mi-
lieu d'un tas de boue, la joie que
produit ce petit accident ſubit &
inattendu, qui l'humilie & l'embar-

raſſe, fait rire néceſſairement les ſpectateurs. Cependant ſi en tombant il s'étoit caſſé la tête ou la jambe, alors on ne riroit point, parce que nous ſommes naturellement touchés de ce qui arrive de funeſte à nos ſemblables, & on ne s'en réjouit pas. Pourquoi l'ironie & quelquefois l'hiperbole font-elles rire ? c'eſt que ces figures de rhétorique préſentent des images agréables à l'imagination, & le ſurprennent en même tems. Auſſi-tôt il ſe fait dans le Lecteur une révolution d'eſprit, & il rit. Les éclats de rire du parterre à la comédie ne ſont que des convulſions générales. Mais un beau tableau, direz-vous, réjouit mes yeux & mon eſprit; & je ſuis très-ſurpris de ſa beauté; cependant il ne fait point rire. Je réponds que pour rire, il faut que la ſurpriſe ſoit cauſée par quelque choſe d'irrégulier & d'extraordinaire. Or un beau tableau ne peut pas être irrégulier, ni renfermer rien de tranſpoſé. Ce que j'ai dit ſuffit, ce me ſemble, pour expliquer toutes les différentes cauſes du rire. J'ajouterai cependant encore que l'affectation eſt la grande ſource du ridicule, parce que tout ce qui eſt

affecté eſt irrégulier & contraire à la nature, & que par-là il a quelque choſe d'inopiné & de ſurprenant. Un homme très-laid & très-mal fait ne fait point rire; mais ſi cet homme s'aviſe de vouloir être beau & avoir bonne mine, il eſt ridicule. Par la même raiſon un Auteur précieux & guindé fait toujours rire à ſes dépens, parce que c'eſt un ſot qui veut paroître avoir de l'eſprit. On ne rit point de voir un homme yvre; mais ſi c'eſt un homme ſobre qui contrefait l'yvrogne, on rit. Souvent on rit au théâtre de choſes dont on ne riroit pas ailleurs; parce qu'on ſçait que ce ſont des choſes feintes, qui n'arrivent pas naturellement, & qui ſont amenées par art; de-là l'irrégularité, & conſéquemment le rire. Mais ſi ces choſes ſont fades & ſans eſprit, l'ame n'y prend aucun plaiſir; or la joie eſt eſſentielle au rire. Un laquais, un payſan, un homme de la lie du peuple rit d'une pauvreté, d'un quolibet, parce que cela le ſurprend & lui fait plaiſir. L'honnête homme n'y trouvant ni plaiſir, ni ſurpriſe, n'en rit point. De là vient encore que tant de ſots rioient autrefois au Théâtre italien & à la

Foire, avant que ces théâtres eussent été honorés d'un grand nombre de pieces de bon goût. Pourquoi arrive-t'il que le stupide rit trop, ou ne rit point quand il devroit rire ? Il rit trop, parce que son ignorance grossiére lui fait souvent prendre à l'égard des choses pour transposition & singularité, ce qui n'est rien moins, & regarder comme une finesse d'esprit & une imagination surprenante ce qui est trivial. C'est ce qui fait aussi que les enfans, & surtout les jeunes filles rient beaucoup à cause de leur ignorance qui fait que tout les surprend & leur paroît extraordinaire. Il arrive aussi que le stupide, faute d'esprit & de lumiéres, ne sent pas l'extraordinaire & le singulier d'une chose, ce qui l'empêche de rire de ce qui fait rire ceux qui ont plus d'esprit. Il faut remarquer encore que pour faire rire, il faut que l'objet trouve une ame ouverte à la joye. Un esprit chagrin & ténébreux ne voit aucun sujet de rire. Une personne naturellement gaye rit aisément, surtout si elle est bonne & sans malice; car le vice & la méchanceté de l'ame étouffent bien des ris. Enfin le bon sens & le bon goût étant rare, il

est conséquemment difficile de trouver des gens qui rient à propos. Que penser donc de ceux qui rient toujours ? L'à propos du rire ou du sourire est la marque de l'esprit juste, pourvû que l'ame soit contente.

DE LA VERITE'.

IL est bien fâcheux que la vérité blesse tous les jours en tant d'occasions, & sur toutes sortes de sujets, ceux dont elle représente fidellement le carectère & les actions. La vérité en ce sens est ce qu'on appelle la saine critique ; haie des hommes pleins d'orgueil & de présomption, mais chérie & recherchée de tous ceux qui s'intéressent aux progrès de la vertu, à la manifestation du vice, toujours dangereux quand il est caché, au discernement des talens & de l'incapacité qui leur est souvent préférée, & enfin à l'extinction des abus. Comme la plupart des hommes sont vicieux ou petits esprits, ou sujets médiocres, les Panégyristes & les complaisans sont goûtés bien plus communément que les Censeurs austères & véridiques. Il faut convenir cependant, qu'en

Tom. IV. des Obs. *pag.* 147.

général, la cenſure eſt mille fois plus utile que la louange. On peut dire même que la ſatyre la plus injuſte & la plus condamnable eſt quelquefois un moindre mal que la flaterie, fille du menſonge & de la baſſeſſe, dont cependant on rougit ſi peu, & qui nourrit, pour ainſi dire, dans l'univers tous les vices qui l'infecte. Mais c'eſt ſurtout dans la République des Lettres que ce monſtre ſemble avoir depuis peu établi ſon empire. De-là toutes ces factions ſecrettes, & toutes ces miſérables conſpirations pour encenſer certains Auteurs, & en rabaiſſer d'autres qui n'ont pour appui que le bon ſens & le bon goût. De-là les ſuccès de l'eſprit paradoxal & du néologiſme; de-là le progrès de la métaphyſique à la mode, c'eſt-à-dire, de la chicane du bel eſprit; nouvelle Faculté que le pédantiſme a érigée dans le beau monde.

Lettres de l'Abbé Houtteville. *pag.* 93.

Tout le monde ſçait que le paradoxe eſt une propoſition extraordinaire au ſentiment commun des hommes, à laquelle on prête certaines couleurs qui la rendent vraiſemblable. Le faux comme le vrai eſt du reſſort du paradoxe, mais plus ſouvent le faux. Quand

on dit à un homme qu'il avance un paradoxe, c'eſt comme ſi on lui diſoit que ſon ſentiment étant oppoſé à l'opinion commune, il eſt en même tems oppoſé à la vérité.

Il y a des momens où la vérité ſe fait mieux ſentir que dans d'autres. Dans ces momens heureux un Ecrivain ſincére n'a égard ni à ſes opinions anciennes, ni au parti qu'il a embraſſé, ni aux idées de ſa ſecte. La conſcience ſuſpend la politique; le plaiſir d'écrire conformément à ſa penſée, & de rendre hommage à la vérité, l'emporte ſur toutes les conſidérations humaines. On ſe conſole de déplaire aux ſiens mêmes, quand on ne leur déplait que par ſa droiture. On trouve, par exemple, dans les écrits de certains Auteurs qui ont toujours vécu parmi les Proteſtans, des endroits très-favorables à la Religion Romaine. Nous avons nous-mêmes des hommes célébres qui ont laiſſé échapper des traits qui favoriſent tout à fait la communion des Prétendus Réformés. L'ombre de la vérité, qu'ils prenoient pour la vérité même leur arrachoit ces aveux trop ſincéres.

Paradoxes littéraires. *pag.* 1.

DE LA MEDISANCE.

Tom. I. des Jug. *pag.* 40.

OÙ trouver des personnes assez équitables pour n'ajouter pas foi au mal qu'on leur dit des autres, s'ils leur sont indifférens, ou s'ils ont le motif le plus frivole de les haïr? D'ailleurs le monde est rempli de personnes crédules & légéres, ouvertes à toutes les préventions. Elles croyent tout ce qu'on leur dit d'autrui, pourvû que ce ne soit pas un éloge.

Lettres de l'Abbé Houtteville. *pag.* 444.

Je ne sçais pourquoi on ménage si peu la réputation des hommes qui vivoient il y a mille ans. Les médisances, les jugemens téméraires échappent à leur sujet assez ordinairement. Les Ecrivains s'en font peu de scrupule, & ils ne songent point que la justice & la charité sont de tous les tems, que nos ancêtres sont nos freres, & que nous leur sommes redevables comme à nos contemporains.

Comme il n'y a point de flétrissure qui égale celle de l'héréſie, on ne sçauroit être trop réservé & trop circonspect quand il s'agit d'imputer ce crime. Mais sur-tout les reproches de falsification & d'impiété exigent des preuves

évidentes ; les conjectures, les témoignages suspects, les dépositions chancelantes, sont des motifs que la charité rebute, & dont l'équité même s'offense. N'y a t'il pas d'ailleurs une lâcheté honteuse à dénigrer les morts selon son caprice & surtout ceux qu'une absence de plusieurs siécles met depuis longtems hors d'état de se défendre ?

DE L'HERESIE.

TELLE a toujours été la ruse de l'héréſie, que lorsque la révélation l'importune, & qu'elle déſeſpére de pouvoir l'ajuſter à ſes nouveautés, elle diſpoſe de la révélation même, elle fait parler à l'Eſprit ſaint ſon langage même, ou ſupprime dans ſes oracles ce qui peut nuire à ſes dogmes. L'erreur a toujours marché par les mêmes routes ; ſa conduite dans tous les ſiécles eſt toujours la même ; elle n'a que des reſſorts uſés ; & pour moi je ſuis perſuadé que pour juger ſainement ſi une ſecte eſt orthodoxe ou hérétique, il ſuffiroit de cotoyer la tradition, & de s'inſtruire des combats que les différentes ſectes ont

Lettres de l'Abbé Houtteville. *pag.* 135.

livrés à l'Egliſe depuis ſa naiſſance. Si l'on trouve que la ſecte moderne ſuive la méthode & les allures des anciens hérétiques, qu'elle ſe comporte entiérement comme eux, qu'elle prenne les mêmes meſures, qu'elle ait recours aux mêmes artifices, alors ne balancez point; & ſans vous mettre en peine d'approfondir les opinions que ces mauvais Auteurs débitent, croyez qu'un même eſprit les anime, qu'un même ſang, pour ainſi dire, coule dans leurs veines. Les hérétiques ſont des arbres funeſtes, qui croiſſent dans le champ du Seigneur, & qui portent preſque toujours les mêmes fruits ſous différens feuillages. Dans la morale, auſſi bien que dans la phyſique, les effets reſſemblans ſuppoſent ordinairement des principes ſemblables: maxime qui ſe vérifie ſurtout à l'égard de l'héréſie, que l'on trouve toujours marquée au même coin.

REMARQUES

*Sur la maniére dont on doit prouver la divinité de la Religion chrétienne.**

LA critique plus hardie, plus auſtère, plus éclairée aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été, accuſe hautement de ſuppoſitions pluſieurs écrits célébres, que l'on n'avoit jamais ſoupçonnés d'être apocryphes. Le ſacré eſt moins ménagé que le profane, on intéreſſe l'érudition & la religion même dans ces flétriſſures ſçavantes; on enleve à certains Ouvrages trop longtems reſpectés les noms vénérables dont ils s'honoroient; on les dégrade d'une nobleſſe uſurpée; les Cyrilles, les Athanaſes, les Auguſtins ne ſont plus leurs peres; & ces infortunés enfans, en perdant leur glorieuſe filiation, perdent en même tems cet héritage de crédit & d'autorité, que la preſcription ſembloit leur devoir aſſurer à jamais. Lettres à l'Abbé Houtteville. *pag.* 151.

Mais l'incrédulité qui abuſe de tout ſans pudeur, va plus loin, & par une

* *Nota.* Ce morceau a été fait contre l'Abbé Houtteville à qui l'Abbé Desfontaines reprochoit pluſieurs omiſſions. C'eſt à l'Abbé Houtteville lui-même que l'Auteur adreſſe la parole.

témérité impie oſe quelquefois avan
cer que nos Evangiles pourroien
bien être ſuppoſés, & que vraiſem
blablement les Apôtres, qui à peine
ſçavoient lire, n'ont jamais écrit l'hiſ
toire de J. C. Ce ſoupçon, Monſieur
vous fait horreur auſſi bien qu'à moi
mais il s'agit de le détruire. La Reli
gion chrétienne n'eſt point démontrée
tant qu'il reſte des reſſources à ceux
qui la combattent. Il ne ſuffit point
de mépriſer les vaines conjectures de
l'impiété, il faut leur oppoſer la rai-
ſon & l'évidence.

Qu'avez-vous fait, Monſieur, pour
diſſiper cette objection ſi familiére &
ſi commode à l'ignorance? Rien du
tout : elle vous eſt abſolument incon-
nue. Le chapitre ſixiéme où vous en-
trepenez de faire voir que les faits
de l'Evangile ſont rapportés par des
témoins oculaires & contemporains,
ſembloit promettre ſur ce doute im-
portant un éclairciſſement parfait.
Mais après l'avoir lû pluſieurs fois, je
vois avec peine que nos eſprits
forts ont tout ſujet de ſe louer de vous;
vous ne les troublez que médiocre-
ment dans la tranquillité de leurs ſoup-
çons. Dans ce chapitre peu étendu

vous

vous tracez la vie & le caractère des quatre Evangéliſtes ; vous fixez l'époque de la compoſition & de la publication de chaque Evangile. Tout ce chapitre, pour le bien définir, eſt une préface aſſez paſſable pour une Traduction du Nouveau Teſtament. Mais quoi ? perſonne ne doute que les miracles de J. C. ne ſoient rapportés par des témoins oculaires & contemporains, ſuppoſé que les quatre Evangiles ayent été naturellement écrits par ceux dont ils portent le nom. Car, qui ne ſçait pas que S. Jean & S. Matthieu étoient du nombre des Apôtres, & que S. Marc & S. Luc étoient de leur tems ? En tout cela vous n'apprenez rien de nouveau au Lecteur, tandis que vous le laiſſez ignorer ce qu'il étoit très-important qu'il connût avec évidence. Votre devoir eſſentiel étoit de prouver clairement que les quatre Evangiles, le livre des Actes & les Epitres, ſont les Ouvrages de ceux dont ils portent le nom, qu'ils ſont les vraies & authentiques dépoſitions de ces témoins oculaires & contemporains, leſquels rapportent les faits qu'ils ont vu de leurs propres yeux & qu'ils n'ont point été

écrits & publiés ſous le nom des Apôtres longtems après leur mort, & quelque tems après la priſe de Jeruſalem. Pour démontrer le contraire, vous pouviez faire ſentir combien il eſt impoſſible de concilier les maximes & les mœurs des premiers Chrétiens avec une pareille impoſture ; de ces Chrétiens qui mouroient pour la défenſe des vérités contenues dans ces évangiles prétendus ſuppoſés, & qui avoient tant d'intérêt à n'être pas eux-mêmes trompés. Un Auteur plus attentif que vous, n'auroit point négligé cette preuve ; & pour faire une plus vive impreſſion, il auroit feint pour un moment d'accorder, que la plus grande partie du Nouveau Teſtament n'eſt point de ceux à qui on les attribue ; mais il auroit demandé en même tems, qu'on voulût bien convenir au moins, que quelque petite partie de ce livre n'eſt point ſuppoſée ; c'eſt ce qu'on ne peut refuſer, étant impoſſible que de tant de piéces il n'y en ait au moins une légitime ; & c'eſt alors que profitant de cet aveu néceſſaire, il eût été aiſé de faire voir que la moindre partie du Nouveau Teſtament ſuppoſe & contient équivalemment tous les

faits eſſentiels de l'Evangile. Quel ſeroit l'homme aſſez inſenſé pour prétendre qu'il n'y a pas un chapitre, un fragment, une épitre, un verſet du nouveau Teſtament qui ne ſoit apocryphe ? Eh comment Corinthe, Epheſe & les autres égliſes à qui les Epitres de S. Paul ſont adreſſées, auroient-elles reçu ces écrits comme de la main de S. Paul, s'ils fuſſent partis d'une main étrangère après la mort de cet Apôtre ? La ſupercherie n'eût-elle pas d'abord ſauté aux yeux ? Ces preuves & d'autres encore plus fortes demandent quelque étendue, qu'il ne s'agit point de leur donner ici, mais qu'elles pouvoient exiger de vous. Car en vain me prouverez-vous que les Evangiles ne ſont point altérés, envain me vantez-vous l'attention ſcrupuleuſe des Chrétiens pour la conſervation de ce dépôt. Non ; tant qu'il me reſte un doute ſur l'authenticité de ces livres que je ſoupçonne d'être ſuppoſés, vous ne me prouvez rien, & vous ne faites aucune impreſſion ſur mon eſprit. Voilà donc, Monſieur, une choſe eſſentielle que vous deviez dire, & que vous n'avez pas dite.

Il eſt certain que les Eſſeniens étoient

les hommes les plus ſaints qui fuſſent parmi les Juifs quand J. C. à paru. Philon & Joſeph nous en donnent cette idée. Tous leurs biens étoient communs ; ils étoient unis par les liens les plus étroits de la charité fraternelle ; ils ne ſe marioient point & vivoient néanmoins très-chaſtement, ce qui demande une vertu éminente ; ils fuyoient le commerce du monde, évitoient les grandes villes, & demeuroient ordinairement à la campagne où l'innocence eſt plus à l'abri. Leur vie étoit très-exemplaire, & leur doctrine étoit entiérement oppoſée à celle des Phariſiens, de ces orgueilleux hypocrites, qui laiſſoient aux Eſſeniens le ſoin de pratiquer la morale ſévère, tandis qu'ils ſe chargeoient du ſoin de l'enſeigner. J. C. ne les a jamais maltraités ; mais n'eſt-il pas un peu ſurprenant qu'il les ait ſi fort négligés ? Pourquoi ne voyons nous point d'Eſſeniens au nombre de ſes Diſciples ? Pourquoi des perſonnes d'une vertu & d'une piété ſi diſtinguées n'ont-elles point eu part à la grace de la vocation ? Pourquoi le Sauveur leur préfère-t'il de vils pêcheurs, des Publicains chargés de la haine du peuple, des fem-

mes décriées ? Pourquoi au moins ne lisons nous point que ces illustres solitaires ayent rendu à J. C. un témoignage avantageux ? Le sens des écritures, l'intelligence des prophéties, qu'ils devoient posséder par l'assiduité de leurs méditations, leur auroient dû faire appercevoir que ce Jesus qui opéroit tant de prodiges, & qui se disoit être le Messie, étoit réellement le Sauveur promis aux Patriarches, prédit par les prophétes, & attendu depuis si longtems. Il n'ont cependant rendu aucun hommage à J. C. Le refus d'un suffrage aussi important n'est pas, ce me semble, un préjugé favorable à l'Evangile. On ne peut pas dire que la haine des Pharisiens pour J. C. ait imposé aux Esseniens ; ces deux sectes étoient trop ennemies pour que l'une adoptât les sentimens de l'autre. Comme les Pharisiens étoient les persécuteurs de J. C. il semble de même que les Esseniens devoient être portés a favoriser un homme, dont la morale étoit d'ailleurs si conforme à celle qu'ils pratiquoient, & dont la vie étoit très-pure. Quelque chose que l'on dise, ce silence des Esseniens, le peu de cas qu'ils paroissoient avoir

fait de J. C. & de ses prodiges, & d'un autre côté, le peu d'égard que le Sauveur a eu pour eux, n'ayant fait à aucun la grace de l'appeller à lui, sont des mystères & de vraies difficultés pour ceux qui sçavent méditer. Il y avoit donc lieu d'exiger de vous une dissertation utile sur un article qui jusqu'ici n'a point été traité. Mais vous ne paroissez pas en avoir eu la moindre idée.

La prédication de l'Evangile, & son progrès rapide, est une preuve solide & convaincante, que vous n'avez eu garde de négliger. Mais vous sçavez, Monsieur, que les esprits forts opposent tous les jours Mahomet à J. C., & le succès du premier au merveilleux établissement de la Religion chrétienne. Je sçai que le parallele est absurde; mais si nous négligions de refuter les absurdités des incrédules, nous garderions avec eux un silence éternel dont ils triompheroient. Il étoit donc à propos d'établir une différence sensible entre J. C. & Mahomet. Il falloit faire voir que la Religion de celui-ci n'est point appuyée sur des signes éclatans, comme celle de J. C. Il falloit montrer qu'aucune prophétie n'a annoncé le Destructeur

du Chriſtianiſme, dont au contraire le Fondateur & le Chef a été clairement prédit. Mahomet s'eſt fait craindre par la terreur des armes ; J. C. s'eſt fait ſuivre par la pureté de ſa morale, & n'a fondé ſa Religion que ſur l'humilité & la ſouffrance. Les ſoldats de Mahomet ont été ſes Apôtres, & les Apôtres de J. C. ont été des martyrs. Un empire temporel, un joug tyrannique, un pouvoir deſpotique & cruel, ſont les fruits de la doctrine du faux Prophéte : les Diſciples du Sauveur n'ont prêché que le mépris du monde, la fuite de ſes grandeurs, l'amour des abaiſſemens, la charité, la paix & la ſoumiſſion aux Puiſſances légitimes. La nature corrompue à tout fait dans les ſuccès de l'Alcoran, tout y eſt flatteur, tout y eſt charnel & humain ; l'Evangile au contraire combat les préjugés de la chair & du ſang, il nous arrache à nous mêmes ; c'eſt en attaquant l'homme par ce qu'il a de plus cher, qu'il l'attire à lui. Le regne du Chrétien comme celui de J. C. n'eſt point de ce monde ; ce n'eſt point ici bas qu'il couronne ſes défenſeurs : il ne leur promet en cette vie que des croix & des tribulations ;

ſa morale eſt auſtère & d'une obſervation difficile, & néanmoins on l'embraſſe. Une ignorance groſſiére, un ſilence politique preſcrit par le Légiſlateur même, enſeveliſſent dans des ténébres épaiſſes l'abſurdité des dogmes de Mahomet, & plongent dans une nuit obſcure ſes Diſciples aveugles. Sa doctrine inſenſée n'a que des ſectateurs qui, de peur de voir la vérité, ne veulent rien voir & rien entendre. Le Sauveur au contraire expoſe ſa miſſion, ſes dogmes, ſa morale à l'examen de toute la terre; & toute la terre a confeſſé qu'il étoit l'envoyé du Très-Haut, & que ſa Religion étoit la ſeule véritable. En un mot l'établiſſement prompt & rapide de la Religion des Muſulmans nous montre avec éclat le triomphe de la cupidité, de la violence, de la politique, du déguiſement, de la fourberie, de l'ignorance & de tous les vices. Faut-il s'étonner que le cœur humain lui ait été favorable, & que la nature corrompue n'ait fait aucuns efforts pour lui réſiſter? Mais le Chriſtianiſme ne doit ſa naiſſance qu'à la vertu, a la droiture, à la ſimplicité, à l'humilité,

à la patience, au déſintéreſſement, au courage & à la charité.

Quelle différence de ces deux Religions ! Les ſuccès de Mahomet peuvent-ils infirmer la preuve tirée des ſuccès de J. C. ? Que ce parallèle au contraire eſt glorieux pour lui !

Il ne laiſſe pas d'être étonnant que les premiers diſciples de J. C. ayent été les derniers des hommes, & les plus grands ignorans de la terre, & par conſéquent les gens les plus capables d'une crédulité groſſiére. Ce ne ſont point les doctes Phariſiens, ce ne ſont point les vertueux Eſſeniens, qui prennent ſon parti, qui ajoutent foi à ſa doctrine, & ſe laiſſent entrainer à ſes miracles. Ce ſont des hommes de la lie du Peuple, des pêcheurs ſtupides, des Publicains ſans lettres & ſans goût, (comme les gens de cette eſpéce le ſont preſque toujours) des femmes de mauvaiſe vie, & décriées par leur libertinage. Voilà, dit-on, les Fondateurs du Chriſtianiſme, les Auteurs de la réformation de l'Univers, les Miniſtres, les Apôtres de J. C. Ces voyes ſont-elles dignes de la ſainteté de Dieu ? Plus le ſuccès de leur prédication eſt éclatant, plus il eſt

ſuſpect. Eſt-il poſſible, que des hommes ſi mépriſables & de ſi peu de reſſource ayent changé par la force de leurs paroles, la face de l'Univers ? Il eſt vraiſemblable que d'autres moyens inconnus y ont été ſecrettement employés ; les Apôtres étoient trop bornés, trop peu verſés dans les Ecritures pour en découvrir le ſens aux Juifs & aux Gentils.

Cette objection eſt groſſiére & toute charnelle, je l'avoue ; auſſi ne ſont-ce pas des hommes ſpirituels, & qui connoiſſent les voyes de Dieu, qui la propoſent. C'eſt cependant un myſtère, & il faut l'avouer. Car qui peut comprendre que, ſans un miracle, des hommes comme les Apôtres, ayent pu fonder le Chriſtianiſme ? C'eſt en même tems une preuve évidente que J. C. n'a point établi ſa Religion par des moyens naturels, & que ſi les prodiges n'euſſent pas confirmé la parole de ſes Apôtres, ſi l'Eſprit de Dieu n'eût pas éclairé l'eſprit des hommes ſtupides, & même réformé leur cœur, jamais leur entrepriſe n'auroit réuſſi. Vous voyez que cette difficulté bien éclaircie peut tourner en preuve pour la vérité de la Reli-

gion chrétienne. Devoit-elle donc vous échapper ?

S. Juſtin dans ſon dialogue contre Tryphon, rapporte, que quelque tems apres la réſurrection de J. C. la ſynagogue voyant que le nombre de ſes Sectateurs croiſſoit de jour en jour, & que l'idée de cette réſurrection étonnante attiroit à ſon parti, non ſeulement des Juifs, mais encore beaucoup de Gentils, envoya de tous côtés des Emiſſaires pour détromper le monde & pour publier, que ce Jeſus dont on racontoit tant de prodiges, n'étoit qu'un impoſteur ; qu'il n'étoit point reſſuſcité comme on le publioit ; mais que ſes diſciples avoient enlevé ſon corps pendant la nuit, & tandis que les Gardes étoient endormis ; que la dépoſition des Gardes même en faiſoit foi. Voilà des témoignages de la ſynagogue, témoins oculaires & contemporains, qu'on peut oppoſer aux témoins de J. C. Auſquels croirons nous?

Cette objection eſt encore de celles qui contribuent à l'éclairciſſement de la vérité, & au triomphe de notre ſainte Religion ; & c'eſt pour cette raiſon que vous êtes inexcuſable de l'avoir négligée. Qu'il eſt triomphant

en effet pour un Chrétien d'expoſer la différence des témoins de la ſynagogue & des témoins de J. C. ? Les uns dépoſent ce qu'ils n'ont point vû & ce qu'ils n'ont pû voir, puiſqu'on les ſuppoſe endormis ; les autres au contraire atteſtent ce qu'ils ont vû. Ce n'eſt point un ſeul qui croit avoir vu, ce ſont pluſieurs qui ont été convaincus par leurs propres yeux : ce n'eſt point un témoignage fondé ſur des phantômes de l'imagination, ſur une viſion unique & paſſagère ; ce ſont des apparitions fréquentes & publiques, des entretiens longs & ſuivis, que les Diſciples ont eu avec leur Maître depuis ſa mort. Saul qui étoit de ces Députés que la Synagogue envoyoit de tous côtés, pour s'oppoſer aux progrès de la doctrine de J. C. Saul Phariſien, fils & Diſciple de Phariſien, élevé par conſéquent dans une école ſuperbe, & ennemi déclaré de J. C. ce Saul, en approchant de Damas, voit J. C. qui lui apparoît, & lui fait entendre cette voix efficace. *Saul, Saul, pourquoi me perſécutez-vous ?* Tout à coup Saul eſt changé, & il devient l'Apôtre de celui dont il étoit le perſecuteur.

Que ces preuves évidentes de la ré-

ſurrection du Sauveur étoient dignes d'une main habile ! Mais hélas ! à peine en parlez-vous. Vous ſçavez néanmoins que la réſurrection de J. C. une fois établie, ſes myſtères, ſes dogmes, ſes préceptes, ſa morale, ſa Religion, tout eſt prouvé. C'eſt la clef de tout le Chriſtianiſme. Peut-on vous pardonner cette omiſſion, à vous qui convenez que la réſurrection de J. C. eſt l'article capital qu'aucun Apologiſte de la Religion ne doit omettre de traiter avec étendue, & qui reprochez à Philippe de Mornay, qu'à peine on en lit un mot rapide vers la fin de ſon livre, où ce grand prodige, la preuve de tous les autres, eſt plutot indiqué, que ſuffiſamment éclairci. On eſt, ajoutez-vous, d'autant plus *peiné* de ces omiſſions, dans un grand Auteur, qu'il eſt plus capable de fortifier & d'embellir tout ce qu'il traite. Jugez donc, Monſieur, combien je ſuis *peiné* de toutes vos omiſſions.

L'imagination de l'homme, qui cherche ſans ceſſe à troubler ſa foi, cette ennemie domeſtique de ſa raiſon & de ſon repos, offre aux Chrétiens mille phantômes, à la vue d'un Dieu crucifié. Se peut-il, lui dit elle, que la foibleſſe, la miſere, l'infamie, & un

supplice cruel destiné aux plus grands scélérats, soient le caractère & le partage du Fils du Très-Haut ? J. C. se laisse emprisonner sans que personne le délivre ; quelle foiblesse ! Il tombe en défaillance dans le jardin des Oliviers, à la vue du tourment qu'on lui prépare ; l'idée du calice amer qu'il va boire, lui ôte la force & le courage. Il prie son pere de le secourir. Il est la victime de la trahison d'un de ses Disciples. Il est livré en proie à ses ennemis déclarés, qui le font condamner à la mort. Mais que ne descend-il au moins de le croix ; les Juifs, de leur aveu même, auroient tous crû en lui. Puisqu'il ne l'a pas fait, il ne l'a pas pû. S'il l'a pu, pourquoi ne l'a-t'il pas voulu ? Que devient en ce moment la la doctrine admirable qu'il avoit jusqu'ici enseignée touchant le pardon des injures? Que dis-je ? en ce moment même il prie son pere de pardonner à ses Bourreaux *parce qu'ils ne sçavent ce qu'ils font.* Mais quel pardon plus généreux & plus utile pouvoit-il exercer en cette occasion, que d'accepter leur défi, que de dessiller leurs yeux, & de leur procurer la vie éternelle par le prodige qu'ils demandoient pour croire en lui ? De tous ses persécuteurs

il eût fait des Diſciples. Eſt-ce le fils du Pere des miſéricordes qui meurt ? D'un autre côté, qui eſt-ce qui le condamne ? C'eſt un Conſeil ſouverain établi par Dieu même ; c'eſt la Synagogue, le Sanhedrin, dont les décrets étoient reſpectables à toute la Nation, & juſtifioient par conſéquent l'incrédulité du peuple.

J'ai dit que ces difficultés ne devoient leur naiſſance qu'à l'imagination, elles ſont peu conſidérables ; mais en ſont-elles moins importunes ? Ce ſont des nuages qu'il faut diſſiper ; ces nuages obſcurciſſent la foi, & on ne ſçauroit faire trop d'efforts pour en rendre les motifs vifs & lumineux, & pour écarter tout ce qui s'oppoſe à la ſoumiſſion de notre eſprit. La philoſophie fait bien ſon occupation aſſidue de combattre les phantômes de l'imagination, & de l'aſſervir à la raiſon : pourquoi la Théologie n'aura-t'elle pas les mêmes vues à l'égard de la foi, dont la fragilité demande encore de plus grands ſecours pour la défendre des piéges que lui tendent les ſens, l'imagination & quelquefois la raiſon même ?

Faiſons donc taire ici cette imag

nation ſéduiſante qui cherche à nous tromper, qui oſe mépriſer J. C. & ſe ſcandaliſer à la vue de la croix & de l'état déplorable où ſes ennemis triomphans l'ont réduit. La raiſon épurée nous dit que jamais le Sauveur n'a paru plus grand que le jour de ſon ſupplice. Il meurt ; mais il a prédit ſa mort, il a réſolu & ſouhaité de mourir. Il témoigne une foibleſſe humaine au Jardin des Oliviers ; mais tandis qu'il nous apprend que J. C. eſt homme comme nous, le Ciel s'ouvre, un Ange deſcend de la part du Très-Haut, & le fortifie contre les combats de la Nature. Il eſt livré par un de ſes Diſciples ; mais la trahiſon lui eſt glorieuſe. Elle ſuppoſe dans ſes ennemis une crainte politique, & cette crainte nous montre le crédit que ſa doctrine & ſes prodiges lui avoient donné parmi le peuple. Il eſt pris & lié ; & auſſitôt le traître qui l'a livré, convaincu de ſon innocence, ſe repent & s'abandonne au déſeſpoir. Il eſt pendant la nuit le jouet d'une troupe inſolente ; mais en même tems la femme de Pilate eſt à ſon occaſion troublée par de funeſtes ſonges. Pilate le condamne ; mais ce Gouver-

neur injuſte & équitable tout à la fois ſe lave les mains, & déclare *qu'il eſt innocent du ſang de ce juſte*. J. C. expire ſur la croix ; mais le Centenier qui préſide à ſon ſupplice, & qui voit les prodiges qui accompagnent ſa mort, s'écrie, *qu'il eſt véritablement le Fils de Dieu*. Et quels ſont ils ces prodiges ? Les ſépulchres s'ouvrent, les ſpectres apparoiſſent, la terre tremble, les pierres ſe fendent, le voile du temple ſe déchire, une nuit ſoudaine éteint la lumiére du jour. Ah ! que toutes ces merveilles ſont dignes du Meſſie qui ſouffre !

Mais en même tems, que l'ame de J. C. paroit grande ſur la Croix ! Quelle patience ! Quelle fermeté ! Quel héroiſme ! Il prie ſon Pere pour ſes ennemis, & le conjure de pardonner à ſes bourreaux. S'il refuſe d'accepter le défi des Juifs, & de deſcendre de la croix où il eſt attaché, c'eſt qu'alors il leur apprend que c'eſt un crime de tenter le Seigneur, & de lui demander des prodiges ; c'eſt qu'il exerce ſur ces cœurs endurcis un jugement de colere & de réprobation ; il les traite en criminels indignes de toute miſéricorde ; car le Sanhédrin

paſſionné & corrompu n'autoriſoit point l'infidélité & la barbarie de ce peuple inconſtant. L'innocence de J. C. étoit trop manifeſte, ſes prodiges avoient été trop éclatans, & il avoit ſignalé avec trop d'évidence en ſa perſonne les ſacrés caractères du Meſſie, pour que ce peuple inſenſé ne méritât pas d'être enfin abandonné à ſon endurciſſement.

Bien loin donc que notre foi doive être ébranlée à l'aſpect de la croix de J. C. les glorieuſes circonſtances de ſon ſupplice doivent nous convaincre, comme le Centenier, *qu'il étoit vraiment le Fils de Dieu.* Pour moi je ſoutiens, à parler hautement, & ſans égard aux ſentimens qu'inſpire la foi, qu'il n'y a rien de ſi grand, de ſi ſublime, de ſi beau, de ſi touchant, de ſi merveilleux que le récit de la mort de J. C. Je me ſuis un peu étendu ſur cet article; mais j'avoue que je ne ſuis pas libre, quand cette idée des grandeurs de J. C. mourant s'offre à mon eſprit. Jugez de la peine que me fait votre ſilence ſur cette matiére. Eſt-il poſſible que vous n'ayez pu donner à un ſujet ſi beau & ſi convenable à votre deſſein, toute l'étendue

qu'il mérite ? c'eſt cependant un des faits qui prouve le plus la vérité de notre Religion.

Vous ne devez pas ignorer, Monſieur, que la preuve générale & déciſive des faits contenus dans l'Evangile ſe réduit à deux chefs. 1°. A montrer que les Apôtres n'ont point été impoſteurs. 2°. A faire voir qu'ils n'ont point été abuſés eux-mêmes Vous n'avez point négligé le premie article, & vous avez ſçu lui donne de la force & de l'étendue. C'eſt dan le chapitre ſeptiéme où vous démontre cette propoſition, *que les faits de l'E vangile ſont annoncés par des témoin ſincéres & vrais.* Les principes ſur leſ quels vous l'établiſſez, ſont 1°. l caractère des Apôtres, gens ſimples bornés, de mœurs pures & innocente & incapables de fourberie. 2°. La na ture des faits rapportés dans l'Evan gile, faits publics, authentiques & circonſtanciés. 3°. Le tems où l'Evan-vangile a été prêché, où les faits auroient été aiſément démentis, s'ils euſſent été ſuppoſés, puiſque ces faits étoient récens. 4°. Enfin le détail des foibleſſes & des diſſentions des Apôtres, ce qui témoigne que leurs hiſ-

toires n'ont point été concertées & que l'orgueil & la ſupercherie n'y ont point eu de part. Ces preuves claires & méthodiques ſont hors d'atteinte, & l'incrédule, s'il n'eſt pas inſenſé, eſt contraint de confeſſer que les Apôtres n'ont point formé le deſſein chimérique d'abuſer l'Univers en publiant les miracles de J. C.

Mais il reſte à l'impiété encore une reſſource. C'eſt de dire que ces Apôtres étoient de zélés ignorans, qui épris du mérite, de la doctrine, & du génie de leur Maître, lequel leur diſoit qu'il étoit le Meſſie, s'imaginerent qu'il faiſoit des prodiges. C'étoient des hommes vils & ſtupides, qui prenoient toutes les actions de celui qu'ils ſuivoient, pour des miracles. Je ſçai que cette reſſource eſt bien foible; mais enfin il s'agit de l'enlever encore à l'incrédule, afin de faire valoir pleinement cette démonſtration en forme. (Pour que les faits de l'Evangile ſoient faux, il eſt néceſſaire que les Apôtres ayent été des ſéducteurs, ou qu'ils ayent été ſéduits eux-mêmes; or ni l'un ni l'autre ne ſe peut dire; donc les faits de l'Evangile ne ſont pas faux.) Que les Apô-

tres n'ont point été des ſéducteurs, vous l'avez démontré ; mais avant que la conſéquence ſoit reçue, il faut encore montrer que les Apôtres n'ont point été ſéduits. Comment l'auroient-ils été ? Les faits qu'ils rapporte ſont-ce des faits ſur leſquels on puiſſe ſe méprendre ? Ce ſont des miracles ſi éclattans, ſi ſenſibles, qu'il ne falloit que des yeux. C'eſt la réſurrection de Lazare, dont le corps infect étoit dans le tombeau depuis pluſieurs jours. C'eſt la nourriture de plus de quatre mille perſonnes, par le moyen de ſept pains & de quelques poiſſons. C'eſt la guériſon d'un aveugle né, connu tel dans toute la ville de Jéruſalem. C'eſt encore la réſurrection du fils de la veuve de Naïm, & de la fille de Jaïrus. Ce ſont de tous côtés des boiteux qui courent, des aveugles qui voyent, des malades qui ſont guéris, des poſſédés qui ſont délivrés de l'eſprit impur qui les agite ; & par deſſus tout cela, c'eſt la réſurrection de J. C. même, qui apparoit à ſes diſciples, qui leur parle, qui mange avec eux. De plus ce ſont des miracles chargés d'un long détail de circonſtances, leſquelles en prouvent

la réalité. La guériſon de l'aveugle né, eſt cauſe que la Synagogue s'aſſemble, qu'elle mande ſes parens, qu'elle le menace, & qu'elle prend des meſures pour s'oppoſer aux progrès de la prétendue ſéduction. La réſurrection de Lazare arrive en Béthanie, en préſence de mille perſonnes, & eſt accompagnée de pluſieurs particularités; mais ſurtout la réſurrection de J. C. & ſes apparitions forment une hiſtoire pleine d'incidens merveilleux. A moins d'être tout à fait fou, eſt-il poſſible de s'imaginer avoir vu tout cela, tandis qu'on n'a rien vu?

Faiſons encore une réfléxion. Les Apôtres étant prévenus des idées communes à leur Nation touchant la grandeur temporelle du Meſſie, ſeroit-il poſſible qu'ils euſſent donné ce titre à J. C. s'ils ne lui avoient pas vu faire des miracles ſenſibles & hors de doute? Si J. C. ne leur avoit pas promis de reſſuſciter, & qu'il ne fût pas reſſuſcité en effet, n'auroient-ils pas été rebutés à la vue de ſon ſupplice infâme? Par quel motif ces hommes charnels & groſſiers ont-ils changé leurs idées, touchant l'état du Meſſie, & ont-ils regardé comme ſon

ai caractère la baſſeſſe, l'indigence, nfamie & la mort ? N'eſt-ce pas l'é-dence des miracles de J. C. qui chan-e leur eſprit & leur cœur ? Le Meſſie, ſoit-on, doit rétablir le Royaume 'Iſrael. Quel ſcandale pour eux de oir ce Roi, *l'attente des Nations*, yant pour ſceptre un roſeau à la main, & pendu à une croix, avec une cou-onne d'épines ſur la tête ! Cet objet ne devoit-il pas les dégouter de J. C. & leur faire ouvrir les yeux ſur leur aveuglement ? Cependant ils lui de-meurent toujours attachés. C'eſt donc que les prodiges qu'ils lui avoient vu faire, les rendoient inébranlables. Ils étoient aſſurés de n'être point dans l'erreur ; car ayant paſſé trois années auprès de lui, l'accompagnant nuit & jour, il étoit impoſſible que de faux miracles les euſſent éblouis. Je veux qu'on puiſſe une fois charmer les yeux d'une troupe incrédule & imbécile ; mais peut-on ſuppoſer que ces illu-ſions ſe répetent tant de fois ? Trois années de commerce & de familia-rité ne ſuffiſent-elles pas pour deſſil-ler les yeux ? Voilà, Monſieur, bien des choſes auſquelles vous n'avez point

penſé, & que vous ne deviez pas me laiſſer à dire en votre place.

Voici encore une autre preuve que vous avez abſolument négligée. C'eſt la converſion de tant de Juifs qui embraſſerent la Religion de J. C. touchés de la prédication des Apôtres. On ſçait quel étoit, & quel eſt encore aujourd'hui l'attachement des Juifs à leur loi, à leurs cérémonies, à leurs ſacrifices, à leurs pratiques, à leurs maximes : on ſçait l'averſion naturelle qu'ils avoient pour les Gentils, qu'ils regardoient comme des gens ſouillés & abominables. Mais à peine les Apôtres commencent-ils à prêcher, que le ſalut & la rédemption eſt arrivée pour tous, & qu'il n'y a plus de diſtinction du Juif & du Gentil; qu'auſſitôt le Juif perſuadé ſe dépouille de ſes préjugés anciens : il communique avec le Gentil, & le traite de frere; il renonce à ſes cérémonies pour adorer Dieu en eſprit & en vérité; nulle conſidération ne l'arrête; l'éducation, l'habitude, l'amour de ſes anciens uſages ne ſont que de foibles obſtacles. Quelle peine n'aurions-nous pas nous qui ſommes Chrétiens, s'il falloit vivre à la maniere des

des Juifs ? Ce changement néanmoins nous devroit paroître beaucoup moins étrange que celui des Juifs lorſqu'ils embraſſerent la loi nouvelle. Leurs uſages nous pourroient ſembler indifférens ; mais ceux des Chrétiens leur devoient paroître contraires à la loi de Moyſe, c'eſt tout dire. La loi *Cérémonielle*, diſent les Apôtres, eſt déſormais une loi de malédiction ; elle eſt abolie par celle que nous prêchons. Tous les ſacrifices doivent ceſſer après la mort de J. C. qui s'eſt immolé pour tout le monde, pour le Grec, comme pour le Juif ; le culte ſpirituel de l'Evangile eſt aujourd'hui le ſeul qui plaiſe à Dieu.

Quel ſuccès devoit avoir un diſcours qui bleſſoit ſi ouvertement toutes les idées des Juifs ? Cependant les Juifs ſe laiſſent perſuader ; ils reconnoiſſent J. C. pour le vrai Meſſie ; ils avouent qu'ils ont crucifié le Sauveur des Nations ; *freres*, s'écrient-ils, *que ferons-nous pour effacer notre crime?* Certainement ſi les miracles de J. C. & des Apôtres n'euſſent pas été de la derniere évidence, cette converſion étoit impoſſible. Pour un changement auſſi difficile, il falloit le motif le plus puiſſant.

Ce fut, dit-on, une troupe de gens simples, qui parmi les Juifs ajouta foi à la prédication des Apôtres ; je le veux ; mais qui ne sçait que les personnes simples & ignorantes sont les plus attachées à l'écorce de la Religion & aux pratiques de leurs peres ? D'ailleurs ces gens simples & grossiers, tels qu'on les suppose, devoient avoir plus profondément gravées dans leur esprit matériel les idées éternelles communes à la Nation, & attendre comme les Juifs un Messie glorieux, riche, superbe & triomphant, qui au lieu d'abolir la loi de Moyse, la feroit connoître & pratiquer par toute la terre. Ce sont donc ces Juifs simples & ignorans, dont la conversion est une preuve manifeste des miracles éclatans de J. C. & de ses Apôtres.

PENSÉES DÉTACHÉES.

SUR DES SUJETS DIVERS.

LA familiarité nous rend ordinairement mépriſables, parce qu'elle découvre trop ce que nous ſommes; c'eſt pour cela que ceux qui ſont les plus intéreſſés à cacher leur caractère, ſont ſouvent les plus cérémonieux & les plus civils à l'égard de tout le monde. Ils veulent tromper par de vaines démonſtrations. Tant pis pour ceux qui ſe laiſſent prendre à ce piége. Nouvel. du Parn Tome I. *pag.* 19.

La plupart des hommes aime mieux lire la vie des grands perſonnages de l'antiquité payenne, que celle des héros du Chriſtianiſme. Les premiers ſe ſont rendus illuſtres par des ſentimens d'honneur, par l'amour de la patrie, par le déſintéreſſement, en un mot par les vertus morales qui font l'honnête homme. Ces objets ſe rapprochent plus de nous. Les héros du Tom. XVIII. des Obſ. *pag.* 289.

Christianisme au contraire, nous offrent des vertus d'un ordre supérieur : l'humilité profonde, les rigueurs de la pénitence, le détachement de soi-même, le renoncement aux plaisirs, le pardon des injures. Notre peu de dispositions à des sentimens si peu humains, nous empêche de goûter le récit des actions dont ils ont été l'unique motif.

Tom. XXII. des Obs. pag. 54.

Le jeu n'ayant été inventé que comme un amusement de la société, & un supplément de la conversation, cet amusement pourroit-il subsister si on n'étoit exact à s'acquitter des dettes qu'on y contracte? Il n'y a point d'action en justice par rapport à ces sortes de dettes qui sont des dettes d'honneur; ce qui doit déterminer à les acquitter sans délai, & à les préférer à toutes les autres. Mais s'il est raisonnable de payer exactement les dettes du jeu, il ne l'est point du tout de négliger les autres dettes; ce que les joueurs font assez souvent.

Tom. XXXI. des Obs. pag. 193.

La mort est une pensée triste, salutaire dans un sens, dangereuse dans un autre. Elle est capable d'éteindre tous les désirs humains; de rendre l'a-

me inſenſible & indifférente pour toutes choſes ; d'étouffer toutes ſortes de goût, de détourner de toutes les entrepriſes, de décourager tous les hommes, de les plonger dans la mélancolie & l'abbattement, d'affoiblir les ſentimens les plus naturels, & d'anéantir non ſeulement l'amitié & l'amour qui nous lient les uns aux autres, mais encore toutes les paſſions les plus utiles à l'humanité, ſources de belles actions, & ſurtout des progrès dans la culture des ſciences & des arts. J'ai donc raiſon de dire que la penſée de la mort ſi utile, ſi ſalutaire pour modérer nos excès, pour nous rendre Philoſophes & Chrétiens, ne laiſſe pas d'avoir ſes dangers, lorſqu'on ſe livre trop aux idées noires & funeſtes qu'elle inſpire.

Qu'il y a de fénéans & de gens inutiles ! Paris n'eſt-il pas ſemé d'hommes ſans emploi, ſans occupation, ſans objet, qui dorment longtems, ſe levent tard, & paſſent la journée à table, au jeu & au ſpectacle ? Sont-ce des hommes ? Nulle étude, nulle application. Qu'y a-t'il de plus mépriſable aux yeux d'un Philoſophe que ces T. XXXIV. des Obſ. *pag.* 52.

gens, qui après avoir paſſé la plus grande partie de la matinée au lit, conſument le reſte de la journée dans d'inutiles viſites, où ils perdent le tems, & le font perdre aux autres ? Cette perte eſt-elle donc indifférente ? N'en perdons-nous pas aſſez par la néceſſité du ſommeil ? Ce tems eſt pris ſur la vie ; car le ſommeil eſt une eſpéce de mort. Mais c'eſt un tribut naturel qu'il faut payer ; & ce tribut, chez les perſonnes les moins pareſſeuſes, coûte environ un tiers de la vie. Triſte condition de l'homme ! Faut-il qu'après avoir payé ce malheureux tribut à la Nature, il abandonne à des objets frivoles, à des riens, ce qui lui reſte de vie ? Jouir véritablement de la vie, c'eſt penſer, c'eſt agir ; mais la plupart des hommes penſent-ils ? Nous ſommes tous nés pour la ſociété, & ne ſommes pas plus animaux raiſonnables, que nous ſommes animaux ſociables. Nous devons travailler ſans ceſſe pour le bien de la ſociété. Que penſer donc de ces perſonnes qui, après s'être acquittées durant quelque tems des charges importantes qu'elles exerçoient avec honneur, les quittent de bonne heure, pour être ho-

noraires & libres, & conſacrer le reſte de leur vie au plaiſir & à l'inutilités. On mépriſe communément dans le monde, un homme qui ne fait rien. Le monde, penſe donc que l'homme doit travailler; & que c'eſt dans les occupations utiles à la ſociété, qu'il doit chercher ſon bien être. La Nature nous dit auſſi de travailler; car l'ennui, ce fléau de la vie, eſt le fils de la pareſſe.

On a beau raiſonner ſur les événemens de la guerre, ſur les fautes des Généraux, ſur leur habileté ou leur incapacité; la guerre eſt comme le jeu du trictrac, où le dez contraire fait perdre la partie au plus habile joueur; mais où l'ignorant profitant peu de ſon dez favorable, perd bien ſouvent par ſa faute. Auſſi eſt-ce le jeu des préſomptueux. En général la fortune préſide à celui de Mars. Tome VII. des Jug. pag. 295.

Le ſacrifice de la conſcience met en droit d'exiger beaucoup de celui à qui ce ſacrifice eſt fait; mais eſt-ce parce qu'on ſe prive en ſa faveur de la joye ſecrette d'être vertueux, & qu'on renonce au doux témoignage de la bonne conſcience? Non. Ceux qui font ces ſortes de ſacrifices, ne Tome. VI. des Jug. pag. 62.

ſont ni ſenſibles, ni accoutumés à cette ſorte de ſatisfaction intérieure. Ce qui leur paroît de plus conſidérable, c'eſt le riſque qu'ils courent de perdre leur honneur, & de ſe voir ou mépriſés ou déteſtés.

Tom. II. des Obſ. *pag.* 255. Les Chirurgiens ſont peut-être en poſſeſſion du traitement des maladies vénériennes, comme les Maréchaux ſont en poſſeſſion de traiter les maladies des chevaux. On trouveroit aiſément de bonnes raiſons, pour prouver que les Médecins ſeroient bien plus capables que de vils & groſſiers Artiſans, de réuſſir dans cette ſorte de cure; mais il ſemble qu'elle les deshonoreroit. Peut-être ce même motif leur a-t'il fait inſenſiblement abandonner aux Chirurgiens le traitement du mal ſale & infâme de la v.....

Tom. IV. des Obſ. *pag.* 227. Le mal vénérien né pour la deſtruction des hommes a enrichi l'art de les guérir. Il a multiplié les connoiſſances de la Médecine; il en a augmenté les reſſources, & a formé de très-habiles Médecins. C'eſt ainſi que la guerre ſe fait.

Tom. II. des Obſ. *pag.* 272. L'amour de la patrie eſt fort différent en France & en Angleterre. En France il n'eſt point diſtingué de l'a-

mour du Prince ; nous ne ſommes bons ſujets & bons Citoyens, qu'autant que nous reſpectons & que nous aimons le Chef de l'Etat, notre maître notre légiſlateur, notre pere.

Il y a longtems que l'on ne voit plus regner de tyrans ; mais les tyrans ſubalternes ſont communs dans le monde. Ils ſemblent ſe faire un eſpèce de gloire d'être craints & haïs. Ils ſemblent qu'on les déteſte, & ils continuent d'être toujours dans l'exercice de leur autorité, auſſi durs, auſſi injuſtes, auſſi inſupportables à tous les honnêtes gens. Tom. II. de la Traduct. de Virg. *pag.* 81.

La comparaiſon de la brieveté de cette vie mortelle avec l'éternité d'une vie morale dans le ſouvenir des hommes, étoit familiére aux Romains, & a été chez eux la ſource des plus grandes actions. La philoſophie & le Chriſtianiſme nous ont fait perdre ce motif ſi utile à la ſociété. Il eſt pourtant vrai, que l'idée de vivre éternellement dans la mémoire des hommes eſt une choſe qui flate beaucoup dans le tems qu'on vit réellement. C'eſt une eſpèce de conſolation & de dédommagement de la mort naturelle à laquelle nous ſommes tous condam- Tom. IV. de la Traduct. de Virg. *pag.* 169.

nés. Par exemple, ce Ministre d'Etat, ce riche Financier, ce Seigneur de la Cour périront entiérement lorsque la mort les enlevera. A peine se souviendra-t'on d'eux au bout d'un mois ; à peine leur nom sera t'il une fois prononcé. Un homme célébre, au contraire, soit à la guerre, soit dans les sciences & les beaux arts, n'est point oublié ; il vit après sa mort. Ainsi les Grands du monde ne sont la plupart que des mortels ; les grands Ecrivains au contraire sont des immortels dont la substance est par conséquent bien supérieure à celle de toutes ces créatures périssables.

Padodoxes littéraires. *pag. 7.*

Il n'est point *dans nos voyes*, pour parler un langage à la mode, d'aimer tendrement & tranquillement qui nous hait. L'amour se tourne alors en haine, pour ne pas dire en rage & en phrénésie. *Iæsus amor fit furor.* Quand une jolie femme aime un homme dont elle se voit toujours dédaignée, quelque chose qu'elle fasse pour lui inspirer de la tendresse, son amour devient bientôt la mesure de sa haine. *Spretus amor mensura odii.* Il faut qu'elle se guérisse ou qu'elle se venge. Voilà le cœur humain, & telle

est la mécanique de la femme ; & s'il y en a quelqu'une faite autrement, on ne l'a point encore connue.

Il y a deux sortes de beautés ; l'une qui est extérieure & qui consiste dans la seule apparence. Telle est une étoffe qui brille de loin, & qui de près est affreuse ; tels sont les faux diamans qui reluisent aux flambeaux ; tels sont ces châteaux de carton, bâtis de moëlons & de plâtre, qui de loin annoncent la demeure de quelque Prince ou de quelque Fermier Général, & qui, lorsque vous approchez, ne vous offrent plus que la Maison d'un bourgeois, ou d'un Gentil-homme. Ces beautés extérieures & purement apparentes n'en méritent point le nom ; ce sont des beautés fardées.

Paradoxes littéraires. pag. 41.

La véritable beauté est la beauté intrinsèque & réelle, qui est indépendante du point de vue. Ce tableau, s'il est correct, est toujours beau en lui-même, quoiqu'il demande d'être placé dans son jour. C'est que le tableau est un composé de couleurs ; le jour est en quelque sorte intrinsèque à sa nature. Mais un Ouvrage d'esprit n'a point un mérite so-

lide & véritable, s'il ne plait qu'aux yeux éloignés, s'il ne charme que les oreilles, & s'il a les réfléxions des connoisseurs à redouter. Autrement ce seroit réduire l'art d'écrire, & surtout l'art dramatique, à une pure charlatannerie.

Fin du IV. & dernier Volume.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le Tome quatriéme.

Livres de Mythologie.

Mythologie de l'Abbé Banier. *pag.* 3.
Connoissance de la Mythologie, par M. Simon & l'Abbé d'Alainval. 5.
Histoire du Ciel, par M. Pluche. 7.

POESIE.
Poetes anciens.

Œuvres d'Hesiode. 9.
L'Eneïde de Virgile. 10.
Les Georgiques de Virgile. 23.
Eclogues de Virgile. 26.
Eclogues de M. de Fontenelle. 28.
Le Virgile du Pere de la Rue. 29.
Poëtes latins de Coustelier. 30.
Selectæ Phædri Æsopique fabulæ. 33.

Traductions de quelques Poetes anciens.

Traduction de Virgile, par le Pere Catrou. 37.
Traduction du même, par l'Abbé de Saint Remy. 38.

Traduction du même par l'Abbé Desf
taines.
Traduction en vers, de divers morceaux
Virgile, par Segrais & M. le Pr
dent Bouhier.
Traduction des Eclogues de Virgile, par
Richer.
Traduction de Severus & de Cyrus, par
de Serionne.
Poëme de Petrone, sur la guerre civile
tre Céſar & Pompée, par M. le P
ſident Bouhier.
Traduction des Métamorphoſes d'Ovid
par l'Abbé Banier.
Comédies de Térence en vers Italiens,
M. Fortiguerra.
Oeuvres d'Horace.
L'enlevement d'Helene, Poëme de Co
thus, traduit du Grec.
Traduction de Tibulle, par Gillet de M
vre.
Fables d'Eſope, gravées par Sadeler.
Traduction des Paſtorales de Nemeſien
par Mairault. 66

POETES LATINS MODERNES.

Prædium ruſticum, par le Pere Vanier
6
Le Mariage de Fleurs, par M. de la Croi
6
Poëme ſur la Tragédie, par M. l'Abbé d
Marſy. *ibi*
Recueil des Hymnes de M. Coffin. 6
Poëme ſur la Peinture, par M. l'Abbé d
Marſy. 6

Vers sur la naissance du Prince de Condé, par le Pere Oudin. 68.
Traduction des Ouvrages de Despréaux, par M. Godeau. 69.
Les Passions, Poëme du Pere Brumoy. 70.
Tragédies du Pere Porée. 72.
Poëme en l'honneur du Roi, par l'Abbé Nicole. 73.
Musæ Rethorices du P. de la Sante. 74.
Poëme des Jardins, par le Pere Rapin. 75.

Poetes Italiens et autres.

L'amynte du Tasse, traduite par M. Pecquet. 76.
La Jérusalem délivrée du Tasse, par M. Mirabaud. 77.
Achille dans l'Isle de Scyros, par l'Abbé Métastasio. 80.
L'Arcadie de Sannazar, par M. Pecquet. 81.
Pieces de Théâtre de M. Gorini. 82.
David persécuté, Tragédie, par Annutini. 87.
Le premier Livre de la Henriade, en vers Italiens, par Nenci. 90.
Roland le Furieux, Traduit par M. Mirabaud. 91.
La Lusiade du Camoëns, traduite par M. de Castera. 94.

Poetes Anglois.

Essai sur la critique de Pope, par M. l'Abbé du Resnel. 97.
Essai sur l'homme, par le même; traduit

par M. de Silhouette. 9
Le même, traduit par M. l'Abbé du Resne
10
Maximes & réfléxions morales. 10
Le Paradis perdu de Milton, traduit pa
M. Dupré de S. Maur. 10
Le Paradis Reconquis de Milton. 10
Leonidas, Poëme Anglois de Glower. 10
La Boucle de cheveux enlevée, Poëme d
Pope, traduit par l'Abbé Desfontai
nes. ibid
La Dunciade, par Pope. 11

Poetes François.

La Henriade, Poëme de M. de Voltaire
113
Vert-vert, Poëme de M. Greſſet. 11
Le Carême impromptu & le Lutrin vivant
par le même. 116
L'Etourneau, Poëme, par M. Deneſle. ibid
La Préſomption punie, par le même. 117
Orleans délivré, Poëme. ibid
Poëme ſur l'Education, par M. de Lavau
118
Le Code d'Amour, Poëme. 120
L'Accord de la Grace & de la Liberté,
Poëme, par le Pere Vaillant. 121
Les Accroiſſemens de la Bibliotheque du
Roi, Poëme de M. Linant. 122
La Touraine, Poëme. 123
La Religion, Poëme de M. Racine. 124
L'Art d'aimer, Poëme. 127
Poëme ſur la Philoſophie, par M d'Ar-
naud. 128

Odes.

Ode sur l'Harmonie, par M. Racine. 129.
es sept Pseaumes en vers, par M. le Picart. *ibid.*
de sur la Paix, par Rousseau. 130.
de du même, sur sa maladie. 132.
pitre du même sur la Religion. *ibid.*
de métaphysique sur le vuide. 133.
des sacrées de Rousseau. 134.
des sacrées, selon l'esprit des Pseaumes. 135.
de à M. le Duc d'Orléans, par le Pere Bernard. 136.
de à l'Homme, par M. de C. 137.

Fables.

Fables de M. Richer. 139.

Elegies et Epitres.

Elégies de M. l'Abbé Leblanc. 141.
pitre de Clio, par M. de la Chaussée. *ibid.*
a Chartreuse, par M. Gresset. 143.
pitre du même, à sa Muse. *ibid.*
pitres aux Dieux penates. 144.
rois Epitres de Rousseau. *ibid.*
pitres de M. Gresset au Pere Bougeant. 145.

POESIES SUR LES CAMPAGNES DU ROI, ET SUR LA CONVALESCENCE DE SA MAJESTE.

Ode de M. Freron sur les Conquêtes du Roi. 148
Vers sur la convalescence du Roi, par M. Roi. 149
Ode sur les exploits du Prince de Conti par M. Lancelin. 152
La Renommée, Ode, par M. Freron. 153
Ode de M. Poncignon. ibid.
Epitre du Philosophe Parisien, par M. de Montigny. 154
Epitre à M. Molins, par M. Basset. 155
Idylle sur les victoires du Roi. ibid.
Vers sur la convalescence & les victoires du Roi, par M. de Merville. 157
Ode aux Guerriers, par M. Guerin. 158
La Bataille de Fontenoy, poëme de M. de Voltaire. 159
La Bataille de Fontenoy, Ode de M. l'Abbé Portes. 165
Piéces burlesques sur le succès de nos armes. ibid.
Requête du Curé de Fontenoy au Roi, par M. Marchand. 165
La Louisiade, par M. Piron. 166
Ode sur la journée de Fontenoy, par M. Freron. 169

POESIES DIVERSES.

Œuvres de Marot, par l'Abbé Lenglet 166

Poëſies de l'Abbé de Chaulieu. 167.
La Muſe Normande. 168.
L'Ennui d'un quart d'heure. *ibid.*
Une Muſe militaire. 169.
Œuvres diverſes de P. Corneille. *ibid.*
Recueil de Poëſies morales & chrétiennes, par M. le Fort. 171.
Etrennes d'une jeune Muſe, par M. Peſſelier. 175.
Le Temple du Bonheur, par M. du Radier. 176.
Œuvres poſthumes de Rouſſeau. 177.
Recueil des vers choiſis du même. 178.
Poëſies de M. l'Abbé de Bernis. 179.
Pieces de vers de M. Piron. 181.
Voyage de Languedoc, par M. le Franc. 185.

THEATRES.

Le Théâtre des Grecs, par le P. Brumoy. 183.
Théâtre de Brueys. 182.
Recueil des meilleurs piéces de Théâtre. 187.
Théâtre de Montfleury. 191.
Œuvres de Campiſtron. 192.
Théâtre de Deſtouches. 193.

TRAGEDIES.

Brutus, Tragédie de M. de Voltaire. 195.
Amaſis, Tragédie de M. de la Grange. 197.
Marianne, Tragédie de Triſtan. 199.

Ériphile, Tragédie de M. de Voltaire. 200.
Didon, Tragédie de M. Lefranc. 201.
Thomas Morus, Tragédie par la Serre. 202.
Abenſaïd, Tragédie de M. l'Abbé Leblanc. 203.
La Mort de Ceſar, Tragédie de M. de Voltaire. 204.
Teglis, Tragédie de M. Morand. 206.
Pharamond, Tragédie de M. de Cahuſac. 207.
Moyſe, Tragédie de l'Abbé Nadal. 208.
Mahomet, Tragédie de M. de Lanoue. 209.
Edouard III. Tragédie de M. Greſſet. *ibid.*
Inés de Caſtro, Tragédie de la Motte. 210.
Merope, Tragédie de M. de Voltaire. 220.
Antoine & Cleopâtre, Tragédie de M. Butel. 228.
Montezuma, Tragédie de Dryden. *ibid.*
Sabinus, Tragédie, par Richer. 229.

PASTORALES.

Les Courſes de Tempé, par M. Piron. 230.
La Magie de l'Amour, par Autreau. 231.
Drame paſtoral ſur la naiſſance de J. C., par M. Perrin. *ibid.*

COMEDIES EN CINQ ACTES.

Le Flateur, par Rouſſeau. 233.
Le Faux Sincére, par du Freſny. 234.
Le Glorieux, par Deſtouches. 235.

Le Préjugé à la mode, par la Chaussée. 236.
La Feinte inutile, par Romagnesi. *ibid.*
L'amitié rivale, par Fagan. 237.
Le Comte de Neuilly, par M. de Boissy. 239.
L'Enfant Prodigue, par M. de Voltaire. 240.
L'Ecole des amis, par la Chaussée. 243.
Les deux Niéces, par M. de Boissy. 244.
La Métromanie, par M. Piron. 245.
Les Dehors trompeurs, par M. de Boissy. 248.
Melanide, par la Chaussée. 251.
Les trois Rivaux. 253.
Les Ayeux chimériques, par Rousseau. 255.

COMEDIES EN TROIS ACTES.

Le Prince de Noisi, par d'Ayguebere. 256.
Alcibiade, par Poisson. 257.
La Mere confidente, par M. de Marivaux. *ibid.*
Les Adieux de Mars, par M. le Franc. 258.
Les Amours anonymes, par M. de Boissy. 259.
Les Fées, par Procope. *ibid.*
Comédies de Destouches. 260.
La Fille arbitre, par Romagnesi & Laffichard. 261.
La ***, par M. de Boissi. 262.
La Gouvernante, par Avisse. 263.
Achille à Scyros par Guyot de Merville. 264.
Les Epoux réunis, par le même. 265.

L'Art & la Nature, par M. Chollet. 266.
Les Muſes, par M. Morand. *ibid.*
Le Valet embarraſſé, par Aviſſe. 268.
Sidney, par M. Greſſet. 269.
Le Sage étourdi, par M. de Boiſſy. 271.

Comedies en un acte.

Le Triomphe de l'intérêt, par MM. du Caſtre, d'Auvigny & de Boiſſy. 273.
Le Je ne ſçai quoi, par M. de Boiſſy. 275.
La Réunion des Amours, par M. de Marivaux. *ibid.*
Les Ennuis du Carnaval, par Romagneſi & Riccoboni. 276.
Le Mariage fait par lettre de change, par Poiſſon. 277.
Le Retour de Mars, par M. de Lanoue. *ibid.*
Les Maſcarades amoureuſes, par Guyot de Merville. 279.
Le Legs, par M. de Marivaux. 280.
Les Caractères de Thalie, par Fagan. 281.
L'Ecole du Tems, par M. Peſſelier. 284.
Eſope au Parnaſſe, par le même. 285.
L'Ecole du Monde. 287.
Le Sylphe, par M. de Saintfoix. 288.
L'Apparence Trompeuſe, par Guyot de Merville. 289.
Les Graces, par M. de Saintfoix. *ibid.*
Zeneide, par M. de Cahuſac. 290.

Drames lyriques ou Opera.

Endimon, par Fontenelle. 291.

Achille. 292.
Les Graces, Ballet de M. Roi. 293.
Scanderberg, par la Motte & la Serre. *ibid.*
Le Triomphe de l'Harmonie, par M. le Franc. 295.
Dardanus, par la Bruere. 296.
Zelindor, par M. de Moncrif. 297.
Drame lyrique de M. l'Abbé des Broſſes. *ibid.*
Les Fêtes de Polymnie, par M. de Cahuſac. 298.
Les Amours Grivois, Opera comique de M. Favart. 299.

De la Musique.

Dialogue ſur la Muſique des Anciens, par l'Abbé de Châteauneuf. 300.
Génération harmonique, par M. Rameau. 301.
Diſſertation ſur la Muſique moderne, par M. Rouſſeau. 302.
Odes d'Horace en Muſique, par M. Paganelli. 303.

Romans.

Découverte de l'Empire de Cantahar, par M. de Varennes. 305.
Les Amours d'Ariſtée & de Thelaſie, par M. du Caſtre d'Auvigny. 306.
Œuvres mêlées du Comte Hamilton. *ibid.*
Le Théâtre des Paſſions & de la Fortune, par l'Abbé de Caſtera. 308.

Hiſtoire de Mlle de la Charce. ibid.
Voyages & Avantures du Capitaine Robert Boyle. 300
Vie de Marianne, par M. de Marivaux. 310
Mémoires d'un homme de qualité, par M. l'Abbé Prévoſt. 311
Mémoires du Comte de Comminge. 31
Hiſtoire de Madame de Muci, par Valdor
Avantures du Baron de Fæneſte, par d'Au bigné. 31
Sethos, par l'Abbé Terraſſon. 31
Cleveland par M. l'Abbé Prevoſt. 31
Hiſtoire de Guſman d'Alfarache, par Sage. 318
Les Déſeſpérés, traduit de Marini, par M de la Serre. 318
Hiſtoire Negrepontique, par Baudouin. 320
Voyages de Gulliver, traduits de Swift par l'Abbé Desfontaines. 321
Anecdotes de la Cour de Neron, par M d'Auvigny. 327
Mémoires du Comte de Commenville, pa le même. 329
Nouveaux Contes de Fées, par Madam Lentot. 330
Voyage merveilleux du Prince Fanferedin par le Pere Bougeant. 331
Le Songe d'Alcibiade. ibid.
Le Roman de la Roſe, par de Lorris & Jean de Meun. 332
Le Payſan Parvenu, par M. de Marivaux. 334
Le

Le Doyen de Killerine, par M. l'Abbé Prevoſt. *ibid.*
La Payſanne parvenue, par M. le Chevalier de Mouhy. 336.
Ouvrages de M. le Chevalier de Mouhy. 337.
Cent Nouvelles nouvelles de Madame de Gomez. 339.
Memoires de M. le Marquis d'Argens. 340.
Hiſtoire du Prince Titi, par de Saint-Hyacinthe. 341.
Les Agrémens du cœur & de l'eſprit, par M. de Crebillon. 342.
Nouveaux Contes de Fées allégoriques. 343.
La Conformité des Deſtinées, & Axiamire. *ibid.*
Le Bachelier de Salamanque, par le Sage. 344.
Le Telemaque traveſti, par M. de Marivaux. 345.
Telemaque de M. de Fenelon. 347.
Alburcide. 348.
Tiran le Blanc, traduit par M. de Caylus. 349.
Philoctete, par Anſart. 350.
Hiſtoire de D. Quichotte, par Cervantes. 351.
Anecdotes de la Cour de Philippe Auguſte, par Mlle. de Luſſan. 352.
Mémoires de La Comteſſe de Linska, par Milon de Lavalle. 355.
Le ſiege de Calais, par M. de Pont-de-veyle. 356.
Mémoires de la Comteſſe d'Horneville, par M. Simon. 357.
Œuvres de Rabelais, par le Duchat. 358.

Hiſtoire de Guillaume le Conquérant, par M. l'Abbé Prevoſt. 360.
Avantures de la Belle Grecque. 363.
Pamela. 364.
Lettre ſur Pamela. 368.
Memoires de Pamela. 369.
Silvie par M. Wattelet. 370.
Les Amours d'Iſmene & d'Iſmenias, par M. de Beauchamps. *ibid.*
Avantures de Joſeph Andrews, traduites de Fielding, par l'Abbé Desfontaines. 371.
Accajou, par M. Duclos. 373.
Réponſe du Public à l'Auteur d'Accajou. 375.
Clinquant & Mérope, par M. d'Ancourt. 377.
Oronoko, traduit par M. de la Place. *ibid.*
Hiſtoire des femmes galantes, par Dubois. 378.
Les Veillées de Teſſalie, par Mlle de Luſſan. 379.

ŒUVRES DIVERSES.

Oeuvres de l'Abbé de S. Réal. 380.
Oeuvres de Peliſſon. 382.
Oeuvres mêlées du Chevalier de Saint Jorry. 383.
Oeuvres de l'Abbé de Pons. 385.
Oeuvres mêlées de l'Abbé Nadal. 386.
Oeuvres de M. de Fontenelle. 387.
L'Eſprit de M. de Fontenelle, par M. de Premonval. 388.

OUVRAGES DE POLITIQUE ET DE DROIT.

Le Miniſtre public dans les Cours étrangères, par de la Sarraz. 390.
Ouvrages Politiques de l'Abbé de Saint Pierre. *ibid.*
L'Art de Négocier, par M. Pecquet. 392.
Hiſtoire des anciens Traités, par Barbeyrac. 393.
Traité des Tribunaux de Judicature, par Rogues. 396.
Du Droit de la Guerre & de la Paix, par Grotius. 397.
Le Droit de la Nature & des Gens, par Puffendorf. *ibid.*
Eſſai ſur les Principes du Droit & de la Morale, par M. d'Aube. 398.
Lettres de Venhoey. 399.
Hiſtoire du Traité de Weſtphalie, par le P Bougeant. 400.
Principes du Droit Civil & Coutumier de Normandie, par Routier. 402.

PENSE'ES DIVERSES SUR DIFFERENS SUJETS.

Du Public. 403.
Des Richeſſes. 406.
De la vanité. 409.
Des converſations. 413.
De l'ennui. 414.
De la louange. 417.
De la flatterie. 420.
Du rire. 421.
De la vérité. 425.

De la médiſance. 428.
De l'héreſie. 429.
Remarques ſur la maniére dont on doit prouver la divinité de la Religion Chrétienne. 431.
Penſées detachées ſur divers ſujets. 459.

Fin de la Table des Matieres.

TABLE ALPHABETIQUE

DES AUTEURS.

A

Alainval (d') 5.
Annutini. 87.
Anſart. 330.
Argens. (d') 315.
Arioſte. 91.
Arnaud. (d') 128.
Aube. (d') 398.
Aubigné. (d') 315.
Aviſſe. 263. 268.
Autreau. 231.
Ayguebere. (d') 256.

B

Banier. 3. 52.
Barbeyrac. 393.
Baſſet. 155.
Baudouin. 320.
Beauchamps. 370.
Bernard. 136.
Bernis. 179.
Blanc (le) 141. 203.
Boileau. 69.
Bois. (du) 378.
Boiſſy. 239. 244. 248. 259. 262. 271. 273.
Boitel 228.
Bougeant. 331. 400.
Boyle. 369
Bouhier. 47. 50.
Broſſes (des) 297.
Bruere (la) 296.
Brueys. 185.
Brumoi. 70. 183.

C

Cahuſac. 207. 290. 298.
Camoens. 94.
Campiſtron. 192.
Caſtera. 94. 308.
Caſtre. (du) 306. 327. 329.
Catrou. 37.
Caylus. (de) 349.
Cervantes. 351.
Chateauneuf (de) 300.
Chauſſée (de la) 141. 236. 243. 251.
Chaulieu. 167.
Chollet. 266.
Coffin. 66.
Coluthus. 57.
Corneille. 169.
Crebillon. 142.
Croix (de la) 65.
Cyriés. 49.

D

Dancourt. 377.
Deneſle. 116. 117.
Desfontaines. 42. 108. 321. 371.
Deſtouches. 193. 235. 260.
Duchat. (le) 358.
Duclos. 373.
Dupré de S. Maur. 106.
Dryden. 228.

E

Esope. 33. 59.

F

Fagan. 237. 281.
Favart 299.
Fenelon. 347.
Fontenelle. 28. 291. 387.
Fortiguerra. 54.
Fort. (le) 171.
Franc (le) 182. 201. 258. 295.
Freron. 148. 153. 165.
Freſny. (du) 234.

G

Gillet de Moyvre. 58.
Glower. 108.
Godeau. 69.
Gomez. 339.
Gorini. 82.
Grange. (la) 197.
Greſſet. 115. 116. 141. 145. 209. 269.
Grotius. 397
Guerin. 158

H

Hamilton. 300
Heſiode. 59
Horace. 555

L

Affichard. 261
Lancelin. 151
Lavau. 1188
Lenglet. 1666
Lentot. 330
Linant. 1212
Lorris. (de) 3311
Luſſan. 352. 3799

M

Mairault. 600
Marivaux. 257. 275. 280. 310. 334. 345
Marot. 1666
Marſy. 65. 677
Merville. 157. 264. 265 279. 289.
Metaſtaſio. 800
Meun. [Jean de] 3322
Milon de Lavalle. 355.
Milton. 1066
Mirabaud. 77. 811
Moncrif. 2977
Montfleury. 1911
Montigny. 1544
Morand. 206. 2665
Motte. [la] 210. 2933

ouhy. [de] 336. 337.
N
Adal. 208. 386.
Nemesien. 60.
enci. 90.
icole. 73.
oue [la] 209. 277.
O
Udin. 68.
Ovide. 52.
P
Aganelli. 303.
Pecquet. 76. 81. 382.
liſſon. 382.
rrin. 231.
ſſelier. 175. 284. 285.
trone. 50.
edre. 33.
cart. [le] 129.
ron. 164. 181. 230. 245.
ace. [la] 377.
uche. 7.
iſſon. 257.
ncignon. 153.
ns [de] 385.
nt de Veyle. 356.
pe. 97. 99. 108. 111.
rée. 72.
rtes. 162.
emonval. 388.
evoſt. 312. 317. 334. 360.
Procope. 259. 277.
Puffendorf. 397.
R
Abelais. 358.
Racine. 124. 129.
Radier. [du] 176.
Rameau. 301.
Rapin. 75.
Reſnel [du] 97. 101.
Richer. 48. 139. 229.
Ricoboni. 276.
Rocques. 396.
Romagneſi. 236. 261. 276.
Rotrou. 187.
Rouſſeau. 130. 132. 134. 144. 177. 178. 233. 355. 302.
Routier 402.
Roy. 149. 152. 293.
Rue. [la] 29.
S
Age. [le] 318. 344.
Saintfoix. 288. 289.
Saint-Hyacinte. 341.
Saint Jorry. 383.
Saint Réal. 380.
Saint Remy. 38.
Saint Pierre. 390.
Sannazar. 81.
Sante (la) 74.
Sarraz. [la] 390.
Segrais. 47.
Serione. 49.

Serre. [la] 202. 293. 319.
Severus. 49.
Simon. 5. 357.
Swift. 321.

T

TAsse (le) 77. 78.
Terence. 54.
Terrasson. 316.
Tibulle. 58.
Triſtan. 199.

V

VAillant. (le) 121.
Valdori. 314.
Vanhoey. 300.
Vaniere. 62.
Varennes. 305.
Virgile. 10. 23 26. 29. 37.
Voltaire. 113. 159. 195. 200. 204. 220. 240.
Wattelet. 378.

Fin de la Table des Auteurs.

ERRATA.

Tome II. *page* 95 La Taſſe, *liſez partout* Le Taſſe.

Même Tome, *page* 121 Sello, *liſez partout* Sallo.